

Le Roman sentimental avant L'Astrée

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

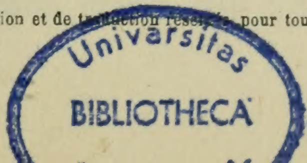
Gustave REYNIER
Maître de Conférences à l'Université de Paris.

J. M. Royer o.m.i.

Le Roman Sentimental avant L'Astrée



Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1908



AVERTISSEMENT

La plupart des ouvrages dont il est ici question sont bien ignorés : beaucoup, parmi les plus célèbres, ne sont connus que de quelques érudits et de quelques bibliophiles. Il m'a semblé pourtant que cette littérature oubliée avait eu son importance et son rôle et qu'on pouvait encore trouver quelque intérêt dans ces vieilles histoires d'amour.

J'ai limité le plus que j'ai pu le sujet de ce travail, qui reste cependant assez vaste puisqu'il s'étend sur tout un siècle.

Je ne pouvais pas ne pas rappeler qu'il faut chercher dans notre Moyen Age les premières origines du roman de sentiment comme celles du roman d'aventures. Mais je n'avais pas à insister sur ce point puisque là-dessus l'essentiel a été dit, plusieurs fois et très bien. Je ne pouvais pas non plus me dispenser de m'arrêter quelque peu sur l'*Astrée* : c'est le terme naturel de cette étude. Mais je devais naturellement me borner à rattacher la grande œuvre d'Honoré d'Urfé aux romans antérieurs ; c'est tout un livre qu'il faudrait lui consacrer si on voulait en faire un examen sérieux et complet.

On s'apercevra sans peine que les deux parties

de cet ouvrage ne sont pas disposées d'après le même plan.

Dans la première j'ai rencontré un certain nombre de romans, étrangers et français, qui ont une valeur propre, qui ont exercé une influence. J'ai cru devoir les analyser et les étudier d'assez près, les rapprocher les uns des autres. Cela m'a paru d'autant plus nécessaire que ces anciennes traductions ou ces récits originaux n'ont généralement pas été réédités et sont devenus très rares, à peu près inaccessibles pour ceux qui sont éloignés des grandes bibliothèques.

Au contraire dans la littérature romanesque qui se développe sous le règne d'Henri IV avec une intensité très significative les œuvres n'ont par elles-mêmes qu'une importance assez mince; le tempérament personnel des auteurs s'y manifeste à peine; aucune ne s'impose par une forte originalité. Il était donc inutile — et il eût été d'ailleurs beaucoup trop long — de les examiner une à une. Ce qui est intéressant ici et ce que j'ai essayé de mettre en lumière, ce sont les tendances générales que révèle l'ensemble de ces œuvres abondantes et monotones, les caractères de l'idéal nouveau auquel elles se conforment d'un accord presque unanime et qui leur a été très évidemment imposé par la société mondaine de ce temps.

Ce travail n'est qu'une modeste contribution à l'histoire du roman français. Je me garderai bien d'exagérer la portée des résultats auxquels il m'a conduit. Mais il me semble qu'on peut sans témérité en tirer les conclusions suivantes :

1° Les littératures italienne et espagnole ont for-

tement influencé, à son origine, notre roman du sentiment;

2° Le développement de ce roman est lié, au XVIe comme au XVIIe siècle, au progrès de l'esprit de société et du prestige des femmes;

3° Il y a eu, dès la fin des guerres de religion, bien avant les premières réunions de l'Hôtel de Rambouillet, un essai d'organisation de vie mondaine où ont refleuri certaines traditions de la Cour des Valois, où ont commencé en même temps à s'introduire d'autres usages, d'autres règles de la civilité et de la bienséance, d'autres façons de sentir et de penser;

4° On rencontre à cette époque une crise de préciosité dont les excès ne seront jamais dépassés et qu'on ne peut guère expliquer par des influences étrangères;

5° De même que la société polie de la première moitié du XVIIe siècle a profité de l'effort de ses devanciers et recueilli une part de leur héritage, l'œuvre considérable dont elle a si longtemps subi l'influence, l'*Astrée*, a été en partie préparée par une longue suite d'essais bien intentionnés, mais d'un art évidemment inférieur, que son succès a fait oublier.

On trouvera dans ce volume un assez grand nombre de citations : il n'en pouvait guère être autrement, puisqu'il m'était difficile de renvoyer à des textes généralement peu abordables. Ces citations auraient été assurément d'une lecture plus aisée si j'en avais modernisé la forme : mais quand on s'engage dans cette voie, on ne sait au juste à quel point il faut s'arrêter; j'estime, au surplus, qu'à ces changements

les textes perdent quelque chose de leur saveur et qu'il convient de les respecter, quand on le peut absolument, jusque dans leur apparence matérielle. Je me suis donc appliqué à les transcrire avec exactitude sans m'inquiéter des fantaisies ni des contradictions de l'orthographe.

Une bibliographie était indispensable : je l'ai établie avec le plus de soin que j'ai pu. J'y ai joint un tableau où j'ai essayé de classer par genres les romans imprimés en France de 1593 à 1610. Je dois faire remarquer que ce classement ne peut être qu'approximatif. Tel roman a été inscrit dans la liste des romans d'aventures parce que l'aventure y domine : il n'en faut pas conclure que l'amour et la galanterie n'y tiennent aucune place ; d'ailleurs on aurait peine à trouver pendant cette période une œuvre d'imagination d'où ces éléments soient tout à fait exclus.

Je n'étonnerai personne en disant que dans les bibliothèques publiques où j'ai poursuivi mes recherches, j'ai trouvé toujours le plus obligeant accueil. On me permettra d'ajouter que je garde une plus particulière reconnaissance au conservateur et aux bibliothécaires de l'Arsenal : pendant de longs mois j'ai mis leur complaisance à l'épreuve sans jamais la lasser.

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES

CHAPITRE I

Les Origines françaises.

C'est, semble-t-il, dans la première moitié du xvi[e] siècle que les différents genres romanesques tendent le plus nettement à se détacher les uns des autres. Alors seulement commence à apparaître chez nous un roman qu'il faut appeler sentimental, puisqu'on ne peut encore l'appeler psychologique, et dont le caractère distinctif est qu'il attache moins d'importance aux aventures, aux éléments extérieurs de l'action qu'à l'analyse et à l'expression des sentiments.

Les origines de ce roman sont évidemment très lointaines. Le sentiment — particulièrement le sentiment de l'amour — tient une grande place dans la littérature du Moyen Age. Faut-il rappeler la chante-fable d'*Aucassin et Nicolette*? Si on en élimine quelques épisodes aventureux, qui ne sont pas les meilleurs, on a déjà là un modèle d'histoire tendre et passionnée se déroulant dans le plus gracieux des décors. A une époque très voisine, dans les *Lais* de Marie de France, le développement merveilleux des légendes ne fait que symboliser poétiquement les modes variés du grand amour, de cet amour dont l'auteur dit que « nuls n'i doit raison garder » : passion dévote et déjà subtile dans le *Laustic*, exaltée dans *Les Deux Amants* jusqu'à un effort héroïque

et mortel, en conflit, dans *Elliduc*, avec l'honneur et le devoir.

L'épopée courtoise a une bien plus grande importance. C'étaient de très belles histoires d'amour que celles de Tristan et d'Iseut, ou de Lancelot et de Guenievre; elles ont longtemps enchanté les imaginations et l'on peut dire qu'elles n'ont jamais été tout à fait oubliées. Un grand pas a été fait lorsque l'auteur du *Chevalier à la Charrette*, écartant de la « matière de Bretagne » l'élément national et guerrier, y a fait triompher, au milieu des exploits de la chevalerie errante, un amour plus raffiné, plus discipliné, soumis à des règles bien établies, ayant son code et sa jurisprudence, se piquant d'être à la fois « un art, une science et une vertu ».

Ce n'est point ici le lieu de rechercher comment cette conception s'est imposée, comment les femmes, dont le prestige alors s'accroît, ont pu contribuer à la faire prévaloir, quelle a été aussi l'influence de *l'Art d'Aimer* d'Ovide, si goûté des clercs, lu et commenté dans les écoles avec le respect qu'on portait à toute œuvre antique et dont cette époque logicienne et systématique avait classé et réduit en théories sérieuses les maximes ironiques et légères[1]. Ce qu'il importe de noter c'est qu'ainsi dépouillée de ce qu'elle avait de matériel et d'impulsif, la passion offrait à l'observateur une plus riche matière : ce qu'elle pouvait perdre de sincérité dans cette attitude un peu contrainte se trouvait largement compensé par ce qu'elle gagnait en finesse et en nuances.

L'élément sentimental est encore représenté dans le groupe important des « romans d'aventure ». Nous y

1. Cela d'ailleurs a été très bien montré, particulièrement par Gaston Paris, *Romania*, XII (1883), p. 518, et *Cosmopolis*, XI (sept. 1898), p. 760-778.

voyons le plus souvent un jeune varlet épris d'une jeune fille de très haute condition; il souffre longtemps en silence; quand il se risque à faire l'aveu de sa passion, il est repoussé avec mépris; il se pâme, il tombe; à partir de ce jour on le voit se consumer lentement, ses forces l'abandonnent, sa vie s'en va; la noble demoiselle finit par être touchée, elle se reproche d'avoir été trop rigoureuse, elle rend l'espoir à son serviteur et l'engage à la mériter en cherchant « los et renom » :

Si soüés tex, biaus dous amis,
Si vaillans et si de haut pris,
Que sauve i soit l'amours de moi.

Ainsi commencent le roman d'*Amadas et Ydoine*, ou celui de *Guy de Warwyke*, ou celui de *Jehan et Blonde*, pour ne citer que ces exemples. Les amants sont bientôt séparés, mais leur affection admirablement fidèle résiste à toutes les épreuves et c'est elle qui forme le centre d'une action généralement très dispersée. Les coups répétés de la Fortune n'émoussent pas leur sensibilité et ils en donnent des marques presque excessives [1].

Malheureusement ces courts épisodes, d'une forme d'ailleurs convenue, sont noyés dans le flot des événements : combats, périlleux voyages, tempêtes, attaques de pirates, sorcelleries et maléfices.

Il faut mettre à part la dramatique nouvelle de la *Châtelaine de Vergi* où, sans incidents merveilleux, se déroule une noble et douloureuse histoire; les mouve-

1. Quand Floriant retrouve Florete,

Faut li li cuers et tuit li menbre,
Tant fu de franc amor soupris,
A terre chiet toz estordis,

et Florete de son côté s'évanouit. (*Floriant et Florete*, v. 3948 et suiv.)

ments du cœur y sont déjà analysés avec une précision très délicate.

Dans le conte en prose de *Floire et Jeanne* nous trouvons une situation touchante (qui se rencontre d'ailleurs en plusieurs autres récits) : une chaste épouse, faussement accusée et injustement flétrie, fuyant sa maison, se déguisant en écuyer pour aller servir, inconnue de lui, son mari et seigneur; rien n'est mieux conduit ni plus émouvant que la scène de la reconnaissance, et sans cesse maint détail naïf nous ramène très près de la vie familière.

En toutes ces œuvres de portée et de valeur inégales le roman sentimental aurait pu trouver des inspirations et même quelques modèles. Mais très peu d'entre elles sont arrivées jusqu'au seuil du XVIe siècle. L'imprimerie n'a pas répandu avant le XVIIIe siècle le conte d'*Aucassin et Nicolette*, dont il ne nous est parvenu qu'une seule copie. Les *Lais* de Marie de France ne semblent pas s'être transmis pendant plus d'un siècle (les manuscrits sont de la fin du XIIIe siècle ou du commencement du XIVe siècle). La plupart des « romans d'aventure » n'ont revu le jour qu'au XIXe siècle. *Floire et Blanchefleur*, un de ceux où le sentiment tient le plus de place, ne reparaît que par l'intermédiaire de l'Italie et de l'Espagne, lorsque l'on met en français le *Filocolo* de Boccace [1] et le *Flores y Blancaflor* [2]. L'histoire même de la *Châtelaine de Vergi* est presque oubliée vers 1550. Dans la VIIe journée de l'*Heptaméron*, au moment où Mme Oisille va reprendre

1. *Le Philocope de Messire Jehan Boccace, contenant l'histoire de Fleury et Blanchefleur*, traduit par Adrian Sevin. Paris, Denys Janot, 1542, f°. Rééditions en 1555 et 1575.

2. *La Historia de los dos enamorados Flores y Blancaflor*, 1512, 4°. — *Histoire amoureuse de Flores et Blanchefleur s'amye*, traduit par Jacques Vincent. Paris, M. Fezandat, 1554, 8°. Rééditions en 1570, 1597, 1606.

ce conte : « Je croys, dit Parlamente, que, hors mis nous deux, il n'y a icy homme ne femme qui en ait ouy parler; parquoy sera tenu pour nouveau ».

Quant à l'épopée courtoise, on ne peut nier que sa conception de l'amour ait survécu longtemps, puisqu'on en retrouve bien des traits dans les passions généreuses des Amadis et plus tard encore dans les fidèles attachements des héros de nos romans idéalistes. Son apport est considérable. Il ne semble pas toutefois qu'elle ait directement influencé le genre particulier qui va naître au XVIe siècle. Dans les rédactions en prose des plus célèbres de ces poèmes l'élément sentimental tend déjà à s'effacer. Dans les compilations successives, que l'imprimerie a recueillies et répandues, les combats, les tournois, les enchantements se multiplient, le merveilleux s'exagère; en même temps, les épisodes amoureux s'abrègent et même, en devenant plus rapide, la peinture de l'amour perd de sa délicatesse.

Si l'on prend, par exemple, la rédaction du *Lancelot* imprimée en 1533 [1], on s'aperçoit qu'entre tant d'aventures c'est à peine si quelques sentiments trouvent l'occasion de se manifester.

Lancelot est bien resté l'amant loyal qui jamais n'a « faulcé à son amye » ni en fait ni en pensée : mais sa passion se soucie plus de se satisfaire que de s'exprimer. Sa plus longue rencontre avec la reine est brutale et presque silencieuse [2] : il lui demande « s'il pourroit ennuyt parler à elle » et elle répond, sans aucun scrupule de pudeur, qu'elle en est « plus desirante qu'il n'est ».

1. *Le Premier volume de Lancelot du Lac... Le Second volume... Le Tiers volume...* nouvellement imprimé à Paris [par Jehan Petit] pour Phelippe le Noir [1533], f°, goth.

2. IIe partie, f° VIII : « Comment Lancelot et la Royne parlerent ensemble et comment il coucha avec elle ».

La nuit venue, ils se retrouvent à une fenêtre du château; mais une grille les sépare :

Dame, dist-il, se je povoye leans entrer vous plairoit-il? Comment, dist elle, vous pourriez donc entrer? Dame, dist-il, s'il vous plaisoit, il adviendroit legierement. Je le veuil bien, dist-elle. Or entendez que je soye acouchee que vous ne facez aucune noyse.

D'un grand effort, Lancelot arrache les fers du mur et se fait un passage :

Quand Lancelot fut entré dedans la chambre, il se coucha empres madame la royne. Si sent le sang qui de luy descendoit et c'estoit de ses mains dont il avoit tout le cuyr rompu en trenchant les fers : mais elle cuyde que ce soit sueur, ne nul d'eulx ne s'en prent garde... Grande fut la joye qu'ilz s'entrefirent la nuyt, car longuement avoient souffert l'ung de l'autre [1].

L'examen du *Nouveau Tristan* de Maugin [2] est encore plus significatif : on n'y voit qu'épreuves, sortilèges, coups de lance et coups d'épée; la partie sentimentale est réduite à peu près à rien. On en viendra même à l'éliminer tout à fait dans les dernières versions littéraires de ces romans, comme, par exemple, dans le *Lancelot* de 1591 [3], dont l'auteur a réussi à faire tenir en 166 pages in-8°, sans en oublier aucune, les prouesses traditionnelles de son héros.

La première partie du *Roman de la Rose* a probablement eu une influence plus directe. On peut penser que le poème de Guillaume de Lorris a préparé, en quelque

1. F° IX, *a*.
2. *Le Premier livre du Nouveau Tristan, Prince de Leonnois, chevalier de la Table Ronde et d'Yseulte, princesse d'Yrlande, Royne de Cornouaille,* fait françoys par Jean Maugin dit l'Angevin. Paris, Vve Maurice de la Porte, 1554, f°. [Déd. à M. de Maupas, datée du 20 juin 1554.]
3. *Histoire contenant les grandes prouesses, vaillances et heroïques faicts d'armes de Lancelot du Lac, chevalier de la Table Ronde...* Lyon, B. Rigaud, 1591, 8°.

mesure, la formation du roman d'analyse, non seulement parce qu'il contient un long traité de l'art d'aimer[1] et que toute étude de tactique amoureuse ne peut aller sans quelque psychologie, mais aussi par ce qu'il se développe autour d'une intrigue dont les épisodes et les péripéties : rencontres, déclarations, prières, résistances, brouilles, désespoirs, réconciliations, médisances, soupçons et leurs suites, deviendront les thèmes classiques des fictions sentimentales. On avait là, voilée par l'allégorie, toute l'histoire d'une jeune passion, des hésitations, des combats d'un cœur féminin qu'émeuvent la sympathie, la pitié, que troublent les appels de l'instinct et du plaisir, que retiennent la Raison, la Chasteté, la Peur, la Honte et qui, lorsque semble finie la lutte intérieure, se trouve encore arrêté par les obstacles matériels dont Male Bouche et Jalousie ont semé la route amoureuse. Histoire si simple, si vraisemblable, si commune qu'on peut croire que l'auteur a voulu rapporter là sa propre aventure avec les réserves et les déguisements qu'imposait alors le code de la courtoisie.

Sans doute le procédé du poète, parce qu'il élimine des personnages tout ce qu'ils peuvent avoir d'individuel pour les simplifier en abstractions semble s'opposer à l'esprit de la fiction romanesque qui prétend reposer toujours sur quelque réalité ; mais, d'autre part, en isolant les uns des autres pour les personnifier les sentiments d'une même âme, il les oppose, il les met en conflit, il les oblige à agir et à s'exprimer et favorise si bien par là l'étude des états d'âme et des mobiles de l'action que l'on a pu appeler cette première partie du *Roman de la Rose* une épopée psychologique.

1. Vers 2087 à 2765.

On sait quel fut le succès du *Roman de la Rose*, à l'étranger comme en France, et combien ce succès fut durable. Dès son commencement, l'imprimerie le reproduit et on en rencontre près de quarante éditions consécutives, en comptant les réimpressions de la version donnée par Clément Marot en 1526. La dernière est de 1538. C'est justement la date où commence à paraître chez nous le roman sentimental. Ici l'influence a donc pu être directe, et nous verrons que, pour certaines œuvres, elle est indiscutable.

Peut-être enfin conviendrait-il de rappeler que quelques-uns des thèmes traités par les poètes du xve siècle [1] n'auraient eu besoin que d'être développés et circonstanciés pour devenir des thèmes romanesques. L'on pourrait citer en exemple la *Belle Dame sans mercy* d'Alain Chartier dont la tragique conclusion sembla si émouvante et devint pour les auteurs du temps l'occasion d'un interminable débat, ou l'*Amant rendu cordelier à l'observance d'Amour*, longtemps attribué à Martial d'Auvergne [2], ou le poème anonyme d'inspiration assez voisine, l'*Amant rendu par force au couvent de tristesse* [3].

La plupart de ces poètes ont d'ailleurs conservé à l'amour ce caractère traditionnel d'amertume et de tristesse qu'avait fixé le lyrisme provençal et que la société courtoise avait accepté comme une convention nécessaire.

1. Sans remonter au xive siècle, où l'on trouverait pourtant, avec le *Trettié de l'Espinette amoureuse* ou le *Paradis d'Amour* de Jean Froissart, ce roman versifié de Guillaume de Machaut dont le titre même indique qu'il s'agit d'une histoire vraie : *Le livre du Voir-Dit où sont contees les amours de messire Guillaume de Machaut et de Peronnelle dame d'Armantieres...* Cf. l'édition de la Société des Bibliophiles français. Paris, 1875, 8°.

2. Imprimé en 1490 : *S'ensuyt l'amant rendu cordelier à l'observance d'amours*, 4°, goth. 40 ff. Voir *Romania*, XXXIV, p. 419 et suiv.

3. Imprimé vers 1525, 8°, goth.

Leur passion dévotieuse divinise son objet et se plaît dans sa souffrance. L'auteur de l'*Amant rendu cordelier*... nous représente dans la « Forest de Desesperance » tous « les povres amoureux, les loyaulx doloreux, desolez et espanis [1] ». Tout au début du XVIe siècle, Jean Bouchet énumère encore en une longue litanie « les maulx qui procedent de folle amour » :

Amours vous font pensifz et doloreux,
Amours vous font de pleurs estre muniz,
Amours vous font tristes et langoreux,
Amours vous font trop melencolyeux,
Amours vous font estre bannys d'espoir,
Amours vous font estre laborieux,
Amours vous font maintz tormens recepvoir [2]....
Etc. etc.

Il donne à un autre de ses recueils ce titre significatif : *les Angoysses d'Amour* [3]. Notre premier roman sentimental, qui paraît deux ans après, porte à peu près le même titre : *les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*. Dans celui-là et dans beaucoup d'autres nous retrouverons cette conception d'un amour cruel qui fait chèrement payer ses courtes joies, blessure toujours saignante qu'aucune science humaine ne peut guérir.

1. Vers 12 à 72.

2. *L'Amoureux transy sans espoir* [composé en 1500, nous dit l'auteur dans sa 61e lettre familière], nouvellement imprimé à Paris, à l'Enseigne de l'Escu de France [Jehan Jehannot], s. d. [1507], 4°, fig.

3. *Les Angoysses et Remedes d'Amour* du Traverseur en son adolescence. Poitiers, au Pelican, 1536, 4°. — Cf. à la même époque : *la Complaincte que fait l'Amant à sa Dame par amours*. Paris, J. Bonfons, s. d., 16°, goth., et ces pièces du recueil intitulé *Le Jardin de plaisance et fleur de rhetorique*, Lyon, Martin Bouillon, s. d., 4°, goth. : *Complaincte du Prisonnier d'amours, Lamentation du povre serviteur sans guerdon, l'Amoureux du Purgatoire d'amour et privé de joie...*, etc.

CHAPITRE II

Premières influences italiennes : contes du « Décaméron ».

La plupart des romans français du XV[e] siècle sont des romans d'aventures dont le fond est encore un amour fidèle et contrarié, mais qui n'apportent en général rien de nouveau et pour l'analyse des sentiments marquent plutôt un recul. Dans *Paris et Vienne*, composé (et non traduit) en 1432, par Pierre de la Sippade, le fond est bien une épreuve d'amour, mais singulièrement chargée d'incidents extraordinaires [1]. *L'Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne*, « ordonnee en cestuy langaige l'an 1453 [2] », repose sur un thème connu [3] : un anneau précieux enlevé par un oiseau dont la poursuite entraîne très loin le héros de cette histoire.

On ne peut attribuer grande importance au *Roman de tres doulce mercy au cuer d'amours espris*, écrit, en prose et en vers, en l'année 1457, par le roi René d'Anjou,

1. Ce roman est imprimé, dès 1487, à Anvers, par Gherard Leeu, f°, goth. : *Histoire du tres vaillant chevalier Paris et de la belle Vienne, fille du Daulphin*; *id.* Paris, D. Meslier, s. d. [vers 1500], 4°, goth., 41 ff.; Lyon, Ch. Nourry, 1520, 4°, goth., 40 ff. — Cinq autres éditions, et une dernière à Lyon, B. Rigaud, 1596, 8°.

2. Ou 1457. Imprimée en 1478, Lyon, Barth. Buyer, f°, goth.; *id.*, s. l., 1490, 4°, goth.; Paris, Jehan Trepperel, 15 mai 1491, 4°, goth. Nombreuses rééditions.

3. Déjà traité dans *L'Escoufle*, *Le Busant*, etc.

d'abord parce qu'il se répandit peu et ne put être connu que par les manuscrits[1] et aussi parce qu'on n'y voit guère transparaître sous la forme allégorique, sensiblement imitée du *Roman de la Rose*, l'histoire réelle que l'auteur a voulu, dit-il, y représenter « par paraboles ».

Si charmant que soit le *Petit Jehan de Saintré*[2], si finement qu'y soient déduites les leçons d'amour et de salutaire doctrine données par la Dame des Belles Cousines au gentil « enffant d'honneur », il est trop évident qu'on ne peut rattacher au genre qui nous occupe ce roman où le sentiment a si peu de peu de place, ce pittoresque et ironique tableau de la société chevaleresque. La seule chose qu'il nous faille retenir de l'œuvre d'Antoine de la Sale, c'est qu'elle marque un point important dans l'évolution du roman, puisqu'il s'y dégage nettement du merveilleux, sinon de l'aventure, et se préoccupe de situer la fiction dans un cadre réel.

Par le ton, comme par le sujet, le *Romant de Jehan de Paris*[3] s'oppose bien plus nettement encore au genre sentimental. Quel que soit d'ailleurs l'intérêt des *Illustrations de Gaule et Singularités de Troie*[4] et quoiqu'on y trouve contés, en un épisode d'une grâce souvent poétique, les amours pastoraux de Paris et d'Œnone, on

1. Le plus ancien, et le plus beau, est celui de la Bibliothèque Impériale de Vienne. (Voir P. Durrieu, *Bibl. École des Chartes*, LIII, p. 138.) Celui de Paris sur lequel a été fait l'édition Quatrebarbes (Paris, 1845, 4°) est postérieur. Personne n'a vu une prétendue édition de 1503.

2. Composé en 1459, imprimé pour la première fois en 1518 : *L'Hystoyre et plaisante cronicque du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des belles cousines sans autre nom nommer*. Paris, Michel le Noir, f°, goth.

3. Composé dans les dernières années du xv[e] siècle : la première édition connue est celle de Lyon, Pierre de Saincte-Lucie, 4°, goth., s. d. [avant 1532].

4. Les deux premiers livres ont paru à Lyon, Estienne Baland, 1509-1512; la première édition des cinq parties semble être celle de Paris, Ph. le Noir, f°, s. d. [vers 1520].

ne peut non plus s'arrêter à la diffuse et pédante composition de Jean le Maire.

La courte *Hystoire de Messire Floridan et de la belle Ellinde* publiée en 1518, chez Michel Le Noir[1], à la suite du *Petit Jehan de Saintré*, mais rédigée bien des années avant[2], n'est que la première de nos « nouvelles tragiques ».

Au début, un petit roman d'amour, à peine esquissé. La gente pucelle Ellinde a donné son cœur à Messire Floridan ; mais par ses parents elle a été « promise à mariage sans son sceu à ung vieil seigneur ». Floridan l'enlève : et là la narration change aussitôt de caractère. Dans la campagne les fugitifs sont attaqués par quatre « mauvais garçons ». Ils tuent Floridan, ils entourent Ellinde, vont lui faire violence. Elle tire à part l'un d'entre eux, lui promet de lui céder s'il renvoie les autres et quand elle est seule avec lui, pour sauver son honneur, elle se frappe mortellement « avec un petit cousteau qu'elle avoit ».

C'était là, paraît-il, une histoire véritable. Maître Nicolas de Clamenges en avait fait mention en une de ses Épîtres, et Rasse de Brinchamel assure que cette « adventure piteuse » lui « a été baillee et recitee par gens notables dignes de foy et de credence ».

Un autre récit en prose, imprimé à peu près dans le même temps, *La Conqueste du Chasteau d'amours conquestee par l'umilité du beau doulx*[3], est une sorte de

1. *Cy commence la tres piteuse hystoire de messire Floridan jadiz chevalier et de la tres bonne et vertueuse damoyselle Ellinde et de leurs piteuses fins*, f°, 8 ff.

2. L'auteur, Rasse de Brinchamel, était le contemporain et l'ami d'Antoine de la Sale : c'est sur sa demande, nous dit-il, qu'il avait entrepris la publication de cette « histoyre honorable ».

3. Impression goth., 10 ff. non chiffrés. Sans lieu ni date. Figures. La Bibliothèque nationale possède le seul exemplaire connu. (Rés. p. Y² 215.)

conte de fées où paraît sans cesse l'intention morale. Le Château d'amour et le cœur de la Dame, offerts pour récompenses au chevalier qui viendra à bout de trois entreprises très difficiles, ne sont ici que des symboles. L'auteur veut, dit-il, faire entendre que bonté et humilité sont les vrais moyens de gagner les biens de ce monde et d'entrer plus tard « au royaulme de paradis ».

Ces deux exemples paraissent assez significatifs. D'une part, le fait divers; de l'autre, le conte moral; tous les deux présentés sans originalité et sans art : voilà à quoi peut s'élever, en dehors du roman chevaleresque, la fiction en prose de ce temps. Les auteurs semblent incapables de développer soit par l'étude directe de la vie, soit par l'interprétation des œuvres antiques, pourtant lues et admirées, cet élément sentimental que justement alors laisse se perdre le roman d'aventures.

Sur ce point, comme sur tant d'autres, la rencontre de la France et de l'Italie a été féconde. L'Italie a apporté les idées et elle a fourni les modèles. A la longue tradition de notre littérature bourgeoise qui ne voit dans l'amour que ses réalités brutales ou ses conséquences comiques elle oppose une passion ardente, frémissante, dangereuse, ennoblie par l'image toujours présente de la mort. Aux monotones abstractions de nos poètes de cours féodales, à ces « Amants », à ces « Dames », si impersonnels qu'on jugeait même inutile de leur donner des noms, elle oppose son individualisme intense et profond. Elle oppose enfin à une existence étroite, diminuée, contrainte par la discipline religieuse, l'idéal d'une vie plus large, plus complète, où tout l'être s'épanouit et se développe librement selon la nature et selon la beauté.

A notre point de vue, l'action de Boccace a été particulièrement décisive. De lui procède, à n'en pas douter, un des genres les plus considérables du roman moderne. C'est surtout par lui que nos auteurs et notre public ont compris ce qu'il peut y avoir d'émotion délicate, voluptueuse ou tragique dans de simples histoires du cœur.

On verra bien en quel sens s'est exercée son influence personnelle — et, d'une façon plus générale, celle de l'Italie — si l'on compare à l'histoire de Troïlus et de Briséida, telle que Benoît de Sainte-More l'a rapportée, non sans vigueur, mais un peu sèchement, dans le *Roman de Troie*, le poème de *Filostrato*, composé par Boccace sur la même aventure, où l'amour s'exprime avec une couleur, une éloquence, une puissance de séduction jusque-là inconnues, où tout respire, malgré la monotonie des plaintes, la fièvre contagieuse de la passion. Nous ne pouvons insister ici sur ce rapprochement. Entre 1442 et 1445 le *Filostrato* a bien été mis en prose française, et avec une ardeur convaincue, par Louis de Beauvau, sénéchal d'Anjou; le succès de cette traduction nous est même attesté par le grand nombre des manuscrits qui l'ont reproduite : mais, comme les premiers imprimeurs n'ont pas recueilli ce *Troïlus* [1], rien ne nous prouve que le XVIe siècle l'ait connu.

C'est par d'autres œuvres que s'est faite l'initiation.

Dès 1414, Laurent de Premierfait avait achevé, avec la collaboration du frère cordelier Antonio d'Arezzo, la

1. On en trouvera le texte, précédé d'une étude très nourrie sur les variations de la légende, dans les *Nouvelles Françoises du XIVe siècle*, publiées par L. Moland et C. d'Héricault, en 1858, dans la Bibliothèque Elzévirienne. Les éditeurs avaient attribué la traduction à Pierre de Beauvau, père de Louis; cette thèse a été combattue par A. Lecoy de la Marche (*Le Roi René*, 1875, II, p. 177) et définitivement réfutée par M. Henri Hauvette (*Bulletin italien*, 1907, fasc. IV, p. 21 et suiv.).

traduction du *Décaméron*[1]. Elle est imprimée une première fois en 1485[2], une seconde fois vers 1503 : elle n'est plus rééditée jusqu'à l'année 1521[3]. Il faut croire que notre public n'était pas encore assez familiarisé avec les mœurs italiennes pour en aimer chez Boccace l'exacte et vive peinture, et surtout qu'il n'avait pas le goût encore assez formé pour goûter l'esprit et la grâce légère dont il relève les contes les moins nouveaux ou sauve les situations les plus risquées. La grosse gaieté du Pogge convenait bien mieux à ces âmes peu subtiles. Quoiqu'il loue, dans les *Cent Nouvelles Nouvelles*, « le tres orné langaige » de Boccace, c'est aux *Facéties* qu'Antoine de la Sale emprunte des sujets, plutôt qu'au *Décaméron*.

Deux contes cependant se détachent de bonne heure du gros recueil et, pour des raisons différentes, deviennent assez vite populaires.

L'un est le dixième récit de la dixième journée : l'Histoire de Grisélidis.

On sait que Pétrarque, gravement malade, tout proche de sa fin, retiré dans sa maison d'Arquà, y lut pour la première fois le *Décaméron*. Il fut si touché par le dernier conte qu'il l'apprit, nous dit-il, par cœur et que, pour la joie et le profit de ceux qui n'entendaient pas

1. Antonio avait traduit en latin le texte italien et Laurent avait mis le latin en français. Les « deux translacions » avaient été commencées en mai 1411 : elles furent « acomplies » le 15 juin 1414 (B. N., F. fr. 129. — Arsenal, ms. 5070). Cf. Henri Hauvette, *De Laurentio de Primofato*. Paris, 1903, 8°.

2. Bocace, *Des Cent Nouvelles*, translaté en françoys par maistre Laurens du premier fait. Paris, Anth. Verard, f°, goth. (28 nov. 1485).

3. *Le livre Cameron* (*sic*) *aultremeut surnommé le Prince Galliot qui contient cent nouvelles racomptees en dix jours par sept femmes et trois jouvenceaulx*... Nouvellement imprimé à Paris en la grant rue Sainct Jacques à l'enseigne de la Roze blanche couronnée [1521], 4°, goth. — *Id*. Paris, 1534, 1537, 1540, 1541, 8°, goth.

« le vulgaire thuscan », il l'adapta en langue latine [1]. Ce fut cette version de Pétrarque qui se répandit d'abord chez nous, bientôt multipliée par l'art nouveau de l'imprimerie [2].

Elle passa en français au moins dès 1484 [3] et fut réimprimée plusieurs fois dans cette langue [4].

L'histoire était bien connue en France, et depuis longtemps Marie de France l'avait dite : un fabliau l'avait plus longuement rapportée. Mais elle revenait d'Italie, transformée par un art savant qui avait su marquer les étapes de l'invraisemblable épreuve, en faire un petit drame poignant, mettre en vive lumière ce miracle unique de douceur. Les cœurs les plus durs n'y pouvaient rester insensibles; il semble pourtant que, dans la version nouvelle comme dans l'ancienne légende, on ait cherché alors moins une source d'émotion qu'un exemple à proposer. En cette fin du xve siècle, époque réaliste où le rôle des femmes était rabaissé, les maris trouvaient là un modèle de résignation féminine qu'ils

1. Notons en passant que le nom de Grisélidis est de l'invention de Pétrarque. Boccace avait appelé son héroïne Griselda. La lettre latine de Pétrarque sur la patience de Grisélidis est datée du 4 juin [1373]. C'est de Pétrarque que Chaucer dit tenir cette fable qu'il a appelée la *Fable du Clerc* dans les *Cantorbery Tales.*

2. Une première édition sort, vers 1470, des presses d'Ulrich Zel : *Epistola Francisci Petrarche laureati poete de historia Griselidis mulieris maxime constantie et patientie*, 4°, goth., 11 ff. — *Id.*, vers 1470, 4°. — *Id.*, 1473, f°. — *Id.*, après 1480. Lutetiae Parisiorum, P. Gandoul, 4°, s. d., 16 ff., etc.

3. Par conséquent, avant l'impression de la traduction des *Cent Nouvelles* par Laurent de Premierfait : *Cy commence la histoire et pacience de Griselidis...*, s. l. n. d. [Vienne en Dauphiné, Pierre Schenck], 8°, goth., 20 ff. — *L'Histoire et patience de Griselidis*, s. l. n. d. [Lyon?] 8°, goth., 14 ff. — *L'Histoire de la constance et patience d'une fame la quelle se nommoit Grisilidis*, tr. du lat. de Franc. Petrarcha en françois, à Brehant Lodeac par Robin Foucquet, 1484 (18 janvier), 4°, 14 ff.

4. *La patience Griselidis Marquise de Saluces.* Paris, à l'Enseigne de l'Escu de France, s. d., 4°, goth. — *Id.* Paris, Jehan Trepperel, 1500, 4°, goth., 11 ff. — *Id.* Paris, Noel le Coq, s. d., 8°, lettres rondes, etc.

avaient plaisir à mettre sous les yeux de leurs compagnes. Tout le talent de Boccace n'a pas réussi à changer à leurs yeux la signification du conte : il est resté comme une leçon de doctrinal[1]; il figure dans le *Parement des dames*, à l'article de « l'espinglier de patience[2] »; au milieu du XVIe siècle il portera encore ce sous-titre : le *Mirouer des femmes vertueuses*[3]. Le jour où dans la société aristocratique la condition des femmes se relève, la nouvelle, en tant qu'épisode détaché, se classe nettement dans la littérature populaire où se maintiendra si longtemps le principe de l'inégalité des sexes. Au commencement du XVIIe siècle, elle est encore de ces livres dont on recommande la lecture aux fils de bourgeois et marchands[4] et Charles Sorel nous dit, dans ses *Remarques sur le Berger Extravagant*, que « les gens de village la lisent et les vieilles gens la racontent aux enfants, encore qu'elles n'ayent jamais ouy parler du *Decameron* ny de son auteur[5] ».

1. Le titre d'une édition [vers 1495] est assez explicite : *Singulier et proufitable exemple pour toutes femmes mariees qui veullent faire devoir en mariage envers Dieu et leurs marys et avoir louenge du monde, hystoire de dame Grisilidis*, s. l. n. d., 4°, goth., 14 ff.

2. Ed. de 1510. Paris, Jehan Jehannot, 8°, ch. x.

3. *Mirouer des femmes vertueuses, Ensemble la patience Griselidis par laquelle est demonstree l'obedience des femmes vertueuses.* Paris, s. d., 8° [réimp. par Crapelet, Paris, 1840, 16°]. — *Mirouer des femmes vertueuses, Ensemble la patience Griselidis...* Lyon, 1546, 8°, goth., fig. bois. On trouve déjà ce sous-titre en tête d'un mystère du XIVe siècle (B. N., mss fr. 2203) : « *Ci comence l'estoire de Griselidis et de sa merveilleuse constance et est appellé le miroir des dames mariees...* »

4. Dans le *Berger Extravagant*, le cousin de Lysis, Adrian, « honneste homme, mais qui estoit fort simple », la cite, avec les *Ordonnances Royaux*, les *Quatrains* de Pibrac et la *Civilité puerile*, parmi les livres qu'on peut lire « pour se réjouyr aux jours gras ». (Ed. de 1627. Paris, T. du Bray, 8°, liv. I, p. 33.)

5. Il est à remarquer que lorsque le conte de *Griselidis* redeviendra matière littéraire, Charles Perrault insistera encore sur la leçon de morale pratique qu'on en peut tirer : « Qui ne voit, dit-il dans la Préface mise en tête de la quatrième édition des *Contes en vers* (Paris,

Une autre nouvelle de Boccace, qui n'a pas eu la longue fortune de *Griselidis*, a obtenu, pendant la période qui nous occupe, un succès encore plus grand et, à notre point de vue, beaucoup plus significatif. Il s'agit du premier conte de cette IVe journée, où se trouvent peut-être réunis les récits les plus émouvants : c'est la tragique aventure du chevalier Guiscard et de la très belle dame Gismonde, princesse de Salerne.

Ici encore le texte du *Décaméron* ne nous arrive pas directement. L'histoire détachée est d'abord répandue par la traduction latine de Leonardo Bruni Aretino (Leonardus Aretinus [1]); puis, sur cette traduction, Jehan Fleury (Floridus) compose un petit poème en vers de dix syllabes [2], version un peu prolixe, mais en somme fidèle, qui est imprimée, sans doute pour la première fois, en 1493 [3] sous ce titre : *Traicté tres plaisant et recreatif de l'amour parfaicte de Guiscardus et Sigismonde fille de Tancredus prince des Solernitiens* [4], réimprimée la même année [5] et reproduite deux fois au moins

J.-B. Coignard, 1695), qui ne voit que cette morale (celle des contes anciens et particulièrement de la *Matrone d'Ephèse*) est très mauvaise, et qu'elle ne va qu'à corrompre les femmes par le mauvais exemple, et à leur faire croire qu'en manquant à leur devoir elles ne font que suivre la voie commune? Il n'en est pas de même de la morale de *Griselidis*, qui tend à porter les femmes à souffrir leurs maris, et à faire voir qu'il n'y en a point de si brutal ni de si bizarre dont la patience d'une honnête femme ne puisse venir à bout. »

1. Datée du 15 janvier 1426. On en connaît plusieurs éditions de la fin du XVe siècle : *Libellus de duobus amantibus per Leonardum Aretini in latinum ex Boccacio transfiguratus*, s. l. n. d., 4°, goth. — *Id.*, s. l. n. d., 4°, lettres rondes. — *De duobus amantibus tractatulus Guiscardo videlicet et Sigismunda*, s. l. [Argentinae], s. d. [1498?], 4°, goth. — *Id.*, s. l. [Coloniae, L. Hornken], s. d., 4°. — *Id.*, s. l. [Romae, Ulricus Gallus], s. d., 4°.

2. Divisés en strophes de huit vers.

3. Une traduction allemande avait déjà paru en 1478, Argentinae, f°.

4. Paris, Anth. Verard, 6 mai 1493, f°, goth., 20 ff.

5. Paris, Pierre le Caron, 1493, 4°, goth., 20 ff. (avec une partie du texte latin en marge).

dans les années suivantes à Paris et à Rouen[1]. Le sujet est repris un peu plus tard par Anthoine Prevost[2]. Enfin Filippo Beroaldo ayant de son côté mis en vers latins élégiaques le conte de Boccace, cette adaptation, assez fidèle encore[3], et les deux traductions en vers français qui en sont données dans la suite, celle de François Habert[4] et celle de Richard le Blanc[5], continuent, de la fin du xve siècle à la seconde moitié du xvie, à répandre dans les milieux cultivés le récit de Boccace dont — le fait est à noter — tant de rédactions différentes ont à peine altéré l'arrangement primitif.

1. *Traicté tres plaisant...* Paris, Michel le Noir, s. d., 4°, goth., 14 ff. — *Le Traicté des deux amans, c'est assavoir Guisgard et la belle Sigismonde*, Rouen, le Forestier, Richart Goupil et Nicolas Mullot pour T. Laisné, s. d., 4°, goth., 18 ff. [édit. reproduite à Aix, en 1834, par le libraire Pontier].

Du Verdier signale une traduction qui est peut-être celle de Jehan Fleury : *La piteuse et lamentable histoire du vaillant et vertueux chevalier Guiscard et de la tres belle dame Gismonde, princesse de Salerne.* Lyon, Jean Flozollet, 1520, 16°.

2. *Les Regretz d'amours faitz par un Amant dict le Desconforté... Ensemble l'histoire de l'amour parfaicte de Guiscardus et Sigismonde par laquelle est congneu la fin d'amour estre souvent variable, le tout fort joyeulx et recreatif, Franc et Loyal.* Paris, Alain Lotrian, 8°, lett. rondes, 80 ff.

3. *Philippi Beroaldi Bononiensis Poete Carmen de Duobus amantibus, capite jucundum, exitu amarissimum.* Plusieurs impressions isolées : réimpression dans les *Orationes et Carmina*, souvent édités en France (Lyon, 1492, 4°. Paris, 1515, 4°, etc.).

4. *Histoire de Tancredus, Roy de Salerne, contenant les pitoyables amours de Guichard et la belle Gismunde fille dudict Tancredus* dans le recueil intitulé : *l'Histoire de Titus et Gisippus et autres petiz œuvres de Beroalde latin, Interpretés en Rime françoyse* par Françoys Habert d'Yssouldun en Berry. Paris, Michel Fezandat et Robert Granjon, 1551, 8°, 80 ff. [Déd. à Françoys de Cleves, duc de Nivernois. Privil. du 24 janvier 1550]. (L'histoire de Titus Romain et de Gisippus Athénien, qui est la VIIIe de la Xe Journée du *Décaméron*, avait été traduite par Beroaldo dans l'*Epistola ad Minum Roscium cum duobus historiis* qui figure dans les *Orationes et Carmina*).

5. *L'Histoire de Tancredus prise des vers latins de Philippe Beroal*, traduites en [vers] françois par Richard le Blanc. Paris, R. Masselin, 1553, 16°, 10 ff. [Déd. à Mlle Françoise d'Ouartis].

Il est aisé de s'expliquer la faveur dont a joui ce conte. D'abord il s'est présenté chez nous sous la forme poétique qui semblait alors le mieux appropriée à l'expression des sentiments amoureux. D'autre part le caractère grave et douloureux du sujet est celui qui paraissait convenir à toute fiction sentimentale. Mais ici le public, lassé de tant de passions sans issue, de tant de désespoirs imaginaires, trouvait des personnages plus réels, une action dramatique violente, faite pour ébranler fortement la sensibilité, quelques images voluptueuses et quelques accents de passion vraie.

Le premier traducteur Jehan Fleury suit assez exactement, nous l'avons noté, Leonardo Bruni et par conséquent Boccace :

La fille de Tancredus, prince des Solernitiens, Sigismonde, devenue veuve de bonne heure, revient habiter à la cour de son père.

Bien fournie de corps, belle de vis
Estoit la tres amoureuse mignonne.
Nature avoit en elle des biens mis
Autant ou plus qu'il pourroit en personne[1]...

Tancredus, « qui la tenoit trop chiere », ne peut se résigner à la voir repartir. Il néglige de lui chercher un nouvel époux. Elle alors, se mourant « de dueil et ennuy », songe à prendre « ung courtois et gracieux plaisir ». Elle choisit Guisgardus pour son amoureux entre les chevaliers de la maison de son père :

Autant luy pleust que s'il eust esté roys :
Noble de fait trop mieulx vault que de nom.

1. Nous suivons le texte de l'édition de Rouen, Th. Laisné, s. d., 4°, goth.

Après l'avoir longtemps éprouvé, pour s'assurer

Que loyaulté estoit en luy assise,

elle lui remet une lettre en un bâton creux lui signifiant son vouloir : quelques jours après, elle l'introduit chez elle par « une fosse et cave » du palais qui communiquait avec sa chambre par une porte secrète.

Elle mist hors damoiselles et filles,
Puis ouvrit l'uys du caveau gentement
Ouquel trouva Guisgardus tres abilles
Que tant aymoit du cueur loyalement.
Elle embrassa tres amoureusement,
Puis le mena en sa chambre paree
En estanchant voluptueusement
La soif d'amours tant par eulx enduree.

On ne pourroit suffisamment escripre
Les plaisances que les deux amoureux
Prindrent soudain en tirant d'une tire
Des avirons d'amours delicieux.
Venus y fut et son filz gracieulx
Qui renforcoient la vertu des amours[1]...

Lorsque son amant a pris congé, Sigismonde rappelle ses femmes,

Plus que devant joyeuse, gente et belle.
Bien clerement on povoit veoir à elle
Que tout ennuy hors de son cueur mis a.
On ne la vit onques en chere pareille.
Ainsi s'esbat qui bonnes amours a[2]...

1. Boccace est ici beaucoup plus sobre et discret ; il écrit simplement : « Quand elle eust trouvé Guischard, ilz se firent l'un à l'autre merveilleuse chere, puis monterent ensemble en sa chambre, où ilz demeurerent la plus grande partie de ce jour avec tres grand contentement. » (Traduction d'Antoine le Maçon, 1545, f°.)

2. Ce développement ne se trouve pas dans Boccace.

Par plusieurs fois en diverses annees
Les vrais amans furent tousjours eureux
Et jouyrent de leurs amours celees...

Mais enfin la fortune leur devient contraire. Tancredus, un jour, les surprend. Il fait saisir Guisgardus au moment où il sortait du caveau et l'enferme secrètement dans la prison du palais. Il appelle sa fille, il lui dit de dures paroles, il lui apprend qu'il va faire mourir son ami.

Sigismonde d'abord baisse la tête,

Comme ung enfant de verges bien batu.
A grant paine s'est son cueur contenu
Que en deux parties n'est fendu tout soudain.

Mais bientôt, se reprenant, ayant déjà fait le sacrifice de sa vie, elle parle courageusement à son père. Elle lui reproche l'égoïsme aveugle qui lui a fait garder près de lui, oisive, exposée « aux cas perilleux » une fille qui n'était « de pierre ne de fer, mais humaine ». S'il y a eu faute, elle seule est coupable et mérite d'être punie :

Car se tu as empensé de deffaire
Mon doulx amy Guisgardus : je te prie
Que sur mon corps il te plaise parfaire
La cruaulté de ta grant felonnie.

Je l'ay requis et prié de complaire
A mon vouloir : il ne m'a pas requise,

« Tu peux, ajoute-t-elle, nous faire mourir tous les deux :

Quant tu auras le corps des deux amans
De vie privé transitoire et mortelle,
Pas n'en auras les cueurs qui adherens
Sont ensemble par maniere nouvelle.

Car se il advient que ta cruaulté vueille
Livrer a mort mon gracieux amy
Ne vueille dieu que je vive apres seulle :
Mourir pour vray me fauldra quant et luy.

Le roi ne prend pas au sérieux cette menace. Il commande qu'on étrangle Guisgardus dans sa prison et dans une coupe d'or il envoie son cœur à sa fille :

Sigismonde la coupe d'or receut
Puis descouvrit le present tres piteux :
De son amy le cueur bien aperceut,
En le voyant fut son cueur douloureux...

Palle devint, tout son sang remua,
Puis se tourna devers le serviteur
Et luy a dit : vers mon seigneur t'en va
En luy disant qu'il a fait son honneur
D'avoir en or ensevely le cueur
Du plus loyal amant qui fust en vie...

Le serviteur parti, elle regarde « piteusement le loyal cueur », elle le baise, elle lui adresse « en grant douleur » ces paroles :

... Dieu a voulu par sa noble clemence
Que tu soyes entre mes mains tenu,
Pour que pleurer puisse a grant abundance
Lermes sur toy. Cueur, bien soye tu venu...

... Partir ne veult sans moy, je le scay bien :
Nous parferons nostre pelerinage
Ensemblement, cueur, puis que je te tien.

Quand elle a dit, elle boit du poison et elle meurt.

Elle tenoit la coupe entre ses mains
Ou reposoit de son amy le cueur
Et l'approchoit du sien avecques plaintz :
Car de la mort ja sentoit la douleur.

Elle blesmit et pallist la couleur
En recevant tous les mortelz assaulx.
Ses femmes lors eurent au cueur freeur
Bien savantes qu'enduroit moult de maulx.

On court chercher Tancredus : repentant et désespéré, il commande qu'on enterre ensemble les deux amants.

Le récit fini, « l'acteur » en tire une conclusion sentimentale et une conclusion pratique :

Ceste hystoire monstre bien clerement
Qu'amour loyal ne peut jamais finer
Et que l'on doit filles legierement,
Quant elles sont en aage, marier.

Pour le conseil pratique, que Boccace d'ailleurs n'avait pas cru utile de formuler, on ne peut dire qu'il soit tout à fait hors de propos, Sigismonde ayant dans son plaidoyer longuement insisté sur la même idée. Mais il est trop clair que les auteurs qui ont tour à tour transcrit cette histoire ont attaché bien moins d'importance à cette constatation de vulgaire prudence qu'à l'élément dramatique et passionnel.

Le titre même du petit poème l'indique bien : ce qu'on prétendait offrir là aux lecteurs, c'était un exemple « d'amour parfaicte ». Sigismonde ne choisit son ami qu'après l'avoir connu digne d'elle :

Elle appliqua l'office de ses yeux
A tres souvent regarder son servant
Lequel vivoit tousjours de bien en mieulx.

Guisgardus, quand il a « apperceu le vouloir de sa dame » :

De bien servir sans reproche ne blasme
Delibere, tant qu'il sera vivant,
Prest de mourir pour bon renom et fame
En la grace de s'amye desservant.

Sigismonde se montre fidèle au même engagement :

> Je l'aymeray inevitablement
> Jusque a la mort, c'est ma promesse et veu.

Ce sont aussi les droits de la passion qui se trouvent là exprimés. Guisgardus dit au roi :

> Sire, soyez certain
> Que le pouvoir d'amours sans contredit
> Est trop plus grant que n'est puissance humain.
> Il m'a tenu et regi soubz sa main
> Trop plus forte que n'est vostre puissance.

Certaine qu'elle n'a fait que suivre la loi de la nature qui toujours contre la jeunesse « tend les dars d'amours », Sigismonde relève le front, sèche ses larmes et regarde bravement son père au visage.

La mort même ne peut séparer les âmes bien unies :

> Amour loyal ne peut jamais finer.

Cette idée, Boccace l'avait illustrée par d'autres histoires. Il l'avait exprimée de la manière la plus touchante à la fin du conte de Simonne dans cette apostrophe qu'on pouvait déjà lire dans la vieille traduction de Laurent de Premierfait : « O bieneurees ames de deux amans! O tres bieneurees ames, se en l'autre monde les hommes se entraiment, et se vous entramez vraiement ainsi comme en ce monde vous avez amé l'un l'autre!... »

Mais l'aventure de Simonne était trop simple : c'étaient de trop pauvres personnages qu'une fileuse de laine et le valet d'un maître drapier. Ici la condition des deux amants ennoblissait en quelque manière leur constance et l'acte barbare de Tancredus faisait une conclusion saisissante à ce petit drame de tendresse et de volupté.

CHAPITRE III

« L'histoire d'Eurialus et de Lucrèce. »

On ne peut séparer de *Histoire de Guisgardus et Sigismonde* une autre nouvelle venue aussi de l'Italie, connue d'abord chez nous dans sa rédaction originale, parce qu'elle avait été écrite en latin, mise bientôt en vers français et publiée sous cette forme la même année que le poème de Jehan Fleury et dans le même volume.

Æneas Sylvius, qui devint pape, en 1458, sous le nom de Pie II, avait composé dans sa jeunesse cette *Histoire de deux Amants*, œuvre bien moderne sous son vêtement antique, et vraiment caractéristique d'une époque où l'observation directe de la vie était en train de transformer et de rajeunir l'humanisme italien.

L'ouvrage avait eu dès l'abord un succès que son auteur regretta bien vite [1]. L'imprimerie le répandit dans toute l'Europe occidentale [2]; en 1493 parut la traduction

1. Cf. sa *Complainte ou repentance sur la description par lui faite des Amours d'Eurialus et de Lucrece.* Une édit. de la traduction française à Paris, chez Est. Groulleau, 1548, 8°.

2. *Ænee Silvii poete Senensis Historia de duobus amantibus Euryalo et Lucretia.* Editions de Rome, de Mantoue, de Bologne, de Venise, de Paris, de Strasbourg, de Cologne, de Leipzig, de Louvain, d'Anvers, de Leide. De 1470 à 1500, au moins trente-deux éditions latines, datées ou non. — Traduction allemande en 1473. Augsbourg, 4°. — Traduct. italienne, très amplifiée, de Alessandro Braccio, non datée. Florence, 4°, reproduite en 1489. — Traduct. espagnole. Salamanque, 1496, 4°. Séville, 1512. 4°. — Deux traductions anglaises non datées.

en vers d'Octavien de Saint Gelais[1]; en 1497, celle de maître Anthitus, en vers mêlés de prose[2]; c'est peut-être une troisième traduction que celle de 1537[3] que nous n'avons pu rencontrer, en tout cas il y en a eu une autre encore en 1551 attribuée par Du Verdier à Jean Millet[4].

1. *L'Ystoire de Eurialus et Lucresse, vrays amoureux selon pape Pie.* — Dédicace au roi Charles VIII. — Deuxième titre : *Traicté tres recreatif et plaisant de l'amour indicible de eurialus et de lucresse composé par le pape pie, avant la papauté nommé enee silvye, et translaté de latin en francoys.* Paris, Anth. Verard, f°, goth., 93 ff. non chiffrés. — L'édition ne porte pas d'indication d'année, mais elle se date facilement par le fait qu'elle est réunie au *Traicté de l'amour parfaicte de Guiscardus et Sigismonde* et imprimée avec les mêmes caractères.

La traduction est divisée en strophes de huit vers. Elle est anonyme; mais Octavien de Saint-Gelais l'a reconnue comme sienne dans une stance du livre IV de son *Sejour d'honneur* :

Quant au premier le livre translatay
D'Euryalus et de Dame Lucresse
Et qu'en Francoys de Latin le gettay
Selon mon sens et ma rude simplesse,
Par le vouloir et pour la charge expresse
D'une Dame qui ce me commanda.

2. *Sensuyt l'histoire des deux vrays amans Eurial et la belle Lucresse compillee par Enee Silvius et translatee de latin en francoys* par maistre Anthitus, chapellain de la saincte chapelle aux ducz de bourgongne a la priere et requeste des dames. Lyon, Olivier Arnoullet, s. d. [1497], 4°, goth., 32 ff., fig.

Id., s. l. n. d., 4°, goth., 48 ff.

Id. Paris, Michel le Noir, s. d., 4°, goth., 34 ff.

3. *L'Histoire delectable et recreative de deux parfaicts amans estans en la cité de Sene*, s. l., 1537, 16°.

4. *L'Histoire d'Æneas Sylvius touchant les amours d'Eurialus et de Lucrece traduite du latin* [par Jean Millet]. Paris, Nicolas Chrestien, 1551, 8°.

Nous aurons l'occasion de noter plus loin une imitation de cette histoire parue en 1598 : *Les Amants de Sienes, où l'on prouve que les Femmes font mieux l'amour que les Vefves et les Filles,* par François de Louvencourt, seigneur de Vauchelles. Paris, Jean Gesselin, 1598, 12°. — *Id.* Leyde, 1706, 12°.

Enfin le poème d'Octavien de Saint-Gelais est réédité, en 1599, à la suite d'un recueil de vers de Jean Bouchet : *Les Angoisses et remedes d'amours du traverseur à son adolescence. Auquel est adjousté une plaisante histoire d'Eurial et Lucresse redigee en langue latine par Æneas Sylenius* (*sic*), *poete* (*sic*) *excellent et depuis trad. en vulg. fr.* Rouen, Ab. Cousturier, 1599, 12° et 1602, 12°.

La grande faveur dont a joui ce petit roman [1] nous semble un fait tout à fait considérable. Ici plus de roi ni de princesse; plus de châtiment d'une cruauté exceptionnelle; mais une suite d'incidents assez communs qui ont pu être pris de la vie réelle et que l'auteur a représentés dans le cadre familier de sa ville natale : les simples épisodes d'une liaison passagère entre une bourgeoise et un gentilhomme; comme dénouement, la mort encore, mais une mort sans éclat, discrète et silencieuse.

Voilà bien déjà, ou peu s'en faut, le modèle de la nouvelle sentimentale.

Un jeune cavalier allemand arrive à Sienne, à la suite de l'empereur Sigismond. Tandis que défile dans les rues étroites le pompeux cortège, Eurialus aperçoit à sa fenêtre la dame Lucrèce et il est touché par sa beauté. Elle aussi le regarde fixement et tous deux se sentent portés l'un vers l'autre, « sans sçavoir aucune chose l'ung de l'autre ».

A cette inclination Lucrèce cède dès le premier moment : elle se sent « toute esmeue et passionnee ». Eurialus délibère pendant quelques jours, mais enfin il se décide à courir cette belle aventure.

Lucrèce a un mari qui veille jalousement sur elle. Ici interviennent les stratagèmes ordinaires : messages portés par une vieille complaisante, inventions hardies pour pénétrer dans la maison de la dame (Eurialus s'y fait porter dans un sac de blé), — et aussi les épisodes attendus : absences du mari, brusques retours, rendez-vous manqués ou troublés.

1. C'est un roman, en effet, et non plus un conte : l'ouvrage est beaucoup plus développé que le *Traicté de l'amour parfaicte de Guiscardus et Sigismonde*. La traduction tient 93 ff. doubles in-f°, tandis que le *Traicté* n'en remplit que 18.

Après « le faict d'amours accomply », encore quelques entrevues furtives. Puis la séparation. L'Empereur marche vers Rome : Eurialus suit son maître. Lucrèce veut assister à son départ. Quand elle a « perdu la veue de son amy qui s'en aloit », elle tombe pâmée. Elle laisse tous ses riches habits, elle se vêt de deuil « et oncques puis ne chanta ne rist ».

Pour aucun temps el cheut au lit malade
Pour que son cueur d'elle estoit separé [1].

Enfin elle trépasse entre les bras de sa mère « par deplaisance de l'absence de son amy ».

Eurialus apprend au loin cette nouvelle : il en éprouve un chagrin décent. Mais peu après il épouse une noble demoiselle « par le commandement de l'empereur Cesar ».

Il y a dans ce récit des éléments comiques. Le mari, Menelaus, dont le nom même fait sourire, est un personnage de fabliau ; c'en est un encore que l'entremetteuse ; non moins plaisants, mais plus finement observés, bien plus près de la vie sont le vieux portier Sozie qui sert en grommelant les amours de sa maîtresse, et Pandalus, cousin du mari, ambitieux timide qui aide gauchement à tromper son parent, dans l'espoir d'obtenir, par l'entremise d'Eurialus, le titre de comte palatin.

Mais l'élément sentimental de beaucoup l'emporte. Eurialus reste au second plan : cette aventure n'est qu'un épisode de sa jeunesse; il n'en gardera que des

1. Nous citons la version d'Octavien de Saint-Gelais parce qu'elle est la première. Faut-il ajouter qu'elle rend bien faiblement la grâce et la vivacité du modèle latin ? Elle suit d'ailleurs fidèlement l'original et ici, comme pour l'*Histoire de Guiscardus et Sigismonde*, l'imprimeur a eu soin de reproduire en marge de chaque strophe les premiers mots latins du passage traduit.

souvenirs tendres, quelques regrets, et la fierté de pouvoir se dire qu'une femme est morte pour l'amour de lui. C'est à la femme que va tout l'intérêt; elle est le centre de l'action. Et cela d'abord est assez nouveau.

On voit bien ce qui manque à Lucrèce : c'est une petite flamme d'idéal, une conception plus chaste et plus raffinée de l'amour. Elle nous inspirerait plus de sympathie si elle opposait aux appels du plaisir autre chose que des motifs de prudence et d'égoïsme. Il y a cependant quelque délicatesse dans le dessin de cette âme légère que relèvera d'ailleurs l'expiation.

A défaut d'un sentiment un peu grave de l'honneur, elle a le souci de sa réputation. Quand la vieille femme « mal renommee » lui apporte le premier message d'Eurialus, elle fait semblant « d'estre marrie » et lui parle rudement :

> Lucresse print le papier contenant
> De Eurialus le cordial amour
> Et le rompit en iceluy foulant
> Avec les piés, puis cracha tout autour.
> En la cendre jetta tout sans sejour.
> A la vieille dist : on deust ainsi faire
> De toy qui es de feu digne en ce jour
> Plus que de vin boire pour ton salaire.
> . . . .
> Quand Lucresse vit la vieille partie
> Et que seule demouree estoit,
> Elle chercha partie apres partie
> Ce que rompu et deciré avoit.
> Car les pieces en leur lieu remettoit,
> Les parolles froissees elle reunit
> Si gentement que lire on povoit
> Le contenu qui moult la resjouyt.

Le danger l'attire; elle se défend pourtant, moins contre son amant que contre elle-même. Elle aurait peut-

être résisté toujours si une absence d'Eurialus n'avait inquiété et exaspéré sa tendresse.

L'intention d'analyser est d'ailleurs très apparente. Quand il veut pousser un peu loin l'étude des sentiments, l'auteur a recours à divers procédés, dont on peut même trouver qu'il abuse un peu : le monologue, le discours et la lettre.

Avant de céder au penchant qui le porte vers Lucrèce, Eurialus discute longtemps avec lui-même [1]. Il a besoin, pour s'encourager, de se rappeler les exemples des héros et des sages qui n'ont pas eu plus de vertu :

Loisible m'est faire ce que faisoit
Julles Cesar, Alexandre, pour une,
Ou Hanibal qui en ayma quelque une.

Virgile fut d'une corde tiré
Jusqu'au milieu d'une tour haulte et belle
Ou demoura pendu tout ayré
Sans que jouir peust de la demoyselle.

Il se souvient du *Lai d'Aristote* comme des *Faictz merveilleux de Virgille*; il se représente Hercule filant la quenouille, les animaux mêmes « s'entre-batans pour amour [2] ». Il ne s'abandonne qu'après avoir constaté qu'aucun être ne peut échapper à cette sujétion universelle.

Lucrèce fait savoir à Eurialus « que voulentiers l'aymeroit », « en faisant argumens pro et contra ».

Dans la première entrevue elle oppose à l'exposé que fait son amant des droits de la passion l'énumération

1. « Comment Eurialus arguoit a soy pro et contra savoir s'il aymeroit Lucresse ou non. »

2. Æneas Sylvius semble s'être souvenu ici de la *Fiammette* de Boccace (Discours de Vénus, au livre I).

complète des raisons, matérielles et morales, qui doivent la tenir attachée à ses devoirs.

Le procédé de la lettre était alors plus original. Æneas Sylvius est un des premiers qui l'aient appliqué au roman[1]. Les messages tiennent beaucoup de place dans cette histoire. C'est par des lettres que le cavalier et la dame se font l'aveu de leurs sentiments; c'est par une lettre qu'Eurialus achève sa conquête :

> Comme une tour qui est dedens froissee
> Et par dehors semble estre invincible...
> Lucresse ainsi fut vaincue et ducctible
> Par le parler ingenieux et cault.

Lucrèce écrit encore à Eurialus pour lui dire « qu'elle se rend à luy » et lui faire promettre d'être fidèle :

> Se me laisses, de tous seras le pire
> Traitre et cruel que jamés dame vit.

Par un message elle lui fait « ses complaintes » quand elle apprend qu'il va la quitter, et il lui répond pour la consoler.

Nous verrons que cet exemple n'a pas été perdu et que ç'a été longtemps par le procédé de la lettre que les sentiments se sont exprimés dans le roman.

Ajoutons encore que les transports de la fièvre amoureuse avaient rarement été rendus d'une manière aussi pathétique.

Un des épisodes les plus longs de cette nouvelle est

1. Plusieurs lettres aussi dans ce roman de Francesco Florio dont nous n'avons pas à parler ici puisqu'il s'est peu répandu en France et qu'il n'y a pas été traduit : *Francisci Florii Florentini de amore Camilli et Emilie Aretinorum liber.* Feliciter expletus est Turonis, editus in domo domini Guillermi archiepiscopi turonensis, anno MCCCCLXVII. Hain en cite deux éditions s. l. n. d. qui sont peut-être de Paris.

le tableau d'une nuit d'amour où tout respire la passion la plus sensuelle. Le vieux Menelaus est absent. A l'heure convenue, Lucrèce ouvre sans bruit la lourde porte de la maison et, quand elle voit son ami, elle tombe entre ses bras défaillante. Eurialus prend peur, craint de la voir mourir :

Ouvre les yeulx, regarde ton amant,
Ma volupté, ma plaisance, ma joye.

Ses caresses la raniment :

Et leur sembla la nuyt si amoureuse
Doulce et plaisante, et chascun d'eux disoit
Que Mars n'avoit point eu nuyt si eureuse
Avec Venus com chascun d'eux avoit.

Ils mêlent beaucoup de mythologie aux manifestations de leur tendresse : ce fut longtemps une manière de relever la saveur des plaisirs et d'ennoblir la volupté. Ils évoquent les claires images de « Ganimedes », d' « Ypolite », de Diane; ils supplient « Appollo et Aurora » de retarder la venue du jour. Parfois Eurialus s'interrompt pour écarter les tissus qui voilent le corps de sa dame et il chante un hymne ardent à sa beauté :

J'ay racheté tous dangiers et perilz,
Il n'est chose que pour toy ne souffrisse,
O poictrine plus blanche que le lis...

Le triste et peu héroïque dénouement de l'aventure n'était même pas fait pour déplaire : il ne rompait point avec cette longue tradition qui voulait que l'amour fît expier un peu de joie par beaucoup de peines[1]; il comportait une conclusion morale, qui ne manque pas :

1. Un titre : « Comment les deux amans eurent plus de deul a departir qu'ilz ne avoient eu de joye a converser ensemble ».

Qui ce livre liront s'ilz sont savans
Se garderont de choir en telz perilz.
Le breuvage d'amours ne soient bevans
Ou d'aloes plus que de miel est mis[1].

Enfin en opposant, dans la fin de l'histoire, la sensibilité de la femme à l'égoïsme et à la légèreté de l'homme, l'auteur semblait vouloir s'assurer les suffrages des dames.

En France, comme en Italie, ils ne paraissent pas lui avoir manqué[2].

1. A cette conclusion de l'auteur le traducteur en ajoute une qui lui est personnelle : il remarque judicieusement que la leçon qui peut se dégager de ce récit n'est pas la même pour les deux sexes. Les femmes

A fol amour ne s'abandonneront :
Car il n'est vin si fort qui tant enyvre
Que fol amour...

Les cavaliers, eux, ont le droit de céder à la passion, même coupable; mais ils devront imiter le noble Eurialus en gardant de leurs dames l'honneur et en évitant scandale.

2. Octavien de Saint-Gelais dit qu'il a entrepris sa traduction par l'ordre exprès d'une dame. Maître Anthitus dit aussi qu'il a fait la sienne « a la priere et requeste des dames ».

CHAPITRE IV

La « Fiammette » de Boccace.

C'est aux dames que Boccace avait dédié sa *Fiammette*, à toutes les Dames amoureuses : *Libro chiamato Elegia di madonna Fiammetta, da lei alle innamorate donne mandato.* C'est aux dames françaises que s'adresseront encore les traducteurs[1]. L'importance de cet ouvrage est capitale ; mais il n'est mis en français que près d'un demi-siècle après l'impression du *Décaméron* de Laurent de Premierfait, trente-neuf ans après le petit roman d'Æneas Sylvius. Avant, on a pu sans doute le lire chez nous en italien[2]. Depuis le commencement des guerres d'Italie, « plusieurs nobles hommes de France, dit Lemaire de Belges, frequentans les Itales se delectent et exercitent au langage toscan[3] » ; plusieurs femmes aussi, non seulement à la Cour où de plus en plus nombreux les étrangers arrivent[4], mais dans les grandes villes du

1. Voyez, en tête de la traduction de G. Chappuys, l'Epître « aux Nobles et vertueuses dames ».

2. Et aussi en latin. La traduction latine avait été imprimée à Padoue (ex typis Bartholomaei de Valdezoccho, 4°) dès 1472, avant donc l'original italien dont la première édition est de 1481 (Venise).

3. *Concorde des Deux Langages*, éd. Stecher, t. III, p. 100.

4. Cf. Fr. Flamini, *Le Lettere italiane alla corte di Francesco I*, dans ses *Studi di Storia letteraria italiana e straniera.* Livorno, 1895, 16°, les articles de M. Émile Picot dans le *Bulletin italien* (1901 et suiv.), dans le *Journal des Savants* (1902), dans la *Revue des Bibliothèques* (1898 à 1902), et son livre : *Les Français italianisants au XVIe siècle.* Paris, 1906, 8°.

Midi où des prélats italiens occupent les évêchés, à Lyon surtout, « le second œil de France », la ville des libraires et des banquiers toscans. Mais ce n'est qu'en 1532 que paraît la première version française [1].

Pendant que se continuent les expéditions au delà des Alpes, la réalité est si fertile en belles aventures qu'on n'a que faire de romans. Si on en lit entre deux équipées, ce sont les romans de chevalerie qui stimulent les beaux courages, entretiennent la fièvre guerrière.

Après la paix de Cambrai (1529), il semble que les imaginations se détournent un peu de l'épopée chimérique. La vie mondaine devient plus active. François I[er], « considerant que toute la decoration d'une court estoit des dames », en avait voulu peupler la sienne « plus que de la coustume ancienne ». La galanterie courtoise avait commencé à refleurir [2]; déjà elle tempère en une certaine mesure des mœurs encore brutales. Sur ce point, comme pour le bon langage, la cour donne « loy à la France

1. Une édition de Paris : J. Longis, 1532, 8°, lettres rondes, 95 ff. : *Complaincte tres piteuse de Flamette à son amy Pamphile*, que M. H. Hauvette (*Bulletin Italien*, 1908, I) estime être la première; une autre de Lyon : *Flammette, Complainte des tristes amours de Flammette a son amy Pamphile, Tanslatee d'italien en vulgaire francoys.* Claude Nourry, dit le Prince, 1532, 8°, goth., 96 ff., fig. — La traduction est anonyme; elle s'applique à suivre de près l'original, mais elle est assez souvent inexacte et il semble qu'elle ait été faite sur un texte fautif. Elle est d'ailleurs incomplète. Ses six chapitres ne nous conduisent que jusqu'à la fin du livre V des éditions postérieures à 1527 : les livres VI et VII de Boccace ne sont donc pas traduits.

2. On trouvera une nouvelle preuve de ce progrès de la politesse dans deux des lettres de Guill. Budé à son fils Dreux, récemment analysées par M. Delaruelle : « Dreux est d'une génération qui ne connaîtra plus la grossièreté des temps anciens : il doit se mettre à même de faire bonne figure dans la société. Il s'agit pour lui d'acquérir les qualités physiques et intellectuelles dont l'ensemble constitue la civilité... C'est ainsi qu'un jeune homme peut réussir dans le monde. » (Lettre du 24 déc. 1520.) Développement analogue dans la lettre du 3 juin 1521. (*Répertoire de la Correspondance de Guillaume Budé*, 1907, p. 128 et 151.)

universelle[1] ». Le prestige des femmes s'accroît; du même coup, l'amour passe au premier plan, et, comme il est naturel, on est porté à leur en représenter des images qui puissent leur plaire, c'est-à-dire assez délicates et épurées.

C'est là un fait à peu près constant : c'est surtout grâce à Aliénor de Guyenne, devenue reine de France, puis d'Angleterre, que la théorie de l'amour courtois avait passé des petites cours du midi de la France dans la poésie du nord; c'est pour plaire à Marie de Champagne et à son cercle de dames que Chrétien de Troies l'avait introduite dans les romans bretons[2]; c'est pour les brillantes assemblées du temps de la régence de Blanche de Castille que Guillaume de Lorris avait écrit cet *Art d'aimer* qu'est la première partie du *Roman de la Rose*[3]. On peut dire qu'à tout groupement mondain organisé et soumis à l'influence des femmes a correspondu une littérature à tendance sentimentale, soit originale, soit importée. Nous en rencontrerons plus tard une nouvelle preuve.

Pour que pût être goûtée chez nous une œuvre comme la *Fiammette* il fallait que la société aristocratique eût assez de loisir et de liberté d'esprit pour s'attacher à une histoire passablement monotone dont l'intérêt n'est guère renouvelé. Il fallait qu'elle eût déjà quelque expérience de la psychologie amoureuse pour sentir ce qu'il y avait d'observation délicate dans cette confidence d'un cœur blessé. Mais, d'autre part, il est aisé de voir combien un tel roman, s'il était compris et aimé, pou-

1. La Cour, sous François I[er], dit Henri Estienne, « donnoit loy à la France universelle, touchant le bon langage ». (*Deux Dialogues du nouveau langage françois italianizé,* s. d. [1578], Genève, p. 78).
2. Gaston Paris, *Litt. Fr. au Moyen Age*, 3[e] édit., p. 103.
3. *Ibid.*, p. 182.

vait perfectionner l'éducation sentimentale de ce public choisi.

Il ne s'agit pas ici d'aventures compliquées ou sanglantes; la conclusion même de l'histoire n'est pas tragique : l'héroïne songe à mourir, mais elle ne meurt pas. Rien d'extraordinaire, d'exceptionnel dans cette fiction, la plus simple du monde. Le sujet est encore un adultère (le Moyen Age a surtout représenté l'amour coupable), mais on ne trouve ici aucune trace de libertinage, aucun de ces incidents plus ou moins comiques qui accompagnent, dans le fabliau ou dans la nouvelle, toute mésaventure conjugale. Le mari joue un rôle honorable et même touchant; il est bon, attentif et tendre; Fiammette lui garde une affection reconnaissante, presque respectueuse; elle l'appelle toujours : *il caro marito*. Ici enfin n'intervient aucune considération matérielle, aucune contrainte religieuse ou morale; il n'y a qu'une chose qui compte, c'est l'amour; rien ne vaut les joies qu'il donne, et l'âme la plus meurtrie, la plus désabusée se rattache à la vie par l'espoir de connaître encore ses voluptés amères. Fiammette pourrait écrire comme le Dante :

Tutti li miei pensier parlan d'amore.

Sa passion a été subite et fatale : c'est un caractère qui reparaîtra dans beaucoup de nos romans. Du jour où, dans une église de Naples, Pamphile, ce bel adolescent dont la barbe « commence à poindre », en qui Boccace a voulu représenter peut-être une image idéalisée de sa jeunesse, son « effigie » demeure pour toujours « emprainte en *son* cueur ». Cet instant l'a fait « maistre et seigneur de *sa* vie », et, au contraire de Pétrarque bénissant « le jour et le mois et l'année et la saison et

le temps et l'heure... où il fut rencontré des deux yeux qui l'ont lié[1] », elle peut maudire l'occasion qui vient de fixer sa triste destinée :

Celluy fut le jour auquel premierement de dame honnoree je devins miserable, serve, esclave et subjecte. Ce fut le jour ou premierement je congneu amour dont jamais n'avoys eu congnoissance. Celluy fut le jour auquel premierement le venin de Venus contamina mon cueur pur et chaste[2]...

Elle fait chercher Pamphile dans Naples, elle le retrouve ; il la presse, elle ne lutte guère : *Ma chi può resistere ad Amore, quando egli, tutte le sue forze operando, s'oppone?* « L'on ne pourroit resister a Amour quand de tout son pouvoir il s'efforce. »

Bientôt Pamphile s'en va, rappelé, dit-il, par son père. Il pleure en annonçant cette triste nouvelle, il jure par grands serments qu'il sera bientôt de retour. Au moment de la séparation, Fiammette n'a même pas la force de lui dire adieu : « la parolle *lui* est faillie », elle perd « la veue de la lumiere[3] », « demie vive *elle* tombe evanouie entre les bras de *sa* familiere servante ».

Et Pamphile ne revient plus.

Voilà tous les incidents de l'histoire. Le reste n'est plus que drame intérieur.

Le troysiesme chapitre, auquel se demonstre quelles furent les pensées de ma dame Flamette, quand le temps que son amy luy avoit promis fut passé.

1. *Sonetto XXXIX :*

Benedetto sia 'l giorno e 'l mese e l'anno
E la stagione e 'l tempo e l'ora e 'l punto...

2. Chapitre I, trad. de Lyon, 1532, f° 8, *a.*

3. Chapitre II : « *Volendo dire addio, subito fu la parola tolta alla mia lingua e il cielo agli occhi miei...* ; *semiviva caddi nelle braccia della mia serva.* »

Chapitre quatriesme, auquel la dame dict quelles pensees et quelle vie fut la sienne passé le terme que Pamphile debvoit revenir.

Ces titres disent assez quelle est la monotonie de la plainte. Cependant, si le chagrin de Fiammette reste toujours d'intensité à peu près pareille, le caractère et l'expression s'en modifient suivant que prend l'avantage tel ou tel sentiment douloureux.

Tantôt c'est le regret sensuel qui domine. Couchée sur son lit elle cherche à y étreindre l'ombre de son Pamphile, elle évoque des souvenirs brûlants :

O que ma chambre luy estoit alors delectable et chiere. Hé combien de plaisans baisiers, combien d'amoureux embrassemens. Quantes gracieuses nuictz plus plaisantes que le beau jour furent passees sans sommeil[1].

Sur les bords du golfe de Baïa, où son mari l'emmène pour la distraire de son ennui, la saison printanière, le charme de ces gracieux vergers, pleins de danses et de chansons, de ces jardins « si delectables, si doulx et proffitables a ceulx qui n'ont point melancolieuses pensees », la vue de ces dames, de ces jeunes hommes « joyeulx et deliberez » qui « deux a deux alloient cherchans les umbres et fraischeurs en petites cavernes... ou en quelque lieu dont le soleil avoit retiré ses raiz, cueillans herbes odorantes et fleurs diversifiees et painctes de vives couleurs par l'artifice de nature pour faire chappelletz et boucquetz[2] », ces images du bonheur des autres augmentent encore « l'amoureux embrasement » qui la consume.

Tantôt, dans un transport mystique, elle va se jeter au pied des autels de « celuy lequel a donné soy mesme

1. Trad. de 1532, f° 20, *a*.
2. *Id.*, f° 63, *a*.

pour le salut de tous »; elle lui demande de la prendre en pitié, puisque c'est lui qui « par penitence » l'a « soumise à l'indissoluble Amour », de ne pas tuer sa pauvre âme avec son corps, de lui rendre Pamphile pour qu'elle puisse « vivre icy bas joyeusment, en premier lieu », et puis, avec lui « la hault », à la fin de ses jours[1].

Tantôt elle est comme une victime accablée et presque résignée, lorsqu'elle croit, sur un faux rapport, que Pamphile a été marié, mais contre sa volonté :

> Quand me fut licite me retiray seulle en ma chambre ou commencay a plaindre et plourer tant que les larmes furent suffocquees en mes yeulx et toute l'humidité de ma douloureuse teste tairie et mes esperitz de vie estainctz jusques aupres de la mort[2].

Son désespoir est extrême, mais sans colère.

Tantôt, lorsqu'elle apprend que Pamphile n'est pas marié, mais qu'il a pris en sa ville une autre maîtresse (ces nouvelles incertaines, arrivées par grand hasard, sont les seuls faits extérieurs qui modifient ses dispositions), la jalousie en elle devient si forte qu'elle efface tous les autres impressions, même le dépit et la honte d'avoir été si longtemps trompée. Elle accuse son amant d'une voix devenue « furieuse et enragee », elle se le représente caressant sa nouvelle dame, lui riant de ces mêmes yeux qu'elle avait vus pleins de larmes au jour de la séparation. C'est alors le dernier degré de la souffrance.

Le premier traducteur a peut-être senti que là s'arrêtait la progression des douleurs de Fiammette : il a négligé les deux derniers livres où elle n'a plus qu'à entendre et à repousser les consolations de ses confi-

1. Fin du ve chapitre.
2. Trad. de 1532, f° 44, *b*.

dentes[1], appelant la mort ou songeant à s'enfuir, ne trouvant, en fin de compte, de soulagement que dans cette pensée, bien humaine, que « vivante elle a soutenu des peines plus cruelles qu'aucune autre femme[2] ».

Boccace a lui-même appelé son livre une élégie : *Il libro chiamato Elegia di madonna Fiammetta*. C'en est une, en effet, plutôt qu'un roman, et une élégie trop prolongée où s'étalent tous les procédés de l'amplification et de la rhétorique, où il est fait de la mythologie un abus pour nous insupportable, où est trop visible pour notre goût l'imitation des anciens modèles : du IVe livre de l'*Enéide*, de l'*Hippolytus* de Sénèque, des *Héroïdes* d'Ovide, etc. Aucun des défauts qui nous y déplaisent ne pouvait choquer les lecteurs de 1532. Accoutumés à des compilations singulièrement plus lourdes et à une érudition autrement pédante, il ne paraît pas qu'ils aient trouvé l'histoire trop longue. Mais vraisemblablement ils l'ont trouvé trop simple.

C'est le roman psychologique moderne qu'annonce en effet cette *Fiammette*, où l'héroïne se confesse et se raconte directement à nous, qui n'est qu'une confidence passionnée, qu'une succession d'états d'âme finement analysés[3] et très habilement gradués. On ne peut ima-

1. Il y a pourtant dans le sixième livre une scène d'une beauté simple et tragique : c'est celle où croyant — encore sur un faux rapport — que Pamphile revient à Naples, Fiammette reprend pour lui plaire « ses ornemens laissez » et essaie de faire refleurir quelque gaieté sur son visage usé par les larmes. (Tr. de 1585, p. 393 et suiv.)

2. Trad. de 1585, p. 410.

3. Un passage où se montre bien cette finesse d'analyse a déjà été signalé (G. Volpi, *Il Trecento*, p. 108) et méritait de l'être. C'est celui où Fiammette, entendant dire dans une compagnie que Pamphile est marié, est prise au milieu de son chagrin d'un accès de dépit jaloux, en voyant qu'une autre dame a paru aussi émue qu'elle par cette nouvelle : « Et aperceu que quand la dame ouyt dire que Pamphile avoit prins nouvelle espouse, elle changea couleur, baissant les yeulx, et ne se povoit contenir de larmes,... et presumay qu'elle avoit grand peine et souffroit

giner d'action plus intime, plus dégagée des événements extérieurs, puisque les émotions de Fiammette, après le départ de Pamphile, sont moins déterminées par les circonstances du dehors que par les idées qu'elle se forge dans sa solitude, puisqu'encore sa colère ou son désespoir ne la conduisent qu'à des tentatives de résolutions, jamais réalisées.

Les premiers lecteurs français étaient évidemment peu préparés à apprécier de tels mérites. Assurément on goûtera plus tard chez nous la valeur littéraire de l'ouvrage : c'est sans doute la sympathie des femmes qui en a assuré d'abord le succès [1].

Tout l'intérêt s'y concentre sur une femme, sur une grande amoureuse dont le malheur excuse la faiblesse et qui, au surplus, est présentée sous un jour si favorable qu'on oublie la trahison dont elle s'est rendue coupable pour ne se rappeler que celle dont elle est victime. C'est aux dames, aux dames seules, que Fiammette prétend adresser sa plainte, non pas aux hommes qui n'en

grande douleur. Mais de ma part fuz assaillie encor de plus grand desplaisir... et tant troublee que a peine me peuz garder que par envie et jalousie je ne reprinse celle dame en injure et vilanie du signe d'amour qu'elle monstroit envers Pamphile, doubtant qu'elle ne eust legitime occasion de se douloir comme moy de la parolle qu'elle avoit ouye. » (Trad. de 1532, ch. IVe.)

1. Trois éditions en une année (1532) ; en dehors des éditions de C. Nourry et de Jehan Longis, citées plus haut : une autre de Lyon, F. Juste, 1532, pet. 8° allongé, goth., 124 ff., fig.

Une réédition de cette première traduction en 1541. Paris, Denys Janot, 16°, lett. rondes, 135 ff., fig.

En 1585 seulement paraît une nouvelle traduction, traduction littérale destinée aux Français qui veulent apprendre l'italien, lourde et parfois obscure pour vouloir être trop exacte : *La Fiammette amoureuse de M. Jean Boccace... contenant d'une invention gentile toutes les plainctes et passions d'amour, faite françoise et italienne* par G. C. D. T. [Gabriel Chappuys, de Tours]. Paris, A. l'Angelier, 1585, 16°.

Id. Paris, M. Guillemot, 1609, 12°. — *Id.* Paris, Ch. l'Angelier, 1619, 12°. — *Id.* Paris, 1622, 12°.

feraient que « preschementz, risees et mocqueries »[1]. Cette « très saincte pitié qui habite en leurs délicates poitrines » les a décidées à prendre sous leur patronage ce « livret » tout rempli d'une passion douloureuse : elles ont fait accepter la nouveauté d'une fiction en prose si nettement opposée aux genres jusque-là en faveur et trop délicate, à coup sûr, pour le rude goût des gentils-hommes.

On constatera par la suite à quel point, ainsi acclimaté chez nous, le roman de Boccace a influencé nos premières histoires sentimentales.

1. *Prologue.*

CHAPITRE V

« Le Philocope » de Boccace.
« Le Pérégrin » de Caviceo.
« L'Hécatomphile » de Leon-Battista Alberti.

Nous ne pouvons quitter Boccace sans rappeler son *Filocolo*[1]. C'est, comme on sait, un roman d'aventures chevaleresques où Boccace a repris, en le modifiant et en l'encombrant de beaucoup de mythologie, le thème de notre *Floire et Blanchefleur*. Il ne touche à notre sujet que par son cinquième livre.

La nef de Filocolo vient d'arriver à Naples. Conduit par quelques gentilshommes dans un jardin, il y rencontre des dames qui s'y sont réunies pour résoudre des questions d'amour. En l'une d'elles, la fille du roi de Naples, on peut reconnaître cette Fiammette (Maria d'Aquino) qui tient tant de place dans les œuvres de jeunesse de Boccace, qu'il a exaltée dans son poème de l'*Amorosa Visione* et à la requête de qui il a justement entrepris d'écrire le *Filocolo*.

Fiammette est élue reine du concours : on la couronne de laurier et Filocolo est invité le premier « à proposer ».

1. Ce titre, difficile à expliquer, voulait sans doute dire, pour Boccace : celui qui souffre par amour. On y a substitué de bonne heure cette correction : *Filocopo*, et c'est sous le nom de *Philocope* que l'ouvrage a été traduit chez nous.

Nous aurons à revenir sur ces « questions d'amour » et sur les progrès qu'elles ont fait faire, au XVIe siècle encore, à l'étude du cœur. Il nous suffit, pour l'instant, de constater que les XIII questions du *Filocolo*, si la matière n'en est généralement pas originale [1], sont traitées avec une élégance ingénieuse qui sans doute parut nouvelle.

L'une d'entre elles (le nécromancien et le jardin magique) porte sur un sujet tout merveilleux ; une autre (la femme ressuscitée) a un caractère presque tragique [2] ; une autre (la XIIe) est spirituelle et légèrement libertine ; la Ire est simplement délicate et jolie. (Une dame a deux amants ; elle donne à l'un son chapeau de fleurs ; elle prend le chapeau de fleurs de l'autre et le met sur sa tête : lequel préfère-t-elle ?)

Mais la VIIe question, par exemple (si l'homme peut être amoureux par honneur), qui amène la reine du jeu à définir les trois sortes d'amour : amour honnête, amour délectable, amour profitable ; ou la VIIIe (si l'on doit chercher une femme qui soit d'un rang supérieur ou inférieur au sien), ou la XIe (« Quel est le plus grand plaisir de veoir la presence ou penser en l'absence, en cas d'amour [3] ») posent de petits problèmes sentimentaux, provoquent des observations fines et justes : ces jeux d'idées ont pu préparer le public à goûter les analyses morales.

Ici encore l'influence de Boccace n'est pas négligeable. Dès le début du XVIe siècle, les *XIII Questions* deviennent, avec les *Arrests d'Amour* de Martial d'Auvergne, les

1. Cf. Pio Rajna, *L'Episodio delle questioni amorose nel Filocolo* (*Romania*, t. XXXI).

2. Boccace les reprendra pour en faire les contes IV et V de la Xe Journée du *Décaméron*.

3. La reine décide « que le penser est a preferer au regard ».

modèles les plus appréciés d'un genre littéraire très ancien chez nous et qui devait se maintenir longtemps encore. Elles sont d'abord traduites isolément [1], en 1531, puis, avec le *Filocolo*, en 1542, par Adrien Sevin (rééditions en 1555 et 1575 [2]).

Il n'y a pas lieu d'insister sur le *Peregrino* de Jacobo Caviceo da Parma. Ce curieux roman [3] paraît avoir été au moins autant lu chez nous qu'en Italie. François Dassy le met en notre langue au plus tard en 1525 [4] et sa traduction, publiée pour la première fois en 1527 [5], est réimprimée au moins six fois en douze ans [6]. Mais il ne

1. *Treize elegantes demandes d'amours, premierement composees par le tres faconde poete Jehan Bocace et depuis translatees en Francoys : lesquelles sont tres bien debatues, jugees et diffinies*... Paris, Galliot du Pré, in-8°, 72 ff., goth. [Priv. du 19 fév. 1529; Ach. d'imp. du 21 fév. 1530 (ancien style)]; — *Id.* Paris, s. d., in-8°, goth., 80 ff.; — *Id.* Paris, D. Janot, 1541, in-8°, 72 ff.

2. *Le Philocope de messire Jehan Boccace, florentin, contenant l'histoire de Fleury et Blanchefleur, divisé en sept livres traduictz d'italien en françoys*, par Adrian Sevin. Paris, Denys Janot (ou Jehan André), 1542, in-f°, lett. rondes, fig. bois; — *Id.* Paris, Jehan Longis (ou C. l'Angelier, ou Gilles Corrozet), 1555, in-8°; — *Id.* Paris, Michel Gadoulleau (ou A. l'Angelier, ou V. Norment, ou Gilles Robinot), 1575, in-16°. — La traduction de Sevin a été faite sur l'édition italienne de Venise, 1538. (Voir H. Hauvette, *Bullet. Ital.*, 1907, 4e fasc., p. 15.)

3. Il avait été écrit à Ferrare dans les dernières années du XVe siècle et fut publié vers 1508. L'auteur, qui vécut de 1443 à 1511, semble y avoir inséré plus d'un épisode de son existence étrangement aventureuse.

4. La bibliothèque La Vallière possédait un manuscrit de l'an 1525, in-f°, contenant le IIIe livre du *Dialogue intitulé le Peregrin*, tr. p. Fr. Dassy. La Bibliothèque de Bordeaux en a un qui a été terminé le 16 avril 1525.

5. *Dialogue tres elegant intitulé le Peregrin traictant de l'honneste et pudicque amour concilié par pure et sincere vertu, trad. de vulgaire italien en langue françoyse* par maistre Françoys Dassy, conterouleur des briz de la maryne en Bretaigne, secretaire du roy de Navarre. Paris, Galliot du Pré, 1527, in-4°, goth.

6. *Dialogue tres elegant intitulé le Peregrin*... Lyon, Claude Nourry, 1528 (achevé d'imp. du 20 avril), in-4°, goth.; — *Id.*, *ibid.*, 1529 (achevé d'imp. du 2 oct.), in-f°, goth., 148 ff., fig.; — *Id.*, *ibid.*, 1533, in-4°, goth.

Dialogue tres elegant intitulé le Peregrin... tr. p. M. Françoys Dassy..., *Reveu au long et corrigé* par Jehan Martin. Paris, Jehan Sainct Denys,

faudrait pas croire, sur la foi du titre, que l'analyse des sentiments tienne en cette œuvre beaucoup de place ni surtout qu'il y soit beaucoup question « de l'honneste et pudicque amour concilié par pure et sincere vertu ».

Pérégrin annonce bien dans le premier chapitre qu'il va « narrer la cause de sa peine laquelle procède de l'excessif amour ». Il veut que le récit de son infortune nous soit « un manifeste exemple pour de telz embrasemens nous conserver, ou vrayement pour apprendre d'avoir compassion de celluy qui par trop grant amour peine endure et soustient[1] ».

Il est vrai encore que le début de l'histoire est purement sentimental : Pérégrin, qui est né à Modène et qui habite Ferrare, rencontre là, « le premier de May, jour aux amants dedié, dans le temple du seraphique sainct Françoys », la belle Genèvre, fille du riche Angiolo. Sa vieille nourrice a beau l'avertir, « lui parlant avec une muliebre et maternelle pitié », que, jeune comme il est, il doit se défendre contre les assauts d'amour. Il ne se laisse pas convaincre, il écrit à Genèvre, elle lui répond ; il la voit chez elle et dans des maisons familières ; il la suit à la campagne où elle va avec ses amies se livrer aux plaisirs de la pêche et, caché derrière des buissons, il la regarde descendre de son chariot avec la grâce et la majesté d'une reine[2]. S'étant trouvé seul avec elle, il lui avoue

1529, in-8° (achev. d'imp. du 14 avril), in-4°, goth, sans figures. — *Id.* 1538, in-8°; — *Id.* Paris, Alain Lotrian, 1540, in-8°.

1. Ed. de 1528, f° 1, *a*.

2. « Et lors celle qui au monde est la seule gloire et louenge du sexe feminin avecques ung lent et modeste pas non autrement ses compaignes precedoit que faict la licorne entre les autres animaulx. Son habit avoit purpurin, les cheveulx feilluz et longz et ung peu entortillez et respanduz sur son divin collet avec une couronne de plusieurs fleurs qui son sacré chief couvroit, laquelle en passant donnoit une odeur et fragrance arabicque qui a ung mort auroit la vie restituee. » (*Ibid.*, f° 43, *a*.)

son amoureux désir, et, chastement, elle le repousse : « Ce n'est pas, lui dit-elle, la nature d'ung bien conseillé vouloir avecques l'infamie d'autruy chercher ses plaisirs ».

Mais aussitôt cette simple action se complique d'innombrables incidents, ou comiques (Pérégrin se mettant « dedans l'autel ou Genevre se confessoit » et ayant ainsi « commodité de parler a elle »), ou tragiques (Pérégrin étant caché, une nuit, derrière la maison de Genèvre, un jeune homme est tué, presque à ses côtés. Pérégrin est arrêté, cru coupable, condamné à mort : au dernier moment, la découverte du véritable meurtrier le sauve). Tel épisode est nettement licencieux[1]. Tel autre, plaisamment commencé, s'achève en drame domestique[2].

A mesure que le récit se poursuit, l'action devient de plus en plus aventureuse, s'élargit jusqu'à l'invraisemblance : Pérégrin va en pèlerinage au mont Sinaï, il est prisonnier des Arabes. Racheté, il parcourt le monde à la recherche de Genèvre disparue. Ne la trouvant pas sur la terre, il descend aux Enfers (description des Enfers),

1. Celui, par exemple, où Pérégrin voulant gagner par un souterrain la maison de Genèvre, se trompe de chemin, monte un autre escalier, s'introduit ainsi chez le bourgeois Petruccio et y jouit de l'amour de sa fille qu'il prend pour sa maîtresse et qui le prend pour son amant.

Croyant être arrivé ainsi au terme de ses vœux, il exprime sa joie en un passage presque lyrique : « O ames par les champs elisees vagantes, nulle est vostre gloire, nulle est vostre aise et contentement aupres de ceulx que je sentz. C'est la vraye et celeste armonye... Venez a moy, o ames desolees qui jadis, sans le fruict recueillir d'amour, estes decedees : et de mon plaisir vous allegrez et reconfortez. Dieu vous concede cest salut et repos que mon ame joyeusement sent. » (Ch. LI, éd. de 1528, f° 49, *b*.)

2. Pérégrin se fait porter dans la maison de Genèvre enfermé dans une statue de sainte Catherine; il sort, au milieu de la nuit; mais la maison s'éclaire, s'emplit de cris : on vient d'apporter le corps du plus jeune frère de Genèvre, tué sous les fenêtres de sa maîtresse. Pérégrin est obligé de rentrer dans sa cachette.

il en revient; il finit par découvrir sa maîtresse à Ravenne, dans un monastère où elle est enfermée; il la délivre, il l'épouse et ils ont « entre eulx plusieurs propos delectables faisant commemoration des choses passees ». Description des fêtes du mariage. Genèvre a un fils; elle meurt. Pérégrin la pleure, compose son épitaphe, et meurt à son tour : c'est son ombre qui nous a parlé.

Qu'on joigne encore à tout cela quelques ornements accessoires : deux débats sur des questions d'amour[1], une leçon de théologie sur la nature de l'âme et la résurrection : l'on comprendra sans peine que, dans une œuvre aussi touffue, aussi peu cohérente, l'élément sentimental ait dû passer à peu près inaperçu.

Il faut peut-être attribuer plus d'influence à quelques traités italiens qui, traduits en notre langue dans la première moitié du XVIe siècle, ont rajeuni par ce qu'ils apportaient d'original le genre si ancien des *Arts d'aimer*.

L'opuscule d'Æneas Sylvius, le *Remede d'amour*, est mis de latin en français vers 1505 et publié encore en 1548[2].

En 1534, deux ans après la *Fiammette*, paraît l'*Hecatomphile* de Leon Battista Alberti « tourné en langaige françoys[3] ».

1. Ch. XXXIX à XLIII, et f° 138, *b*.

2. *Le Remede d'amour composé par Eneas Silvius, aultrement dit Pape Pie second, translaté de latin en françoys* par maistre Albin des Avenelles, chanoyne de l'église de Soyssons, avec auculnes additions de Baptiste Mantuen. Paris, J. Trepperel, s. d. [vers 1505], in-4°, goth., 12 ff. ; — *Id.* Paris, Alain Lotrian, s. d., pet. in-4°, goth. ; — *Id.* Paris, Est. Groulleau, 1548, in-8°.

3. Paris, Galliot du Pré, in-8°, 1534, 103 p. (48 pour l'*Hecatomphile*), lettres rondes (avec *Les Fleurs de poesie françoyse*). [Privil. du 11 janv. 1533.]

Il y a bien de la finesse dans le petit livre de cet extraordinaire Alberti, artiste, savant, philosophe, humaniste et poète, une des natures les plus complètes qu'ait vûes la Renaissance italienne. On y retrouve, avec des agréments tout modernes, l'esprit et la morale d'Ovide.

Quand les dames y ont été instruites des bons moyens « de trouver Amans et de les eslire commodes », il leur est encore expliqué « comme il les fault entretenir en inviolable concorde pour faire durer longuement les illecebres amoureuses » :

Eslisez (belles filles) amoureux modestes et enclins a toute vertu. Prenez les par humilité decoree de bonne grace. Aymez les sans quelque faintise, et nourrissez vostre amytié de paix et glorieux repos, vous recordant qu'en vostre amour jamais il n'y aura divorce, si la suspicion naissante la descouvrez incontinent a celluy qui en sera cause. Ainsi aymant en loyaulté, perseverant en bon service et en vous monstrant gratieuses, pourrez induire a vous aymer ceulx de qui vouldrez estre aymees, et cueillirez facillement le fruyct d'amoureuse lyesse... Ce pendant, evitez tristesse qui est mortifere à vous mesmes, dommageable a voz amys et vous disposez a ceste heure de tant et tellement aymer que desirerez estre aymees : car il n'y a enchantement, herbe, stigmate, ny racine qui soit de si grande vertu pour vous faire aymer par les hommes, que de leur monstrer amytié [1].

Voilà les conclusions de la vieille femme indulgente qui, se citant souvent en exemple, apporte ici aux plus jeunes les conseils de son expérience. Elle n'a d'autre prétention que de « les rendre plus doctes en cautelles amoureuses ». Mais il faut bien que cette stratégie qu'elle enseigne se fonde sur quelques observations et analyses. Et c'est ainsi que le petit livre auquel s'était, un jour, amusé le génie universel d'Alberti, a pu rendre

1. Ed. de 1534, p. 25; p. 46 et 48.

les lecteurs français plus attentifs aux nuances des sentiments et au jeu compliqué des passions.

Des rééditions successives l'ont rapidement répandu (six en six ans[1]). Mais à partir de 1540 ce grand succès s'interrompt. C'est qu'alors les théories platoniciennes, qui n'ont guère été accessibles jusque-là qu'aux érudits et aux philologues, commencent à s'infiltrer dans la société mondaine et à relever, particulièrement aux yeux des dames, la dignité de l'amour. Cela est encore un apport de l'Italie dont nous devrons plus loin marquer l'importance.

1. Outre l'édition de 1534 précédemment citée : une autre de la même année, Lyon, F. Juste, in-16, goth. ; — *Id.*, s. l., 1536, in-8°, goth., 92 ff., fig. ; — *Id.* Lyon, F. Juste, 1537, in-16 ; — *Id.* Paris, Sergent, 1539, in-16 ; — *Id.* Paris, Alain Lotrian, 1540, in-16.

CHAPITRE VI

Influences espagnoles : « La Prison d'amour » et les « Amours d'Arnalte et de Lucenda », de Diego de San Pedro.

Notre roman sentimental doit beaucoup plus à l'Espagne qu'on ne serait tenté de le croire. Elle nous a familiarisés avec ce genre de fictions en nous les présentant sous la forme qui répondait le mieux aux conventions traditionnelles, c'est-à-dire enveloppées d'allégories ou enfermées dans un cadre chevaleresque. On peut dire que ces romans espagnols qui tout d'un coup pénètrent en France, de 1526 à 1539, en compagnie de l'immortelle *Célestine*[1], ont été chez nous une transition nécessaire.

Le premier qui nous arrive est la *Prison d'Amour* de Diego Fernández de San Pedro.

De l'auteur nous ne savons que fort peu de choses : il vivait au temps des Rois Catholiques, il fut au service de Don Pedro Girón, maître de l'ordre de Calatrava; il composa des vers amoureux et des poésies dévotes qui figurent dans les *cancioneros*. Sa *Carcel de Amor*, qu'il dédia à Diego Hernández, gouverneur des pages, ne fut sans doute pas imprimée avant 1492[2]. Rééditée maintes

1. Traduite pour la première fois (sur une version italienne) en 1527. Paris, Galliot du Pré, in-8°, goth.

2. La première édition connue est celle de Séville : Sevilla, por quatro alemanes compañeros, 3 mars 1492, in-4°, goth.

fois en Espagne[1], elle fut traduite en Italie, dès 1513, par Lelio Manfredi[2], et c'est sur cette version italienne que fut faite notre première traduction française publiée en 1526[3].

Le début du roman est d'un symbolisme étrange.

Un jour, s'étant égaré dans une sombre vallée, l'auteur voit venir vers lui un chevalier à l'aspect redoutable, tenant de sa main gauche un écu d'acier luisant et portant en sa main droite une image de femme gravée dans une pierre très claire. Derrière lui marchait un homme abattu, gémissant et tout embrasé par les rayons de feu qui partaient de l'image.

Cet homme parle à l'auteur avec un accent de mortelle angoisse et le supplie de le secourir en sa détresse. Touché de pitié, l'auteur se met à le suivre et après avoir longtemps marché par des lieux solitaires, il se risque à interroger le chevalier à l'air farouche :

Tu sçauras, répond-il, puis que le veulx sçavoir, que je suis principal officier en la maison du dieu d'amours, et me nomme par mon nom Desir, et avec la forteresse de cest ecu deffens les espe-

1. Burgos, 1496; Logroño, s. d.; Séville, 1509; Burgos, 1522; Saragosse, 1523; Séville, 1525 (pour ne parler que des éditions antérieures à 1526). Cf. D. Marcelino Menéndez y Pelayo, *Tratado histórico sobre la primitiva novela española*. Madrid, 1905, p. 324.

2. Huit rééditions, au moins, de cette traduction italienne de 1515 à 1546.

3. *La Prison d'Amours laquelle traicte de l'amour de Leriano et Laureole, faict en espaignol, puis translaté en tusquan et nagueres en langaige françoys*; *ensemble plusieurs choses singulieres à la louenge des dames*. Paris, Galliot du Pré, 1526, in-8°, goth., 87 ff., fig. [Priv. du 8 mai 1525. — Ach. d'imp. du 6 mars 1526.]

Le translateur dit avoir reçu la traduction italienne de Manfredi de la main « d'un Ferraroys, mon bon et singulier amy, en le premier voyage que le roy Françoys premier du nom a fait en Lombardie pour la conqueste de son estat ultramontain (1515) ». Cette traduction ne peut donc pas être, comme on l'a dit, de Gilles Corrozet (né en 1510). Elle est de François Dassy, dont la Bibl. Nat. possède un ms. (F. F., 24.382) : *La Prision d'Amour* (sur vélin, miniatures).

rances, avec la beaulté de ceste ymage cause les affections avec lesquelles je brusle et enflambe les vies, comme tu peulx veoir en ce prisonnier que je meine en la prison d'amour.

Cette prison est située au plus haut sommet d'une haute montagne et elle semble toucher le ciel. Elle est fondée sur une roche escarpée, soutenue par quatre piliers de marbre violet : trois statues de « metal painct » se dressent à son sommet : l'une « tannée », l'autre grise et l'autre noire, et chacune d'elles tient à la main une chaîne merveilleusement forte.

Le chevalier et sa victime pénètrent dans cette enceinte : après avoir roulé bien des « tristes et travaillantes pensees », l'auteur se décide à y entrer à son tour. Il s'engage dans un escalier très obscur, il passe par des portes de fer que non sans difficulté des gardiens lui ouvrent, il arrive enfin au plus haut étage et se trouve dans une vaste salle où il voit assis sur un siège entouré de flammes le captif qui l'a appelé à son secours. Il brûle sans se consumer et deux femmes dolentes, dont les yeux sont remplis de larmes, tiennent sur sa tête une couronne de fer armée de pointes qui le transpercent.

Quand l'auteur a tristement contemplé ce tableau, le prisonnier prend la parole et lui explique le sens de tout cet appareil symbolique.

Je suis, lui dit-il, Leriano, fils du duc Guersio, né dans ce royaume où tu es, qui se nomme Macédoine. Mon malheureux destin m'a rendu amoureux de Lauréole, fille du roi aujourd'hui régnant. Au lieu de combattre les premiers mouvements de mon cœur par la raison, je les ai confirmés par ma volonté, et c'est ainsi que j'ai été vaincu par Amour, lequel m'a fait conduire en cette sienne maison. La pierre sur laquelle la prison est

fondée est ma fidélité; les quatre piliers de marbre sont mon entendement, ma raison, ma mémoire et ma volonté. Des trois images que tu as vues sur le haut de la tour, peinte chacune de sa couleur, l'une est Tristesse, l'autre Angoisse et la troisième Travail : les chaînes qu'elles ont sont leurs forces, par lesquelles elles tiennent mon cœur attaché, afin qu'il ne puisse recevoir aucun soulagement. Le siège de feu où je suis torturé, est ma juste affection. Les deux dames qui font peser sur mon front la couronne du martyre sont l'une Peine et l'autre Passion.

Maintenant, ajoute-t-il, que tu connais ma misère, je te supplie d'aider à ma délivrance en faisant connaître à Lauréole l'état dans lequel tu m'as vu.

Ici s'interrompt la partie allégorique du roman. Une partie sentimentale commence, dont le thème est la conquête d'un cœur par les procédés et selon les règles de l'amour courtois.

Le zèle infatigable de l'auteur, que n'effraient pas les périls des longs voyages, permet au prisonnier d'échanger avec Lauréole une suite de messages. La tendre humilité de ses lettres adoucit peu à peu les rigueurs de la princesse. Elle s'accoutume insensiblement à un amour qui l'avait d'abord offensée : son trouble, qu'elle ne dissimule pas toujours, sa parole hésitante, ses rougeurs subites laissent deviner que sa sensibilité s'éveille. Leriano comprend que le moment est venu pour lui de reparaître à la cour de Macédoine. Les conversations continuent alors l'œuvre que les lettres avaient commencée, jusqu'au jour où Lauréole laisse échapper un aveu pudique, presque aussitôt regretté.

Là la narration change pour la seconde fois de caractère et nous nous trouvons jetés en pleine aventure chevaleresque.

Un rival, Persio, dénonce au roi les amours de Leriano et de Lauréole. Le roi fait enfermer sa fille dans un château. Combat en champ clos entre Leriano et Persio. Leriano, vainqueur, coupe la main droite de son ennemi.

Persio, chevalier déloyal, se venge bassement. Il produit de faux témoins qui jurent avoir vu les deux amants parler ensemble en des lieux suspects et à des heures déshonnêtes. Lauréole est condamnée à mort. Leriano, prévenu, arrive à temps pour la délivrer, il l'emporte dans une forteresse qu'il défend contre toute l'armée royale.

Le siège est interrompu par la confession d'un des faux témoins qui avoue son mensonge. Le roi reconnaît publiquement la vertu de Leriano et de Lauréole : il est prêt à leur accorder les réparations qui leur sont dues.

Mais une fiction dont le commencement était si lugubre ne pouvait se terminer heureusement. Le dénouement en est à la fois douloureux et raffiné : on y reconnaît le goût de l'Espagne.

Au moment où Lauréole serait libre de suivre l'inclination de son cœur, elle se persuade que son honneur lui défend d'être heureuse. Cet honneur est si scrupuleux, d'une telle délicatesse qu'il ne peut pardonner à Leriano d'avoir été l'occasion, même innocente, d'injustes soupçons : il commande à Lauréole de ne plus revoir son amant.

L'auteur, qui a été de ces amours le confident attendri, reçoit en pleurant le dernier message de la princesse. Il le porte à Leriano comme un ordre de mort : car il n'ignore pas qu'en bonne galanterie on ne doit pas survivre à de pareils coups[1].

1. « Quant me veiz seul commençay tant fort a plorer que d'envoyer hors tres grant gemissement ne me povoye contenir : pour certain

Leriano l'entend bien ainsi : il a eu de l'amant courtois l'humilité et le discrétion, il en montre maintenant la patience et la soumission aveugle. Il est content de mourir, parce qu'il peut ainsi donner à sa dame une preuve de son obéissance [1].

Il se couche donc sur un lit où il ne veut manger ni boire, « ne s'ayder de chose qui peust substanter la vie, se nommant tousjours bien heureux pource qu'il estoit venu a temps de faire service a Laureole puis qu'il la privoit d'ennuy et de fascherie [2] ».

La nouvelle que Leriano va se laisser mourir se répand à la cour et dans le royaume. Tous ses parents et amis viennent le voir et tentent de le détourner de son dessein. Son fidèle compagnon, le chevalier Theseus, essaie de lui prouver que son sacrifice est déraisonnable « en lui recitant maulx infinis des femmes ». Mais alors, sur son lit d'agonie, devant un cercle nombreux de gentilshommes et de dames, Leriano « se recordant que Laureole estoit femme » entreprend l'apologie de ce sexe à l'honneur duquel il immole sa vie.

Il énumère en bon ordre, avec la logique pédante du temps, les arguments qu'on peut invoquer, qu'on avait déjà tant de fois invoqués pour la défense des femmes [3].

j'eusses esleu pour le meilleur demourer mort en Macedoine que retourner vif en Castille... Et quant j'arrivay a Leriano luy donnay la lettre [et] apres l'avoir veue [je luy dy] qu'il ne se resjouyst et ne receust consolation, puis que tant de raisons luy estoient pour lesquelles il devoit mourir : lequel me respondit que plus que devant me tenoit pour sien (pource que pour son bien lui donnoye conseil). » (Ed. de Paris, 1526, f° 68, *b*.)

1. « Il se monstroit amy des douleurs, s'esjouyssoit avec les tourmens, aymoit les tristesses, iceulx nommoit ses biens pour estre messagiers de Laureole, il les logeoit en son cueur et festoyoit en son entendement..., les pryoit que tost achevassent ce qu'ilz voyoient a faire : affin que Laureole fust servie. » (*Ibid.*, f° 69, *a*.)

2. Ed. de Paris, 1526, f° 69, *a*.

3. « *S'ensuyvent vingt raisons pourquoy les hommes sont obligez aux*

Puis il cite toutes celles qui depuis Pénélope et Lucrèce, Sarah et Esther jusqu'aux « modernes chrestiennes de la Castillane nation » ont laissé le monde dans l'admiration de leurs vertus[1].

Leriano ayant achevé son propos, les auditeurs s'émerveillent qu'il ait si bien parlé, étant si près de la mort, ayant « desja troublee la langue et quasi la veue perdue ». Sa mère arrive alors : on l'a avertie trop tard. Elle fait entendre une plainte touchante; elle s'indigne qu'il veuille ainsi la quitter, lui, « le joyeulx confort de sa vieillesse », la quitter « devant le temps et sans maladie » pour des motifs si légers, pour des raisons imaginaires : O bienheureux, s'écrie-t-elle, les gens de basse condition, les gens rudes d'esprit « qui ne peuvent sentir les choses sinon en l'estat qu'ilz les entendent et malheureux ceulx qui avec subtil jugement les transcendent ! »

Leriano ne répond pas : il ne pense plus qu'à Lauréole.

Voyant qu'il luy restoit peu d'espace pour jouyr de veoir les trois lettres qu'il avoit receues d'elle, ne sçavoit qu'il en devoit faire. Quand il pensoit les descirer luy sembloit qu'il offenseroit Laureole de laisser perdre parolles de tant de pris. Quant pensoit les mettre en puissance d'aucun sien amy, craignoit que seroient

Dames » (f. 73 et suiv.). La première raison est pour ce qu'elles rendent les simples capables d'acquérir la vertu de prudence et « non seullement font sçavans les ignorans, mais les mesmes sçavans plus subtilz ». Pour ne pas leur être « en horreur et fascherie », les hommes se rendent « temperez au parler, au manger et au boire ». A ceux qui les aiment elles inspirent force et courage, elles leur montrent la gloire là où s'offre le péril. Par suite, « ilz ont les assaulx et les choses adverses pour plaisir, ilz estiment plus la louenge de l'amye que le pris de long vivre », etc.

1. On retrouve un développement et une situation analogues dans l'*Amant Desconforté* d'Anth. Prevost (Lyon, s. d. [vers 1530], in-8°, goth., 54 ff.). Repoussé par sa dame qui lui préfère un plus beau fils, l'Amant est consolé par un ami qui lui dit du mal des femmes : ces propos le fâchent tellement qu'il se pâme; revenu à lui, il prend la défense des dames et fait leur apologie.

veues de celuy par qui il les envoyoit. Puis, eslisant le plus seur, fist apporter une couppe pleine d'eaue, et rompues les lettres en petites pieces les mist en icelle. Finy cela, commanda qu'on le levast en seant au lict, et assis les beut avecques l'eaue, et ainsi resta contente la voulenté sienne.

Et arrivee desja l'heure de sa fin, il dist : Finys sont les miens maulx, et ainsi demoura sa mort en tesmoignage de sa foy [1].

On voit que ce singulier roman est formé de beaucoup d'éléments divers, d'ailleurs assez maladroitement associés :

1° Une sorte de poème allégorique en prose.

2° Une fiction sentimentale.

3° Une fiction aventureuse et chevaleresque.

4° Enfin, introduit dans une conclusion qui redevient sentimentale, le thème si commun, jamais épuisé, « de la bonté et de la mauvaistié des femmes ».

Ce dernier développement n'est qu'un épisode d'une longue querelle qui a été pendant plusieurs siècles, dans toute l'Europe occidentale, un véritable genre littéraire. Le succès de la *Prison d'Amour* pourrait nous montrer qu'en France, au commencement du XVIe siècle, l'intérêt en restait très neuf : mais on verra plus loin que pour en être convaincus nous n'avions pas besoin d'une telle preuve.

Il faut bien constater que les épisodes chevaleresques ne sont pas d'une invention plus nouvelle.

Quant à la description allégorique qui donne son titre au roman, non seulement elle est l'application d'un procédé dont on avait abusé un peu partout, avant et après le *Roman de la Rose*, mais on pourrait peut-être en trouver la source précise dans un poème de Baudouin de Condé qu'il n'est pas impossible que Diego de San Pedro

1. Ed. de 1526, f° 86, *b*.

ait connu. Ce poème, composé vraisemblablement entre 1240 et 1280, s'appelle justement *Li Prisons d'Amours*[1]. C'est une assez vaste composition (3 131 vers), dont l'allégorie est moins sombre que celle de notre roman, puisqu'un des étages de la prison est réservé à « li bien d'amours », mais qui décrit de même la tour symbolique : son aspect extérieur[2], son entrée[3], sa disposition intérieure, les tourments qu'on y endure[4].

La brève intrigue sentimentale ne paraît pas non plus d'une grande originalité. Le personnage indispensable, le traître Persio, c'est le traditionnel « losengier » de la lyrique courtoise qui découvre, dénonce et diffame les

1. La Bibl. Impériale de Vienne en possède un ms. du XIVe siècle : *C'est li prisons d'amours que Bauduins de Condé fist*, qui a été reproduit dans le tome I des *Dits et Contes* de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé publiés par A. Scheler (Académie Royale de Belgique), Bruxelles, 1866, in-8°.

2. Vers 297 à 385 :

Vous mousterrai de quel atour
Li fondemens est de la tour...

3. Vers 794 et suiv. :

Or avoumes l'uis et l'entree
De la tour veüe et moustree...

4. Des ténèbres « oscures et noires », des « serpentiaus menus » dont les morsures sont cuisantes :

Çou sunt les douces souvenances
Des regards et des contenanches,
Des simples fais et des biaus dis... (Vers 1151 et suiv.)

des serpents plus redoutables qui vomissent » feu et flame » :

Ce sunt embrasié desirier
De l'acoler et dou baisier... (Vers 1197 et suiv.)

puis tous les maux « qui d'amors vienent » :

... Complaindre, plorer, gemir,
Degieter, detordre et fremir,
Le geüner et le vellier,
Le crampir et l'estendillier,
Le tressuer, le tressaillir
Et l'amagrir et le pallir... (Vers 1455 et suiv.)

loyales amours. La conclusion même de cette intrigue a bien quelque rapport avec celle de la *Belle Dame sans mercy* d'Alain Chartier. Ce qu'il y a peut-être de plus personnel dans le roman, c'est la plainte de la mère de Leriano, cette protestation d'une tendresse vraie et humaine contre la tyrannie d'un amour artificiel : mais il ne s'agit là que d'un court épisode et qui passe presque inaperçu.

En somme aucun des éléments de la *Prison d'Amour* n'est nouveau. Elle ne marque aucun progrès dans les idées ; on pourrait même dire qu'elle recule, puisque, se présentant au seuil de l'âge moderne, elle a tous les caractères d'une œuvre du Moyen Age. Il nous semble cependant (et c'est la raison pour laquelle nous y avons insisté) qu'elle a rendu en France, comme en Espagne, un service très réel.

D'abord elle a fait accepter la fiction sentimentale en l'embellissant de quelques prouesses chevaleresques. Et, d'autre part, tout en conservant les caractères essentiels de l'amour courtois, elle a fait entrer dans cet amour resté jusque-là trop abstrait, trop impersonnel, un peu de réalité. Elle dessine d'une façon bien vague encore les figures des personnages, elle les situe dans les décors d'une géographie bien légendaire : pourtant elle les dessine et elle les situe ; elle marque (au moins du côté féminin) les étapes de la passion, les circonstances qui la font progresser, ou qui la contraignent, ou qui la refroidissent. En un mot, l'amour n'est plus seulement un thème lyrique, il commence à avoir une histoire : il peut donc être raconté et raconté en prose.

Cette nouveauté rencontra d'autant moins de résistance qu'elle s'offrait plus enveloppée d'agréments conventionnels. Même le caractère lugubre de l'ouvrage s'accordait

heureusement avec la teinte uniforme de tristesse qu'avait répandue la poésie sur de semblables sujets. On peut croire enfin que le public français, tout nourri de l'idée chrétienne et qu'étonna sans doute un peu l'inspiration païenne de la *Fiammette*, était tout préparé à accueillir ce dogme du sacrifice à la foi amoureuse qui est, en somme, l'idée morale de la *Prison d'Amour*.

Nous avons dit plus haut que la traduction française de la *Prison* avait paru en 1526. Une seconde édition en est donnée l'année suivante [1], une troisième en 1528 [2], une quatrième en 1533 [3].

En 1552 seulement est publié un remaniement de cette traduction, un peu meilleur et qui a sans doute été fait d'après l'original espagnol [4]. Le succès, on le voit, s'est un peu interrompu à mesure qu'a pénétré dans notre littérature un esprit plus moderne [5]. Mais bientôt la *Prison d'Amour* reparaît, avec le texte espagnol en regard du texte français [6], entrant ainsi dans cette série

1. *La Prison d'Amours...*, s. l., in-8°, goth., 60 ff., fig. [Achev. d'imp. du 21 mai 1527.]

2. Lyon, Olivier Arnoullet, in-4°, goth., 32 ff., fig. [Achev. d'imp. du 11 avril 1528.]

3. Paris, A l'Enseigne de Sainct Nicolas, 1533, in-8°, lettres rondes, 84 ff.

4. Elle suit pourtant d'assez près la première, mais elle en rectifie assez heureusement le sens, ce qui n'était pas inutile.

5. Il faut noter cependant qu'une édition du texte espagnol est donnée à Paris en 1548 (c'est un des premiers textes espagnols publiés en France) : *Question de Amor y Carcel de Amor*, en Paris, en casa de Hernando Caldera [Regnault Chaudiere], 2 part. en 1 vol. in-8°, 1548 (*La Carcel de Amor* tient là 96 ff.). On connaissait également en France la version italienne : la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de la traduction de Lelio Manfredi (Venise, 1546), avec la signature de Montaigne.

6. *Carcel de Amor, la Prison d'Amour en deux langages, Espaignol et François, pour ceulx qui vouldront apprendre l'un par l'autre*. Anvers, Jehan Richart, 1556, in-16; — *Id.*, *ibid.*, 1560, in-16; — *Id.* Paris, Corrozet et Robert le Mangnier, 1567, in-16. [A la fin, quelques *Epitaphes de plusieurs Dames Illustres*, tr. d'ital. en fr.]; — *Id.* Paris, R. le Man-

d'éditions bilingues qui ont tant servi en France à la diffusion des langues étrangères et où n'ont jamais figuré que des livres vraiment populaires.

L'on admet généralement que Diego de San Pedro avait écrit avant la *Carcel de Amor* son autre petit roman : les *Amours d'Arnalte et de Lucenda* : on en a une édition espagnole datée de 1491 [1], par conséquent d'une année antérieure à la première édition connue de la *Carcel.* Comme au point de vue de la composition les deux ouvrages présentent des analogies assez frappantes, l'on suppose qu'*Arnalte et Lucenda* a été la première ébauche de la *Carcel*, l'œuvre définitive.

On peut trouver cependant que l'histoire d'Arnalte et Lucenda est d'apparence sensiblement plus moderne : en tous cas elle n'a été mise en français que treize ans après la *Prison d'Amour* [2]; elle ne doit donc venir ici qu'en second lieu.

L'auteur nous rapporte qu'ayant entrepris un voyage, il s'égare dans un désert : après avoir erré longtemps, il arrive à une forêt et, guidé par une fumée qui s'élève, parvient à la maison d'un gentilhomme, « laquelle il avoit nouvellement en cest endroit fait edifier, et estoit entierement painte de couleur noire, depuis le fondement jusques à la summité d'icelle ».

gnier, 1581, in-16; — *Id.* Lyon, B. Rigaud, 1583, in-16; — *Id.* Paris, N. Bonfons, 1594, in-12; — *Id.* Paris, Galiot Corrozet, 1595, in-12; — *Id.* Lyon, Rigaud, 1604, in-12. En tout, une édition espagnole en France; quatre éditions de la première traduction et neuf de la traduction remaniée.

1. *Tractado de amores de Arnalte e Lucenda enderesçado a las damas de la reyna nuestra señora* [doña Isabel]. Burgos, Fadrique Aleman, 25 nov. 1491, in-4°, goth., non folié.

2. *L'Amant mal traicté de s'amye* [tr. par Nicolas de Herberay, seigneur des Essarts]. Paris, 1539, in-16 [Envoi par l'autheur au Seigneur de Saint-Gelais, abbé du Reclus, son bon seigneur et singulier amy : un huitain].

Auprès de la maison il ne voit que des gens accablés de tristesse et parmi eux un plus triste encore : c'est le maître et seigneur, qui s'avance au-devant de l'hôte et l'introduit chez lui en le prenant par la main.

Le soir est venu : le voyageur se couche et s'endort. Mais à plusieurs reprises d'étranges bruits le réveillent : dans la demeure mystérieuse on pleure, même la nuit, on y chante « en pitoyable musique, complaintes et gemissements mortelz[1] ».

Le lendemain, le seigneur conduit l'étranger dans la chapelle où se dresse un « monument couvert de noir » qui est « le dernier logis » qu'il s'est préparé, et là il lui raconte son histoire afin qu'il la fasse entendre aux dames « non moins sçavantes que discretes » et qu'ainsi elles sachent le mal qu'une d'entre elles lui a fait souffrir sans raison.

Le chevalier est né à Thèbes et il y a longtemps séjourné en la cour du roi Cadmus.

Un jour qu'il avait été assister aux obsèques d'un des principaux de la ville, il y remarque la douleur de la fille du mort « laquelle se monstroit tant triste que sans repos avoit entre ses mains et ses cheveux une mortelle guerre : tellement que la plus part d'iceulx estoient sur ses espaules arrachez et espars ». C'était Lucenda.

Dès qu'il l'a regardée, Arnalte se sent vaincu par l'amour. Il rentre en hâte chez lui pour cacher son trouble : quelque temps après, il écrit une lettre que Lucenda déchire sans la lire sous les yeux du messager. La veille de Noël, ayant appris que Lucenda devait aller à matines, il « s'accoustre en damoyselle » et « avec tel habit conforme au sien » ayant eu facilité de s'appro-

1. Ed. de Paris, Jean Longis, 1546, in-16. Edition *non foliée.*

cher d'elle, il risque un timide aveu qui n'est pas mieux accueilli. Une seconde lettre reste sans réponse. Découragé, il s'enferme dans sa maison et il continue à y « ramer la galere de ses passions ».

Cependant il ne peut si bien dissimuler son mal « qu'il ne soit descouvert par les fumees de *ses* soupirs et l'embrasement de *son* cueur ». Sa sœur Belisa s'émeut de ce désespoir, elle va parler à Lucenda qui refuse de l'entendre. Arnalte se résout à quitter pour toujours la cour de Thèbes.

Lucenda l'apprend et alors — est-ce un mouvement de coquetterie qui change subitement les dispositions de ce cœur insensible? — elle se décide à écrire, mais non sans se reprocher une si prodigieuse audace, capable de « maculer son honneur » :

O quantesfois j'ay retiré ma main de ce papier pour ne t'escrire! Mais, helas! qui seroit celle qui de tes importunitez se pourroit defendre? Tu as doncq' maintenant repos en ton travail, asseurance en tes doutes, et dequoy te glorifier, sans aucune occasion de te contrister. J'ay sceu de ta sœur que tu t'en voulois aller. Ma lettre t'asseurera de l'ennuy que ce me seroit. Car qui ne peult estre cause de nul bien, ne doit moyenner aucun mal. Encores qu'à te dire vray, j'ay plustost soupçonné estre tromperie qu'asseuree departie. Toutesfois si tu as pensé me decevoir, je t'avise que tu l'as fait.... Ta sœur m'a tant asseuree de ton tourment, et ses pleurs m'en ont donné tel tesmoignage, que non seulement je l'ay creu : mais en ay esté tres-ennuyee et dolente. En maniere que je t'en ay voulu aviser par ceste letre : de laquelle je te prie te contenter, sinon tu pourras perdre en moy ce que tu y as conquis... »

Belisa apporte la lettre à son frère.

Et de son sein tira la letre, qui m'aportoit respit de la mort, laquelle je prins et longuement la tins es mains, sans me pouvoir persuader qu'il fust possible qu'un tel heur me peust estre avenu : ains pensois estre enchanté. Toutesfois mon cueur s'asseura, et

reprins mes espritz. Puys baisant ceste letre tant heureuse et les mains de celle qui l'avoit aportee, me mis à en faire lecture. Et qui m'eust à l'heure regardé au visage, il eust peu aysément juger le plaisir dont j'estois surprins : car la vertu de la letre m'avoit aporté un nouveau taint, et un bien si grand, qu'il seroit impossible le pouvoir estimer : veu que de trop grand ayse l'ame presque ravie cuyda habandonner mon corps pour laisser plus de place à ce nouveau plaisir.

Un peu après, Arnalte obtient une faveur plus rare encore : Lucenda consent à le voir.

Mon angustie fut muee en toute ioye, cognoissant avoir obtenu une si grande victoire. A l'heure l'ame et le cueur festoyoient ces heureuses nouvelles, à l'heure Amour me caressoit : de sorte que n'ayant rien, je ne desirois plus.

Le rendez-vous est donné dans la chapelle d'un couvent. Arnalte implore la faveur de baiser les belles mains de sa dame. Lucenda ne se défend pas trop et comme elle se persuade que cette dernière concession a définitivement « navré son honneur », on peut prévoir que, n'ayant plus rien à sauver, elle se laissera mener plus loin encore :

Las! dit-elle, combien ton importunité a eu plus de pouvoir que ma defence. Qui seroit celle qui pour croire à toy n'eust esté à soy mesmes infidele. Helas que la persuasion des hommes envers nous autres femmelettes est dangereuse!... Ah! triste Lucenda, tu es maintenant la serve, et toy, Arnalte, triumphant de ceste victoire...

Fier du succès présent et rassuré sur l'avenir, Arnalte croit pouvoir s'éloigner pour quelque temps de la cour. Il se rend dans un domaine de sa sœur très voisin de la ville, il y reprend ses jeux, ses exercices favoris, il y retrouve son teint clair, sa force et sa première santé.

Mais, un jour qu'il partait pour la chasse, de sinistres

présages viennent l'inquiéter. L'air, de pur qu'il était, devient « nubileux et plein d'orage »; ses lévriers hurlent; un faucon qu'il portait sur le poing subitement tombe mort. Comme il se trouvait alors sur le haut d'une colline d'où il pouvait apercevoir la demeure de Lucenda, il croit y remarquer une agitation inaccoutumée et jusqu'à lui montent des bruits « de tabourins et de hauxboys »; cela lui paraît étrange, « d'autant que la saison n'estoit convenable a telz esbatz », et longtemps il reste là, pensif, regardant de loin cette maison.

La chasse ne le tente plus; il revient à petits pas vers sa sœur et il lui trouve « la face tant triste que c'estoit merveille »; elle a à lui apprendre un cruel malheur : « A l'heure me declara que ce jour Lucenda avoit esté mariee avecq' Yerso, que je tenois tant à amy. »

A ce coup, Arnalte « tumba en la place si rudement que ceulx qui estoient presents l'estimerent transi ».

« Puys, ajoute-t-il, aussi tost que je peus respirer, je prins les letres que j'avois receuës de Lucenda et les mis en pieces, entrant en tel desespoir que je m'arrachois la barbe et les cheveux. »

Il fait vêtir ses serviteurs de deuil, il pense à mourir. Mais une servante de Lucenda étant venue lui dire de sa part qu'on l'a mariée contre son gré, la colère l'emporte sur la douleur et il envoie un cartel au traître Yerso, à l'ami déloyal à qui il avait si souvent confié ses peines d'abord, puis ses espérances.

Le combat a lieu sous les yeux du roi, Yerso est tué : Lucenda est veuve. Arnalte a le droit de penser qu'elle va disposer à son profit de la liberté qu'il lui a rendue. Mais les sentiments de cette étrange fille sont encore une fois changés : elle pleure maintenant l'époux que ses parents lui avaient imposé, elle regarde Arnalte comme

« son mortel ennemy » et, pour être sûre de ne plus le revoir, elle s'enferme dans un monastère.

C'est depuis ce jour que le triste chevalier, au fond des bois, dans sa maison « painte de couleur noire », se lamente en attendant la mort.

On voit que les deux œuvres de Diego de San Pedro sont bien, en réalité, disposées d'après le même système : d'abord un préambule funèbre, où se marque déjà le caractère douloureux de la fiction; puis une histoire d'amour, dont les péripéties sont à peu près pareilles : découragement, espoir, confiance, une première épreuve après laquelle tout n'est pas encore perdu, un retour d'espérance, puis le désespoir absolu, définitif.

Mais on voit aussi comme dans *Arnalte et Lucenda* l'intrigue est dégagée de ces éléments disparates qui compliquent et alourdissent la *Prison d'Amour*. Ici ni tableau allégorique, ni digression inutile (comme la Défense des Dames); un seul épisode chevaleresque, et très court : le combat en champ clos. L'intérêt est concentré sur l'action sentimentale.

Sans doute tout n'y est pas également intéressant : l'entière soumission du chevalier à la dame est une attitude consacrée; la tradition imposait presque à l'amant cette humilité plaintive, à la dame cette humeur capricieuse et hautaine. Mais ce qu'il y a de remarquable dans cette action, c'est qu'elle est extrêmement simple (la plus simple peut-être qu'on eût encore vue, la *Fiammette* mise à part) et qu'elle est encore très affranchie des circonstances extérieures. Le seul obstacle matériel que rencontre Arnalte, il l'écarte vite en supprimant son rival : c'est contre une force morale, la volonté de sa dame, qu'il se heurte au début et, à la fin, se brise.

Assurément la psychologie est encore là trop som-

maire, et particulièrement cette Lucenda, dont les variations font tout le sujet, reste pour nous trop mystérieuse. Sa résolution dernière est tout à fait inexpliquée. A-t-elle aimé Yerso, le jour où il est devenu son mari? Comme Lauréole, a-t-elle été offensée dans son orgueil si susceptible par le scandale d'un combat public dont elle a eu l'air d'être l'enjeu?

Ce caractère énigmatique du personnage nous déconcerte un peu: mais il ne semble pas avoir choqué les contemporains. Peut-être même ont-ils eu plaisir à exercer là-dessus leur sagacité, et c'était là pour les conversations une assez belle matière.

On trouvait, d'autre part, dans ce petit roman des lettres, des déclarations, des plaintes, des prières souvent pathétiques qui devaient être pour les amoureux d'excellents modèles. — Enfin et surtout dans *Arnalte et Lucenda*, comme dans la *Prison d'Amour*, comme dans la *Fiammette*, on avait la satisfaction de voir quelqu'un souffrir par l'amour. Autrefois on avait aimé et plus tard on aimera à voir représenter des âmes tendrement unies, obstinément fidèles, luttant ensemble contre les coups du sort. Pour le moment, ce qui paraît touchant pardessus tout, c'est l'infortune, la détresse d'un amant qui n'est pas payé de retour : que ce soit la femme, comme dans la *Fiammette*, ou l'homme, comme dans les deux romans de San Pedro. Le titre qu'avait choisi pour cette histoire le premier traducteur est déjà assez significatif : l'*Amant mal traicté de s'amye*; mais nous avons sur ce point un témoignage encore plus net. Nous le trouvons dans un roman de 1555, sur lequel nous aurons à revenir et où l'influence d'*Arnalte et Lucenda* est d'ailleurs manifeste : l'*Amant ressuscité de la mort d'amour* :

Dans le préambule du IIIe livre [1], une dame demande à l'auteur de lui réciter les histoires et amours d'Eneas et de Dido et aussi, ajoute-t-elle, « de ce paovre amant duquel j'ay oublié le nom : tant y a qu'il me semble que quelquefois vous l'appelliez le mal traitté de s'amye ».

C'est Arnalte, ma dame (dy je), et celle qu'il aymoit s'appelloit Lucenda. La fortune des quelz je suis prest de ma part vous conter.

L'auteur commence donc à faire à l'assistance « le discours de ce petit traité » :

En quoy j'aperceuz je ne sçay quantefois presque toute la compagnye en larmes et pleurs, mèmement à l'endroit du mariage de Lucenda avec Perso (*sic*), des aparances qu'en eust Arnalte ; aussi sur la departye d'Arnalte et de sa sœur, et pareillement en quelques autres lieux au commencement.

Non certes qu'en mon oraison eust aucune force ou vertu d'eloquence qui exprimast ou tirast ces larmes : ains pour la grande pitié et compassion de l'amour de ce paovre amant et de son traittement et recompense.

Et, comme on va passer au récit de Virgile :

Or ça, dit un autre interlocuteur, sera il possible que vous nous puissiez faire une Dido plus amante qu'estoit Arnalte ? Sera il possible que vous nous descriviez un Eneas plus cruel et rigoreux, plus mal traittant s'amye Dido, que Lucenda a esté envers Arnalte ?...

On faisait sans doute un honneur excessif au *Traité d'Arnalte et de Lucenda* en le rapprochant ainsi du IVe livre de l'*Enéide*. Mais il faut bien reconnaître que peu de livres furent alors aussi populaires que ce petit roman simple et pathétique.

1. *L'Amant resuscité de la mort d'amour*, en cinq livres, par Theodose Valentinian. Lyon, M. Roy et Loys Pernot, 1555, in-4°, p. 98 et 99.

La qualité de la traduction ne fut sans doute pas étrangère à ce succès. On sait quel cas fit le XVIe siècle du style de Des Essarts. Sans parler du témoignage assez postérieur d'Estienne Pasquier[1], en 1565, dans son *Premier Dialogue*[2], Jacques Tahureau le nomme « avecques reverence et honneur, tant pour un coulant langage, liaison de propos, que pour une douceur et fluidité de parolles dont il a usé outre tous ceux qui se sont meslez devant luy d'ecrire en nostre vulgaire ». La « grace et naïfve beauté de l'expression » fit donc valoir *Arnalte et Lucenda*, comme elle allait faire valoir l'*Amadis*.

La traduction, faite directement sur l'espagnol, parut, nous l'avons dit, en 1539, un an avant les quatre premiers livres de l'*Amadis de Gaule*. Deux nouvelles éditions en 1546[3], une quatrième en 1547[4], une cinquième en 1548[5], une sixième en 1550[6]. — En 1553, une septième édition[7], bilingue celle-là, portant en face de la traduction française, non la rédaction originale, mais la version italienne du florentin B. Maraffi faite sur le français de Des Essarts. Toutes les éditions qui suivent

1. *Recherches de la France*, VII, ch. v.

2. Réimprimé par F. Conscience. Paris, Lemerre, 1870, in-16, p. 28.

3. *Petit traité de Arnalte et Lucenda, autresfois traduit de langue Espaignole en la Françoyse et intitulé l'Amant mal traicté de s'amye*, par le Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, commissaire ordinaire de l'artillerie du Roy, Acuerdo Olvido. Paris, de l'imprimerie de Jeanne de Marnef pour Jean Longis, 1546, in-16. Non folié.

Id. Reveu et amendé oultre les precedentes impressions, Tholose, Jehan des Fleurs, 1546, in-16, 60 ff.

4. Lyon, Jean de Tournes, 1547, in-16, fig.

5. Paris, Est. Groulleau, 1548, in-16.

6. Lyon, Barricat, 1550, in-16.

7. Lyon, Barricat, 1553, in-16, avec la trad. ital. *Picciol trattato d'Arnalte e di Lucenda intitolato l'Amante mal trattato della sua amorosa*, nuovamente per Bartolomeo Maraffi Fiorentino in lingua Thoscana tradotto.

donnent ces deux textes : nous en avons compté dix autres jusqu'à la fin du xvie siècle[1], ce qui fait dix-sept éditions[2].

1. Lyon, Barricat, 1555, in-16; — Paris, 1556, in-16; — Gand, 1556, in-16; — Paris, 1561, in-16; — Lyon, Vve de G. Cotier, 1570, in-16; — *Ibid.*, 1578, in-16; — Paris, 1580, in-16; — Paris, 1581, in-16; — Lyon, B. Rigaud, 1582, in-16; — *Ibid.*, 1883, in-16.

2. Il est à remarquer que ce petit roman a eu beaucoup moins de succès en Espagne : on croit qu'il n'y en a eu que quatre éditions, qui sont devenues à peu près introuvables.

CHAPITRE VII

« Le Jugement d'amour » de Juan de Flores et « la Déplorable fin de Flamette ».

Deux romans de Juan de Flores[1] ont passé en notre langue a peu près en même temps que ceux de San Pedro : *le Jugement d'Amour* et *la Deplorable fin de Flamette*.

Le premier avait été imprimé en Espagne vers la fin du xve siècle[2] et traduit en italien, en 1521, par un auteur inconnu qui avait pris le nom de Lelio Aletiphilo et qui pourrait bien être le traducteur de la *Carcel de Amor*, Lelio Manfredi[3]. Il n'est pas douteux que, comme pour la *Carcel*, la traduction française a été faite sur la version italienne[4] : ce qui suffirait à le prouver, c'est que le prétendu Lelio Aletiphilo ayant donné des noms de son invention aux personnages de Juan de Flores, l'écrivain français anonyme a adopté ces dénominations nou-

1. On ne sait rien de la biographie de cet auteur espagnol qui fut sans doute contemporain de San Pedro.

2. *Tractado compuesto por Johan de Flores a su amiga... donde se contiene el triste fin de los amores de Grisel y Mirabella*, s. l. n. d. [fin du xve siècle, suivant Salvá, Gayangos et Menéndez y Pelayo], in-4°, goth.

3. *Historia de Isabella et Aurelio... tradotta in lingua volgare* per M. Lelio Aletiphilo. Milano, Gianotto da Castiglio, 1221, in-4°, lett. rondes.

4. Quoiqu'elle se donne comme une « translation de Espaignol en Françoys ».

velles : Grisel est devenu Aurélio et Mirabella est devenue Isabelle.

Cette traduction française paraît pour la première fois en 1530[1]. Jusqu'aux premières années du XVIIe siècle on ne cessera pas de la reproduire, soit sous son premier titre : *Le Jugement d'Amour*, soit sous le second : *Histoire d'Aurelio et d'Isabelle*. Avec *Arnalte et Lucenda*, il a été de beaucoup le plus lu de tous les romans étrangers et c'est pourquoi nous en parlerons un peu longuement, quoiqu'il ne touche qu'indirectement à notre sujet.

Un roi d'Écosse, « au dernier de son aage, eut une fille, sans plus » qu'il appela Isabelle. Quand cette fille fut grande, elle se trouva « tant parfaictement de toutes graces accomplie » qu'elle fut demandée en mariage par beaucoup de princes. Mais son père, qui l'aimait sans mesure, ne la voulut donner à aucun ambassadeur. Merveilleusement nuisit à la princesse cette grande amour que son père lui portait. Que de fois il advient ainsi « qu'en differant de marier les filles, quand l'aage le requiert, on leur donne occasion de tomber en œuvres honteuses et diverses erreurs[2] ».

Voyant qu'à cause d'Isabelle plusieurs de ses gentilshommes se mouraient de langueur, le roi la fit étroitement garder dans l'endroit le plus secret de son palais. Il ne put empêcher toutefois le jeune seigneur Aurélio d'arriver jusqu'à elle et de se faire aimer. Un serviteur découvrit leur secret et les dénonça : ils furent surpris dans la chambre de la princesse et tous les deux emprisonnés.

1. *Le Jugement d'amour auquel est racomptee l'hystoire de Ysabel fille du roy d'Escoce, translatee de Espaignol en Françoys nouvellement*, s. l., petit in-8°, lettres rondes, 41 ff.

2. Nous avons déjà rencontré la même situation et nous avons vu la même idée copieusement développée dans l'*Histoire de Guiscardus et de Sigismonde* : l'imitation est évidente.

Tout cela nous est dit très sommairement, en quelques pages, sans aucun essai d'analyse. Cette histoire d'amour clandestin n'est qu'une manière de prologue : nous arrivons maintenant au vrai sujet.

Le roi, qu'on nous a présenté comme un excellent prince et particulièrement ami de la justice, ne veut pas, même en une affaire qui lui est si personnelle, user de son autorité : il commande que les coupables soient jugés selon la règle commune.

Au royaume d'Escoce estoit un decret de loy par ancienne coustume de long temps observé, que quelconque personne qui se trouvoit coulpable de semblable erreur et faute, comme estoit Isabelle et Aurelio, que celuy des deux qui avoit donné à l'autre plus grande cause de commettre telle meschanceté, la mort pour peine il recevoit. Et l'autre qui de moindre coulpe estoit attaint, estoit condamné à perpetuel exil...

Ainsi donc le Roy... ordonna que le proces avec diligente inquisition se formast, à ce que l'on congneust veritablement lequel des deux amans estoit le plus coulpable[1].

Au cours de l'interrogatoire, chacun d'eux, par grande générosité, s'attribue toute la responsabilité de la faute. On les soumet à la torture : mais « tant plus tourmentez ilz estoyent, tant plus chacun sienne faisoit la coulpe ». Ils s'obstinent héroïquement, tenant leurs yeux attachés l'un sur l'autre et chacun ne semblant souffrir que des maux de l'autre.

Le roi, embarrassé, réunit le conseil de « ses sages docteurs » et ceux-ci, n'osant pas non plus rendre une sentence, estiment qu'il n'y a qu'un moyen de résoudre la question, c'est de la généraliser :

1. Nous citons l'édition de Lyon, Benoist Rigaud, 1574, in-16 : la seule que possède la Bibliothèque Nationale.

Prenez tel nombre d'hommes et de femmes qu'il vous semblera, et faites sur ce disputer par tres grande diligence, lequel c'est qui plus donne occasion de faillir ou l'homme à la femme, ou la femme à l'homme. Et en trouvant que les femmes plus de ce soyent coulpables, meure Isabelle. Et si les hommes sont congneuz estre principale occasion, Aurelio reçoyve la deuë peine.

Pour plaider cette cause d'un intérêt passionnant et universel, on fait choix de deux avocats illustres. Une femme parlera pour les femmes : c'est Hortensia, « damoyselle la plus accomplie du monde » et qui s'était déjà trouvée « en plusieurs debatz amoureux ». Pour défendre le sexe masculin on fait venir du royaume d'Espagne un chevalier appelé Afranio qui « pour congnoistre les artz et malices des dames n'avoit son semblable et estoit es œuvres amoureuses grand entrepreneur [1] ».

La cause se plaide en grande solennité, dans une salle immense, où se pressent, autour du roi et de la reine, les seigneurs, dames et demoiselles du royaume : à l'ouverture des débats des trompettes sonnent.

Hortensia, la première, « commence ses raisons ». Elle énumère dans un abondant réquisitoire toutes les armes dont les hommes usent sans discrétion dans leurs éternelles entreprises contre l'honneur féminin : galants propos, lettres, musique, tournois et fêtes. Quand ils sont réunis, ils ne manquent jamais de diffamer la réputation des femmes, et cela est encore un moyen d'action redoutable : « car bien souvent donnons accomplisse-

1. Ce nom italien d'Afranio ne rappelait aucun souvenir. Dans le texte espagnol le défenseur des hommes s'appelle Torrellas, et c'est là le nom d'un personnage très réel, Mosén Pere Torrellas, ennemi déclaré des femmes et qui les avait souvent attaquées dans ses célèbres *Coplas de las calidades de las damas*, insérées dans plusieurs *cancioneros*. Voir à ce sujet Menéndez y Pelayo, *La primitiva novela española*, p. 335.

ment à vos desirs, craignant l'infamie de vos langues venimeuses, aymant plus tost en pechant occultement vous satisfaire qu'estre reputees meschantes ». Les dames peuvent être détournées de la vertu, mais c'est vers la vertu que leur inclination les porte. Cite-t-on un seul homme qui ait été tué par les dames pour avoir défendu sa chasteté; on pourrait au contraire les nommer par milliers les femmes qui ont voulu mourir pour se garder nettes et pures.

Dans sa réponse, Afranio reproche surtout aux dames les manèges de coquetterie auxquels elles s'exercent dès l'enfance, et aussi cette fausse sensibilité derrière laquelle se cachent tant d'égoïsme et de froid calcul. Chez elles tout est dissimulation et feintise : « Vous haïssez souvent ceux que vous faites semblant d'aymer. D'autres, vous les meprisez en les aymant. »

Hortensia reprend la parole; Afranio réplique à son tour : puis le débat devient plus pressé, plus véhément, tourne au dialogue, à la dispute. Enfin les deux champions s'arrêtent, à bout d'arguments et de forces.

Les juges se retirent pour délibérer et bientôt après il rendent leur sentence : la femme est proclamée la plus coupable et Isabelle est condamnée à mort.

Les dames, dans la salle, éclatent en sanglots. La reine éplorée supplie le roi de sauver sa fille; mais il la repousse avec une grave tristesse : « Je voudrois que tu eusses pensé que la personne d'un Roy est un transparent et luisant mirouer où tous les subjectz du Royaume se mirent. Si jusques adonc j'ay fait à tous justice, si je ne la faisois de ma fille, je ne pourrois pour homme juste estre estimé. »

L'arrêt va donc être exécuté : au milieu des sourds gémissements qui montent de la foule, on prépare le

bûcher sur lequel, selon la loi du pays, la princesse doit être brûlée.

Soudainement, par commandement du Roy, fut Isabelle par force ostee d'entre les bras de sa mere, et despouillee de ses accoustremens, reservé une riche chemise pour estre jettee au feu ardant qui devant elle bruloit et l'attendoit. Mais avant qu'au milieu du feu elle fust mise, elle appella à soy son amy Aurelio, et là estant avec luy, mit toute crainte en oubly, toute honte et toute vergongne, et ces piteuses paroles, meslees de grande tristesse et chaudes larmes, luy dist :

« Ha vie de ma vie, les peines et solicitudes où je te laisse accroissent tant mon mal que ces larmes plus de ta peine que de la mienne procedent. »

Aurélio s'accuse, se désespère : « Ma fortune veut que qui est sans coulpe souffre la mort et vive celuy qui merite mourir ». Enfin, pour protester contre la sentence des juges, il se décide à sacrifier cette vie qu'on lui a laissée :

Ha heureuse mort, vraye amie des cueurs travaillez, tu soyes la bien venue. Et vous, ma dame, puis que le corps ne peut, mon ame vous suyvra.

Il se jette dans le feu, qu'on vient d'allumer. Isabelle veut s'y jeter après lui : on la retient; la reine, les dames, les chevaliers crient aux juges qu'il faut lui faire grâce, maintenant que le Ciel a, comme miraculeusement, choisi sa victime. Les magistrats lui font grâce en effet : mais Isabelle ne veut pas d'une pitié qui la sépare de son amant. La mort à laquelle elle se condamne est horrible. On l'a reconduite dans le palais; la nuit, voyant ses gardes endormis, elle ouvre la fenêtre de sa chambre et saute dans une cour « où le Roy plusieurs lions tenoit » : « les lions, plus tost advisant à leur faim qu'à

sa Royale condition, de sa delicate chair tous se saoulerent ».

Là pouvait se terminer l'histoire. Le « jugement d'amour » avait été rendu, et la généreuse constance des amants, en donnant à ce débat une conclusion si imprévue, avait posé une nouvelle question qui devait être pour les lecteurs de ce temps une source inépuisable de discussions et de commentaires : lequel des deux, d'Aurélio et d'Isabelle, avait par sa mort montré plus d'amour?

Juan de Flores a cependant cru devoir apporter à son roman une sorte d'épilogue : épilogue cruel, comme on verra, et d'une couleur assez espagnole, intéressant, sans contredit, d'abord parce qu'il nous rappelle quelle était encore la rudesse des mœurs et du goût et aussi parce qu'imaginé pour donner satisfaction à l'amour-propre des femmes, il nous prouve une fois de plus qu'à ce moment, en Espagne et en France, leur influence était en train de s'accroître.

La reine en veut mortellement au chevalier Afranio qu'elle accuse d'avoir perdu sa fille. Par peur du roi, elle n'ose pas le faire tuer; mais, ayant su qu'il est très ardemment épris de cette Hortensia qui avait plaidé contre lui, elle se sert d'elle pour l'attirer dans un piège. Par son ordre Hortensia lui écrit « une lettre gratieuse pour laquelle lui promettoit encores plus qu'il ne luy requeroit ».

Vaniteux et déloyal comme devait l'être un si mortel ennemi du sexe féminin, Afranio se hâte de raconter à ses amis son heureuse fortune « en se louant fort et vituperant celle qui se devoit garder plus cherement qu'il ne se persuadoit ». Puis il se rend au palais dans l'appartement des femmes où Hortensia lui a fait dire

qu'elle l'attendait : là il est pris et pour se défaire de lui le prétexte n'est que trop bon.

Hortensia l'accueille d'abord joyeusement, afin de lui donner confiance. Mais soudain la reine et ses dames pénètrent dans la chambre :

Et soudainement toutes d'une flotte jetterent le pouvre Affranio en terre : et tant estroictement luy lierent les mains et les pieds, qu'il ne pouvoit faire aucune defence. Et apres qu'elles l'eurent lié, elles le despouillerent de ses vestemens. Et à fin qu'il ne peust crier,... avec je ne sçay quoy luy estouperent la bouche. Ainsi tout nud fut Affranio à un pilier bien lié, là où chacune d'elles cherchoit nouvelles inventions pour plus fort le tourmenter. Il y en eut qui avec tenailles toutes ardantes, autres avec les ongles et dents comme enragees le depeçoyent. Ce pendant il estoit plus que demy mort : et pour plus accroistre sa peine, ne le voulurent si soudain occire, à fin que les cruelles et dangereuses playes se refroidissent, et que plus de martire lui donnassent, quand elles recommenceroyent à luy en faire de nouvelles.

Toute la nuit cet horrible supplice se prolonge :

Apres qu'elles lui eurent desrompu la chair jusques aux os, elles jetterent le reste dedans le feu. Ce qu'apres qu'il fut du tout consommé, chacune d'elles print un peu de la cendre pour garder comme relicque, en memoire de leur ennemi et l'enchasserent en petits vaisseaux d'or, à ce convenables.

On voit par cette conclusion, comme par la partie centrale du développement, quel est le vrai caractère du *Jugement d'Amour*. Il faut le considérer plutôt comme un épisode assez important de la querelle littéraire des deux sexes que comme un véritable roman. L'histoire sentimentale ne compte pas : en deux lignes l'on nous apprend qu'Aurélio aime Isabelle et qu'il a gagné son cœur, en deux lignes encore qu'Afranio a été séduit par l'éloquence et la beauté d'Hortensia. Il ne faut pas oublier

sans doute que nous trouvons là représentés d'une façon assez touchante ces combats de générosité qui deviendront une des matières les plus communes d'abord de notre roman, ensuite de notre théâtre. Mais il reste certain que ce qui fit le grand intérêt du livre, ce fut cette « question d'amour » que les traductions françaises comme les éditions espagnoles signalent soigneusement dans leur sous-titre : « Qui baille plus occasion d'aymer, l'homme à la femme ou la femme à l'homme[1] ? »

Cette question n'était évidemment pas nouvelle : dans les conversations même elle avait dû être discutée plus d'une fois. Mais les deux thèses étaient ici présentées avec un luxe extraordinaire d'arguments, et de plus elles se posaient d'une façon particulièrement émouvante. Le débat s'élargissait, se présentait dans un cadre solennel, majestueux ; il sortait de l'abstraction, intéressait des êtres donnés comme réels, enfin il devenait dramatique puisqu'il avait pour enjeu au moins une vie humaine.

Nous avons fait allusion plus haut au succès qu'a eu l'ouvrage en France. Tandis qu'on ne compte en Espagne que cinq éditions de l'original, la traduction publiée chez nous en 1530 est réimprimée deux fois en 1532[2] et une autre fois en 1533[3] sous le titre de *Jugement d'Amour*. Elle reparaît en 1546 et vers 1547 sous le titre d'*Histoire d'Aurelio et d'Isabelle*[4].

1. Dans les éditions espagnoles : *Justa sentencia entre Torrellas y Breçayda : sobre quien da mayor ocasion...*, etc.

2. Lyon, Olivier Arnoullet, 1532 (du 2 décembre), in-8°. — Paris, Anth. Bonnemere, s. d. [1532], in-8°, 72 ff.

3. *Le Jugement d'Amours... Et plusieurs joyeusetez adjoustees davantaige que a la premiere impression* (*Le Messagier d'Amours*, petit poème de Jehan Piquelin). Paris, à l'enseigne Sainct Nicolas, 1533, in-8°.

4. *Histoire d'Aurelio et d'Isabelle, fille du roy d'Escoce, en laquelle est disputé qui baille plus d'occasion d'aimer, l'homme à la femme ou la femme à l'homme*, mis d'espaignol [d'italien] en fr. et mieux reveüe [par Gilles

Editions bilingues (la version française et l'italien de Lelio Aletiphilo) en 1552, 1553, 1555, 1560, 1574, 1581, 1582 [1].

Editions bilingues (la version française et le texte espagnol légèrement remanié [2]) en 1560 et en 1596 [3] (?).

Enfin éditions en quatre langues (italien, espagnol, français et anglais) en 1556 et en 1608 [4].

La version française a donc été imprimée au moins dix-huit fois en moins d'un siècle. En devenant pour l'étude des langues vivantes un instrument presque classique, l'*Histoire d'Aurelio et d'Isabelle* est entrée dans ce qu'on pouvait appeler déjà la littérature européenne. Le fond même du sujet (la rigoureuse loi du royaume d'Ecosse, la recherche des responsabilités qu'elle impose) a été ainsi un thème courant, dont l'intérêt a été long à s'épuiser. L'Arioste s'en était souvenu dans l'épisode de Genèvre [5], Lope de Vega s'en souviendra dans les deux premières journées de son drame *La ley ejecutada* [6], en Angleterre Fletcher dans sa comédie *Women pleased* [7], et plus tard encore Scudéry dans son *Prince Déguisé* [8].

Corrozet?], Paris, Corrozet, 1546, in-16; — *Id.*, Paris, Michel de Roigny, s. d. [vers 1547], in-16.

1. Lyon, E. Barricat, 1552, in-16; — Paris, G. Corrozet, 1553, in-16; — Lyon, Roville, 1555, in-16; — Lyon, B. Rigaud, 1560, in-16; — Lyon, B. Rigaud, 1574, in-16; — Paris, N. Bonfons, 1581, in-16; — Rouen, Mallard, 1581, in-16; — Lyon, B. Rigaud, 1582, in-16.

2. On y a particulièrement remplacé les anciens noms espagnols des personnages par les noms, plus familiers, de la traduction italienne.

3. Anvers, J. Richart, 1560, in-24; — Bruxelles, R. Velpius, 1596, in-8°.

4. Anvers, Jehan Withaye, 1556, in-8°; — Bruxelles, Jean Mommart et Jean Reyns, 1608, in-8° (trad. nouvelle).

5. Cf. Pio Rajna, *Le Fonti dell' Orlando Furioso*, p. 156.

6. Cf. Adolf Schaeffer, *Geschichte des spanischen Nationaldramas*, 1890, t. I.

7. Cf. Koeppel, *Quellen Studien zu den Dramen Ben Jonson's, John Marston's und Beaumont & Fletcher's* (*Münchener Beitrage*, XI, 1895), cité par Menéndez y Pelayo, *Origenes...*, p. 336.

8. Tragi-comédie, Paris, A. Courbé, 1636, in-8°. Notons que chez Scu-

L'autre roman de Juan de Flores, *Breve Tractado de Grimalte y Gradissa*[1], pourrait comme le précédent prendre place dans la littérature « féministe ». L'auteur espagnol, en donnant une suite à l'histoire de Fiammette[2], semble s'être moins soucié d'exploiter à son profit le succès d'un ouvrage très répandu que de donner une satisfaction aux dames qui avaient pris si ardemment le parti de l'héroïne de Boccace et maudit avec elle l'inconstance de Pamphile.

Une jeune dame, Gradisse, s'est tellement attendrie sur les douleurs de Fiammette qu'elle se sent « non moins navree et oultraigee qu'elle ». Elle en veut mortellement à tous les hommes, elle se promet de ne jamais céder à l'amour et elle rebute cruellement son fidèle chevalier Grimalte[3]. Dans l'espoir de rentrer en grâce, Grimalte s'engage à partir « au pourchas » de Fiammette qui a quitté Naples, dit-on, pour chercher Pamphile en son pays.

Après avoir fait un long chemin par des terres incon-

déry la question se résout non par un procès régulièrement instruit, mais par un combat en champ clos.

1. Il ne paraît avoir été imprimé qu'une fois en Espagne (s. l. n. d., in-4°, goth.) et l'on n'en connaît plus qu'un exemplaire que possède la Bibliothèque nationale de Madrid.

Il a été mis en français, en 1535, par Maurice Scève : *La Deplourable fin de Flamecte, elegante invention de Jehan de Flores Espaignol, traduicte en langue françoyse*, Lyon, Françoys Juste, in-8°, 71 ff., goth. Le traducteur ne s'est désigné que par sa devise deux fois répétée : SOUFFRIR-SE OUFFRIR.

Le texte que nous avons eu sous les yeux est celui de la deuxième et dernière édition de cette traduction, parue l'année suivante, Paris, Denys Janot, 1536, in-8°.

2. Rappelons que la première édition connue de la traduction espagnole de la *Fiammette* de Boccace : *La Fiameta de Juan Vocacio* est de 1497 (Salamanca, f°, goth., 44 ff.) : le petit livre de Juan de Flores est vraisemblablement postérieur à cette date.

3. Par allusion, sans doute, à quelque épreuve amoureuse qu'il avait endurée, l'auteur nous dit qu'il a voulu se représenter lui-même sous ce nom.

nues, « fort lassé et fasché » de cet ingrat voyage, un jour il voit venir vers lui une dame « pompeusement paree et de honnestes aornemens acoustree ». Il l'interroge, reconnaît Fiammette et se met à son service. Ils traversent ensemble plusieurs provinces et cités et arrivent enfin « en une devote maison de frères, laquelle estoit bien prochaine de la ville de Florence, dont estoit natif Pamphile ». Ils sont là bien accueillis et Fiammette fait aussitôt porter à son amant une lettre où elle lui promet son pardon.

Pamphile lui répond d'une façon brutale et offensante : Pourquoi, lui dit-il, me venir chercher ici, « où il me fault plus honnestement contenir que ailleurs ».

Quelle mauvaise pensee t'a esmeu de venir de si loingtain pays pour si peu de chose qui est deshonnorable et grandement honteuse... Et d'avantage j'ay congneu que plus par desir charnel que de cordialle amour tu t'es laissee vaincre, en delaissant ton tant noble mary et telle seigneurieuse maison que n'en congnoys nulle semblable [1].

Cette lettre ne décourage pas l'obstinée passion de Fiammette ; Grimalte, à sa prière, se charge d'un second message : il décide Pamphile à se rencontrer une dernière fois avec sa maîtresse.

Cette entrevue des deux amants est émouvante. Fiammette a couru à la porte du monastère, essayant de dissimuler son trouble « pour la vergongne qu'elle avoit d'aucuns estans la presentz ». Elle prend Pamphile par la main et le conduit, avec Grimalte, « dans sa secrete chambre ». Là tous deux ils restent longtemps sans pouvoir parler « sinon par signes de œil et merveilleux maintien ». Pour Fiammette l'émotion est si forte (« bataillant

1. Ch. xi.

la vieille angoysse avecques la nouvelle joye ») qu'enfin par terre elle tombe pâmée.

Pamphile cède alors à un mouvement de pitié :

Avecques chauldes larmes la descoulouree face de Flamette baisa... Lors Flamette ouvrant ses yeulx estranges (comme troublee de veue) :

« Pamphile, il est bien certain que je te voy, et qu'en te voyant je te regarde, et si ne le puis croire. Mais ainsi comme les songes me trompent souvent, j'ay craincte que ce n'en soit ung. Par quel signal pourray-je congnoistre que tu soys mon Pamphile, si tu ne retournes entierement a moy comme tu l'as esté autreffois ? »

Je ne te dirai pas, ajoute-elle, les douleurs, peines et angoisses que j'ai endurées en ton absence :

Si avec pitié tu regardes ma face, elle te sera tesmoing de mes anxietez... Voy (s'il te semble) la tienne Flamette, celle à qui, pour toutes les choses que la envieuse fortune luy a laissé, c'a esté seulle louenge d'estre constante amoureuse [1].

La supplication se prolonge encore : Pamphile, qui s'est bientôt repris, n'y oppose que des raisons de froide sagesse. Bientôt il s'en va et Fiammette se répand en plaintes qui durent trop et qui ne peuvent avoir aucun intérêt de nouveauté, Boccace ayant plus qu'épuisé la matière. L'on sent que sa vie s'éteint et que « tant gastee et deffaicte » par ses précédentes épreuves, elle ne résistera pas à ce dernier coup. Et, en effet, quelques jours après, on la voit tout d'un coup « tomber morte sans nul remede ».

Après lui avoir élevé un tombeau symbolique où sont représentés en diverses couleurs, par images et attributs, ses passions et ses malheurs, Grimalte en bon chevalier redresseur de torts envoie un défi à Pamphile. Mais

1. Ch. xviii.

Pamphile, par un revirement peu expliqué, a été subitement converti au vrai amour en apprenant la triste fin de sa maîtresse; il se sent accablé par la responsabilité qu'il a encourue, les remords l'assiègent; il refuse le combat, estimant qu'une seule mort ne serait pas une suffisante expiation, et il annonce que, pour se punir, il va « aux desertz vivre avec les bestes saulvaiges[1] ».

Grimalte s'en retourne alors en Espagne pour annoncer à Gradisse la funeste issue de cette aventure. Elle lui reproche de n'avoir pas su éviter un tel malheur. La haine qu'elle a vouée à Pamphile l'empêche de croire à la sincérité de son repentir. Il t'a trompé, dit-elle à Grimalte : « Qui doubte que, quant il t'a veu partir de son pays, plus joyeux que jamais il ne soit retourné en sa maison? » Ne pense pas, ajoute-t-elle, que je veuille jamais aimer un homme : « Vouldrois-tu que aux mesmes filletz d'icelle Flamette je me misse? » L'amant désespéré repart à la recherche de Pamphile pour s'assurer qu'il n'a pas été joué par lui. Pamphile a bien quitté son palais et Florence. Il s'est caché au fond d'une forêt et, pour le retrouver, Grimalte est obligé de le chasser avec des chiens. Il le prend déchiré déjà par leurs morsures : il a devant lui un homme nu, « mué en saulvaige », aux longs cheveux, à la barbe inculte, à la chair noircie et ridée, où plus rien ne reste de l'ancienne beauté du fier adolescent. Grimalte essaie vainement de le faire parler; il remet contre lui ses chiens : Pamphile toujours reste silencieux; « mais tendrement de ses yeux larmoyoit et de ses mains se frappoit et de ses dentz avecques raige dessiroit sa chair ».

Grimalte pleure devant cette image du désespoir, et

1. Ch. xxxii.

voilà que soudain, gagné par cette fièvre du martyre, soit pour tuer en lui le souvenir de la maîtresse qui le repousse, soit pour se punir de n'avoir pas empêché la mort de Fiammette, il se dépouille de ses vêtements et adopte à son tour la vie sauvage, « mettant ses mains contre terre comme une beste, de la sorte que Pamphile alloit, suyvant ses pas et le prenant pour maistre de son nouveau mestier ».

La nuit tombe sur ce tableau de folie. Un « grief vent froid » se lève qui fait frissonner les chairs, et dans l'épaisse forêt passent des visions terribles : c'est Fiammette expirant dans des supplices atroces, Fiammette brûlant au milieu des flammes de l'enfer, les démons emportant le corps de Fiammette et le montrant à Pamphile d'un air de triomphe.

Cette conclusion plus qu'étrange où le grotesque se mêle au terrible, il semble que les lecteurs français de 1535 n'aient pas consenti à l'admettre. Dans son ensemble le récit de Juan de Flores, avait, quoiqu'il n'eût guère réussi en Espagne, une saveur trop espagnole pour entrer dans le grand courant européen.

Il serait d'ailleurs intéressant de le comparer à la *Fiammette* italienne. On verrait ce qu'un Espagnol de la fin du xve siècle a fait de l'œuvre de Boccace, comment il l'a marquée d'un caractère de rudesse et de cruauté, comment il en a exagéré l'accent douloureux et passionné ; comment, suivant en cela le goût de sa nation, il a traduit les sentiments en images sensibles et en tableaux violents[1] ; comment enfin, et ce n'est que par là

1. Pour nous faire entendre, par exemple, que Grimalte est désespéré de la mort de Fiammette, J. de Flores écrit : Ses yeux pleuraient, sa bouche criait, sa main arrachait sa barbe et ses cheveux, déchirant « des ongles grosses playes en sa chair, tant que le sang couroit jusques à terre ».

qu'il prend l'avantage, il a introduit du mouvement, de l'action dans l'élégie primitive et l'a ainsi inclinée vers le drame.

Mais nous n'avons pas à insister plus longuement sur un ouvrage qui présente surtout un intérêt de curiosité, dont le succès a été médiocre[1] et dont l'influence a été presque nulle. Si nous nous y sommes arrêtés un moment, c'est d'abord parce qu'une traduction de Maurice Scève ne peut nous être indifférente, si nous retrouvons dans sa prose le même effort pénible, compliqué et original que dans ses vers; c'est aussi parce dans la littérature féministe peu d'ouvrages sacrifient si complètement le sexe masculin à l'autre sexe[2], et surtout parce que nulle part on n'a plus nettement écarté de l'amour l'idée de la joie et de la volupté pour n'en considérer que les épreuves et les souffrances : « O fraudulent trompeur Amour, pourquoy est ce que en la tourmente de tes arterees mers tu submerges ceulx qui plus te servent!...[3] »

1. La traduction française n'a été, nous l'avons dit, réimprimée qu'une fois.

2. Des deux hommes, l'un s'inflige une expiation peu en rapport avec sa faute et que le roman ne présente pas cependant comme excessive; l'autre est un vaincu qui se torture sans justice et sans raison.

3. Ch. XXVIII.

CHAPITRE VIII

« La Complainte que fait un Amant contre Amour et sa Dame. »

Quoiqu'il n'ait été introduit en France qu'un peu plus tard, en 1554, à un moment où nous avions déjà au moins un essai original de roman d'analyse, nous ne croyons pas devoir séparer des autres œuvres espagnoles qui ont été connues chez nous le petit livre de Juan de Segura : *Queja y aviso contra Amor*[1].

Cet ouvrage est assurément bien oublié et il paraît même avoir été ignoré de plusieurs des historiens de la littérature espagnole. Il ne nous semble pas cependant que nous puissions le négliger : la traduction qu'en a donnée Jacques Vincent a été assez souvent reproduite[2] et

1. Ce petit livre avait été imprimé à Tolède, en 1548, à Alcalá et à Venise, en 1553, à la suite d'une sorte de roman par lettres, du même auteur, intitulé : *Processo de cartas de amores que entre dos amantes pasaron*. Par une fiction alors assez répandue et destinée sans doute à le recommander aux lecteurs, il est donné comme tiré du grec.

C'est vraisemblablement par l'édition de Venise qu'il fut connu chez nous.

2. Une adaptation très réduite de notre *Floire et Blanchefleur* : *La Historia de los dos enamorados Flores y Blancaflor*, avait été imprimée en Espagne vers 1510. En 1554, Jacques Vincent fait repasser en France cet arrangement espagnol d'un roman français et il y ajoute, en guise de complément, la traduction du roman de Juan de Segura : *Histoire amoureuse de Flores et Blanchefleur s'amye, avec la Complainte que fait un Amant contre Amour et sa Dame*, le tout mis d'esp. en fr. par Jacques Vincent du Crest Arnaud en Dauphiné, Paris, Michel Fezandat, 1554, in-8°,

elle a pu contribuer à répandre chez nous la conception si particulière que l'Espagne s'est faite de l'amour romanesque.

Le titre qu'on a traduit ainsi : *Complainte que fait un Amant contre Amour et sa Dame*, risquerait de nous donner de ce roman une idée assez inexacte. Il y a là bien des plaintes en effet, mais le motif élégiaque n'est que la conséquence d'une action fort compliquée où se mêlent des incidents chevaleresques et — en plus forte proportion — des sortilèges et de la magie. L'astrologie surtout y règne en maîtresse : chaque personnage « tient ses livres » d'observations et les consulte avant d'agir.

C'est pour obéir à un avertissement des étoiles que le roi de Grèce a enfermé sa fille Médusine dans une tour dont « par adjurations, signes et characteres » il a rendu l'enceinte infranchissable. C'est par la volonté des mêmes astres que la sage magicienne Acthelasia a fait apparaître dans un songe à Luzindaro, fils du roi d'Ethiopie, l'image de la gracieuse captive et a ainsi troublé son cœur.

Par la puissance de la « Sage », plus forte que tous les enchantements, Luzindaro traverse l'enceinte magique et voit Medusine. Repoussé par elle, il gémit longuement,

95 ff., ital. — Réimpressions : Anvers, Jean Waesberghe, 1561, in-4° ; — *Id.*, Lyon, B. Rigaud, 1570, in-16, 282 pp. ; — *La Complainte et Advis que fait Luzindaro*, prince d'Æthiopie, à l'encontre d'Amour et d'une Dame, mise du grec en castillan, puis translatee en fr. par Jaques Vincent du Crest Arnaud en Dauphiné, Aumosnier de M. le comte d'Anguien, Rouen, R. du Petit-Val, 1597, in-12 ; — *Id.*, *ibid.*, 1606, in-12.

Je n'ai pas eu sous les yeux cette impression de Lyon, J. Saugrain, 1559, in-16 : *Lamentation et complainte d'un prince d'Albanie à l'encontre d'Amour et sa Dame, contenant en soy la parfaite amitié de deux vrais amans* ; je ne sais donc si cette traduction est celle de J. Vincent. En tout cas, le titre est fautif : le prince d'Albanie (Garinaldo) ne fait que paraître dans les premières pages du roman : l'amant malheureux qui fait sa complainte est le prince d'Ethiopie, Luzindaro.

non sans citer maintes fois Macias l'*enamorado*, et commence déjà à maudire l'Amour.

Il revient à plusieurs reprises, gagne lentement un peu de terrain et enfin réussit à désarmer la rigueur de la princesse. Mais aussitôt commencent pour lui les aventures périlleuses et surnaturelles. Naviguant sur la mer dans une petite barque, il est enlevé par un dauphin et entraîné dans un palais aux portes de cristal où trônent, en face l'une de l'autre, deux divinités adverses : Amour et Repos. — Des palais enchantés paraissent et disparaissent. — Des vaisseaux armés se montrent sur la mer, puis s'enflamment soudain et s'évanouissent avec leurs équipages. — La sage Acthelasia prend la forme d'un chevalier géant pour éprouver la valeur de son protégé et ne se fait reconnaître qu'après avoir échangé avec lui de grands coups d'épée.

Les amants sont enfin unis par le dieu Repos et « sur un lict de fleurs, à la lumiere de deux torches, ils cueillent la jouyssance par eux si long temps desiree ». Ils sont heureux : mais, si chèrement qu'on les ait achetées, les joies d'amour ne durent pas, la destinée en compte jalousement les heures. Sur le point du jour, Acthelasia, les venant trouver sur leur couche fleurie : « Encore, dit-elle, que par mon sçavoir avez esté assemblez en ceste place, je vous prie ne vous asseurer penser jouyr longuement du plaisir où estes à present ».

Ils accueillent sans protestation cette prophétie menaçante : à quoi bon s'indigner contre l'immuable arrêt des Astres ? Ils demandent seulement à la magicienne de leur laisser goûter en toute quiétude leur courte félicité. Acthelasia les transporte alors dans le château où Médusine avait été d'abord enfermée et où « leurs cœurs avoyent esté premierement navrez par le grand Dieu

Cupido »; elle enchante l'enceinte de cette forteresse et les y laisse seuls avec dix damoiselles servantes dont les unes savent sonner d'instruments très harmonieux, les autres « baller si proprement et avec une telle grace que les deux Amans plains de loyauté ne se pouvoyent assez contenter de les regarder ».

Des jours se passent ainsi en des joies très douces que trouble seulement l'idée toujours présente de leur brièveté.

Un soir que la sans pair en beauté Médusine s'entretenait avec son ami dans un verger, au-dessus d'elle vient à voler un aigle noir faisant entendre un cri douloureux. La princesse aussitôt défaille, elle sent que la vie lui échappe : Luzindaro l'emporte pâmée.

Il la dépose sur son lit où elle commence à se plaindre, regardant son parfait ami et lui caressant le visage avec ses blanches et délicates mains : « Ha Seigneur et amy, dit-elle, j'ay merveilleusement grand regret vous laisser en ce lieu solitaire... O mirouer de mes reluisans yeux, je crains plus vostre peine et travail que je ne fay ma prompte fin ». Luzindaro la serre dans ses bras : « Helas! ma Dame, parlez à moy, avant qu'abandonner ce val plain de tristesse et amertume. Tournez vers moy vos resplandissans yeux, parlez à celuy, le cœur duquel se souloit mirer en vostre beauté. » Elle meurt en joignant sa bouche à la sienne.

Luzindaro la recouvre avec un drap d'or, puis il va pleurant dans le verger et il y voit des centaines d'oiseaux qui de leur bec brisaient toutes les fleurs des arbres, les faisaient tomber en terre et les emportaient vers le château. Et quand il retourne dans la chambre de Médusine, il la trouve toute jonchée des fleurs que les oiseaux avaient abattues :

De quoy il receut merveilleusement grand plaisir. Et pensant que son repos seroit plus grand apres qu'il auroit fait le sacrifice, print le corps de sa Dame entre ses bras : puis l'ayant jetté au milieu des roses et des fleurs, on entendit parmy le Palais plaintes fort grandes, lesquelles furent continuees assez longuement.

Alors, par un nouveau miracle, chaque fleur devint une flamme, et ces flammes « eurent telle force qu'en bien peu de temps le corps de la princesse Medusine fust totalement consommé et reduit en cendre. Laquelle fust cueillie par Luzindaro et mise dans un grand coffre d'or, faisant promesse ne s'alimenter et nourrir d'autre chose jusques à la mort. »

Quand vint l'heure de son repas, il écarta toute autre nourriture :

Ains ouvrit son coffre et avec une culiere de fin diamant print de la poudre faite des cendres du corps de l'infante Medusine sa Dame; et avant que la mettre en sa bouche, se print à dire : « O reliquaire, où gist tout mon bien et felicité, donne moy licence prendre substance tant precieuse, afin de pouvoir durer aucun temps, et porter plus aisement la passion grande qui me fait compagnie ». Ce disant le parfait Amant mit les genoux en terre au devant du coffre, et souspirant, mist en sa bouche la precieuse poudre. — Puis ferma le coffre, et faisant desservir veid entrer six Damoiselles accoustrees de noir, lesquelles, portans Harpes en leurs mains, s'approcherent du loyal Amant, qui estoit assis sur le lict de sa Dame, à l'entour duquel commencerent à chanter et sonner, rendans harmonie si fort grande qu'elles endormirent l'Amoureux affligé.

Pendant quelques jours les mêmes cérémonies se renouvellent. Luzindaro perd peu à peu ses forces et bientôt sur lui aussi l'aigle prophétique fait passer l'ombre funeste de ses ailes.

Les Demoiselles cessent alors de sonner de leurs harpes; un grand silence se fait dans le château. Lui,

déjà « perturbé à cause du furieux assaut de la mort », se traîne vers le coffre, prend la dernière pincée de cendre et rend l'âme en la portant à ses lèvres.

Les oiseaux reviennent, portant cette fois en leurs becs des « fioles embrasees ». Le château s'enflamme. Tout brûle jusqu'aux fondements et bientôt il ne reste pas une pierre de ces murs qui avaient abrité quelques heures de parfaite félicité.

Ainsi que la plupart des livres espagnols dont nous avons parlé, le petit roman de Juan de Segura nous paraît surtout intéressant comme œuvre de transition. Comme la *Prison d'Amour* dont il se rapproche en certains passages [1], il tient encore par sa partie aventureuse à la littérature du Moyen Age; il y tient aussi par cet abus du merveilleux et de la magie dont le goût d'ailleurs est encore très loin de disparaître. D'autre part, quelques tendances nouvelles s'y font jour.

L'amour y garde son caractère douloureux, mais c'est dans un décor poétique et par des moyens d'un art déjà assez raffiné qu'en sont représentées les tristes images. La passion ne s'y refuse pas quelques satisfactions matérielles, mais elle tend visiblement à devenir plus délicate : il lui faut, pour qu'elle s'épanouisse, de la solitude, du silence, un cadre harmonieux et choisi. Cette passion, elle est encore ennoblie et purifiée par la foi qu'elle a en elle-même, par l'idée pétrarquiste que rien n'est plus fort, plus éternel qu'un bel amour. Au moment de mourir, Médusine dit à Luzindaro :

Je vous prie, mon seigneur et amy, estre constant et vous consoler : car encore que mon corps meure, mon ame sera tousjours

1. Particulièrement dans la conclusion. On se rappelle que Leriano se laissait aussi mourir de faim.

enveloppee de vostre amitié, comme imprimee, insculptee et gravee en vostre cœur.

Enfin, ici comme dans la *Prison d'Amour*, l'exaltation de la femme est poussée aux dernières limites : elle devient, non plus métaphoriquement, mais réellement une divinité [1]; on l'adore selon des rites. Rien de plus significatif à ce point de vue que le cérémonial quasi-religieux suivant lequel Luzindaro communie avec la « substance tant precieuse » des cendres de sa maîtresse, prosterné devant le coffre d'or comme devant un autel.

Cette conception dévote et mystique de l'amour (qui chez elle d'ailleurs n'exclut par la sensualité), elle restera toujours particulière à l'Espagne. Mais si, dans sa forme exagérée, elle n'a pas été admise par les autres nations, il n'est pas impossible qu'elle ait servi à y accroître ce respect de la femme sans lequel il ne semble pas qu'il puisse y avoir de littérature sentimentale.

1. Déjà dans la *Prison d'Amour*, Leriano, argumentant pour la défense des Dames, exposait cette idée, souvent reprise par les néo-platoniciens, que l'amour humain emprunte quelque chose de la beauté de l'amour divin vers lequel il nous achemine :

« La huytiesme raison est pource qu'elles nous font contemplatifz, car tant nous adonnons a la contemplation de la beaulté et grace de celle que aymons et tant pensons a la nostre passion que, quant cherchons contempler celle de Dieu, tant tendres et ouvers avons les cueurs qu'il semble que en nous autres mesmes recevons les playes et les tourmens siens. Dont se congnoist que par cecy nous aydent a acquerir perpetuelle beatitude. » (Ed. de 1526, f° 77, *b*).

CHAPITRE IX

Les Œuvres françaises : « Les Angoisses douloureuses » d'Hélisenne de Crenne.

Nous avons essayé de montrer en quel sens s'étaient exercées, sur le point qui nous intéresse, les influences de l'Italie et de l'Espagne : l'Italie apportant les premiers essais de nouvelles sentimentales et même en donnant dans la *Fiammette* un modèle déjà remarquable; l'Espagne rendant ces histoires du cœur plus acceptables au goût contemporain par le cadre chevaleresque ou merveilleux qu'elle leur conserve; — la païenne Italie disant la beauté de la grande passion, en faisant le but de la vie, l'élevant au-dessus des lois et des conventions humaines, l'enveloppant d'une atmosphère de volupté tragique : la pieuse Espagne peignant de sombres couleurs l'avenir de toute tendresse humaine, faisant de l'amour un martyre, exaltant le sacrifice, entourant la femme d'un respect dévotieux et, pour qu'elle soit plus digne d'un tel culte, la parant d'une pudeur ombrageuse et raffinée[1].

1. Il est à remarquer que, dans quatre des romans espagnols que nous avons analysés, les héroïnes sont des jeunes filles. Dans le cinquième, Juan de Flores a représenté l'amour adultère, mais d'après Boccace, et avec l'intention assez apparente de tirer du châtiment des coupables une leçon édifiante.

Ces influences se sont prolongées pendant tout le XVI[e] siècle par les traductions tant de fois réimprimées : nous en retrouverons plus tard les traces manifestes. Mais les unes et les autres se marquent déjà dans les premières œuvres françaises qui peuvent être classées dans le genre sentimental.

Il est difficile de savoir qui fut au juste Hélisenne de Crenne. On croit qu'elle naquit au village de Mailly, près de Doullens en Picardie[1], qu'elle vint à la Cour de François I[er], et l'on peut conclure d'une lettre de Claude Colet[2] qu'elle vivait encore en 1550.

Un des rares témoignages que nous ayons sur elle est celui de François de Billon dans son *Fort inexpugnable de l'honneur du Sexe Femenin*[3] : « La Picardye ne reçoit peu d'honneur par l'esprit merveilleux de sa fille Helisenne, les compositions de laquelle sont si souvent es mains des François se delectans de prose, qu'il n'est besoin en faire autre discours[4]. » Du Verdier nous apprend, d'autre part, qu'elle avait traduit les quatre premiers livres de l'*Énéide* et dédié sa traduction à François I[er][5].

1. Dans la *Biographie du département de la Somme*, parue en 1837, t. I, p. 209, Durevel a reproduit, à la suite d'une courte notice, un portrait d'Hélisenne « que l'on conserva longtemps, dit-il, au château de Mailly » (le château a été détruit et le portrait a disparu). On peut trouver quelques renseignements sur le personnage dans l'ouvrage de l'abbé Gosselin, *Mailly et ses seigneurs*, p. 305 et suiv. Je dois ces indications à l'obligeance de M. G. Durand, archiviste du département de la Somme. — J'ai retrouvé à la Bibliothèque Nationale (cabinet des titres, P. O., n° 925) des actes relatifs à une famille de Crennes pour une période qui s'étend du 19 juin 1409 au 26 juillet 1497.

2. *Epistre* datée du 15 mars 1550, à la fin de l'édition des ouvrages de cette dame donnée par Claude Colet à cette date, Paris, Groulleau, in-16.

3. Paris, Jan d'Allyer, 1555, in-4° ; — dans la « Tour d'invention et composition des Femmes », f° 35, b.

4. Dans la suite, de Billon cite le livre de Madame Hélisenne « touchant les Angoisses amoureuses ».

5. Publiée, dit-il, à Paris, 1541, f°.

Ses œuvres personnelles suffiraient d'ailleurs à nous convaincre qu'elle avait entretenu un long commerce avec l'antiquité, tant par les allusions et souvenirs qui y abondent que par les emprunts indiscrets qu'elle a faits au latin pour enrichir son vocabulaire[1]. Il faut ajouter son nom à celui des femmes très cultivées qui furent la parure de notre Renaissance.

Dans une de ses lettres elle réclame pour les dames la liberté de « monstrer leurs louables œuvres ». Elle donna elle-même l'exemple : en dehors de sa traduction de Virgile elle publia un roman, un recueil d'*Epistres*[2] et *le Songe de Madame Helisenne*[3], opuscule intéressant sur lequel nous reviendrons plus tard.

Le roman a été imprimé pour la première fois en 1538 sous ce titre : *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours contenant troys parties composees par dame Helisenne de Crenne laquelle exhorte toutes personnes à ne suyvre folle amour*[4]. C'est une œuvre considérable à plus d'un égard : c'est la première en France qui — au moins dans son développement le plus important — se classe

1. Claude Colet s'est appliqué à éliminer dans l'édition de 1550 quelques-uns de ces latinismes (Cf. à la fin du volume la note adressée par lui aux nobles demoiselles M. et F. de N., où il leur rappelle qu'à leur demande il a pris soin « de rendre en nostre propre et familier langage les motz obscurs et trop aprochant du latin ».)

Il ne faut naturellement accorder aucune créance à cette opinion d'Est. Pasquier (*Lettres*, livre II, lettre 12, éd. de 1619, t. I, p. 106) : Nous pouvons, dit-il, nous aider du grec et du latin, mais « non pour les escorcher ineptement comme fit sur notre jeune aage Helisaine dont notre gentil Rabelais s'est mocqué fort à propos en la personne de l'escolier Limosin ». D'abord, comme on le verra par nos citations, la rédaction originale de la dame de Crenne n'est pas si difficile à entendre; d'autre part, en 1538, date de la première édition des *Angoysses*, le 1er livre de *Pantagruel* était déjà imprimé.

2. *Epistres familieres et invectives*, Paris, D. Janot, 1539, in-8°.

3. Paris, D. Janot, 1540, 80 ff., in-8°.

4. Paris, D. Janot, in-8°, 212 ff., fig. [Privil. du 11 sept. 1538].

nettement dans le genre sentimental. Il vaut donc la peine de s'y arrêter.

La première partie, celle qui va nous occuper, s'annonce ainsi : *Commencement des angoysses amoureuses de Dame Helisenne endurees pour son amy Guenelic*. L'auteur, on le voit, se représente elle-même comme héroïne de cette histoire. C'est une confession, qu'elle veut complète; elle fait remonter jusqu'aux premières années de sa jeunesse sa biographie plaintive :

> O que a juste cause je doibs mauldire l'heure que je nasquis : las je fuz nee en maulvaise constellation : je croys qu'il ne estoit Dieu au ciel, ne Fortune en terre pour moy [1].

Elle perdit de bonne heure son père, qui était de très noble maison; fille unique, elle fut soigneusement élevée par sa mère qui prit un singulier plaisir à la faire instruire en bonnes mœurs et honnêtes coutumes de vivre. On la maria, à onze ans, à un jeune gentilhomme d'une province fort éloignée. Il lui était très agréable et elle était son seul plaisir [2]. Elle n'avait alors qu'un souci, celui de sa santé qui était débile, parce qu'elle « avoit esté mariee en trop jeune aage ».

A treize ans, elle était si bien faite et si bien proportionnée qu'elle surpassait toutes les autres femmes en beauté de corps : « Si j'eusse esté aussi accomplie en beaulté de visaige, je m'eusse hardiment osé nommer des plus belles de France ». Les galants arrivèrent bien vite et le mari s'aperçut qu'il aurait besoin de faire

1. Éd. de 1541 (non foliée), Partie I, ch. I. — Cf. *La Fiammette*, I : « O journee mauldicte et plus que nulle aultre à moy malheureuse et detestable, que quand je nasquis. »

2. *Fiammette*, I : « J'estois tout le seul bien de mon gentil et jeune mary, et ainsi autant bien dignement l'aymois comme il m'aymoit. »

bonne garde. Ayant su que le roi était venu séjourner dans les environs, il prit soin d'éloigner sa femme, « congnoissant qu'impossible eust esté de resister contre ung tel personnage ».

Hélisenne cependant continuait de vivre en bonne réputation et chasteté louable : « Jamais, dit-elle, pour homme que j'eusse veu (combien qu'il fust accomply en don de grace et de nature) mon cueur n'avoit varié ».

Mais, pour son malheur, elle fut obligée de se rendre avec son mari, à l'occasion d'un procès, dans une cité voisine. Pourquoi y allai-je? dit-elle :

Pleust à dieu que j'eusse eu la science de la troyenne Cassandra !... Helas je me feusse conservee des infiniz regretz qui journellement pullullent en mon triste cueur, mais je croys que c'estoit predestination divine, par ce que je congnoys que serviray d'exemple aux autres [1].

Hélisenne arrive à la ville de joyeuse humeur, sans se soucier beaucoup du litige. Le premier jour se passe en récréations. Le lendemain, levée de bonne heure, elle s'avise, tout en s'habillant, de regarder par la fenêtre et elle remarque un jeune homme qui passe dans la rue. Il était de belle tournure, de physionomie avenante, assez honnête en son habit : il avait les cheveux bouclés, et pas de barbe encore, ce qui « estoit manifeste demonstrance de sa gentille jeunesse ».

Apres l'avoir trop que plus regardé, retiray ma veuë : mais par force estoye contraincte retourner mes yeulx vers luy.

Elle ajoute :

O mes dames, je vous exore et prie que vueillez considerer la

1. I, ch. II.

grande puissance d'amours, veu que jamais je n'avois veu ce personnage [1].

D'ordinaire, « amours viennent par continuelle frequentation » : ici le coup est subit et irrésistible [2]. Hélisenne se promet pourtant d'être ferme, de ne pas se laisser vaincre, de ne pas quitter « la belle sente » du mariage « remplie de fleurs odoriferentes » pour « prendre le villain chemin, ord et fetide », et, afin de fortifier sa volonté, elle se remémore « plusieurs hystoires, tant antiques que modernes, faisant mention de malheurs advenuz par avoir enfrainct et corrompu chasteté » : celles de Pâris et d'Hélène, d'Eurial et de la belle Lucrèce, de Lancelot du Lac et de la reine Guenièvre, de Tristan de Cornouaille et de la reine Yseult. Mais elle est trop possédée « de l'appetit sensuel » pour profiter de ces leçons. Elle sent bien vite que « de resister les puissances luy sont ostees [3] », et alors, par un mouvement naturel, elle commence à penser, avec une complaisance indulgente, aux jeunes dames et demoiselles, ses compagnes, « qui ont bruyct d'avoir quelque amy » et qui « vivent en joye et en liesse »; cette pensée la réconforte, puisque « qui peche avec plusieurs, il n'est pas digne de si tres grande reprehension ». Elle se promet d'ailleurs de « nourrir amour tacitement en son cueur », sans le laisser deviner à personne [4].

1. *Fiammette*, I : « O dames pitoyables, qui pourroit croyre estre possible que en ung moment ung cueur peust estre si fort alteré ? »

2. *Fiammette*, I : « J'ay ouy dire plusieurs fois que aux aultres le commencement d'amour vient de legiers plaisirs, qui apres qu'ilz sont nourriz par longues et continuelles pensees accroissent et augmentent leur force : a moy n'est ainsi advenu. »

3. *Fiammette*, I : « Toute ma pensee et volunté est possedee et seignoriee par le dieu d'amours, et y a grand danger de vouloir resister a sa puissance et domination. »

4. *Fiammette*, I : « Finablement feiz en moy mesme resolution que si

Après une nuit fort troublée de « vaines et infructueuses pensées », elle s'habille en hâte, le matin, pour courir à la fenêtre : elle revoit celui qui était déjà « le vray possesseur et seigneur de son cueur ».

Alors je commençay à user de regardz impudicques, delaissant toute craincte et vergongne, moy qui jusques à ce temps avois usé de regardz simples et honnestes. Il avoit aussi ses yeulx inseparablement sur moy[1]....

Le mari d'Hélisenne s'étonne de voir sa contenance si changée, mais il soupçonne encore si peu la cause de son mal que, désignant lui-même à sa femme le jeune homme qui passe et repasse devant le logis : « Voyez là, lui dit-il, le jouvenceau le plus accomply en beaulté que je veis de long temps : bien heureuse seroit celle qui auroit ung tel amy ».

Ainsi qu'il proferoit telles parolles, mon amoureux cueur se debatoit dedans mon estomach : en muant couleur, du principe devins palle et froide, puis apres, une chaleur vehemente licencia de moy la palle couleur, et devins chaulde et vermeille, et fuz contraincte me retirer.

Cet amour si récent l'absorbe déjà tout entière et déjà devient une angoisse :

Je perdis l'appetit de manger, et de dormir m'estoit impossible[2]. Long seroit à racompter, et difficile, les pensemens que j'avoye : car je croy veritablement que jamais amoureuse ne fut si cruellement traictee en amours[3].

je ne pouvoys chasser amour, au moins le gouverneroys secretement et saigement en mon triste cueur. »

1. I, III.

2. *Fiammette*, I : « Je perdois tout repos, dormir, boire, manger. »

3. *Fiammette*, *Prologue* : « ... A fin que me puissiez congnoistre e juger plus que nul aultre malheureuse. »

Elle est si troublée, ni abstraite, qu'elle n'entend plus les gens qui lui parlent et leur fait répéter plusieurs fois leurs propos[1]. Et tous les jours, dès l'aube, elle a les yeux sur la rue. Le mari s'en aperçoit bien et il observe maintenant que le jeune homme la regarde fort : « Il a ses yeulx immobillement sur vous ». Mais il fait la remarque en souriant et sa confiance en sa femme n'est pas encore ébranlée.

Hélisenne trouve le moyen de se renseigner sur le bel inconnu :

Il estoit de basse condition, dont je fuz merveilleusement marrye : mais la grant fureur d'amours (dont j'estoye possedee et seigneuriee) me offusquoit, et ostoit la congnoissance, en sorte que combien qu'il m'en despleust, l'amour ne diminuoyt.

Le mari, pour mettre fin au manège, décide de changer de logis. « Ainsi nous departismes et allasmes resider en ung autre lieu, assez proche du temple ou l'on faict les divins oracles. »

Mais la fatalité veut que justement dans ce temple, pendant un office, Hélisenne se trouve à côté de son jeune amoureux. Elle est si peu maîtresse d'elle qu'elle laisse trop clairement deviner sa passion :

Je me prins à le regarder sans avoir honte ne vergongne, et ne me soucioye d'ung sien compaignon qui evidemment povoit apparcevoir mes regardz impudicques.

Plusieurs autres rencontres ont lieu dans la même église. Hélisenne a appris que son ami s'appelle Guénélic, et en même temps qu'il a bien les défauts de son

1. *Fiammette*, I : « Mes trop ennuyeulx desplaisirs... me mettoient hors de moy mesmes et, comme esvanouye, me ostoient tout sentement et congnoissance, tellement que ceulx qui me voyoient s'esmerveilloient de si soubdaine mutation. »

âge, qu'il est vaniteux et indiscret; elle sait qu'il a dit d'elle en la montrant : « Ceste dame là est merveilleusement amoureuse de moy : voyez les regardz attrayans de ses yeulx : je presuppose qu'en continuant de poursuyvre, facilement en pourray avoir jouyssance ».

Hélisenne en éprouve un grand chagrin : « Par passionnee fascherie, inclinay mon chef en terre, comme faict une violette sa couleur purpurine quand elle est abbatue du fort vent Boreas ». Mais la pensée que cet amant indélicat risque de la « priver d'honneur » ne peut déjà plus l'arrêter : « Mon cueur estoit tant à luy qu'il n'estoit en ma faculté de le retirer ».

Son mari finit par se rendre compte que le danger est pressant. Alors il perd son sang-froid, il éclate en violents reproches, il menace ; en voulant ramener sa femme, il la pousse à bout : « Je vous asseure que je prendray cruelle vengeance de vostre amy : s'il vous prent envie de le baiser, devant qu'il soit trois jours je vous le feray baiser mort ».

Ces scènes se terminent à l'ordinaire par des tentatives de rapprochement matériel qu'Hélisenne repousse :

Et en me faisant telles remonstrances se aprocha de moy, pour parvenir au plaisir de Venus, mais en grant promptitude me retiray loing de luy et luy dis : « Mon amy, je vous supplie que me laissez reposer : car au moyen des tristesses et angoisses dont mon miserable cueur est continuellement agité, j'ay une debilitation de tous mes membres, en sorte que n'espere plus de vivre, sinon en langueur et infirmité[1]. »

C'est un symptôme très significatif que cette horreur physique. Son mari commence à être pour elle un ennemi : « Mon cueur avoit desja faict divorse et repu-

1. I, v.

diation totale d'avec luy, parquoy tous ses faictz me commencerent à desplaire...[1] »

A partir de ce moment, on voit s'accentuer encore le caractère douloureux de cet amour qui est bien une « angoisse ». Hélisenne ne se lève plus; elle fait fermer les fenêtres de sa chambre, « ne désirant que d'estre solitaire et en lieux taciturnes, comme sont gens contrictz inconsolablement ».

Son mari, qui ne lui permet plus de sortir qu'en sa compagnie, va, un jour, avec elle à l'église. Elle avait fait grande toilette (cotte de satin blanc, robe de satin cramoisi, chef orné de belles bordures et riches pierres précieuses). Elle espérait être vue de son ami[2] : elle le rencontre en effet et il donne une nouvelle preuve de son incivilité. Il faut citer ce passage, car il se termine par un joli mot de tendresse.

Le jeune homme la dévisage, sous les yeux mêmes du mari; il la désigne du geste à ses compagnons :

> Je le regardoye d'ung regard doulx et simple, affin de luy monstrer et exhiber par signes que par sa contenance il causoit une grande doleance en mon cueur : mais pour ce ne differa ses importunitez, car il venoit passer si pres de moy qu'il marchoit sur ma cotte de satin blanc. J'estoye fort curieuse en habillemens, c'estoit la chose où je prenoye singulier plaisir. Mais nonobstant cela il ne m'en desplaisoit : mais au contraire, voluntairement et de bon cueur j'eusse baisé le lieu où son pied avoit touché[3].

Hélisenne cependant fait quelques efforts pour se reprendre : elle arrive à mieux dissimuler sa passion, elle endort ainsi les méfiances de son mari et obtient

1. I, vi.
2. *Fiammette*, I : « Et lors je commençay à aymer riches et triumphans habillemens et diversitez d'abitz, desquelz au paravant ne me challoit, pensant que je luy plairoys plus quand je seroys bien jolyment aornee. »
3. I, vi.

plus de liberté. Elle peut, un jour, se rendre à l'église, accompagnée seulement d'une de ses demoiselles. Guénélic s'y trouve déjà. Pour lui donner facilité de lui parler, elle attend que la foule se soit écoulée. Mais le jeune homme, si hardi de loin, est visiblement troublé de rencontrer aussi inopinément l'occasion longtemps souhaitée : il se contente de se promener de son côté, seul, « tenant son bonnet en sa main » pour faire voir « ses beaux cheveulx tant bien peignez ». Enfin il entre dans une chapelle, elle s'approche, et il lui dit quelques mots, confessant naïvement son inquiétude : « Ma Dame, je crains merveilleusement monsieur vostre mary ». Hélisenne ne s'offense pas de ce manque de bravoure : le son de la voix de son ami a suffi à la troubler : « Je devins palle et me print un tremblement de tous mes membres ». Ils se promettent de s'écrire : il lui donne ses lettres à l'église et elle les reçoit « le plus subtilement » qu'elle peut. L'auteur ne manque pas d'insérer ici le texte complet des billets et des réponses.

La joie d'Hélisenne est maintenant de se retirer dans sa chambre pour relire ces billets. Un matin, son mari la surprend, ayant ouvert la porte « en hurtant du pied par grande impetuosité ». Les lettres sont repandues sur le lit, il les saisit :

Quand il les eut leues, ce luy fut cause d'augmentation de fureur, et fort indigné s'aprocha de moy, et me donna si grant coup sur la face que violentement me feist baiser la terre, dont ne me peuz lever soubdainement [1].

Cet acte de brutalité ne satisfait pas sa colère : elle se manifeste longtemps en gestes et en propos insensés. Hélisenne restée seule, épouvantée par les menaces,

1. I, XI.

songe à se tuer « en se jettant du haut des fenestres en bas ».

Elle reste sept semaines enfermée dans sa maison, surveillée de près, obligée de cacher ses larmes, malade à en mourir. Son mari finit par prendre pitié de sa détresse : pour la distraire il l'emmène à une fête religieuse qui se donne dans un monastère voisin. Mais il ne manque pas de prendre ses précautions. Avant d'entrer, il lui demande : « Je vous prie, dictes moy, s'il advenoit que vostre amy fust dedans ce temple, seroit-il en vostre faculté de pouvoir moderer vostre vouloir et appetit, en sorte que ne useriez des regardz acoustumez? » « Je prie au Createur, s'écrie-t-elle, que au cas que cela me advienne, tygres et loups ravissans lacerent et devorent mon corps. »

Quand je euz ce dict, nous entrasmes dedans le temple. Je commençay à regarder autour de moy.

Je veis grant multitude de peuple, tant hommes que femmes, et entre autres je veis mon amy, et lors combien qu'il me fust prohibé et deffendu de le regarder, je ne peuz dissimuler ne temperer mon vouloir : car sans differer de rompre et enfraindre ma promesse, je le regardoye tres affectueusement, sans reduyre en ma memoire les peines et tourmens que mon mary me faisoit souffrir à l'occasion de luy : mais comme une femme enceincte, laquelle est persecutee de griefves et excessives douleurs devant la naissance de l'enfant, mais incontinent qu'elle voit son fruict, la parfaicte joye et lyesse où elle est reduicte luy faict oublier les peines precedentes : aussi la suavité et doulceur intrinsecque que je recevoye du delectable regard de mon amy me faisoit oublier tous mes travaulx et fatigues preteritz[1].

Au retour elle n'échappe pas à la scène violente qu'elle attendait. Son mari hait maintenant Guénélic d'une haine farouche, il maudit ce « meschant homme remply de iniquité, seminateur de tous maulx » :

1. I, xi.

« Il peult seurement aller par tout : car pour la conservation de ton honneur, je ne le vouldroye aulcunement molester : mais je souhayte le tenir dedans mes boys, à l'heure je useroye de cruelle vindication, en luy faisant tres griefz et innumerables tourmens : puis apres que mon appetit seroit rassasié de le travailler, je te feroye present de son corps tout desrompu et lasseré. »

Et Hélisenne terrifiée demande à Dieu de lui « octroyer la mort » plutôt que de laisser son mari « commettre homicide en la personne de celuy qu'elle ayme[1] ».

Elle n'a d'autre réconfort que les songes où elle voit son ami, entend « ses doulces et melliflues parolles », reçoit ses amoureux baisers : elle déteste le jour dont la venue interrompt « ce dormir plus gracieux » que la veille[2].

Elle écrit : son mari surprend encore ses lettres, court sur elle, l'épée à la main. Attirés par le bruit, des serviteurs le retiennent. Le scandale est grand dans la maison : les demoiselles même d'Hélisenne prennent parti contre elle.

N'ayant péché encore que d'intention, elle est ainsi arrivée au dernier degré de la douleur. A bout de forces, elle se laisse conduire sans résistance dans un petit château nommé Cabasus. Son mari l'y laisse, enfermée dans la plus grosse tour, sous la surveillance de deux demoiselles.

Là s'arrête la première partie des *Angoysses douloureuses*, la seule qui nous intéresse. Les deux autres sont d'un caractère tout à fait différent, et il nous suffira d'en

1. I, XIX.

2. *Fiammette*, III : « Et certes le dormir m'estoit plus gracieux que le veiller... Ce que j'avoys supposé et fainct en veillant..., le dormir le me faisoit croire estre vray... Aultresfois me sembloit estre avecques luy sur la rive de la marine faisant grand joye et feste, et quelques aultres foys me sembloit estre entre ses bras au plaisir accoustumé : mais las! que j'estoys desplaisante quand le sommeil s'en volloit et me laissoit, qui tousjours emmenoit avecques luy celluy qu'il m'avoit presté. »

dire tout à l'heure quelques mots. L'histoire pourrait, en somme, s'arrêter là où nous l'avons laissée et ce premier développement constitue, comme on l'a vu, un véritable roman sentimental.

Il faut d'abord constater que l'influence de la *Fiammette* s'y marque fortement. Nous avons déjà noté quelques rapprochements : on y peut ajouter des ressemblances plus significatives.

D'abord les deux ouvrages se présentent à peu près sous la même forme : ils sont tous les deux une confession, et la confession d'une femme. Deux victimes de l'amour y retracent le tableau de leurs misères, d'une main tremblante, les yeux voilés de larmes. « Je supplie, dit Fiammette, s'il y a au ciel deité qui ait de moy pitié, qu'il luy plaise d'ayder à ma triste memoire et soustenir ma main tremblante à l'œuvre presente[1]. » « Helas, dit Hélisenne, quand je viens à rememorer les afflictions dont mon triste cueur a esté et est continuellement agité par infinitz desirs et amoureux aguillonnemens, cela me cause une douleur qui excede toutes aultres, en sorte que ma main tremblante demeure immobile. » (*Epistre dedicative à toutes honnestes Dames*.

Chacune d'elles se persuade qu'elle est de toutes les femmes celle qui a été le plus cruellement traitée en amours et tire quelque satisfaction de cette pensée. Le meilleur moyen que trouve Fiammette, non de « mitiger, mais plus tost de supporter son mal », c'est que, dit-elle, « compensant toute chose des autres ennuis avec les miens, je delibere outrepasser tout autre de beaucoup[2] ». « O infelice estoille de ma nayssance! s'écrie

1. *Prologue*.
2. Trad. de 1585, VII, 409, *a*. (Le ch. VII ne figure pas dans la première traduction.)

Hélisenne, je croy qu'en ma journee natale tous les dieux contre moy conspirerent : car toutes les peines qui sont particulierement et divisement es miserables, sont en moy[1]. »

Toutes les deux cherchent encore une consolation dans la sympathie des dames amoureuses. Fiammette dit : « Il me semble, nobles dames, qui avez les cueurs en amours plus heureuses que moy, qu'en vous racomptant mon miserable cas et infortune, prendrez de mon malheur quelque compassion[2] ». Hélisenne espère pareillement que ses « extremes douleurs provocqueront les honnestes Dames à quelques larmes piteuses ».

Toutes les deux se flattent de donner par leur exemple une salutaire leçon : « Comme tu le peux bien, dit Fiammette en son adieu à son « petit livret », demonstre tellement mon faict [à celles qui te liront] que, si elles sont sages en leurs amours, elles deviennent tres sages pour obvier aux secrettes embusches et tromperies des jeunes hommes, par la peur de nos maulx[3] ». Hélisenne, en son *Epistre dedicative*, souhaite que « les tres cheres Dames », voyant comme elle a été surprise, apprennent « à eviter les dangereux laqs d'amour, en y resistant du commencement, sans continuer en amoureuses pensees ». Dans un autre passage, cité plus haut : Si j'ai tant souffert, dit-elle, « je croys que c'estoit predestination divine, par ce que je congnoys que serviray d'exemple aux autres ».

Chez toutes deux la passion est un feu soudain, un coup de la destinée. Paisibles jusque-là, aimant leur jeune mari, du jour où elles se sont trouvées en présence de

1. I, ch. xxii.
2. *Prologue*, Prem. trad., f° 2, *a*.
3. Trad. de 1585, VII, f° 452, *a*.

l'inconnu que le sort a mis sur leur chemin, elles se sentent incapables d'échapper à son prestige, elles se rendent sans lutte à sa merci. Fiammette se donne, à la première occasion : l'occasion seule manque à Hélisenne.

Que l'amour ait été pour toutes deux une source de douleurs et d'angoisses, en peut-on douter, puisque c'est justement là le thème essentiel des deux ouvrages? Il est visible aussi que, comme celui de Fiammette, l'amour d'Hélisenne est une fièvre des sens (elle l'avoue plus naïvement que sa sœur italienne quand elle parle de ses regards impudiques, de ses rêves voluptueux) : c'est l'âpre morsure du désir physique dont Vénus définit si bien la force irrésistible dans le premier chapitre du roman de Boccace.

Au point de vue de l'expression des sentiments les deux ouvrages présentent encore des analogies assez frappantes. Cette expression, dans l'un et dans l'autre, paraît assez vite monotone, parce que les sentiments eux-mêmes manquent de nuances. Comme ils atteignent presque dès le début leur paroxysme, toute progression est impossible et la plainte ne peut pas devenir plus émouvante.

Les deux auteurs essaient de réveiller l'intérêt par des procédés analogues. Comme Boccace, la dame de Crenne abuse de la rhétorique et surtout de l'érudition. Pour exprimer, par exemple, l'intensité de sa passion, elle ne trouve pas de meilleur moyen que de la comparer (III, VII) à celle de Démétrius pour Almya, de Léander pour Héro, ou de Jupiter pour Europa. Quand elle veut rendre le dernier degré du désespoir, il faut qu'elle évoque le souvenir de Portia, « qui fina sa vie par avaller des charbons ardens », de Bérénice, « qui se précipita et jetta en bas de la haulte tour de Crete », et

même celui, moins attendu, des « Sagontes et Abidiens qui, craignans Hannibal de Carthage et Philippes roy de Macedone, bruslerent et ardirent leurs biens et maisons et eulx mesmes ». Si d'ailleurs elle est sur ce point un peu plus discrète que Boccace, c'est moins par peur de sembler pédante que par insuffisance de culture et elle s'excuse, comme d'une infériorité, de sa « condition fœminine qui n'est tant scientificque que naturellement sont les hommes[1] ».

Pour la mythologie, l'auteur des *Angoysses* en use autant que Boccace : mais tandis que Boccace la fait volontiers intervenir sous forme de songes ou de visions, Madame Hélisenne l'emploie surtout à colorer d'une teinte poétique certaines réalités de la vie, les phénomènes naturels, les changements de l'heure ou de la saison[2]. Elle confond aussi librement que lui le paganisme et le christianisme. Fiammette, après avoir invoqué Vénus, allait à l'église demander le retour de son Pamphile au « tres grand gouverneur du haut Ciel et general arbitre de tout le monde[3] », puis elle revenait à Jupiter, « tres souverain guide » et au lumineux Apollo[4]. De même Hélisenne cite comme des autorités de valeur égale saint Augustin, « monsieur Sainct Gregoire » et le *Timée* du divin Platon; elle appelle en même temps à

1. I, XXVIII.
2. Par exemple, le matin : « La claire Aurora se separoit du doré lict de l'antique Titon son mary » ou : « Quand l'aurigateur du celeste char ses chevaulx baignez en l'Ocean commençoit à haulcer... » La nuit : « Lors que le temps fust venu que Somnus le cueur de l'homme plus validement assault... » Le printemps : « Au temps que la deesse Cibelé despouille son glacial et gelide habit et vestit sa verdoyante robe tapissee de diverses couleurs... » L'hiver : « Vulturnus, le froid vent venant de Septentrion, estoit annonciateur de l'ivernale froidure et son compagnon Boreas congeloit la liquidité des fleuves descourans... »
3. Ch. IV.
4. Ch. VI.

son secours le Dieu des chrétiens et les divinités de l'Olympe. Elle s'écrie, au chapitre XIX :

« O Eternel, exalté et sublime Dieu, si quelque foys vous plaist ouyr les miserables pecheurs, prestez vostre ouye à ma priere et supplication et ne regardez en mes pechez et iniquitez... O pauvre desolee que je suis, je congnoys et sçay vous avoir griefvement offensé.... O souverain Dieu, je suis certaine que sçavez le secret de mon cueur : car la divine præscience sçait et congnoist tout, sans rien reserver : et voyez que continuellement suis tentee de me vouloir tuer, sans avoir regard à la perdition de ma pauvre ame.... »

C'est un modèle de prière chrétienne et pénitente. Mais au chapitre XXII elle parle « du lieu très formidable où resident Minos et Rhadamanthus » et supplie Charon de monter en sa barque « pour *la* lever de ceste rive et la porter en la sienne qui *luy* seroit plus doulce habitation ».

La première partie des *Angoysses amoureuses* a donc été visiblement composée sous l'influence directe d'une œuvre étrangère. On ne peut nier cependant qu'elle ne représente par certains côtés un effort original et intéressant.

D'abord les deux actions ne sont pas longtemps parallèles : la dame de Crenne n'a suivi de près que les deux premiers tiers du premier chapitre de la *Fiammette*; la situation des deux amoureuses devient ensuite toute différente. Fiammette, sans rencontrer d'obstacles, jouit de l'amour de Pamphile : elle n'a plus ensuite qu'à se plaindre de son inconstance. Au contraire, la passion d'Hélisenne ne sera jamais satisfaite, elle ne pourra se manifester qu'en regards, en attitudes, parfois en quelques lettres ou en quelques brefs propos; ces manifestations même seront toujours pour elles péril-

leuses, elles seront des occasions de conflit avec un mari averti, vigilant, qui usera de tous les moyens qu'il a de préserver son honneur. Ainsi, tandis que dans la *Fiammette* l'action se ralentit dès le départ de Pamphile, se réduit à l'agitation d'un cœur qui ne trouve plus qu'en lui-même des raisons de souffrir, dans les *Angoysses*, au contraire, elle va toujours se renforçant, devient une lutte de plus en plus vive entre des adversaires toujours plus excités, enfin tend vers le drame.

Une autre supériorité des *Angoysses*, c'est qu'on s'y sent plus près de la vie. Cela tient peut-être à ce que cette histoire a été vécue ou est l'arrangement d'une aventure réelle. Il faudrait pour l'affirmer être mieux renseigné que nous ne le sommes sur la biographie de Madame Hélisenne. Et particulièrement il faudrait pouvoir démêler ce qu'il y a de sincère et de personnel, sous le développement littéraire, dans ces *Epistres et Invectives*[1] où elle se plaint de médisances, d'accusations injustes, de mauvais procédés de son mari. Existe-t-il, ce château de Cabasus où est enfermée l'héroïne des *Angoysses*? Ce n'est sans doute pas une circonstance inventée que son mariage si précoce, non plus que ses fâcheuses conséquences. Le monarque galant dont le mari redoute le voisinage ne peut être que François Ier. La dame de Crenne aurait-elle imaginé aussi ce caractère d'amoureux si opposé à l'idéal convenu, de médiocre naissance (nouveauté trop hardie, nous le verrons tout à l'heure, pour le public de ce temps), vaniteux, indiscret, sans courage, mesurant le danger et préoccupé d'assurer sa retraite (cela ne pouvait aucunement se supporter)? Enfin le mari (qu'on se rappelle

1. Paris, 1539, in-8°.

son inquiétude affectueuse quand il voit sa femme si absorbée, si changée, l'effort qu'il fait pour sourire, pour appeler les confidences, ses conseils de sagesse, ses tentatives de rapprochement après les premières scènes, ses violences quand il surprend les lettres, ses propos furieux contre Guénélic, cette frénésie barbare que modère seule la crainte du scandale, enfin sa résolution froide et implacable : la séquestration), un tel mari ne semble-t-il pas avoir été représenté d'après nature [1]? — Hélisenne est aussi, à coup sûr, bien moins littéraire que Fiammette; il est aisé de la retrouver sous la lourde parure érudite dont elle enveloppe ses discours : tantôt véhémente, entraînée par un vertige des sens quand elle va et vient dans sa chambre, « la face palle, l'œil offusqué, vagant comme une servante de Bacchus [2] », tantôt brisée, languissante [3], « inclinant son chef en terre », perdant « sa couleur purpurine, comme la violette abbatue », petit être de désir très fragile, très délicatement féminin. On a l'impression que ce n'est pas seulement son nom que Madame Hélisenne a prêté à son personnage.

On ne peut donc refuser à cette première partie des *Angoysses* le mérite d'avoir assez heureusement associé l'imitation intelligente d'une œuvre de grand art et une observation juste et sincère de la réalité. Elle a encore l'avantage d'être notre premier roman autobiographique, le premier livre français qui puisse s'appeler « le Journal d'un femme ». Avec son action simple et commune, ses péripéties si ordinaires, elle est enfin la première de

1. N'est-il pas bien plus vrai que l'aveugle mari de Fiammette?
2. I, XXI.
3. « O mon corps tant delicat et delié, comment peulx tu souffrir tant de maulx inhumains? » (I, XXIII).

nos histoires où l'on voie reculer la fiction romanesque et passer au premier plan l'élément sentimental.

Il vaut peut-être mieux que l'auteur n'ait pas conservé aux parties suivantes le même caractère : elle se serait forcément répétée et la complainte serait devenue par trop monotone. Les Mémoires d'Hélisenne s'arrêtent à sa captivité, et c'est maintenant Guénélic qui prend la parole.

La dame de Crenne avait bien senti que cet amant ne paraissait pas sympathique[1] et elle savait aussi pourquoi il avait déplu. Dès le début de la deuxième partie elle s'applique, assez gauchement d'ailleurs, à atténuer ces premières impressions. Elle prétend qu'elle s'est trompée ou qu'elle s'est mal expliquée. Il ne faut rien croire, assure-t-elle, des indiscrétions et propos médisants dont je lui avais fait un crime : ce n'étaient que méchants bruits rapportés par « faulx delateurs ». Je l'avais nommé, ajoute-t-elle, homme de basse condition : je ne l'avais dit que « pour ce qu'il n'estoit egal à moy qui avoye en ma posession plusieurs chasteaulx, terres et seigneuries. Je n'entendz point qu'il ne fust noble, toutesfois paouvre gentilhomme estoit : mais ses vertuz l'ont exalté[2] ».

La *Seconde Partie*[3] va nous montrer l'ascension de Guénélic vers Hélisenne : il sera désormais fidèle, tendre, persévérant ; en compagnie de son noble ami Quezinstra il gagnera par maint exploit l'honneur d'être armé chevalier : il combattra des brigands, prendra part à des tournois, à des assauts, à des batailles, voyagera sur mer

1. Peut-être par des lectures qu'elle aurait faite de la Ire partie. Mais pourquoi, dans ce cas, n'avait-elle pas modifié la physionomie du personnage ? On serait tenté de supposer qu'il y a eu une impression séparée — aujourd'hui perdue — de ce premier morceau.

2. *Avant-Propos* de la IIe Partie.

3. *La Seconde Partie des Angoysses douloureuses qui procedent d'amours, composee par Dame Helisenne, parlant en la personne de son amy Guenelic.*

vers des cités inconnues, il reviendra enfin de ces longues aventures plus riche de gloire et de vertus. Nous sommes là en pleine chevalerie : l'élément sentimental n'est plus représenté que par quelques plaintes de Guénélic que des obstacles renaissants tiennent éloigné de son amie. La dame de Crenne a sans doute pensé qu'elle ferait mieux agréer la première partie de son roman en y joignant un complément où seraient ainsi ramassés les épisodes traditionnels des histoires aventureuses. Après avoir excité en « les tres cheres dames » la compassion à laquelle elles sont « naturellement inclinees », elle s'est ensuite adressée aux « gentilz hommes modernes », elle leur a offert le divertissement qui pouvait leur plaire et dont ils étaient susceptibles ; elle s'est flattée de les exciter à son tour « au martial exercice [1] ».

La *Tierce Partie* nous ramène au château de Cabasus où parviennent, après un si long détour, le chevalier Guénélic et son ami Quezinstra. Les deux amants se retrouvent et se racontent leurs histoires ; ils fuient ensemble, sont poursuivis par un gros de cavaliers envoyés par le mari ; il faut en venir au combat. Guénélic et Quezinstra y font merveille. Mais Hélisenne, épuisée par sa captivité, ne peut résister à cette dernière émotion, elle est mourante ; elle prie, elle se repent, elle essaie de consoler son doux ami :

« Je te supplie, lui dit-elle, d'imposer fin à ton grant desconfort en pensant que la clemence divine nous a esté piteuse, puis qu'elle n'a voulu permettre que le peché d'adultere eust esté par nous commis : qui eust esté cause de me faire finer par mort plus infelice que celle que de brief je voys souffrir, laquelle sans timeur [2] recepvray. »

1. *Avant-Propos* de la II[e] Partie.
2. Cl. Colet a remplacé ici dans l'édition de 1550 : *infelice* par *malheureuse* et *timeur* par *crainte*.

Elle ne veut pas renoncer à l'affection de Guénélic, mais elle lui demande de l'aimer autrement, d'un cœur purifié :

« Si jusques à present d'ung amour sensuel tu m'as aymee, desirant l'accomplissement de tes juveniles desirs, à ceste heure de telles vaines pensees il te fault desister. Et d'autant que tu as aymé le corps, sois doresnavant amateur de l'ame, par charitable dilection. Et donne telle correction à ta vie, que le venin de la concupiscence ne te prive de la possession de ce divin heritage qui nous est promis [1]. »

Hélisenne morte, Guénélic dit longuement ses regrets ; puis il pose la plume, car ses forces défaillent.

Quezinstra la reprend pour nous dire comment son ami a été peu à peu s'affaiblissant, consumé par le chagrin, et combien sa fin a été douce : il s'est éteint en bénissant la mort qui allait réunir son âme dolente à celle de sa très chère Dame.

Dans cette *Tierce partie* la tendance didactique et morale est très apparente [2]. Après avoir fait voir dans la Première partie les dangers de « la folle amour », enseigné dans la Seconde le bel héroïsme, l'auteur déclare avoir voulu montrer en cette conclusion [3] par quels moyens l'on peut résister à la sensualité.

1. III, ch. VIII.

2. On y trouverait, par exemple, tout un cours de théologie fait par un ermite à Guénélic et à Quezinstra (souvenir probable du sermon que fait l'ermite à Gauvain, avec tant de symboles et d'allégories, dans la *Tierce Partie* de *Lancelot du Lac*, édition de 1533, f° 75, *b*). On est étonné d'y trouver une condamnation formelle des « heretiques apellez Priscialinistes, lesquels disent que tout homme nay soubz la constellation des estoilles, est regy et gouverné par leurs influences, lesquelles ilz apellent *Fatum* en latin, c'est à dire destinee en Françoys », — alors que dans toute la Première partie des *Angoysses* Hélisenne se dit victime irresponsable du sort et représente son amour coupable comme un effet de « l'infelice estoille de *sa* naissance ».

3. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à une sorte d'épilogue intitulé : *Ample Narration faicte par Quezinstra, en regrettant la mort de son compagnon*

Tel est dans son ensemble ce singulier ouvrage, si peu cohérent dans sa composition, où s'expriment tour à tour, sans craindre de s'opposer, toutes les tendances de cette époque, où ne manquent à coup sûr ni l'expression vive et pittoresque ni le sens du pathétique. Il a plu longtemps[1], et sans doute il aurait été lu plus longtemps encore si dans la suite quelque éditeur intelligent en avait détaché la partie sentimentale des développements chevaleresques et didactiques qui en avaient été d'abord les compléments peut-être utiles, mais qui plus tard parurent alourdir le roman, jetèrent sur toute l'œuvre une couleur d'ancienneté et dissimulèrent ce qu'elle contenait de sincère, de passionné, de vraiment moderne.

Guenelic et de sa Dame Helisenne apres leur deplorable fin, ce qui se declarera avec decoration poëtique. En cette dernière partie, purement païenne et tout à fait inutile, Quezinstra, voyant Mercure volant par les airs avec ses talaires et son caducée et emportant les deux amants défunts au royaume de Proserpine, obtient de lui la permission de descendre vivant « en ces lieux obscurs et tenebreux ». C'est un prétexte pour refaire une description des Enfers d'après le VI[e] livre de l'*Enéide* et pour rapporter une assez brève « altercation » entre Pallas et Vénus que l'auteur reprendra dans le *Songe*.

1. En dehors de l'édition du 11 septembre 1538, citée plus haut, il faut signaler une édition sans lieu ni date in-8°, une autre de Paris, Pierre Sergent ou P. Hermis, 1541, in-8°, une autre de Lyon, à la marque d'Icarus, s. d. [vers 1541], in-8°, 177 ff. A partir de cette date les *Angoysses* figurent dans les *Œuvres complètes* de Ma Dame Helisenne [avec les *Epistres familieres* et le *Songe*]. Paris, Ch. l'Angelier, 1541 et 1543, in-16; — *Id. Le Tout reveu et corrigé de nouveau par elle* [et par C. Colet]. Paris, Est. Groulleau, 1550, in-16, et Ch. l'Angelier, 1551, in-16; Paris, Est. Groulleau, 1553, 1555, 1560, in-16, fig. En tout, dix éditions.

CHAPITRE X

Les « Contes Amoureux » de Madame Jeanne Flore. — « L'Heptaméron ».

C'est encore Boccace que l'on retrouve dans les *Contes Amoureux* de cette Jeanne Flore[1], dont l'identité est encore moins établie que celle de la dame de Crenne; ce n'est pas toutefois le Boccace de la *Fiammette*, mais celui du *Décaméron*.

Ce petit recueil de nouvelles s'adresse aussi « aux nobles dames amoureuses », mais il ne songe guère à les attendrir sur les conséquences douloureuses de la passion, encore moins à les fortifier contre ses prestiges. Bien au contraire il leur enseigne que l'amour est toute joie, qu'il est la loi de nature, que celles qui veulent s'en affranchir, par orgueilleuse chasteté, attirent sur elles par là la colère et la vengeance des dieux.

1. *Comptes amoureux par Madame Jeanne Flore, touchant la punition que faict Venus de ceulx qui contemnent et mesprisent le vray Amour.* Lyon, à la marque d'Icarus, s. d., in-8°, 84 ff., fig. [*Vers* de Madame Egine Minerve aux nobles dames amoureuses. *Epistre* de Jeanne Flore à Madame Minerve, sa chiere cousine. *VII Comptes. Vers* de Jeanne Flore au Lecteur]. [Du Verdier cite une édition de Paris, Poncet le Preux, 1532, in-8°, qui, si elle a existé, est perdue.]

Une édition incomplète sous ce titre : *La Punition de l'Amour contempné, extraict de l'Amour fatal de madame Jeanne Flore.* Paris, Denys Janot, 1541, in-16, n. chiff., fig. [contient la *Dédicace* à Mme Minerve et *IV Comptes* (nos II à V du précédent recueil].

Édit. complètes : *Comptes amoureux...* Paris, Jehan Real, 1543, in-8°; — *Id.* Paris, 1555, in-8°, et Lyon, Benoist Rigaud, 1574, in-16, 301 p.

C'est là la conclusion commune des histoires que se racontent quelques belles jeunes femmes nourries des leçons de la saine antiquité, païennes dans le fond de l'âme, Madame Jeanne Flore, secrétaire de cette compagnie, Madame Égine Minerve, sa cousine, et les dames Mélibée, Hortense, Salphionne, Sapho, Andromède, Briolayne, Méduse, « toutes de bonne grace et sçavoir, toutes, dis-je, de gentille noblesse aornees ».

Madame Mélibée leur dit (Hist. I) comment le vieux Pyralius, « riche homme de la ville de Tholose », ayant fait édifier la terrible forteresse de Chastel Jaloux pour y garder sa très jeune épouse, Madame Rosemonde Chiprine, la bonne déesse Vénus, témoin de son mortel ennui, la fait délivrer par le chevalier Andro qui jouit d'elle, pour se payer de sa peine, tandis que le jaloux mari s'enfuit dans les bois, poursuivi par les Furies, et finalement se pend à un arbre.

Madame Égine Minerve dit (Hist. IV), après Ovide, après Guillaume de Lorris[1] et quelques autres, comment Narcissus finit sa vie pour avoir dédaigné la nymphe Écho. Madame Sapho rapporte (Hist. V) la merveilleuse vision par laquelle fut convertie une trop rigoureuse demoiselle de Ravennes (c'est l'histoire de Nastagio, nouvelle VIII de la Ve Journée du *Décaméron*). Madame Méduse (Hist. III) conte l'aventure « advenue en sa ville » d'une jeune fille accomplie qui, « pauvre mal advisee, consomma la plus part des ses florissants jours dans la hautaineté de son cœur endurci » et « coucha seullette en son lit froid et non accompagnée jusques en l'an vingt-huictiesme de son aage ». Cupido alors s'irrita et « d'une poignante sagette » transperça « ce

1. La mort du « beaus Narcissus » est racontée dans la Ire partie du *Roman de la Rose* (v. 1433-1518).

cœur marbrin, superbe, sauvage et coutumax ». La demoiselle commença à brûler d'atroce façon, « esguillonnee des illecebres desirs et de pruriants appetitz » : les médecins ne trouvèrent d'autre remède à son mal que le mariage, mais comme ses parents eurent la fâcheuse idée de la remettre « aux tremblantes mains » d'un vieillard, sa rage amoureuse tourna à la folie et elle se tua d'un coup de couteau.

Madame Andromède (c'est la IIe nouvelle, la plus importante du recueil[1]) traite de la juste punition que prit Vénus d'une orgueilleuse dame qui ne voulut donner merci à un sien fidèle et loyal amant.

Méridienne, nouvellement mariée au comte Giroante, homme riche et puissant, mais « assez plus vieil qu'il ne luy eust convenu », était d'une « si excellente et esmerveillable beaulté qu'elle eust pu... eschauffer en son amour toutes les statues qui furent jamais erigees au marché à Rome, fut celle du continent Cato... » Quand elle sortait le matin « en ses accoustremens de soye enrichis de pierreries », son corps lumineux et celeste, « tant bien proportionné et composé par nature, maistresse ouvriere », faisait « abbaisser les veües toutes à un coup frappees » et « on debattoit assavoir si les roses rubicondes et vermeilles cueillies sur le point que l'Aurore se lieve avoient si mignonnement coloree sa face ou si le lustre des joues d'elle s'estoit point espandu sur la face desdictes roses ». « A brief dire, rien certes ne luy deffailloit hors seulement doulceur et pitié. »

Le jeune, riche et gracieux gentilhomme Pyrance était

1. Des deux autres contes, l'un, le sixième, est un petit récit chevaleresque et merveilleux (Aventures du vaillant Hélias le Blond); l'autre, le septième, est une histoire de Boccace (la IXe de la IVe Journée du *Décaméron*) : Messire Guillaume de Roussillon faisant manger à sa femme le cœur de son amant; mais elle semble provenir d'une autre source.

d'elle merveilleusement épris, il se lamentait de ses dédains et se nourrissait « d'un continuel mourir ».

Un jour qu'ainsi pleurant il s'est allé asseoir en un verger, voisin du temple de Vénus, « il oyt par le boys les rainceaulx des arbres s'esmouvoir et faire bruyct, et les oysillons redoubler leurs armonieux chantz, et Zephires adonc souffloit si souefvement que la mer prochaine mouvoit ses ondes sans tempester. Puis apperçoit que le boys d'herbes et fleurs est diffusement en un instant tapissé et enrichi ».

Et Vénus paraît « yssant de la mer en la compaignie de son Cupido, qui ça et là par le chemin semoit un millier d'esperances ».

« Le beau Pyrance la salüe reveremment, les genoux à terre : apres en gemissant va dire en ceste sorte : O sacree et immortelle Deesse, laquelle dès mon enfance j'ay tousjours diligemment reveree, pourquoy m'ont vos flambeaulx eschauffé en celle que je sçay que n'aura jamais pitié de mes ardeurs? Vers celle, dis-je, qui ne veult par son haultaineté aymer qui l'ayme ?[1] »

Il se pâme, mais la bénigne déesse le prend entre ses bras et le ranime en baignant son visage d'eau de rose. Elle lui dit qu'elle est venue pour le secourir : elle veut abaisser et punir la comtesse Méridienne comme elle a autrefois puni Psyché pour avoir voulu « equiparer à sa hautesse » les attraits d'une beauté mortelle. En effet, le soir même, elle introduit Pyrance, rendu pour un moment invisible, dans la maison de la jeune femme dont justement le mari est absent. Mais la dame aggrave son crime, c'est-à-dire qu'elle refuse de manquer à la foi conjugale. Pyrance sort, au matin, à l'heure où

1. Éd. de Lyon, s. d., f° 32 *b*.

« l'arondelle commence à chanter son chant flebile », repoussé, bafoué et désespéré : il se tue devant les portes.

Vénus alors ne retient plus sa colère et, le même jour, au moment où, toujours superbe et la face riante, Méridienne longeait le portique du temple, on put voir la statue de marbre de la déesse s'ébranler sur son piédestal et enfin « tresbucher sus la teste de celle qui passoit ».

Le corps de cette femme trop vertueuse fut « dissipé des bestes » tandis que, pendant neuf jours, la ville pleura sur celui de Pyrance ; et depuis ce temps les filles de cette contrée ne se montrèrent plus si superbes, ayant appris par un tel exemple que « c'est chose louable que d'aymer celuy de qui on est aymee ».

Voilà par quels récits, réunies pendant la saison des vendanges dans la maison de campagne de Madame Salphionne, ces belles jeunes femmes parées de noms antiques s'instruisaient à proscrire les gênants scrupules et à mieux goûter la volupté. Le riant jardin où elles tenaient « leur noble consistoire », le riche pavillon de soie tendu au-dessus de leurs têtes, le chant des oiseaux, le murmure d'une fontaine d'eau vive « conduite par petits canaux de la prochaine montagne », les « plantureuses vignes » qui dressaient à l'entour leurs ceps chargés de fruits, tout cela faisait un décor de luxe et de joie. Elles avaient orné leurs blonds cheveux de chapeaux de fleurs odoriférantes : tout en elles respirait cette grâce secrète que Vénus répand sur celles qui se sont données à elle [1]. Elles se sentaient en parfaite communion de sentiments et en parfaite confiance. Si elles

1. « Madame Meduse se dressa et avec une decente mode feminine, là où l'on pouvoit facilement percevoir que vray Amour avoit en son profond cœur allumé l'un de ses delicieux et chaleureux flambeaux... »

« n'avoient encores faict fautes dont elles peussent rapporter peines », elles étaient toutes prêtes cependant à tromper, quand il le faudrait, leurs vieux maris et à « vaquer de tout leur cœur au service du vray amour ».

Seule leur amie, Madame Cebille, s'obstine dans « son acerbe accusation à l'encontre de la sacrosaincte divinité » : elle expiera plus tard, et cruellement, son erreur[1] : pour l'instant, sa résistance ne fait que rendre la discussion plus vive. Au moment où l'intérêt semble faiblir, six gentilshommes lyonnais[2] frappent à la porte et leur présence le ranime. La compagnie ne se sépare qu'à deux heures après minuit : chacun regagne honnêtement sa chambre.

1. Cette punition n'est indiquée que sommairement et d'une façon épisodique dans les *Comptes Amoureux*, mais elle est rapportée avec plus de détails dans l'édition incomplète de 1541, *La Punition de l'Amour Contempné* : les vendanges finies, la dame retourne à la ville et, peu de jours après, cette personne si austère est surprise par son mari « avec ung vieulx, salle, ord et vilain palefrenier ». Il les fait lier tous deux, dos à dos, à une colonne de bois et ils sont ainsi exposés, un jour durant, aux moqueries de tout le peuple.

2. Cette visite des gentilshommes lyonnais venus ainsi en voisins, et aussi certains détails du décor permettent d'affirmer que cet ouvrage d'inspiration italienne est né à Lyon, dans la ville de France que l'Italie avait le plus pénétrée. En tête d'une édition moderne des *Comptes Amoureux* (Turin, J. Gay, 1870, in-16), Paul Lacroix avait suggéré l'idée, au moins bizarre, que ce recueil avait pu être composé « à la cour d'Alençon », dans l'entourage de Marguerite. M. Albert de Rochas, qui a publié en 1888 une adaptation de la Ire Histoire, n'a pas eu de peine à montrer qu'il faut chercher l'auteur et les interlocutrices du petit livre dans le groupe nombreux des muses lyonnaises de ce temps : Claudine du Perron, Claudine, Jeanne et Sibylle Scève, Sibylle et Marguerite de Bullioud, Jeanne Gaillarde, Jeanne Faye, Marguerite de Bourg, Catherine de Vauzelles, Marie de Pierre-Vive, femme du banquier A. de Gondi, sieur du Perron, dont la petite cour était, vers 1540, dans tout son éclat. M. A. de Rochas a cru reconnaître Louise Labé en Madame Salphionne et les raisons qu'il donne sont ingénieuses. Mais il faut évidemment renoncer à cette hypothèse si l'on admet, d'après Du Verdier, que les *Comptes Amoureux* ont paru en 1532 ou même avant : car en 1532 celle qui fut « la belle cordière » ne pouvait avoir au plus que dix-sept ans (M. Ch. Boy, dans ses *Recherches*, place sa naissance entre 1515 et 1524).

Rien de plus naïvement immoral que ce petit livre dont le cadre et l'ordonnance rappellent, on l'a vu, le *Décaméron*, mais qui, par un extraordinaire abus de la mythologie, fait penser aussi à la *Fiammette*.

Les maris y sont aussi maltraités que dans les fabliaux du Moyen Age : ils sont tous vieux, languissants et vilainement jaloux; les portraits que l'on trace de deux d'entre eux sont d'un brutal réalisme[1]. Mais on n'avait guère vu encore d'œuvres aussi contraires à l'esprit du Moyen Age, de protestations aussi vives contre la doctrine qui avait mis le devoir dans le renoncement et le sacrifice, prêché le mépris de la chair. C'était bien l'amour païen qui s'opposait là à la conception chrétienne de l'amour, l'amour païen libéré de ce qu'il avait eu de mystérieux et de redoutable, présenté non plus comme la passion fatale qui perd une Didon ou consume une Phèdre, mais comme une force naturelle, la plus simple, la plus respectable, la plus agréable aux dieux. Un souffle venu de la voluptueuse Italie a inspiré cette œuvre un peu lourde parfois, quelque peu pédante, mais gracieuse souvent et d'une inconscience aimable.

Si les *Contes Amoureux* avaient eu une influence — il ne semble pas qu'ils en aient eu une grande — elle n'aurait certes pas été favorable au développement du roman sentimental, puisque rien n'est moins susceptible d'analyse que l'amour-plaisir : bien au contraire, toute l'opposition qui se fera à ce nouveau genre viendra de ceux qui, comme Mme Jeanne Flore, voudront simplifier l'amour en n'y cherchant que la satisfaction des sens.

1. Le portrait de Pyralius (conte Ier), éd. de Lyon, s. d., f° 4, *a*, — et ff. 43, *b*, 44, *a* : celui d'un hideux vieillard : « yeux ulcerez et rouges, mains tremblantes, haleyne puante et fetide, barbe dure comme le poil d'un vieux asne,... etc. ».

Mais, d'autre part, en proclamant la passion supérieure à toutes les conventions et à tous les contrats, en s'attaquant aux mariages disproportionnés, à « l'impareil mariage[1] » qu'imposent aux filles des parents aveugles et intéressés, en montrant « le fruit qui en vient tant fort amer », en proclamant que « la chose la plus heureuse et amiable de ce monde, c'est de convenir en esgualité d'amour adolescente[2] », la dame lyonnaise a indiqué au futur roman un de ses thèmes préférés.

Pour ces raisons son petit recueil méritait d'être signalé.

*
* *

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur une autre œuvre inspirée, elle aussi, par le *Décaméron*, dont la valeur pourtant est bien supérieure et dont les tendances sont d'ailleurs très différentes. Il est difficile de ne pas citer ici l'*Heptaméron* de la reine de Navarre[3] : mais il est assez connu pour qu'on puisse se contenter de dire sommairement par quels points il se rattache à notre sujet.

Il faut d'abord constater qu'on n'y trouve guère de nouvelles où l'analyse et le jeu des sentiments soit le principal élément d'intérêt. La xe (l'histoire de Floride et d'Amadour) a certainement un fond sentimental, mais associé à beaucoup d'affaires d'État et de famille); la xixe, dont la conclusion est si édifiante, n'est qu'une esquisse; on peut en dire autant de la xxive (Elisor et la

1. Conclusion du viie conte.
2. Cf. Édit. de Lyon, s. d., f° 46, *a*, et éd. de 1574, f° 148.
3. Édit. incomplète et fautive donnée par P. Boaistuau en 1558. Paris, Gilles Robinot, in-4°, sous ce titre : *Histoire des amans fortunez*. Édit. imparfaite encore de Gruget en 1559, l'*Heptaméron des nouvelles*... Paris, V. Sertenas, in-4°.

Reine de Castille), où l'attitude de la reine reste étrange et son intention énigmatique; l'aventure de la Dame du Vergier (LXXe nouvelle) est surtout une « Histoire tragique » et c'est d'ailleurs le seul récit pour lequel Marguerite déclare expressément s'être inspirée d'un livre antérieur : le roman « escript en si viel langaige » de la châtelaine de Vergi[1].

Presque toutes ces histoires sont prises de la vie contemporaine : ceux qui les rapportent en ont été les témoins ou les ont recueillies de ceux qui les ont vues[2] ou ont « faict inquisition veritable sur le lieu[3] »; les noms seuls sont changés « pour ce que c'est de si fresche memoire qu'on auroit paour de desplaire à quelcuns des parens bien proches[4] ». Ce sont des faits-divers bien choisis, des documents destinés à confirmer une thèse. Ce qui les a fait préférer à d'autres, c'est le caractère dramatique, ou piquant, ou comique de l'aventure. On pose les situations, on n'a pas le temps d'étudier en détail le progrès des sentiments ou les conflits de ces sentiments.

Il est remarquable toutefois que dans les nouvelles de quelque étendue les motifs des actions sont presque toujours indiqués. Dans le conte cité plus haut, le XXIVe, quand Elisor fait à la reine de Castille, qui n'y paraît pas insensible, l'aveu d'un amour qu'il a caché pendant sept ans et qu'elle lui impose comme épreuve un éloi-

1. Elle a connu cette histoire, non par le délicat poème du XIIIe siècle, mais par la rédaction en prose du XVe, aujourd'hui perdue.

2. Nouvelle XXXII.

3. Nouvelle V. — Cf. Nouv. VII : « J'en diray une d'un personnaige qui estoit bien de mes amys. » Nouv. IX : « Je vous allegueray ce qui advint il n'y a pas trois ans. » Nouv. X : (Mon histoire, si belle et veritable) « combien que je ne l'aye veue, si m'a-elle esté racomptee par un de mes plus grands et entiers amys... », etc.

4. Nouvelle IV.

gnement de sept autres années, si on ne justifie pas, comme nous l'aurions souhaité, cette détermination singulière, on nous en propose du moins des explications : « La Royne, ou pour se monstrer autre qu'elle n'estoit, ou pour experimenter à la longue l'amour qu'il luy portoit, ou pour en aymer quelque autre qu'elle ne vouloit laisser pour luy, ou bien le reservant, quand celluy qu'elle aymoit feroit quelque faulte, pour luy bailler sa place, dist, d'un visage ne courroucé ne content[1]... » Il n'en est pas ici comme dans la fiction pure où l'auteur règle à sa guise l'évolution des sentiments, pourvu qu'il respecte la logique et la vraisemblance. Ici les faits sont donnés; on ne s'interdit pas de les arranger quelque peu, mais, en somme, ils ne sont significatifs qu'à la condition d'être exacts dans leur fond. Le problème est de reconstituer leurs antécédents et de deviner leurs mobiles; on peut se tromper, mais on cherche, et ces essais d'explications, qu'on n'avait pas rencontrés jusque-là dans la nouvelle française, marquent un progrès certain de l'analyse.

Le progrès de l'expression n'est pas moins manifeste. Telle nouvelle ne vaut que par là. Une jeune fille de seize ans, belle-sœur d'un sommelier de François, encore duc d'Angoulême, brûle pour lui d'un amour tendre et respectueux; le prince ne peut rien obtenir d'elle, « quelque poursuite qu'il en fasse » : « par quoi congnoissant son honnesteté il laisse son entreprinse ». Un tel exemple de chasteté est assurément digne de tout éloge : mais qui se souviendrait de la vertu de cette pauvre fille si Madame Marguerite, qui l'avait connue,

1. Éd. Jannet, t. I, p. 238.

n'avait mis en sa bouche cette déclaration si noble, si ferme et si touchante qu'on peut lire en la nouvelle XLIIe :

Je ne suis point si sotte, Monseigneur, ne si aveuglee que je ne voie et congnoisse bien la beaulté et graces que Dieu a mises en vous, et que je ne tienne la plus heureuse du monde celle qui possedera le corps et l'amour d'un tel prince. Mais de quoy me sert tout cela, puisque ce n'est pour moy ne pour femme de ma sorte, et que seullement le desirer seroit à moy parfaicte folye? Quelle raison puis-je estimer qui vous faict adresser à moy, sinon que les dames de vostre maison (lesquelles vous aymez, si la beaulté et la grace est aymee de vous), sont si vertueuses que vous n'osez leur demander ne esperer avoir d'elles ce que la petitesse de mon estat vous faict esperer avoir de moy? Et suis seure que, quand de telles personnes que moy auriez ce que demandez, ce seroit ung moïen pour entretenir vostre maistresse deux heures davantaige, en luy comptant voz victoires au dommaige des plus foibles. Mais il vous plaira, Monseigneur, penser que je ne suis de ceste condition. J'ay esté nourrye en vostre maison où j'ay apprins que c'est d'aymer : mon pere et ma mère ont esté voz bons serviteurs. Parquoy, il vous plaira, puisque Dieu ne m'a faict princesse pour vous espouser, ne d'estat pour estre tenue à maistresse et amye, ne me vouloir mectre en rang des pauvres malheureuses, veu que je vous desire et estime celluy des plus heureux princes de la chrestienté. Et, si pour vostre passe temps vous voulez des femmes de mon estat, vous en trouverez assez en ceste ville, de plus belles que moy sans comparaison, qui ne vous donneront la peyne de les prier tant. Arrestez-vous doncques à celles à qui vous ferez plaisir en acheptant leur honneur, et ne travaillez plus celle qui vous ayme plus que soy-mesme. Car, s'il falloit que vostre vie ou la mienne fust aujourd'huy demandee de Dieu, je me tiendrois bien heureuse d'offrir la mienne pour saulver la vostre, car ce n'est faulte d'amour qui me faict fuyr vostre presence, mais c'est plus tost pour en avoir trop à vostre conscience et à la mienne : car j'ay mon honneur plus cher que ma vie.

Cet exemple nous conduit à une autre remarque. Dans la Troisième Journée on parle des « dames qui n'ont cherché que l'honnesteté dans leurs amours »; dans une partie de la Cinquième on traite « de la vertu des

filles et des femmes ayant eu leur honneur en plus grande recommandation que leur plaisir ». Une des interlocutrices, Parlamente, en qui la reine de Navarre s'est probablement voulu représenter elle-même, expose (dans le commentaire de la XIXe nouvelle) la théorie de l'amour platonicien :

J'appelle parfaicts amans ceulx qui cherchent en ce qu'ilz aiment quelque perfection, soit beaulté, bonté ou bonne grace; tousjours tendans à la vertu, et qui ont le cueur si hault et si honneste qu'ilz ne veulent pour mourir mettre leur fin aux choses basses que l'honneur et la conscience reprouvent; car l'ame, qui n'est créee que pour retourner à son souverain bien, ne faict, tant qu'elle est dedans ce corps, que desirer d'y parvenir[1].

Nous aurons l'occasion de revenir sur l'influence de ces doctrines platoniciennes qui de 1540 à 1549 (c'est dans cet intervalle qu'a été composé l'*Heptaméron*) ont commencé à prendre en France de l'autorité et que Madame Marguerite a appuyées, on le sait, de son patronage : il nous suffit pour le moment de constater que si certaines parties de l'*Heptaméron* rappellent encore la verve railleuse, irrespectueuse et même la crudité des fabliaux[2], on commence à s'y faire de l'amour une idée plus grave et plus haute. Il reste encore dans la plupart des cas une puissance capricieuse et tyrannique : « Je sçay que le cueur de l'homme est si peu à son com-

1. Un peu avant Parlamente a exprimé l'idée, déjà rencontrée dans la *Prison d'Amour* (cf. plus haut, p. 98, *n.* 1), que l'amour terrestre est à l'égard de l'amour divin comme une transition nécessaire : « Encores ay je une opinion, que jamais homme n'aymera parfaictement Dieu qu'il n'ait parfaictement aymé quelque creature en ce monde. » (Éd. Jannet, t. I, p. 186.)

2. Cet esprit du passé est particulièrement représenté par Hircan, brutal et souvent cynique, quoique très grand seigneur (sans doute, Henri d'Albret, deuxième mari de Marguerite).

mandement qu'il ne le faict pas aymer et haïr où il veult »; mais on admet — cela est beaucoup — que l'effort d'une volonté raisonnable puisse, en des âmes privilégiées, le dégager de ses éléments impurs et le concilier avec la vertu[1].

Enfin, à un autre point de vue, par les discussions où s'explique le sens et se précise la portée des histoires, l'*Heptaméron* peut être considéré comme un manuel de conversation civile. Il nous donne l'idée (une idée sans doute un peu trop favorable) de ces entretiens mondains qui commencent alors à rapprocher les deux sexes et où le sexe faible prend l'avantage[2], qui égalisent les conditions[3], que les gentilshommes s'accoutument à préférer aux plaisirs de la chasse à courre et de la « vollerye », les femmes aux danses et aux musiques, qui deviennent le plus honnête des exercices et des passe-temps. Assurément l'observation morale y est encore peu subtile, on n'y manie pas aisément les idées générales, on éprouve souvent le besoin de prendre un point d'appui dans la

1. Voyez, par exemple dans la XXIe nouvelle, qui est une sorte de petit roman sentimental, avec quel soin Rolandine, qui a si grande affection pour le gentilhomme bâtard et lui promet mariage à l'insu de son père, se préoccupe de préserver son honneur et sa chasteté : « Mais, à fin que vous congnoissiez que l'amitié que je vous porte est fondee sur la vertu et sur l'honneur, vous me promecterez, si j'accorde ce mariage, de n'en pourchasser jamais la consommation que mon pere ne soit mort ou que je n'aye trouvé moyen de l'y faire consentir. » — Voyez aussi avec quelle fermeté et quelle délicatesse Longarine (à la fin de la Xe nouvelle) oppose aux devoirs de l'honneur mondain les obligations qu'une âme distinguée a vis-à-vis d'elle-même : « Quand tout le monde me diroit femme de bien, et je sçaurois seule le contraire, la louange augmenteroit ma honte et me rendroit en moy-mesme plus confuse; et aussi, quand il me blasmeroit et je sentisse mon innocence, son blasme tourneroit à mon contentement... »

2. « Ma dame, dit Saffredent (conclusion de la Xe nouvelle), quand noz maistresses tiennent leur rang en chambres ou en salles, assises à leur ayse comme noz juges, nous sommes à genoulx devant elles... »

3. « Au jeu, dit Hircan (*Prologue*), nous sommes tous esgaulx. »

réalité ; la langue aussi se trouve encore inhabile à rendre les nuances délicates. Mais l'impulsion est donnée : le mouvement pourra s'interrompre, pendant les périodes les plus agitées des guerres civiles; il ne manquera pas de reprendre aux heures de tranquillité.

CHAPITRE XI

« L'amant ressuscité de la mort d'amour. »

En 1555, trois ans avant que Pierre Boaistuau fît imprimer sous le titre d'*Histoire des Amans fortunez* la première édition de l'*Heptaméron*, avait paru un roman dont l'importance est à notre point de vue assez considérable : L'*Histoire de l'Amant ressuscité de la mort d'amour*[1]. Nous ne savons rien de l'auteur qui s'est dissimulé sous le pseudonyme de Théodose Valentinian. Il était problablement dauphinois et né à Valence; il est possible qu'il ait été magistrat ou jurisconsulte (il cite fréquemment des ouvrages de droit, vante l'éloquence qu'il juge supérieure aux armes). Il était en tout cas fort cultivé et l'on peut voir par les digressions qui abondent dans son livre qu'il avait beaucoup lu et même réfléchi sur la philosophie, sur la morale, sur l'organisation de la société, sur l'histoire ancienne et sur l'histoire de France.

Ces digressions interminables et passablement pé-

1. *Histoire de l'Amant ressuscité de la mort d'amour*, compris en cinq livres, par Theodose Valentinian Françoys. — *Assez tost, si assez bien.* — Lyon, M. Roy et Loys Pesnot, 1555, in-4°. [Dédic. de l'auteur à « sa Marguerite », où il énumère toutes les dames qui ont illustré le nom de Marguerite]. — *Id.*, *ibid.*, 1557 et 1558, in-4°; Paris, Cl. Micard, 1572, in-16, et 1580, in-16. Rééd. à Lyon, 1626, in-8°, sous ce titre : *Les Angoysses d'Amour*.

dantes, appuyées de textes cités dans la marge[1], elles n'étaient pas pour déplaire aux contemporains, mais elles ont sans doute rebuté les lecteurs modernes et l'*Amant ressuscité de la mort d'amour* est aujourd'hui plus oublié encore que les *Angoysses douloureuses*.

Le roman est précédé d'un Prologue et ce Prologue est assez étrange. Craignant peut-être que son action centrale ne parût trop simple et trop nue, l'auteur a essayé d'introduire par là un peu d'aventure et de piquer la curiosité.

Théodose raconte que, tandis qu'il parcourait le monde, recherchant la conversation des doctes et complétant son instruction, son vaisseau fut surpris par une horrible tempête.

L'équipage et les passagers sont épouvantés par les violences du vent et de la mer. Au milieu du désordre et des cris, quelques scènes comiques ou naïves. Un voyageur invoque saint Christophe et lui promet, s'il le tire d'affaire, un cierge aussi haut qu'est sa statue « à Paris en la grande église ». Mais, lui dit-on, jamais vous ne le pourrez payer, même en vendant tout votre bien : « A quoi l'autre d'une voix basse, c'est à sçavoir à fin qu'il ne fust lors entendu de saint Cristophle : Tays toy, dit-il, si une fois je touche la terre, je ne lui donneray pas une petite chandelle de suif ». Ce mauvais payeur est d'ailleurs noyé pour le bon exemple. A l'autre extrémité du bateau, un vieux prêtre confesse et bénit les passagers, non sans s'être auparavant, en prévision du naufrage possible, « devestu de tous ses habits jusques

1. Citations de l'Évangile ou des Pères, citations des philosophes, des historiens latins ou grecs, des jurisconsultes; discussions sur la divination et explications de songes. Un livre presque entier traite de la folle amour et de la parfaite amour. Une bonne partie du livre III est consacrée à l'histoire de Didon et d'Enée.

à sa chemise, ayant aussi osté chausses et souliers ».

Le navire se brise en effet sur des écueils : l'auteur s'accroche à une poutre et est rejeté sur le rivage avec quelques-uns de ses compagnons. Les gens d'un village voisin accourent à leur secours et leur apprennent qu'ils sont en Angleterre.

Réchauffé et réconforté, l'auteur gagne Londres et il y est accueilli avec empressement par les principaux de la ville qui, « outre le sçavoir dont estoyent pourveuz, avoyent davantage avec leurs femmes et enfans par une curiosité honneste apris nostre langaige françoys, l'ayant en grande estime[1] ». Là il entend dire, un jour, en une compagnie, qu'il y a dans une maison de Londres un autre Français en train de mourir d'un mal inconnu.

L'auteur va visiter son compatriote avec quelques dames et quelques gentilshommes : deux médecins prennent aussi part à la conversation. Le malade est dans un tel état de sécheresse et de dépérissement qu'on peut craindre à chaque instant qu'il ne rende l'âme. Il se défend assez longtemps de répondre aux questions dont on le presse : il laisse enfin deviner qu'il se meurt d'un chagrin d'amour et même il consent à raconter son histoire.

Ce récit fait le vrai sujet du livre : il remplit plusieurs entretiens, le malade s'arrêtant souvent à cause de sa grande faiblesse, les visiteurs l'interrompant aussi, et pendant longtemps, pour commenter quelques-uns de ses propos.

Le héros de cette triste aventure s'était senti, dès sa jeunesse, « enclin et naturellement disposé à l'amour ». Quand il alla dans les universités pour achever son

1. Ce passage, assez important pour l'histoire de la culture française en Angleterre, se trouve p. 14 et 15 de l'éd. de 1558, in-4°.

éducation, il eut soin de se mettre en garde contre ces dispositions d'un cœur trop tendre. Aussitôt qu'il sentait « les aiguillons et poinctures » d'une inclination naissante, il se hâtait de fuir la jeune fille qui commençait à lui plaire et il s'attachait davantage à ses livres pour écarter « la legereté et vanité de ces amoureuses pensees ».

Enfin il connut, dans une maison assez voisine de la sienne, une « damoyselle, orpheline de pere et de mere, qui y avoit esté mise pour gouvernement et conduite ». Pendant deux ans il la fréquenta sans inquiétude, ne croyant avoir pour elle qu'un peu de sympathie et beaucoup d'estime. Mais, « au commencement d'un esté », il s'aperçut que ses sentiments changeaient de nature. Recourant d'abord au remède qui lui avait déjà réussi, il cessa de voir la jeune fille : le souvenir, qu'il essayait d'écarter, revenait troubler son travail et le jeter « comme en extase ». Pendant cinq ou six mois il résista bravement, de toutes ses forces, sans pouvoir se libérer de cette obsession. Il se dit alors que ces rêveries solitaires étaient sans doute plus dangereuses que la vue de la demoiselle, que peut-être devisant avec elle, lui faisant « bonne chere », mais sans se laisser deviner, il réussirait, par l'accoutumance, « à faire lever le siege à l'amour ».

Voyez, je vous prie, la grand finesse. O le paovre conseil, et par lequel je donnoys jà l'avantage à mon aversaire[1].

Il revit donc son amie, et même plus souvent qu'il n'avait fait autrefois, « *s*'ayant laché en cest endroit la bride à toute liberté ». Plus il s'entretenait avec elle,

1. Éd. de 1558, p. 162.

plus elle lui paraissait honnête, sage et parfaitement digne de lui. Cependant, plus forte que tous les raisonnements, la peur de l'amour le troublait encore, l'empêchait d'être en confiance : c'était comme un instinct obscur l'avertissant que l'amour le ferait souffrir. Le dernier effort de ce sentiment presque maladif fut « d'une violence estrange » : il présenta à la demoiselle un gentilhomme de ses amis et demanda à ses parents de la lui donner pour femme.

Le sort ne voulait pas qu'il se sauvât ainsi ; ce projet de mariage fut écarté : il fallait donc aimer.

Estant retiré en ma chambre,... je m'écriay disant : Ha, ha, maintenant je voy bien que ce n'est sans cause que les anciens ont dit que l'amour seigneurie et domine par tout[1].... Tous ces remedes par moy cherchez et mys en avant me desavouent.... Que pourray je plus faire sinon d'entrer en la danse comme les autres[2] ?...

Ayant donc « mis les armes bas », laissant aller « à l'abandon des vagues la galere de *ses* passions », il se décida à avouer à son amie ses sentiments si longtemps refoulés. Il eut peine à les exprimer, parce que « la parole lui mouroit en la bouche ». Elle comprit cependant et laissa voir son émotion « par une mutation de couleur et de visage ». Quand elle se fut ressaisie, elle répondit courtoisement, mais sans s'engager :

Elle leva ses yeux d'une grace, comme s'elle eust attendu quelque replique de moy. Mais de ma part je me trouvay court : en sorte que nous demourames elle et moy quelque temps en silence, regardans l'un l'autre[3]...

Nouvelle déclaration, quelques jours après, plus pres-

1. *En marge* : « Virgile en l'eglogue 10 ».
2. P. 164.
3. P. 190.

sante, plus explicite, où l'amant fait sa soumission complète :

Il n'y a, je vous asseure, en ce monde espece aucune de fortification, rempart. defences... que je n'aye mis au devant des assaux de l'amour. Mais quoy, je me suis à la fin trouvé le plus foible : j'ai esté vaincu....

Je suis donc devant vous, ma damoiselle, comme votre esclave, comme votre captif, prosterné à terre, gisant aux piedz de votre benignité et clemence, demandant misericorde [1].

A ce discours qui longtemps se prolonge, et qui d'ailleurs n'est pas exempt de métaphorisme, la demoiselle oppose une réponse très sage, très discrète où s'expriment une raison droite et ferme, un sentiment délicat de l'honneur :

Je vous puis asseurer que ce que m'avez dit me semble encores trop plus nouveau et étrange et tant, que n'y voyant (comme l'on dit) ne fondz ne rive, je suis comme éperdue en un étonnement extreme, dépourveuë de tout conseil...

Il me semble que, par raison, vous ne devez trouver mauvaise ceste mienne resistance comme m'estant commandée par mon honneur, qui certes m'est amy plus que vous, plus que nulle autre chose en ce monde, plus que moy méme [2].

Elle s'examine, elle se juge, elle ne trouve en elle aucun des mérites que son amant a loués. Comment pouvez-vous me connaître? lui dit-elle; une fille se laisse-t-elle voir telle qu'elle est « devant les yeux des personnes estranges »? Elle lui demande donc de réfléchir encore et se réserve aussi de réfléchir elle-même avant de rien promettre.

Des semaines se passent, pendant lesquelles l'amant vit « en bien grande melancolie » : cependant il gagne

1. P. 194.
2. P. 202.

tous les jours quelque avantage et sa dame insensiblement laisse fléchir sa volonté. Enfin le jour arrive où ce cœur fier se laisse toucher. Il faut citer ici toute une scène qui est conduite avec un art simple et charmant :

L'amant vient d'essayer, pour la centième fois, de convaincre son amie qu'il n'y a aucun deshonneur « à aimer d'amour saincte, d'amour venant de bonne part, d'amour tendant à bonne fin ».

Quelle chose peust estre plus raisonnable que une amour bonne et honnéte, telle que j'ay à vous, estre rencontrée par une reciproque amour bonne et honnéte, telle que celle dont je vous fays demande [1] ?

La demoiselle l'écoute attentivement et, quand il a fini de parler, elle reste longtemps muette. Alors arrive dans la chambre une de ses jeunes compagnes :

Lors commençames à deviser tous trois ensemble et estoit ma dame au milieu de nous deux. Lors je luy avançay un bras derriere, la tenant de ce costé embrassée, de la façon de laquelle on a acoutumé de tenir femmes ou filles, quand on les entretient de propos et devis. Ce que paravant toutefois je n'avois onques entreprins en son endroit. Elle donc aprochant l'une de ses mains, la mit pres la mieune. Quoy sentant je luy prins aussi tot ceste main, la tenant et serrant par force d'amour. Voila, messieurs, la premiere faveur que j'euz de ma dame. En quoy si je fuz ravy de joye et de plaisir, j'ayme mieux le taisant vous le laisser à penser, m'estant aussi impossible vous le pouvoir exprimer.

Peu apres sortit ceste jeune damoiselle de la garderobe. Nous trouvans encores ma dame et moy seulz, je luy diz : Madamoiselle, je vous prie me dire quelque mot. — Je ne sçaurois (dit elle), en sorte que nous reprimes de rechef notre premiere taciturnité. Puis ayant encores fait quelque demeure avec madame, voyant qu'il ne luy plaisoit d'ouvrir la bouche, je prins congé d'elle, luy disant que je me recommandois à sa bonne grace. Elle me répondit : Et moy à la votre [2].

1. P. 208.
2. P. 215.

Pendant quelques jours elle s'obstine dans ce même silence : son amant s'inquiète, il la supplie de parler, il pleure. Alors elle s'attendrit, elle confesse sa faiblesse, elle avoue que c'est l'émotion trop forte qui a arrêté les mots sur ses lèvres ; puis elle dit, non sans fierté, ce que vaut un amour comme le sien :

Tout ainsi que vous avez dit l'amitié que vous me portez n'estre commune ne vulgaire, ne semblable aux amitiez ordinaires : aussi vous puis je bien asseurer que la conqueste que vous avez faite de moy est bien certes du nombre des plus rares, n'ayant aucune conformité ou semblance avec celles qu'ordinairement ces autres amans obtiennent sur leurs amyes pourchassées.

Elle explique à son tour ce qui s'est passé dans son cœur et elle conclut par cet aveu :

Sachez donc, monsieur, que je vous ayme, et tant vous ayme qu'il me semble qu'il seroit malaisé de plus. Chacun sent ses passions. D'égaler ceste mienne amitié et l'ardeur et la grandeur d'icelle à la votre, je n'en parleray point. Vous sentez la votre, je sentz la mienne. D'une chose vous asseureray je seulement, qu'en saincteté, en innocence, brief en toute louange et honneur, elle n'est point moindre que la votre[1].

Enfin ils se promettent l'un à l'autre et « pour suivre la coutume de toute fiansaille » ils se donnent un baiser « comme gage et seureté de leurs propos ».

La maladie d'un parent très proche les oblige à retarder le moment où ils rendront publiques leurs accordailles. Sur ces entrefaites, le hasard veut que le gentilhomme soit, un jour, présenté au roi. Le prince le félicite « d'avoir prins le ply des lettres », étant de bonne race, et le charge, parce que jeune et inconnu il

1. P. 218.

n'excitera pas les soupçons, d'une mission secrète en Angleterre.

A l'idée de s'éloigner, et en un tel moment, le jeune homme est éperdu : mais comment refuser à un roi? Il court rejoindre sa maîtresse, qui était alors dans une compagnie où l'on dansoit; il la tire à l'écart et, usant d'une familiarité qui n'avait alors rien de choquant, il la prend sur ses genoux : il lui rapporte la proposition qui vient de lui être faite, lui montre qu'elle pourra lui être à grand avantage, mais jure que, si elle la trouve « moleste ou facheuse », il mourra plutôt que de l'accepter[1].

Elle répond que par tendresse excessive elle ne veut point empêcher « ses grands utilitez et avancement ». Elle ne doute pas de sa constance : elle le verra partir, non sans peine, mais sans inquiétude; déjà elle se console à la pensée de « la liesse infinie » qu'ils goûteront tous les deux à l'heure du retour. Ils se disent un adieu ferme et confiant, sûrs l'un de l'autre, comme déjà mari et femme : « car ce n'est point le lict qui fait les mariages, c'est le consentement des personnes[2] ».

Un incident retarde le départ de l'envoyé secret : les deux amants profitent de ce délai pour se dédommager à l'avance des chagrins de la séparation. Mais enfin il faut qu'on se quitte, et c'est l'occasion d'une nouvelle scène d'adieux (on voit que l'auteur a plaisir à insister sur ces épisodes, sur ces expressions de sentiments nobles et tristes).

La demoiselle s'appuie tendrement sur son ami :

1. P. 234.

2. Cette déclaration nous plairait davantage, si elle n'était pas confirmée, en marge, par un texte juridique.

« Je vous ay par cy devant tout dit et redit. Que reste-il donc? Sinon qu'estant venue l'heure que montiez à cheval, je suyve et poursuyve cestuy votre partement par amour, que par esperance j'attende votre retour, qu'en ma memoire je vous adore absent.... Surtout je vous recommande votre santé. Je vous prie par notre amour, si vous voulez faire quelque chose pour moy..., gardez-vous de tous mauvais accidens et inconveniens. Car vous sçavez bien que si vous aviez mal, il seroit impossible que j'eusse bien. »

Apres qu'elle eut achevé son propos, je luy dy : « Je vous suplie donc, madamoyselle, que je vous donne le baiser d'adieu. » Lors nous levans du lieu, auquel jusques à ce mot nous avions esté assis, apres avoir fait grandes reverences l'un à l'autre, aprochames noz bouches. Et en ce méme moment et ardeur de baiser, l'embrassant aussi étroitement, je luy diz ces propres motz : « Demourez-vous pas m'amye? » « Hélas (dit-elle) ce sera à jamais ». — Puis à toute force estant contraint de prendre congé, luy faisant la derniere et extreme reverence, je me retiray. Puis montay à cheval et me mis aux champs [1].

Le cavalier fit le voyage en grande tristesse et mélancolie : plus d'une fois, dit-il, il fut sur le point de revenir sur ses pas. Quand il fut arrivé en Angleterre, il s'acquitta au mieux de sa mission : cependant diverses circonstances l'obligèrent d'y prolonger son séjour. Il pensait toujours à son amie; mais un phénomène singulier commença à éveiller son inquiétude :

Environ de deux à trois mois de mon avenement en ce pays, m'avint un cas amirable et duquel encores je ne me puis assez emerveiller. C'est que combien que la face de ma dame me fust celle du monde la plus connue, si commença elle adonc à ne plus se trouver par ymage et representation devant mes yeux. La premiere fois que je m'en aperceuz fut en un matin, moy estant seul en ma chambre fondé en un grand pensement et cogitation d'elle. Lors la cherchant et recherchant, onques ne me fut possible de la pouvoir imaginer [2].

1. P. 250.
2. P. 252.

Ce présage aurait dû l'avertir que « son amye l'avoit mis en oubly » ; mais alors il n'en comprit pas le sens. Un songe vint encore l'agiter, sans le renseigner davantage. Il vivait dans l'attente vague d'un malheur.

Un matin, dans un paquet de lettres qui lui arrivaient de France, il trouva un billet d'un ancien compagnon. Quand il l'ouvrit, le nom de sa dame lui sauta tout soudain aux yeux et il fut si troublé de le voir là écrit, son ami ayant toujours ignoré leur amoureux commerce, qu'il posa le papier sans se sentir le courage de le lire. Enfin il fit effort et reprit la lettre en main :

Je la leuz et releuz plus de dix fois, sans pouvoir entendre qu'elle portoit en cest endroit, tant estoit grande la perturbation et l'emotion en laquelle j'estois[1].

Il ne comprit qu'après un long moment que son ami, entre beaucoup d'autres nouvelles sans importance, lui annonçait les fiançailles de sa dame avec un autre gentilhomme.

Il se jeta sur un lit, se sentant défaillir et il passa ainsi quelques heures « en passion étrange ». Puis, peu à peu, il commença à se reprendre et à se raisonner (le passage est intéressant comme essai d'analyse). Se rappelant les caresses qu'elle lui avait faites, ses tendres regards, ses « bons propos et devis », il estimait impossible qu'elle eût si vite changé. Sans doute son ami, ayant su quelque chose de sa liaison, avait voulu l'inquiéter malignement, le mettre à l'épreuve. Même si le fait était vrai, il n'y avait pas lieu de désespérer encore : « tel fiance, qui n'epouse pas ».

A peine avait-il réussi à se donner ainsi un peu de

1. P. 254.

courage qu'il était abattu par un coup brutal et sans remède. Il apprenait, à n'en pouvoir douter, que le mariage de sa dame était consommé, que, non contrainte, mais de sa libre volonté, elle s'était donnée à un autre.

A dater de ce jour il avait senti ses forces décliner : la vie s'était retirée lentement de lui et maintenant il n'avait plus qu'à attendre la mort.

Le malade termina là-dessus son histoire. Il remercia la compagnie de l'avoir si patiemment écouté :

> J'ay vescu, ajouta-t-il, tant qu'il a pleu à Dieu : maintenant je m'en voys. Je ne faisois qu'entrer presque en mon aage. J'avois et vouloir et esperance de faire quelque chose de bon. Helas j'eusse esté heureux et plus qu'heureux si jamais ceste malediction d'amour ne me eust encombré [1].

Le roman pourrait s'arrêter là et il vaudrait mieux qu'il s'arrêtât là. La conclusion est plus bizarre encore que le prologue. Elle est destinée à justifier le titre : *L'Amant ressuscité de la mort d'amour.*

Epuisé par son long récit, le gentilhomme est retombé sur sa couche : ses yeux se ternissent, ses traits se tirent, tout annonce qu'il touche au terme de ses maux. Ses visiteurs le quittent, mais bientôt reviennent pour assister à son agonie. Il est agité des dernières convulsions, puis il reste immobile. On le croit mort, on lui fait couvrir la face. Ses amis maudissent la déloyale, l'inhumaine qui a causé sa fin. — Et puis, le lendemain, quand on vient lever le corps, on s'aperçoit qu'il est vivant encore. Le cœur bat, le malade pousse quelques soupirs. Il guérit; mais les médecins recommandent qu'on ne fasse jamais allusion à ses amours passées.

1. P. 266.

Lui-même n'en parla jamais plus : il ne voulut même jamais dire de quelle province de France il était pour qu'on ne pût retrouver son véritable nom. On le vit reprendre goût à la vie : « vous l'eussiez pris pour homme libre de toute passion et pour celuy qui onques d'amour n'avoit esté touché ».

Ainsi la mort, en le frôlant de son aile, l'avait transformé : elle l'avait affranchi de toute affection terrestre. « La particuliere providence, disposition et exécution de Dieu » avait fait en lui un miracle : un miracle seul peut guérir les blessures de l'Amour.

Nous avons remarqué que notre premier roman sentimental, les *Angoysses douloureuses*, était selon le type italien : il est intéressant de constater que le second, l'*Amant ressuscité*, a été visiblement écrit sous l'influence des modèles espagnols [1].

La composition d'abord rappelle, on l'a vu, les procédés de Diego de San Pedro. Comme dans la *Prison d'Amour* et dans *Arnalte et Lucenda*, le roman commence ici par le tableau du désespoir mortel d'un amoureux; comme Arnalte, le Malade fait ensuite le récit de ses malheurs ; enfin, comme le Leriano de la *Prison d'Amour*, il se laisse mourir de consomption, sous les yeux d'une compagnie de gentilshommes et de dames, témoins admiratifs de son agonie.

Comme dans *Arnalte et Lucenda*, l'action principale comprend deux parties : 1° la laborieuse conquête d'un cœur féminin, 2° le brusque changement de ce cœur rebelle, la trahison, le mariage inexpliqué avec un inconnu.

1. *L'Histoire de Arnalte et Lucenda* y est plusieurs fois citée en marges. Nous avons noté plus haut, p. 73, un passage de *L'Amant ressuscité* où le roman espagnol est loué, même avec excès. On trouve, p. 265 de l'éd. de 1558, toute une discussion relative au même ouvrage.

Sur l'œuvre tout entière est répandu ce caractère de tristesse qui marque dans les romans espagnols les représentations de l'amour. Il n'y a plus ici sans doute de prison symbolique, de supplices figurés, plus de maison peinte de couleur noire, de lamentations lugubres dans la nuit. Mais la peinture réaliste de la figure émaciée, du corps décharné du Malade [1], le tableau presque macabre de ses dernières convulsions semblent indiquer chez notre auteur un goût des images fortes et saisissantes.

Enfin, tandis que les *Angoysses* étaient tout imprégnées de sensualité italienne, dans l'*Amant ressuscité* le ton est aussi chaste et réservé que dans les romans de Diego de San Pedro. Aucune idée voluptueuse ne hante la pensée de l'amant; toutes ses façons sont « licites et honnêtes » : il respecte son amour. Un passage est à ce point de vue tout à fait significatif. Pendant les journées qui précèdent leur séparation, le gentilhomme et sa dame s'éloignent le moins possible l'un de l'autre, vivant « en familiarité trop plus grande » que par le passé :

Onc toutesfois ne m'avint, en quelque liberté que je me trouvasse avec elle, en quelque solitude, d'avancer ou entreprendre sur elle ou fait ou parole, qui ne fust chaste et pudique. Faisant mon compte, selon les termes ausquels nous estions, que je n'avois en son honneur moins d'interest qu'elle méme [1].

Cette conception d'un amour grave et purifié doit avoir naturellement pour effet d'écarter toute intrigue fondée sur l'adultère. Seule la passion coupable avait été jusque-là matière littéraire. Les amoureuses du Moyen Age étaient presque toutes des femmes mariées. La jeune

1. Éd. de 1558, p. 28.
1. P. 243.

fille n'apparaissait guère ni dans le roman courtois, ni dans les chansons d'amour, encore moins dans les fabliaux. Nous verrons au contraire que, dans le premier développement de notre roman sentimental, c'est sur elle que se portera l'intérêt. Il importe de noter que la première œuvre française qui introduit comme personnage essentiel une chaste figure de jeune fille est manifestement influencée par l'Espagne.

Faut-il ajouter que *L'Amant ressuscité de la mort d'amour* marque sur ses modèles étrangers un progrès très sensible? Si on le dégage de son inutile prologue et de son étrange conclusion, on voit qu'il n'est encombré d'aucune de ces inventions chevaleresques qui tenaient encore beaucoup de place dans la *Prison d'Amour*, qui n'avaient pas tout à fait disparu dans *Arnalte et Lucenda.* L'intrigue est située dans un cadre très simple et très réel, pris de la vie familière. Elle se réduit, on l'a vu, à un drame à deux personnages, drame tout intérieur, où il faut vraiment admirer, sous une forme encore un peu gauche et ferme cependant, une exacte observation des mouvements du cœur, du jeu des sentiments, et non pas seulement des sentiments définis, mais encore de ces instincts obscurs dont chacun subit inconsciemment l'influence.

Cette psychologie déjà capable d'éclairer des états d'âme assez complexes, elle a laissé cependant sans explication la péripétie dernière et décisive, le brusque changement qui modifie les dispositions de la demoiselle, qui la fait manquer à tant d'engagements mûrement délibérés, pris par elle dans le libre exercice de sa volonté et de sa raison. L'auteur a-t-il été dominé en ce passage par le souvenir d'*Arnalte et Lucenda*? A-t-il voulu laisser au lecteur cette impression que le cœur de

la femme est tout mystère, que la plus sage, la plus sensée, la plus maîtresse d'elle a des retours et des caprices qu'aucun calcul ne saurait prévoir? Cette thèse, qu'avaient depuis longtemps soutenue les ennemis du sexe féminin, ne s'accorde guère avec l'esprit général du livre.

Tout, en effet, en dehors de ce singulier épisode, tout tend ici à réhabiliter la femme et l'amour. Jamais encore on n'avait représenté chez nous une tendresse aussi chaste, aussi réfléchie, aussi respectueuse d'elle-même et de son objet[1]. Après s'être affranchi du merveilleux et de l'aventure, l'élément sentimental se dégageait de la passion physique, de la sensualité. On pouvait commencer à concevoir des actions toutes morales, fondées sur l'éternelle opposition de la raison et du cœur. Ce nouveau genre romanesque avait déjà ses modèles : nous allons voir quelle raison en retarda pour longtemps le développement.

1. On voit déjà se manifester dans ce roman l'influence du Platonisme. Cf. éd. de 1558, p. 64, une page sur « l'amour parfaite causée de la sagesse parfaite », et *ibid.*, p. 156, l'exposition d'une idée analogue : que l'amour parfaite est une des plus grandes félicités que l'homme puisse avoir en ce monde.

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN SENTIMENTAL A LA FIN DU XVIe SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU XVIIe JUSQU'A « L'ASTRÉE »

CHAPITRE I

La période des guerres civiles.

Les guerres de religion qui se sont continuées chez nous pendant trente-deux ans — du massacre de Vassy (1562) à la reddition de Paris (1594) — n'ont pas arrêté, on le sait bien, les progrès de notre littérature. Pendant cette période Ronsard donne ses *Discours* et sa *Franciade*, Du Bartas la *Semaine*, Desportes le meilleur de son œuvre et, pour ne pas citer d'autres exemples, Montaigne ses *Essais*. Dans la capitale, au Louvre du moins et aux Tuileries, les guerres n'ont pas non plus suspendu la vie brillante. Brantôme, entre autres, nous apprendrait que la cour de nos rois, Charles IX ou Henri III, est encore le théâtre de belles galanteries; il parle avec admiration de l'entourage de la reine Catherine, de ce cercle où « elle avoit ordinairement de fort belles et honnestes filles, avec lesquelles tous les jours on conversoit, on discouroit et divisoit [1] ». Le souvenir de ces fêtes, de ces élégantes assemblées demeurera longtemps. Henri IV se proposera plus tard de les faire revivre quand, son autorité partout bien établie, il sentira la nécessité politique de se créer une cour [2], et après lui, jusque vers le milieu du XVIIe siècle,

1. Éd. Lalanne, t. VII, p. 377.

2. Brantôme, *Des Dames* (*Catherine de Médicis*) : « J'ay ouy conter que

on se les représentera encore comme des modèles inimitables [1]. Les femmes sont natu rellement le centre de ces plaisirs, l'ornement indispensable de eette existence magnifique [2], on les associe aux divertissements les plus relevés et l'Académie des derniers Valois compte des académiciennes [3]. En province même il est remarquable que la vie de société tend à reprendre, dans les intervalles de paix, et l'on peut citer des réunions privées, comme celles que tenait Mme Des Roches [4], où les beaux esprits se font valoir [5].

nostre roy d'aujourd'huy [Henri IV], quelques dix huict mois apres qu'il se vist un peu avant dans la fortune et esperance d'estre un peu roy assez universel, se mist un jour à discourir avec feu M. le mareschal de Biron des desseings et projects qu'il faisoit pour ung jour faire sa court planteureuse, belle et du tout semblable à celle que nostre dicte reyne entretenoit... » (Éd. Lalanne, t. VII, p. 400.)

1. Mme de Seneterre [Saint-Nectaire], qui avait connu dans sa jeunesse la Cour de Henri III, la peignit de couleurs sans doute trop flatteuses dans le roman qu'elle écrivit sur la fin de sa vie. (Cf. Tallemant des Réaux, éd. de 1854, t. I, p. 226.) Ce roman, *Orasie*, ne fut publié qu'après sa mort (Paris, chez la Veuve N. de Sercy, 1646, 4 v. in-8°). On peut lire dans la Préface signée M. (Marcassus ou Malleville) : « C'est un tableau de la plus magnifique et plus pompeuse Cour que l'on ayt jamais veue : d'une Cour où regnoient les vrayes civilitez et la plus pure politesse, où les fausses galanteries et les bassesses ne s'estoient point introduites... »

2. « Bien souvent ay-je veu nos roys aller aux champs, aux villes et ailleurs, y demeurer et s'esbattre quelques jours, et n'y mener point les dames; mais nous estions si esbahis, si perdus, faschez, que, pour huict jours que nous faisions de sejour separez d'elles et de leurs beaux yeux, ils nous paroissoient un an, et tousjours à souhaitter : « Quand serons nous à la Court? » n'appelans la Court bien souvent là où estoit le roy, mais où estoit la reyne et les dames. » (Brantôme, éd. Lalanne, t. III, p. 129.) — *Ibid.*, p. 130 : « ... Pour fin, une Court sans dame est une Court sans Court. »

3. Cf. Fremy, *L'Académie des derniers Valois*, p. 151 et suiv.

4. Cf. *La Puce de Madame Des Roches qui est un recueil de divers poëmes grecs, latins et françois, composez par plusieurs doctes personnages aux grands jours tenus à Poitiers l'an M.D.LXXIX.* Paris, A. l'Angelier, 1582, in-4°, et *Les Missives de Mesdames Des Roches de Poitiers, mere et fille...* Paris, A. l'Angelier, 1586, in-4°.

5. Un texte peu connu de Béroalde de Verville nous montre que, même en 1583 (c'est la date de son *Dialogue de la Bonne Grace*), c'est-à-dire au

Il n'en reste pas moins que l'âpreté de la lutte engagée, les conflits violents d'intérêts et de passions, l'exaltation de l'individualisme qui trouvait dans ces périodes troublées des occasions inespérées de s'épanouir librement, ont créé une atmosphère peu favorable au développement du roman sentimental. On lit encore assurément; mais il semble qu'à la littérature romanesque on demande plutôt des émotions fortes : on y cherche des aventures, de belles prouesses héroïques capables de stimuler les énergies, ou bien des histoires joyeuses pour dissiper la tristesse des mauvais jours.

On revient aux *Amadis* dont les quatre premiers livres traduits en 1540[1] avaient amené une véritable renaissance du genre chevaleresque et qui avaient eu leur plus grande vogue sous le règne de Henri II[2]. Sans parler des rééditions publiées à Lyon des XII premiers livres[3], on reprend la suite des traductions interrompue en 1556 (1574-1576 : les XIII[e] et XIV[e] livres); après

lendemain de la septième guerre de religion, il y a encore des assemblées de gentilshommes et de dames. Il en décrit une qui s'est tenue récemment dans un château, « l'importunité de l'hyver s'estant retiree » : « Or comme ordinairement ès compagnies où la modestie regne, ceux et celles qui aiment la vertu, au lieu de s'amuser à passer le temps aux plus mondaines vanitez, se delectent à recognoistre ce qui est plus propre à la personne qui suit l'honnesteté, les uns se mirent à jouer selon que le temps le permettoit, les autres tant Gentilshommes que Damoiselles entrerent en devis de tout ce qui coustumierement se dit en tels lieux par familiers discours. » (Éd. de 1584, II[e] Partie, f° 61.)

1. *Les Quatre premiers livres d'Amadis de Gaule*, mis en françoys par le Seigneur des Essars, Nicolas de Herberay. Paris, Denys Janot et V. Sertenas, in-f°.

2. Au témoignage de Pasquier, *Recherches*, VI, ch. VII, et de quelques autres on peut joindre celui de La Noue, dans ses *Discours politiques et militaires*, Bâle, 1587, in-4°, VI[e] Discours, p. 133 et suiv. : « Sous le regne du Roy Henri second, ils [les livres d'*Amadis*] ont eu leur principale vogue, et croy que si quelqu'un les eust voulu alors blasmer, on lui eust craché au visage, d'autant qu'ils servoyent de pedagogues, de jouet et d'entretien à beaucoup de personnes... »

3. Lyon, Rigaud, 1574-1576, in-16.

avoir épuisé la série espagnole, on entame la série italienne (1577, *Don Sferamondi de Grèce et Amadis d'Astre,* traduit par Antoine Tyron, etc.). On relit *Palmerin d'Angleterre, Primaléon de Grèce, Geriléon d'Angleterre,* le *Nouveau Tristan, Ogier le Danois, Gerard d'Euphrate,* le *Chevalier Mabrian,* la *Chronique de Turpin,* sans parler du poème de l'Arioste, mis en français pour la première fois en 1543[1] et depuis tant de fois traduit et imité. S'il y a dans ces récits quelques épisodes amoureux « pour le contentement des Damoyselles[2] », ce qui attire surtout les gentilshommes, ce sont les tableaux de bataille, « le terrible effroi des alarmes[3] », la témérité des folles entreprises.

Dès 1547, Amyot avait fait passer dans notre langue l'*Histoire Éthiopique* d'Héliodore[4]; en 1559, *Daphnis et*

1. Traduction de Jean Martin, publiée par Jean des Gouttes. Lyon, S. Sabon, in-f°.

2. L'expression est de Jodelle dans sa Préface à l'*Histoire Palladienne* de Colet. Paris, 1554, in-f°. — Du Bellay, *Deffence,* livre II, ch. v, dit aussi ces romans « propres à entretenir damoyzelles ».

3. Marc-Antoine Muret au Seigneur des Essars, en tête de la *Chronique de Dom Flores de Grece.* Paris, Estienne Groulleau, 1552, in-f° :

... Mais à bon droit des Essars doit avoir
Du vert laurier la premiere couronne :
Alors qu'il se prent à sonner
Le terrible effroi des alarmes,
Il me semble, à l'ouir tonner,
Que j'entens craqueter les armes
Et que je voi les chams couvers
De souldats gisans à l'envers.

4. *L'Histoire aethiopique de Heliodorus, contenant dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Theagenes Thessalien et Chariclea Æthiopienne,* nouvellement tr. [par Jacques Amyot]. Paris, V. Sertenas ou J. Longis, 1547, in-f°.

La 3e édit. Paris, Groulleau, 1559, in-f° est revue et corrigée (sur un ms. meilleur que celui qui avait servi pour la 1re édit.).

IIe Trad. : *Hist. ethiopique d'Heliodore...* [tr. de Claude Colet], Lyon, C. Fontanel, 1559, in-16.

Chloé[1]. On traduit deux fois, en 1559 et 1582, les *Amours d'Ismenius*[2], trois fois en 1545, en 1556 et en 1568 les *Amours de Clitophon et de Leucippe*[3]. Ces romans grecs, qui enchantent les humanistes par quelques images familières de la vie antique, plaisent aussi aux lecteurs les moins cultivés par la variété et la singularité des aventures, par tout cet appareil d'artifices un peu puérils qu'avaient inventé les anciens rhéteurs.

On lit les conteurs, Rabelais, Noël du Fail, Despériers, Straparole, les recueils facétieux : les *Problemes* de Jérôme Garimbert, les *Facecies et motz subtilz* de Domenichi, les *Heures de recreation* de Louys Guicciardin, les *Dix plaisans Dialogues* de Nic. Franco, l'Arétin, tout cela traduit de l'italien de 1559 à 1580.

Ce qui semble aussi un divertissement bien approprié à cette époque, ce sont les ouvrages où de joyeux inter-

1. *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé* [tr. en fr. par Jacques Amyot], Paris, V. Sertenas, 1559, in-8°.

2. *Les Amours d'Ismenius*, traduictz du grec d'Eustathius en fr. par Jean Louveau, Lyon, G. Roville, 1559, in-8°, mis en fr. d'après la trad. italienne de 1550, avant que le texte grec ait paru en France. — *Les Amours d'Ismene...* tr. (sur l'italien de Carani) par H. d'Avost. Paris, Bonfous, 1582, in-8°.

3. D'abord les quatre derniers livres, d'après la trad. latine de L. Annibal [della Croce] : *Les Devis Amoureux*, trad. nagueres de grec en latin et depuis de latin en fr. par l'Amoureux de Vertu [Claude Colet]. Paris, G. Corrozet, 1545, in-8°; *Les Quatre derniers livres des Propos Amoureux contenans le discours des amours et mariage du seigneur Clitophont et damoiselle Leusippe*, tr. p. Jacques de Roquemaure, Lyon, C. Marchant, 1556, in-16; *id.* Lyon, B. Rigaud, 1573, in-16. — Puis la traduction complète : *Les Amours de Clitophon et de Leucippe*, escrits en grec par Achilles Statius [Tatios], Alexandrin, et depuis mis en latin par L. Annibal, Italien, et nouv. tr. en langue fr. par B. [Belleforest], Comingeois. Paris, 1568, in-8°; *id.* Paris, J. Borel, 1575, in-8° et Lyon, 1586, in-16.

En 1554, Jacques Vincent avait traduit un roman espagnol de Alonso Nuñez de Reinoso, qui est imité en grande partie des *Amours de Clitophon et de Leucippe* : *La plaisante histoire des amours de Florisee et Clareo et de la peu fortunee Ysea*, Paris, Kerver, in-8°.

mèdes se mêlent aux épisodes tragiques et qui par la rapidité des récits comme par la diversité des matières sont susceptibles « d'esveiller l'esprit à la noblesse françoise, laquelle semble s'endormir et oublier l'affection qu'elle avoit jadis aux bonnes lettres [1] ». Le *Décaméron* de Boccace n'est pas oublié [2] : mais ce sont surtout les *Nouvelles* de Bandello qui ont la grande vogue. Traduites, les six premières par P. Boaistuau, les suivantes par François de Belleforest, elles sont réimprimées sans interruption jusqu'à la fin du siècle [3].

Cette traduction est, en réalité, une adaptation fort indépendante. Belleforest qui, après la mort de Boaistuau, a assuré la plus grosse partie de la tâche, se vante de n'avoir pas été « superstitieux imitateur, n'ayant seulement prins de Bandel que le subject de l'histoire [4] ». Des récits sont supprimés, d'autres ajoutés [5]; l'ordre des nouvelles dans les volumes, et dans chaque conte la suite des événements, les faits eux-mêmes, parfois les

1. Belleforest, Advertissement au lecteur du t. II des *Histoires tragiques extraictes des œuvres italiennes de Bandel*, Paris, J. Macé, 1568, in-8°. — Le premier volume des *Histoires tragiques* avait été publié, neuf ans auparavant, par Pierre Boaistuau, surnommé Launay (Paris, Benoist Prevost, 1559, in-8°). Belleforest explique ainsi cette longue interruption : « Les miseres esquelles la calamité de ce temps nous avoit reduits avoient alenty la gaillardise des bons esprits, lesquels voyans tout tourné sens dessus dessous, s'estoyent presque du tout retirez des estudes » (Dédic. du tome II).

2. Il faut noter toutefois que la traduction d'Antoine Le Maçon ayant été imprimée onze fois de 1545 à 1560, ne l'est plus que trois fois pendant la période des guerres civiles (1569, 1572, 1578).

3. Voir à la fin de ce volume une bibliographie d'ailleurs incomplète.

4. Avertissement du tome IV. Le titre de ce IV[e] tome est d'ailleurs par lui-même assez significatif : *Le Quatriesme tome des Histoires tragiques, partie extraicte des œuvres italiennes de Bandel, et partie de l'invention de l'Autheur François*. Le Privilège accordé à Belleforest l'autorise à donner les Contes de Bandel « enrichis oultre l'invention de l'autheur ».

5. Empruntés le plus souvent à d'autres auteurs. Cf. la Dédicace du t. IV, datée du 3 mai 1570.

dénouements, tout cela est très librement changé. Les réflexions personnelles de Bandello disparaissent le plus souvent et sont remplacées par de copieuses dissertations morales, par des souvenirs de l'histoire grecque et romaine. Sa narration, d'un tour si vif et si naturel, qui a tout le charme et la simplicité familière d'une conversation, est retardée, alourdie par des discours, des lettres, des sonnets insérés à tout propos. On tire ainsi sept volumes compacts des trois volumes de l'édition italienne.

Quoi qu'il en soit, le succès de cette adaptation efface celui de l'œuvre originale. A Paris, à Lyon, à Anvers, à Turin, plus tard à Rouen, la presse multiplie les volumes où Belleforest a exploité à sa fantaisie le fonds italien, tandis que le texte de Bandello a tout juste trois éditions, dont deux incomplètes[1]. Dans un sonnet liminaire[2], Pierre de Larivey félicite le gentilhomme Commingeois d'avoir rendu la gloire au nom de Bandel « qui languissoit comme une fleur fenee ». Comme il s'est vanté d'avoir « refondu tout de neuf » ce Bandel dont, selon lui, la phrase était « tant rude, les termes tant impropres, les propos tant mal liez[3] », on le croit sur parole et on le classe parmi « les riches thesauriers de la langue françoise[4] ». Du Verdier, juge, il est vrai, trop partial, puisqu'il est son intime ami, assure « que son nom demeurera immortel entre les hommes, tant que le

1. Lucca, Vincentio Busdrago, 1554, 3 v. in-4°, édition qu'il faut compléter par la IVe Partie (posthume), Lyon, Alessandro Marsilij, 1573, in-8°. (En tout, 214 nouvelles.) — Milan, Antonio degli Antonij, 1560, 3 v. in-8° (140 nouvelles seulement). — Venise, Camillo Franceschini, 1566, 3 v. in-4° (140 nouvelles, dont 18 ne sont pas de Bandello).

2. En tête du tome IV des *Histoires tragiques*.

3. Avertissement du tome IV.

4. Jacques Yver, Préface du *Printemps*, Paris, 1572, in-16.

monde sera monde[1] ». Un auteur de ce temps écrit que ses *Histoires* ont en France « acquis tant de grace qu'aujourd'huy c'est une honte entre les filles bien nourries et entre les mieux apprins courtisans de les ignorer, mesmes que ceux qui n'en peuvent orner leur langue, en ornent à tout le moins leurs mains par contenance[2] ».

Ce recueil si favorablement accueilli nous donne bien la mesure du goût de cette société troublée, que tant de préoccupations détournent de la vie intellectuelle, qu'énerve cette succession ininterrompue de conflits violents et de paix éphémères.

Quelques récits imités « du style grec[3] », quelques autres tirés de l'histoire d'anciens peuples[4] ou de nations lointaines : Africains[5], Écossais[6], Norvégiens, « Boesmes[7] ». Un plus grand nombre pris de la vie contemporaine dont Bandello, au cours de son existence agitee, avait pu surprendre bien des secrets. Beaucoup de drames domestiques, intéressant surtout de nobles familles : adultères et homicides, vengeances barbares

1. *Biblioth.* d'Ant. Du Verdier, Lyon, 1580, in-f°, p. 367.

2. Jacques Yver, Préface du *Printemps* (1572).

3. Par exemple, l'histoire d' « Apollonie, roy des Tyriens, ses malheurs sur mer, ses pertes de femme et de fille et la fin heureuse de tous ensemble », histoire « autant belle que celle de Theagene et Chariclee qui a tant esté caressee par la noblesse Françoise ». (Tome VII, nouv. 118.)

4. Des Goths, des Lombards, des Normands. Cf. la 20e nouv. du t. IV : *Pertharite, roy des Lombards.*

5. Tome VII, nouv. 122e : « Loyauté d'Aben Xahumor Africain envers son espouse captive et comment il la delivra, et de la mort des deux amans » (Vers l'an 1516, au temps où les Portugais tenaient plusieurs terres et villes en Barbarie).

6. Au tome VII, deux histoires tirées de l'histoire d'Écosse.

7. Tome VII, hist. 121e : d'un prince de Bohême qui enlève d'un monastère la fille de l'empereur Othon III; — et hist. 120e, recueillie également « des Annales des Boesmes », où il faut peut-être chercher la source du *No ay ser padre siendo rey* de D. Francisco de Rojas Zorrilla et, par suite, du *Venceslas* de Rotrou : « De la haine des Princes de Boesme Wenceslas et Boleslas, d'où elle print source, et la fin pitoyable de Wenceslas par les menees et trahisons de son frere ».

d'époux outragés [1], incestes [2], viols [3], infanticides [4]. Presque partout du sang répandu, et presque toujours c'est l'amour qui appelle la mort. On tue pour laver son honneur, on tue dans le délire de la jalousie [5], on frappe en aveugle, et parfois des innocents paient pour les coupables [6]. La passion amoureuse fait mourir de regrets et elle fait mourir de joie [7].

Ajoutez à cela des faits divers lamentables [8], des supplices rares [9], des conspirations, des massacres [10]. Quelques épisodes plus gais sont jetés au milieu de ces sombres tableaux; mais le vertueux [11] Belleforest laisse ordinairement de côté les aventures légères ou bouffonnes, les histoires de moines, les galanteries qui ne déplaisent pas à l'évêque d'Agen : « Que si quelqu'un prend plus de plaisir aux comptes joyeux qui sont dans le Bandel, qu'il s'y deduise à l'aise : quant à moi, je lui en quitte ma part [12] ». Il se persuade, au contraire, qu'il

1. Livre I, hist. 4e (une dame piémontaise surprise par son mari, obligée de pendre de ses mains son amant, puis enfermée vivante et murée avec le cadavre); hist. 16e, 23e, 123e.

2. Hist. 11e et 17e.

3. Hist. 25e.

4. Hist. 9e (tome I). (Une femme, pour se venger d'un amant qui l'a quittée, écrase la tête d'un enfant qu'elle vient d'avoir de lui et le « dechire en deux, comme le boucher divise l'agneau ».)

5. Hist. 10e (tome I). (« Le chevalier Spada, capitaine Albanois, tue sa femme, se sentant pres de mourir, pour qu'un autre ne puisse, après lui, jouir de son extreme beauté. »)

6. Hist. 66e (12e du tome IV). (« Un Mantouan, devenu jaloux de sa femme, la pensant tuer, occist une sienne fille. »)

7. Hist. 22e. (« Deux amans se trouvans la nuit ensemble, l'homme meurt de plaisir, l'autre de douleur. »)

8. Hist. 27e. (Une jeune Napolitaine, Carmosine, foudroyée, la nuit de ses noces.)

9. Hist. 20e. (Une femme meurtrière et décapitée.)

10. Hist. 125e. (« Accidens pitoyables », conspirations et massacres à la Cour de Tunis.)

11. Cf. Du Verdier, *loc. cit.*

12. T. III, p. 55.

fait œuvre utile en représentant avec force les funestes effets de la concupiscence : il veut qu'en le lisant, on « accuse les adulteres », on « deteste les infames », on méprise ces insensés « qui se laissent mourir pour un plaisir si peu durable que l'aise du corps[1] ».

Il semble que les lecteurs aient été assez insensibles à cette intention moralisatrice et qu'ils aient surtout cherché dans les *Histoires tragiques* ce que le titre promettait, c'est-à-dire des péripéties violentes et des dénouements brutaux. Ces faits devaient paraître d'autant plus impressionnants qu'ils sont presque toujours donnés comme authentiques : comme dans l'*Heptaméron*, presque rien ne procède d'une fiction littéraire[2]. La plupart de ces drames ont été vécus, on nous le rappelle sans cesse. L'histoire 119e est une histoire vraie, « arrivee du temps de nos peres, ainsi que l'atteste François Elori, Florentin, qui proteste avoir cogneu ceux des quels est dressee l'histoire qui s'ensuit ». De la nouvelle 123e on nous dit : « la chose estant aussi vraye que chose qui jamais advint en France ». Et ces événements ont aussi tout l'intérêt de l'actualité : dans des familles de France, d'Espagne, surtout d'Italie on trouverait vivant encore des gens qui en ont été les témoins ou même les acteurs[3].

L'élément sentimental tient naturellement peu de place dans une telle littérature. On ne peut dire, à la vérité, qu'il soit tout à fait exclu, et Belleforest semble l'avoir trois ou quatre fois développé avec une certaine complaisance. L'histoire 18e (tome I), celle de Dom Diego et de Genievre la blonde, est un petit roman d'amour où ne

1. T. III, p. 55.

2. L'hist. 104e (t. V) est une exception. C'est l'aventure « d'Eurial et Lucresse » : « Quelle fut l'issue de deux amans descrite par Eneas Sylvius et combien de maux causa l'adultere ».

3. L'hist. 124e, p. ex., rapporte un acte de cruauté de Philippe II.

manque pas l'épisode, classique depuis le premier *Amadis,* de l'amant désespéré se condamnant à la vie solitaire. On trouve ailleurs (par exemple, dans l'histoire 52e, tome III) des tableaux d'affections contrariées, des peintures variées de la passion qui est tantôt une ivresse subite [1], tantôt le don réfléchi d'un cœur délicat et fidèle [2]. Si l'auteur nous répète sans cesse que l'amour est la plus dangereuse des folies, il nous dit aussi de quelles joies il est la source et qu'il n'est pas de maux dont il ne console [3].

Mais il est visible que ces études de sentiments, où par hasard il s'attarde, ne sont pour lui que l'accessoire. Sur tant de sujets il n'en est pas un dont on puisse assurer qu'il l'a choisi parce qu'il pouvait être l'occasion d'une analyse morale. Ce ne sont pas les mouvements du cœur qui l'intéressent, mais leurs conséquences rares, extraordinaires et cruelles. Belleforest ne fait d'ailleurs

1. Par exemple, dans la triste histoire d'Émilie et de Camille, « enivrés du vin d'amour » (Nouvelle 119e, tome VII).

2. Histoire 7e, tome I.

3. Dans la 7e histoire, Adélasie, fille de l'empereur Othon III, s'est enfuie du palais de son père avec un des plus beaux gentilshommes de l'Allemagne, Aleran, prince de Saxe. Tous deux, déguisés en pélerins, errent péniblement sur les routes jusqu'au jour où ils iront s'établir dans une hutte de charbonniers, au fond des bois de la Ligurie : « Est-ce peu de cas, remarque Belleforest, que par le seul instinct d'une force amoureuse la fille d'un si grand Prince que l'Empereur des Romains s'en soit allee vagabonde en habit dissimulé, et pauvrement vestue, experimenter l'aspre longueur des chemins, l'inclemence du ciel..., et encores sentir l'amertume non jamais goustee du travail, la rage de la faim, le halle d'un Esté chaleureux, le frisson de l'Hyver glacé ? Ne demonstre-t-il pas, ou bien que l'Amour a quelque perfection plus grande que les autres passions ausquelles l'esprit de l'homme est assujetty, ou bien que ceux qui sentent cette alteration sont hors du nombre des hommes capables de raison et ayans l'usage de la splendeur d'icelle ? »

Et cependant, ajoute Belleforest, « cette belle Dame ayant gaigné les champs estoit plus joyeuse, fresche et deliberee que lors qu'elle vivoit à son aise entre les delices et mignotises qu'elle savouroit en la cour de son pere ».

en cela que suivre Bandello chez qui ces dispositions sont plus visibles encore : sans la scène du tombeau, l'évêque d'Agen aurait-il repris, après Luigi da Porto, l'histoire des *Amants de Vérone*[1] ?

Tout ce qui pouvait plaire à la société française contemporaine des guerres civiles se trouve heureusement réuni dans un recueil beaucoup plus mince, que par un aimable badinage l'auteur, qui s'appelait Yver, intitula *Printemps*[2].

Dans un décor harmonieux et plaisant, dont l'idée vient sans doute du *Décaméron*, mais dont les lignes et les couleurs sont bien celles des paysages de notre pays, des gentilshommes et des dames charment par quelques contes les loisirs de leurs après-dînées. Deux de ces narrations sont chevaleresques (Histoire des amants Erastes et Persides, I; Histoire de Guillaume le Bâtard, IV); la Ve, tout à fait amusante, remarquablement conduite et qui rappelle l'aventure de Joconde[3], rapporte sur un ton d'élégant scepticisme les bons tours et les infortunes conjugales de deux jeunes gentilshommes poitevins, anciens compagnons d'études aux Universités d'Italie; la IIe et la IIIe racontent avec quelque détail deux faits véritables dont l'un est simplement dramatique[4], dont

1. On sait que Luigi da Porto, de Vicence, avait composé, en 1524, la célèbre nouvelle de *Giulietta e Romeo*. Bandello avoue qu'il avait entendu raconter l'histoire justement près de Vicence, aux bains de Caldiero. C'est Pierre Boaistuau qui a mis en français le récit de Bandello et c'est dans le tome Ier des *Histoires tragiques* qu'on l'a d'abord lu chez nous : c'est la 3e nouvelle : « De deux amans qui moururent en le mesme sepulchre, l'un de venin, l'autre de tristesse. »

2. *Le Printemps d'Iver, contenant cinq histoires, discourues par cinq journees en une noble compagnie, au chasteau du Printemps,* par Jaques Yver, seigneur de Plaisance et de la Bigotterie, gentilhomme Poictevin. Paris, Abel l'Angelier ou Jean Ruelle, 1572, in-16 [Priv. du 11 aoust 1571].

3. *Orlando Furioso*, XXVIIIe chant.

4. Un seigneur français, le sieur d'Aligres, reçoit des mains d'un prince

l'autre est atroce [1], et l'un de ces récits est précédé d'une protestation violente contre l'intervention des papes dans les affaires de la France [2]. Chevaleries, gaillardises, histoires tragiques, pamphlet politique, c'étaient bien là, aux environs de 1570, les genres les plus en faveur, et on lut beaucoup le petit volume qui les réunissait dans une agréable diversité [3].

Un peu plus tard, Bénigne Poissenot, dans son *Esté* et dans ses *Nouvelles Histoires Tragiques* [4], essaya, moins heureusement, de satisfaire les mêmes goûts. Personne n'avait l'idée de donner une suite à nos premiers essais de fictions sentimentales. Les œuvres de Diego de San Pedro et l'*Histoire d'Aurelio et d'Isabelle* se réimprimaient encore, mais surtout comme manuels de langue étrangère. La *Diana* de Montemayor, traduite en 1578 par Nicole Collin [5], n'obtenait qu'un assez médiocre succès [6] et ne semblait pas avoir alors d'influence :

italien, son rival, une pomme empoisonnée; il la donne à sa maîtresse qui la mange et qui en meurt; il se venge en tuant le traître.

1. Une jeune fille « de Magence en Allemaigne », enivrée par un serviteur de ses parents et violée par lui, ne consent plus à vivre après la perte de sa chasteté : elle veut montrer au corps qui l'a trahie que son âme au moins est restée pure et, pour punir ce corps « traistre à son seigneur », « d'une constance forcenee et quasi furieuse » elle se brûle les entrailles en avalant du vin bouillant.

2. Ces papes, dit Yver, qui se sont toujours « bandez contre les François, leurs restaurateurs », et à qui il n'a pas tenu « que la France, leur mere, n'ait esté ruinee et detruite ». (Hist. III.)

3. *Le Printemps* a eu douze éditions au moins, de 1572 à la fin du siècle. (On en trouvera le détail dans notre Bibliographie). En 1664, Charles Sorel le cite encore dans sa *Bibliotheque Françoise* (p. 160) entre les Contes de la Reine de Navarre et les *Histoires* de Bandello et il rappelle « qu'il avoit esté estimé fort agreable ».

4. *L'Esté* de Benigne Poissenot, Licencié aux lois, *contenant trois journees où sont deduites plusieurs histoires et propos recreatifs tenus par trois Escoliers*. Paris, Cl. Micard, 1583, in-16. — *Nouvelles Histoires Tragiques* de Benigne Poissenot. Paris, Guill. Bichon, 1586, in-16.

5. *Les Sept livres de la Diane* de George de Montemaior..., tr. de l'esp. en fr. par Nicole Collin, Rheims, Jean de Foigny, 1578, in-8°.

6. Deux rééditions seulement (1579 et 1587) avant 1592.

une imitation tentée par Belleforest[1] tombait aussitôt dans l'oubli. Il fallait, pour qu'on revînt au roman de sentiment, que la société mondaine se fût réorganisée et qu'elle eût retrouvé, avec une assiette plus ferme, plus de confiance dans le lendemain, plus de liberté d'esprit et plus de paisibles loisirs.

1. *La Pyrenee et Pastorale amoureuse contenant divers accidents amoureux...*, par François de Belleforest, Comingeois. Paris, Gervais Mallot, 1571, in-8°. Cette imitation, antérieure à la traduction, prouve que Belleforest a dû lire la *Diana* dans le texte original.

CHAPITRE II

Les premiers cercles mondains après la pacification de Henri IV.
Les genres romanesques. Prédominance du genre sentimental.

La pacification de Henri IV a enfin assuré ce repos durable qu'on avait tant de fois, et vainement, espéré : la nation l'a accueillie avec un sentiment presque unanime de reconnaissance et de joie dont on retrouve l'écho chez nos poètes [1]. La noblesse surtout, au sortir de cette longue période de confusion et de haines, a éprouvé le vif besoin de se grouper, de vivre en bonne harmonie, d'écarter de son souvenir tout ce qui aurait pu réveiller les anciens dissentiments. L'individualisme, exalté par la lutte, a tendu de lui-même à s'effacer, à se soumettre à certaines règles et à certaines conventions. Ainsi s'est constitué un milieu qui devait être propice au développement de la littérature sentimentale.

La classe aristocratique se rapproche d'abord par un goût commun des plaisirs. Dès que s'est installée à Paris la nouvelle Cour, que le roi aspire à « faire planteu-

1. Aux odes et stances de Du Perron, Bertaut et Malherbe en l'honneur du roi pacificateur, il faut joindre l'hommage moins connu et plus significatif de Claude de Trellon, *Le Ligueur Repenty*. Paris, Anth. du Brueil, 1596, in-12.

reuse et belle[1] », avant même que la tranquillité se soit définitivement établie dans le royaume par la soumission de la Bourgogne, de la Picardie, de la Bretagne, par le traité avec l'Espagne et l'édit de tolérance, les fêtes se multiplient aux Tuileries et au Louvre : ballets, collations, mascarades[2]; les plus belles dames s'y trouvent, dit l'Estoile[3], « si richement parees et si fort chargees de perles et de pierreries qu'elles ne peuvent remuer »; le luxe s'y étale avec tant de prodigalité qu'il faut le limiter par un édit somptuaire[4]. On peut voir, par les Mémoires de Bassompierre, quelle place tiennent ces amusements dans l'existence des grands seigneurs : ils resteront la grande occupation de la vie de Cour avec la chasse, les courses de bagues, le jeu, l'intrigue et les galanteries. Les lettres y compteront toujours pour fort peu de chose et le rôle principal des poètes y sera longtemps de composer des devises et des cartels ou bien de mettre en rime des messages amoureux : on sait que Malherbe lui-même ne s'est pas dérobé à cette double obligation.

Mais il semble bien que la Cour n'a pas longtemps absorbé toute la vie mondaine. Le caractère très spécial de la littérature romanesque du règne de Henri IV, comme aussi celui de la poésie amoureuse de la même époque, seraient tout à fait inexplicables s'il n'avait pas existé, dès la fin du XVIe siècle, une société organisée en dehors de l'entourage immédiat du prince et qui, sans affecter de s'en isoler, a cependant recherché d'autres satisfactions et s'est proposé un autre idéal[5]. Nous

1. Cf. le passage de Brantôme cité plus haut, p. 155, note 2.
2. Registres-journaux de l'Estoile, VII, p. 19, 47, 84, 266 et 267.
3. VII, p. 18.
4. VIII, p. 308 (Édit défendant de porter des étoffes d'or et d'argent).
5. Un petit traité de cette époque, *Le Manuel d'Amour* (je n'en ai vu

sommes malheureusement peu renseignés sur ces réunions sans doute assez intimes, trop peu considérables pour avoir, comme l'hôtel de Rambouillet, leur histoire et dont les contemporains n'ont évidemment pas prévu l'importance. Tout au plus nous est-il possible de grouper ici quelques noms.

Ce sont des femmes naturellement qui président à ces assemblées : des dames de l'ancienne Cour instruites aux bonnes lettres et dont les sentiments assez raffinés se sont mal accommodés de la liberté de mœurs et d'allures que le Vert Galant autorise par son exemple[2] : la duchesse de Retz (qui ne meurt qu'en 1603), la duchesse de Rohan et la princesse de Léon (qui survivent à Henri IV), Mme de Villeroy, « sçavante deesse », dit Desportes[3], et qui fait « des vers memorables » ; la belle

que l'édit. de 1614, Paris, A. du Breuil, in-12 ; mais comme l'auteur fait allusion aux guerres de la Ligue comme à des événements presque contemporains, l'ouvrage a très certainement paru assez longtemps auparavant) nous offre le tableau d'un petit groupe de jeunes seigneurs et de demoiselles essayant, avant même que se soit tout à fait apaisé le tumulte des « dissentions civilles », d'organiser un premier essai de vie mondaine. Retirés dans l'asile sûr du château royal de Saint-Germain, ils se demandent comment ils pourront « charmer les ennuis que leurs pertes et ces désordres avoient engendrez ».

Ils s'accordent à reconnaître que le meilleur divertissement est la conversation, parce que « la frequentation des bonnes compagnies sert d'une lime pour polir nos imperfections ». Ils décident donc « d'employer deux ou trois heures de l'apres-dinee à discourir de quelque sujet » et de parler tout d'abord de l'amour, « cause de toute concorde et de tout bonheur, et comme plus conforme à l'aage de ceux de la troupe ».

2. Beroalde de Verville écrit dès 1596 : « Il n'y aura pas de plaisir si parfait que d'estre en bonne compaignie..., où la modestie regne et les Dames aiment la vertu, avec lesquelles il y a plus de contentement qu'entre celles qui passent leur temps aux plus mondaines vanités. » (*Le Cabinet de Minerve*, Paris, Guillemot, ou Tours, S. Molin, 1596, in-12, f° 229, *b*.)

3. Ed. Michiels, p. 472. Elle n'a fait d'ailleurs qu'entrevoir ce retour de vie mondaine : elle est morte en 1596. L'Estoile écrit en annonçant sa fin : « Ceste dame estoit douee d'un bel esprit, lequel elle emploioit aux exercices ordinaires de la Cour ».

Mme de Cimiez, amie du même Desportes, qui, à ce moment-là, s'est mise à étudier et en est devenue « encore plus spirituelle et plus divertissante[1] »; Mlle de Seneterre[2], ancienne fille d'honneur de Catherine de Médicis, qui s'est d'abord retirée en Auvergne après la mort de sa maîtresse, mais est bientôt revenue dans la capitale et reçoit nombre de visites dans son petit logis du quai des Augustins, parce qu'elle a de l'esprit et sait toutes les nouvelles[3]; Mme de Guise, qui se pique de se connaître aux belles choses[4]; Mme de Rivery, qui s'amuse à écrire[5]; la comtesse de Brienne, la duchesse de Nevers, la duchesse d'Esguillon, Mme de la Guiche, Mme d'Elbeuf, Mme de Randan, l'aînée, et la comtesse, sa belle-fille, la belle Mme de Rieux, la spirituelle marquise de Canillac[6]. A ces noms il faut sans doute joindre ceux des protectrices les plus zélées des romanciers de ce temps[7] : Mlle de Longueville, la princesse de Conti, Mme de Bellegarde, femme du Grand Écuyer, la maréchale de Lavardin, les princesses Catherine et Marguerite de Lorraine, Mme de Rochechouart, « l'honneur des beaux esprits »[8], la comtesse de Caravas, Mme de la Guesle, Mlle de Fourcy,

1. *Les Passetemps* de messire François le Poulchre, seigneur de la Mothe-Messemé, 2e édit., Paris, Jean le Blanc, 1597, in-8º, fº 32, et Tallemant, *Historiettes*, éd. Monmerqué et Paulin, Paris, t. I, p. 97. Elle n'est morte qu'en 1608 : le 6 avril, L'Estoile annonce la mort de cette dame « assez qualifiee à la Cour et partout ».

2. Magdelaine de Saint-Nectaire.

3. Tallemant, éd. citée, I, p. 224.

4. C'est elle qui plus tard se montra si impatiente de connaître Malherbe nouvellement arrivé à Paris. On connaît l'anecdote rapportée par Tallemant : elle invita à sa place un orfèvre qu'elle prit pour lui.

5. *Dialogue des Chastes amours d'Eros et de Kalisti*, Paris, 1596, in-12.

6. Ces derniers noms, avec beaucoup d'autres, nous sont donnés par Du Souhait dans ses *Pourtraicts des Chastes Dames*, Lyon, B. Rigaud, 1600, 12º.

7. Elles nous sont connues par leurs dédicaces. Voir la Bibliographie à la fin de ce volume.

8. Voir, sur sa collaboration avec des Escuteaux, p. 267, note 3.

la marquise de Thémines [1], la princesse de Croy, et enfin la vicomtesse d'Auchy, la « Caliste » de Malherbe, célébrée par lui, par Lingendes, par Malleville et bien d'autres et de qui Tallemant a écrit que, « comme elle estoit fort vaine, tous les auteurs et principalement les poëtes estoient receus à luy en conter [2] ».

Un peu plus tard, en 1605, quand Marguerite de Valois quitte Usson, elle amène avec elle sa brigade d'écrivains et de gentilshommes et, au château de Madrid (à Boulogne), puis à l'Hôtel de Sens, enfin dans l'hôtel qu'elle fait construire, en face du Louvre, sur la rive gauche de la Seine, elle tient une manière de petite cour, plus solennelle peut-être que la grande et plus respectueuse de l'étiquette, mais où fleurit la conversation [3] et où les gens de lettres trouvent bon accueil : l'on y voit Desportes, Maynard, son poète; Scipion Dupleix et Antoine Le Clerc, sieur de la Forest, ses maîtres des requêtes; le poète La Puiade, son conseiller et secrétaire des finances; Coëffeteau, son aumônier; le poète Claude Billard, seigneur de Courgenay, son secrétaire des commandements; Alex. Bouteroue, l'auteur du *Petit Olympe d'Issy*; Isaac de Laffemas, sieur de Humont (celui qui sera plus tard lieutenant-civil), auteur de *L'Heu-*

1. Du Verdier parle, dans la Dédicace des *Amans Jaloux*, des « miracles de son esprit », des « ravissemens qu'on treuve en son entretien ».

2. I, 326. — On sait que plus tard elle tint un salon en forme, une espèce d'académie que Balzac, dans ses Lettres à Chapelain, appelle « un senat feminin, une pedanterie de l'autre sexe ».

3. A Usson c'était déjà un des passetemps préférés de la reine. Cf. *Epitre Dedicatoire de Brantôme à Marguerite de Valois sur deux harangues* (éd. Lalanne, t. X, p. 4) : « Dernierement que je vous estois allé faire la reverence à Usson, j'eus cest honneur d'entrer dans vostre salle, et vous veoyr manger tous les jours, où je notay une chose tres-louable, que je ne vous ay jamais veu faire repas que, devant vostre table, vous n'eussiez de fort honnestes gens et sçavans, lesquels vous mettiez tousjours sur quelques beaux discours, disputes et propos non communs... »

reux Retour de la Reyne Marguerite (1605); Porchères l'Augier, rival de Nerveze et de Des Escuteaux, « qui estoit à peu près en vers ce qu'estoient les autres en prose[1] »; des Yveteaux, Claude Garnier, Pitard, le moraliste[2]; La Roque, « qui faisoit joliment des vers » et qui était de la suite de la reine[3]; Vital d'Audiguier, seigneur de la Menor; le poète de Mailliet, le sieur du Mas[4], et, parmi les filles d'honneur, Mlle de Beaulieu, auteur du roman de *La Chiaramonte*, et Mlle de Montigni, « connue pour son bel esprit », dit L'Estoile[5].

A côté des auteurs que l'on veut bien admettre dans ces cercles, on peut compter déja un certain nombre de gentilshommes : les uns sont des courtisans, et non des moindres, qui viennent se reposer en des milieux plus calmes et s'instruire dans l'art des bienséances : peut-être Bassompierre, qui ne néglige rien de ce qui peut accroître son prestige auprès des dames, qui est déjà considéré comme un bon juge des ouvrages de l'esprit et qu'on verra dans la suite faire des conférences chez la princesse de Conti[6]; peut-être M. de Bellegarde, Grand Écuyer de France, patron de Malherbe et de quelques romanciers[7]; sans doute Charles de Luxembourg, comte de Brienne, « Apollon de France », dont parle Du

1. Tallemant, IV, p. 320. — « Personnage de Cour perpetuelle et que tous les Courtisans admirent, » dit Mlle de Gournay, *L'Ombre*, éd. de 1626, in-8°, p. 593.

2. « Durant ses repas elle faisoit tousjours discourir quelque homme de lettres. Pitard, qui a escrit de la morale, estoit à elle, et elle le faisoit parler assez souvent. » (Tallemant, I, p. 149.)

3. Tallemant, I, p. 271.

4. Qui dédie à la reine, en 1609, sa *Lydie*, « fable champestre ».

5. *Mémoires-Journaux*, septembre 1607. Elle mourut « d'avoir mangé des morceaux de gands pour se faire venir les palles couleurs ».

6. Bibl. Nat., Mss fr. n° 19197 (cité par M. Roy, *Charles Sorel*, p. 58). Sur la civilité de Bassompierre, v. Motteville, *Mém.* (Poujoulat), p. 107.

7. *Dédicace* des *Legitimes amours et fortunes guerrieres de Doris* (1600).

Souhait dans son *Parfaict Gentilhomme* (1600); sûrement le duc de Nemours, « le premier qui se soit adonné à faire des galanteries en vers [1] », un des habitués du salon de M[lle] de Seneterre [2].

Catherine de Vivonne n'a épousé qu'en 1600 le marquis de Rambouillet et, au moment de son mariage, elle a à peine douze ans. Elle n'en a que dix-neuf lorsque, après la naissance de sa première fille, elle s'est retirée à peu près complètement de la Cour et a commencé à recevoir quelques intimes dans le vieil hôtel Pisani. On ne peut donc guère l'associer à ce premier mouvement qui, dès le début du règne de Henri IV, a porté un groupe important de la classe aristocratique à s'organiser en société. Mais en ayant été le témoin dans sa première jeunesse, elle en a recueilli dans la suite le bénéfice. Il semble qu'elle ait moins innové qu'on ne l'a dit et qu'elle se soit simplement contentée de reprendre plus régulièrement, avec plus d'autorité, plus de vraie culture et plus d'esprit de discernement un rôle où immédiatement avant elle plus d'une s'était essayée. Si elle a si heureusement réussi, et presque dès d'abord, c'est que, depuis quinze ans, pour le moins, la société française faisait déjà son apprentissage, s'efforçant de se dépouiller de ce qu'elle avait encore de rude et de violent, de se sou-

1. Tallemant, I, p. 224. — *Dédic.* des *Amours de Lintason* (1601), par le sieur de la Regnerye.

2. Quoique la vie provinciale de cette époque soit encore mal connue, on peut affirmer que dans les villes de quelque importance la vie mondaine n'a pas tardé non plus à reprendre : pour Lyon et Bordeaux quelques renseignements ont déjà été recueillis ; pour Tours, Blanchemain en a groupé un certain nombre dans son édition des poésies de Guy de Tours, Paris, 1879, 2 v. in-8° ; pour le Vivarais, le Dauphiné et la vallée du Rhône, une source assez importante est la correspondance galante de Pierre Davity, de Tournon, insérée dans ses *Travaux sans travail* (1599, 1602, 1603, 1609).

mettre à une discipline unanimement consentie, de faire revivre enfin cette politesse des mœurs, tradition lointaine de notre génie, qu'on a vu refleurir chez nous dans toutes les époques de paix. Si ce travail de lente préparation reste assez obscur et presque anonyme, les résultats du moins en ont été assez évidents et nous connaissons très bien les idées et les sentiments qui l'ont dominé. Nous les voyons se manifester nettement dans les petits romans qui sont nés, on peut l'affirmer, de cette renaissance de la société mondaine et où elle s'est en quelque sorte définie.

*
* *

Ce qui nous frappe d'abord dans la littérature romanesque du règne de Henri IV, c'est son abondance.

Pendant la durée des guerres civiles à peine avait-on vu en France un ouvrage nouveau auquel on pût véritablement donner le nom de roman[1]. Nous en comptons (et il est probable que notre liste n'est pas complète) deux en 1593, cinq en 1594, deux en 1595, trois en 1596, sept en 1597, quatre en 1598, neuf en 1599, plus de soixante de 1600 à 1610.

Un autre point, non moins important, c'est la prédominance sur tous les autres du genre sentimental.

Sans doute le goût des aventures chevaleresques n'est pas encore passé. On continue, à la fin du XVIe siècle, et on continuera longtemps encore à réimprimer les romans du Moyen Age en un format plus commode et en un style

1. On ne peut appeler roman l'étrange *Camille* de P. Boton (1573) ni les recueils de Contes ou d'Histoires tragiques dont il a été parlé plus haut. Il faut noter qu'en 1585 paraît le premier livre des *Bergeries de Julliette*, de Nicolas de Montreux.

généralement rajeuni[1]. Mais les rédactions en sont de plus en plus resserrées : le *Lancelot* donné par Benoist Rigaud, à Lyon, en 1591, tient en 166 pages in-8° [2]. On a même commencé à ramasser en un seul volume la matière de plusieurs histoires[3]. Quoique rendues ainsi plus abordables, ces inventions fabuleuses n'attirent plus autant qu'autrefois : elles font surtout la joie des écoliers qui aiment à y trouver, comme le Francion de Sorel, ou plutôt comme Sorel lui-même, « d'horribles chaplis de géans dechiquetez menu comme chair à pâté » ou de « gorgiades infantes » avec des yeux verts comme ceux des faucons[4]. Les gens du monde commencent à trouver qu'il y a là « trop de choses hors de raison[5] ». C'est vers ce temps-là qu'Estienne Pasquier écrit de l'*Amadis* : « la memoire en semble estre aujourd'huy esvanouie[6] ».

L'on voit cependant paraître, à ce moment, quelques nouveaux romans chevaleresques, l'un très long, les

1. Ils ont peut-être continué à maintenir dans la noblesse un goût des vaillantises de parade qui ne se dément pas, même dans l'âpreté des dernières guerres : à la bataille d'Arques on fait encore le coup de pistolet pour l'amour des dames. (Tallemant, éd. P. Paris, 1854, I, 62.)

2. Fait assez curieux, l'éditeur laisse entendre que cette histoire était déjà oubliée : elle lui est tombée entre les mains, dit-il, et il n'a pas voulu permettre « qu'elle demeurast ensevelie ».

3. *Recueil de Romans de Chevalerie, sçavoir : Artus de Bretagne, Tristan de Leonnois, Meliadus dict le Chevalier de la Croix, Doolin de Mayence, Olivier de Castille et Artus d'Algarbe, Robert le Diable et Richard sans peur*, Paris, Bonfons, 1584, in-4°. — *Recueil de Divers Romans de Chevalerie, sçavoir : Maugis d'Aygremont et Vivian son frere, Alexandre le Grand et Richard sans peur, ibid.*, 1584, in-4°.

Recueil de Divers Romans de Chevalerie, sçavoir : la Conqueste du Grand Charlemagne avec les faicts et gestes des douze Pairs de France et du grand Fierabras; l'Histoire de Maugis d'Aigremont et de Vivian son frere; et les Quatre Fils Aymon, Lyon, Rigaud, 1597, in-4°.

4. *Hist. Com. de Francion*, éd. Colombey, p. 128.

5. C'est l'expression de Sorel, *Bibl. Fr.*, p. 156.

6. *Recherches de la France*, VI, ch. VII (l'édit. en VII livres est de 1611). Henri IV pourtant se le faisait lire et les médisants l'appelaient « la Bible du Roy ». (L'Estoile, *Mémoires-Journaux*, sept. 1608.)

Aventures de Floride de Béroalde de Verville [1], les autres beaucoup plus courts, tenant en un volume in-12 et faisant rapidement défiler en quelques pages les incidents ordinaires : tournois, prouesses guerrières et amoureuses, combats contre des géants, etc. Encore en est-il peu parmi ceux-là qui soient de purs contes chevaleresques, analogues aux brefs récits d'aventures qu'avait vus naître le XVI[e] siècle, comme par exemple, le *Philandre et Passerose* de Jean des Gouttes [2]. On ne peut guère classer dans ce genre que les *Legitimes amours et fortunes guerrieres de Doris* (1600) [3] et les *Alarmes d'Amour* (1605) du sieur d'Estival [4].

Les *Amours d'Olympe et de Birene* (1599) par de Nervèze [5] sont une imitation de l'Arioste. Les *Chastes amours d'Helene de Marthe* (1597), qui se terminent par une métamorphose dans la manière d'Ovide, sont moins un roman qu'une sorte de manuel de la vie seigneuriale [6]. Dans les *Adventureuses fortunes d'Ipsilis et d'Alixee* (Poitiers, 1602), des Escuteaux mêle beaucoup de galan-

1. *Les Aventures de Floride, l'Infante determinee et le Cabinet de Minerve...*, Tours et Rouen, Mettayer, 1593-1601, 5 parties, in-12.

2. *Le Premier Livre de la belle et plaisante histoire de Philandre, surnommé le Gentilhomme, Prince de Marseille, et de Passerose, fille du Roy de Naples*, Lyon, Jean de Tournes, 1544, in-8°, 219 p.

3. Par F. F. D. R., Paris, Buon, 1600, in-12; — *Id.*, Paris, M. Guillemot, 1601, in-12; — *Id.*, Rouen, l'Oyselet, 1603, in-12.

4. *Les Alarmes d'Amour où les efforts les plus violans se voyent heureusement surmontez par la fidelité de Philismond et Pandionne*, Lyon, Th. Ancelin, 1605, in-12; — *Id.*, Lyon, J. de Gabiano, 1615, in-12.

Suite des Alarmes d'Amour representees sur le theatre de Mars, Lyon, Th. Ancelin, 1607, in-12.

5. Paris, 1599, in-12; — *Id.*, Lyon, 1605, in-12. — Hist. II[e] des *Amours Diverses* de Nervèze (1606).

6. *Les Chastes Amours d'Helene de Marthe..., Discours contenant en termes propres offres de service, remerciemens, plaintes, instructions, songe avec l'explication, combats, duels, stratagemes, courses de bagues, danses, mascarades, description de Chasteau accompli de toutes ses parties, plaisir de volerie et de chasse* [Dédic. signée C. A. D. B.], Paris, Guillemot, 1597, in-16.

terie aux exploits guerriers. Dans *La Flavie de la Menor* (1606)[1], d'Audiguier associe la bergerie à la chevalerie[2]. Son action, qu'il place (avant d'Urfé) dans l'ancienne Gaule, commence par des descriptions de batailles et de joutes, des épisodes de filles déguisées en hommes et courant de singuliers hasards; elle s'achève sur des scènes champêtres où des bergers, en paissant leurs brebis, gémissent sur les maux d'amour ou disent la douceur de la vie pastorale[3]. Deux ans après, Pierre de Deimier, l'auteur de l'*Academie de l'Art Poetique*, essaie par un procédé encore différent d'accommoder aux goûts nouveaux les récits chevaleresques : dans un ouvrage beaucoup plus long, l'*Histoire des amoureuses destinees de Lysimont et de Clitye*[4], tout en maintenant quelques-uns des éléments traditionnels (voir, par exemple, au chapitre VII, l'épreuve des Fidèles Amants et l'avertissement d'Urgande la Desconnue), il introduit de longues conversations galantes où sont débattus des points de morale amoureuse[5]. Les *Chastes Destinees de Cloris* représentent dans un cadre chevaleresque et avec des accessoires merveilleux des faits empruntés à l'histoire contemporaine[6] : c'est une espèce de roman à clef

1. Paris, T. du Bray, 1606, in-12, 174 p. [Dédic. au Roy signée Daudiguier : « Vostre humeur guerriere y verra des armes, vostre inclination amoureuse y trouvera des amours. »]

2. En souvenir peut-être de l'*Amadis de Grece* et du *Florisel de Niquée* de Feliciano de Silva (VIIIe, IXe et X^e livres de l'*Amadis* français. Cf. particulièrement, au début du Xe livre, l'histoire du berger amoureux Darinel).

3. On retrouvera ces deux éléments associés dans les *Amours de Florise et Cleonthe*, du comédien normand Nicolas Moulinet, sieur du Parc, Paris, T. du Bray, 1613, in-12.

4. Paris, Jean Millot, 1608, in-12, 476 p.

5. Voir ch. VI, p. 175, une « Question d'amour » posée par la reine d'Espagne et discutée par quelques chevaliers et quelques dames. A signaler aussi une longue préface sur la puissance et les caractères de l'amour, où l'auteur ne manque pas de citer « le divin Platon ».

6. *Les Chastes Destinees de Cloris ou le Roman des Histoires de ce temps*,

comparable au *Roman Satyrique* que donnera plus tard Jean de Lannel[1].

Ces efforts ne réussissent guère à remettre en faveur un genre assez démodé. On s'amusera, en 1609, cinq ans avant que soit traduite chez nous la première Partie du *Don Quichotte*, d'une parodie, d'ailleurs assez plaisante[2], que trente ans plus tôt personne n'aurait eu l'idée d'écrire.

par le sieur Du Souhait, Paris, F. Huby, 1609, 12°, 158 ff. [Roi d'Aragon, seigneurs d'Aragon et de Navarre, voyage en Alger, combats, trahisons, moyens surnaturels (verge enchantée). L'auteur annonce une seconde partie (dont je n'ai pu trouver la trace) traitant de combats livrés devant Metz, des aventures de l'Infante d'Austrasie.]

1. Paris, T. du Bray, 1624, in-8°.

2. *Les Mille Imaginations de Cypille*, Paris, 1609, in-12. Cyrénée y reçoit par les mains d'un « Dariolet » un poulet du Chevalier Ostande (f° 11) :

« Elle se retire pour lire ces quatre mots à l'antiquaille amadigaulisez que le paladin desireux lui tramettoit : « Ostande sans ostentation vaine, genereux avanturier, damoisel d'eslite, le parangon des plus braves, l'outrepasse des mieux formez et bref fleur de chevalerie, à vous, Cyrenee de Zelande, regeante de ses afflictions, salut..., etc. » Le billet est signé : « le vassal fidele des pieds de vostre puissance ». « Ostande voulant faire voir que son cœur estoit en braise et embrasé, avoit faict brusler artificieusement un petit coin de la lettre et respandu dessus encores trois gouttes de son sang. »

Un peu plus loin (f° 50, *a* et *b*), une description burlesque d'un « combat à la barrière » : « Voila douze cavaliers qui paroissent bravement dans les barrieres. Daldremont estoit chef des six soustenans et Zaphis des querellans... ils courent l'un sur l'autre premierement, mais avec une rage, une impetuosité, une tempeste telle que les foudres, les demons ny les typhez tourbillons ne firent jamais rien en leurs furieux chocs, heurts ny secousses de plus estrangement horrible ny formidable. L'onde bruit du bruit que leurs coups et leurs corps font, la terre se fend, le ciel tremble, les forests resonnent au tour, les brutes et les feres d'effroy gagnent les cavernes.

« Et bref, ô vous vieilles et resveuses proüesses d'Artus de Bretagne, de Jean de Paris, d'Ogier le Danois, de Gallien restauré, Huon de Bordeaux, de Morgant, Regnault, Roland, Maugis, Perseforest et de tous les chevaliers de la table ronde, allez vous coucher et cacher. Toutes vos desconfitures ne sont (pardonnez moy, damoiseaux gracieux et beaux) que des chiquenaudes et nazardes de pages au respect (dy-je) des martellements, brisis, hachis, chamaillis de ces preux Zaphis et Daldremont : leur bras c'est une mort, leur voix c'est un tonnerre, et tous leurs mouvements ne vomissent rien que sang, tuerie, horreur et carnage. »

On reviendra assurément aux *Amadis*, à *Lancelot*, à *Perceforest* et aux autres paladins : cette littérature aura encore, au XVIIe siècle, une influence qu'il serait aisé de suivre de l'auteur du *Chevalier Hypocondriaque*, par exemple, à Mme de Sévigné, en passant par Chapelain [1] et par Voiture. Mais, pour le moment, le goût est ailleurs.

Nous rencontrons aussi, à cette époque, quelques essais de romans d'aventures qui, tout en renonçant au décor et aux conventions chevaleresques, essaient d'exciter l'intérêt par la multiplicité et l'étrangeté des incidents. Les uns nous jettent en pleine fantaisie et nous promènent au travers de royaumes imaginaires [2]. Les autres situent en des géographies plus réelles des intrigues vaguement empruntées à l'histoire et où beaucoup de fictions se mêlent à un peu de vérité. *La Bergère de la Palestine* [3], nouvelle écrite sous l'influence du Tasse, a pour théâtre la Terre sainte, au temps des Croisades. Dans les *Amours de Lydiam et de Floriande* [4], des Escuteaux prétend nous transporter au temps de Charles VII, sans nous donner d'ailleurs aucun détail sur les mœurs de ce temps. Dans un roman un peu postérieur [5] il remontera jusqu'à Charles Martel. Mais

1. Son dialogue *De la lecture des vieux romans* a été publié par A. Feillet, 1870, in-8°.

2. Par exemple, *Les Amours d'Æsionne et le Restablissement de Troye, où se voyent les hazards des armes, les jalousies, desespoirs, esperances, changemens et passions, que les succez balancent par la vertu*, de l'invention de Beroalde de Verville, Paris, M. Guillemot, 1597, in-12 ; — *Id.*, Tours, Molin, 1597, in-12 ; — *Id.*, Paris, M. Guillemot, 1598, in-12, 475 p. — Le titre semble annoncer un roman sentimental ; mais l'ouvrage ne répond guère à cette promesse. La composition en est d'ailleurs bizarre et le style très médiocre.

3. Par G. de Bazyre d'Amblainville, Paris, A. du Brueil, 1601, in-12.

4. Paris, T. du Bray, 1605, in-12, 205 ff.

5. *Les Traversez hasards de Clidion et Armirie*, par le sieur des Escuteaux, Paris, François Huby, 1612, in-12 [Ach. d'imp. du 4 déc. 1611].

la plupart des narrateurs rapportent des faits moins lointains : quelques-uns touchent même à la période contemporaine. Le *Portraict de la Vraye Amante*[1] (1604), de Jean d'Intras, nous conduit, à la suite de Henri IV, à Dieppe, à Rouen, au siège de Paris.

Chez tous le procédé est le même : autour d'une fiction sentimentale, élémentaire et banale (inébranlable fidélité de deux amants que n'altèrent ni les obstacles ni les séparations), ils groupent régulièrement deux sortes d'épisodes : des voyages et des combats. Voyages sur terre (avec leurs difficultés, leurs dangers, leurs rencontres imprévues) : en Provence et dans les Pyrénées[2], en France et en Italie[3]. Voyages sur mer : d'Italie en Portugal[4], d'Espagne en Flandre[5], d'Écosse en Hongrie, de là en Angleterre, en Écosse et en Gueldre[6], avec leurs suites presque obligées : tempêtes, naufrages[7],

1. *Le Portraict de la Vraye Amante contenant les estranges avantures de Calaris et la parfaicte constance de Lisbye*, par Jean d'Intras, de Bazas, Paris, 1604, in-12 [Privil. du 10 juin 1604]; — *Id.*, Paris, R. Foüet, 1609, in-12, 307 p.

2. *La Haine et l'Amour d'Arnoul et de Clairemonde*, par P. B. S. D. P. [le sieur du Périer], Paris, A. du Brueil, 1600, in-16; — *Id.*, *ibid.*, 1609, in-12; Paris, 1627, in-8°.

3. *Les Amours de Lydiam et de Floriande* (1605), par des Escuteaux.

4. *Les Divers Effects d'amour advenus à la belle Fulvia, Venitienne*, par I. D. R., Paris, Abel l'Angelier, 1603, in-12, 94 ff.

5. *Portraict de la Vraye Amante* (1604).

6. *Les Hazards amoureux de Palmelie et Lirisis*, par le sieur de Nerveze, Paris, 1594, in-12; — *Id.*, Paris, du Brueil, 1600, in-12; Lyon, T. Ancelin, 1603, in-12. Histoire IVe des *Amours diverses*, Paris, T. du Bray, 1606, in-12.

7. Un roman de Des Escuteaux, qui appartient plutôt au genre sentimental et sur lequel nous aurons donc à revenir, *Les Amours de Clidamant et de Marilinde* (1603), se termine en véritable roman d'aventures et l'on y rencontre un épisode assez curieux de naufrage.

Saisis par une tempête aux environs des colonnes d'Hercule, les deux amants sont ballottés pendant douze jours sur une mer furieuse et enfin jetés, avec quelques autres passagers, sur une « isle inhabitable » où leur navire se brise. Ils montrent là presque autant d'énergie que fera plus tard Robinson dans des circonstances assez analogues.

Il leur est tout à fait impossible de « racoustrer » leur vaisseau, mais

abordages par des galères ennemies[1], enlèvements par des pirates barbaresques[2]. — Combats : en tous pays[3], contre les chrétiens et contre les infidèles; en Hongrie, contre les Turcs[4]; en Piémont[5], dans le Périgord contre les Ligueurs[6].

Que l'on joigne à cela quelques déguisements, des

ils peuvent en retirer quelques « victuailles » et une bonne provision de froment. Un premier examen de l'îlot les décourage un peu : ils se résignent mal à l'idée de « passer en ce desert miserable le reste de leurs jours ». Mais Clidamant, laissant ses compagnons endormis, repart à la découverte. Il trouve une belle caverne, « separee en plusieurs chambres » : « cinq ou six fontaines l'entouroient avec un nombre d'arbres qui rendoient un ombrage si plaisant, qu'on eust dit qu'ils avoient esté plantez là pour embellir ce lieu ». Les naufragés se sentent « consolez en la delectation que leur offroit la beauté de ceste solitude ». « Clidamant fait promptement faire des palissades et dresser une chambre à sa maistresse et à sa demoiselle, separee des autres, où il fait accommoder deux licts, avec matelats et autres commoditez qu'ils avoient sauvé de leur navire... ». « Cependant jugeant bien qu'ils n'estoient prests de partir de ce lieu et qu'ils n'auroient vivre pour longtemps, il fit accommoder un endroit de l'isle, où il fit semer du blé, et presque tous les jours alloient à la chasse. »

Par leur industrie les naufragés se soutiennent ainsi quatre ans dans cette solitude.

Il n'est pas impossible que ce singulier épisode soit un souvenir de l'histoire des matelots de La Rochelle qui firent les Robinsons dans une île déserte voisine des Bermudes. Cette aventure venait justement d'être racontée par Loïs de la Blachiere dans son *Histoire veritable de certains voïages perilleux et hazardeux sur la mer*, Niort, 1599.

1. *Portraict de la Vraie Amante* (1604).

2. *Les Hazards amoureux de Palmelie et Lirisis* (1594). *Les Divers Effects d'amour advenus à la belle Fulvia* (1603).

3. *Les Aventures guerrieres et amoureuses de Leandre*, par le sieur de Nerveze, Paris, du Breuil, 1608, 2 v. in-12; — *Id.*, Lyon, T. Ancelin, 2 v. in-12. — *Les Aventures de Lidior où sont representés ses faicts d'armes et ses amours*, par le même, Lyon, T. Ancelin, 1610 et 1612, in-12.

4. *Palmélie et Lirisis* (1594); *Les Douces Affections de Lydamant et Calliante*, par Vital Daudiguier (1607); *Les Genereuses Amours de Philopiste et de Mizophile*, par le Sr de Vitelli (1603). Il est beaucoup question de la Hongrie dans les romans de ce temps : c'est qu'en octobre 1599 le duc de Mercœur y avait été, avec la permission du roi, « pour commander l'armée des Chrestiens contre les Infidèles ». (L'Estoile, *Mémoires-Journaux*, oct. 1599.)

5. *Les Amours de Lydiam et de Floriande* (1605).

6. *Le Portraict de la Vraye Amante* (1604).

cavaliers « sous la robe pelerine[1] », des jeunes filles empruntant le costume masculin pour suivre ou pour ramener un amant[2] et défendant énergiquement leur vertu contre les femmes qui se méprennent sur leur sexe[3] ou contre les hommes qui le devinent : l'on aura à peu près tous les éléments essentiels de ces romans d'aventures.

Les héros, toujours en chemin, ne s'arrêtent que pour livrer bataille. Dans les *Amours de Lozie* (1599)[4], le séduisant Clério visite « les Allemaignes », le Levant, l'Italie, passe de là à la Cour de France, puis à la Cour d'Espagne, combat les Anglais, combat les Turcs et meurt en Orient. Pistion[5] va faire au Canada la preuve de sa valeur. L'auteur avait vu ce pays[6], il en décrit les

1. *Le Portraict de la Vraye Amante.*

2. *Les Amours de Lydiam et de Floriande* (1605).

3. Satyre au IVe livre des *Douces Affections de Lydamant et Calliante* (1607). Cet épisode a été souvent repris, on le sait, et particulièrement par Du Verdier, à la fin de son *Chevalier Hypocondriaque*. Il est intéressant de noter, dès le commencement du XVIIe siècle, ces sortes de déguisements que les comédies et les nouvelles espagnoles (celles de Cervantes sont de 1613, et ne sont traduites qu'en 1614) contribueront à mettre à la mode dans notre littérature.

4. Par Antoine du Périer, sieur de la Salargue, Paris, J. Gesselin, 1599, in-12.

5. *Les Amours de Pistion*, par Ant. du Périer, sieur de la Salargue, Gentilhomme Bourdelois, Paris, Th. de la Ruelle, 1601, in-12, 381 p. Dédic. à la Roine Marguerite. Vers liminaires signés Garnier (Claude, sans aucun doute), où il est parlé de la reine Marguerite, de Michel de l'Hôpital, du « Cygne Vandomois » et des voyages de l'auteur, ces « voyages de pris »,

> Que, tous pleins de labeurs et de peines diverses,
> Ta personne accomplit par de longues traverses
> Soit au sein d'Amphitrite, ou soit dans les desers
> De sauvages crineux et de bestes couvers.

Un avocat au Parlement, Jacques du Hamel, a tiré, dès 1603, une tragédie de ce roman : *Acoubar*, tr., sans divisions d'actes ni de scènes, avec des chœurs, Rouen, R. du Petit-Val, 1603 et 1611, in-12 [Déd. à Ph. Desportes].

6. Au début du roman (p. 6), l'auteur parle de ce *dernier* voyage de

rivières larges et profondes, les inaccessibles forêts pleines d'oiseaux inconnus, d'animaux étranges, les continuels brouillards, la rigueur du climat; il parle des sauvages qui l'habitent, de leurs mœurs, de leur religion [1]. La noblesse française s'était toujours passionnée pour les aventures lointaines; le XVIe siècle, siècle de grands voyageurs [2], avait encore fortifié ce goût. D'autre part, certains de nos gentilshommes, peu portés vers les délassements intellectuels, souffraient de l'inactivité

Canada où il a comparé « la civilité des François à la rustique grace de ces sauvages », « de laquelle, ajoute-t-il, j'ay eu tant d'horreur vivant parmy eux que ceux qui sont bien nez se peuvent dire les bergers de ces bestes ou les Dieux de ces hommes ». Il faut noter que le récit a paru avant cette relation de la première expédition de Champlain à la Nouvelle-France : *Des Sauvages ou Voyage de Samuel Champlain, de Brouage, contenant les mœurs, façon de vivre, mariages, guerres et habitations des sauvages du Canadas*, Paris, C. de Monstr'œil, 8°, 36 ff. [Priv. du 15 nov. 1603].

1. Page 7 : « Ce n'est pas qu'ils n'ayent des chefs et des Roys qu'ils recognoissent plustot par une naturelle inclination (comme les mouches à miel) que par raison ny par cognoissance qu'ils ayent de bien faire. Ces pauvres gens, n'ayant rien de l'homme que la forme, vivent comme les bestes, faisans des bois leur jardin et leur louvre, couverts de trois ou quatre peaux de castor cousues ensemble, non joinctes au corps pour en retirer de la chaleur, mais nonchalamment mises sur les espaules... : ils ont quelque forme de societé parmy eux, de guerre avec leurs voisins : et d'autant que ces deux choses sont communes aux animaux, je les appelleray seulement hommes parce qu'ils parlent... » Un peu plus loin (p. 8), Antoine du Périer parle encore « des demons qu'ils adorent, non dans des somptueux temples, mais dans de steriles campagnes, assis en rond, où après un long silence ils font tous un cry general et un batement de bras sur leur corps si violent, lors que celuy qui est au milieu d'eux prononce les parolles que leur Dieu luy a dit à l'oreille, estant couché contre terre, que la sueur leur ostant l'olivastre couleur de laquelle ils sont tousjours peints, ils deviennent blancs comme les François auxquels ils ressemblent de la taille et des traits du visage plus que nation que j'aye jamais veu, ayans comme eux une seule femme et une jalousie extreme de leur honneur. Il est vray qu'il est assés facile d'estre chaste lorsque les objects ne sont ny accessibles ny beaux. »

2. Voyages de Jean Parmentier, de Jean Ango, de Jacques Cartier, de Jean de la Roque, de Villegagnon, de La Ravardière, de Rasilly,... pour ne citer que les expéditions françaises. Les récits de voyages constituent déjà un genre important. (Cf. Ch. de la Roncière, *Hist. de la Marine Française*.)

à laquelle la paix les avait réduits et de n'avoir plus d'autre occupation que de « piquer, comme dira Charles Sorel, un coffre dans une antichambre[1] ». C'est à eux sans doute que s'adressaient ces récits d'aventures. Mais ce public-là ne lisait guère. Le public qui lisait avait d'autres goûts, et les dames particulièrement voulaient des sujets qui fussent plus de leur compétence.

C'est encore pour ce public de gentilshommes peu cultivés que sont écrites ces « Histoires tragiques » dont Bandello et Belleforest avaient autrefois répandu le goût. Les rééditions de leurs nouvelles, si nombreuses encore dans les dernières années du XVI[e] siècle, suffiraient à prouver que ces récits aux dénouements barbares trouvaient encore des lecteurs. Les auteurs qui cultivent après eux ce genre violent s'arrêtent bien quelquefois aux préliminaires des liaisons amoureuses et l'on ne peut dire qu'ils aient écarté toute analyse; mais il est visible que ce qui les intéresse, ce sont non les passions, mais les crimes auxquels elles peuvent conduire.

Une maîtresse, sur qui son amant a fait courir de mauvais bruits, le tue d'un coup de poignard[2]. Une autre venge la mort de son ami en faisant manger au meurtrier des confitures empoisonnées, après quoi elle « se lance sur une espee qui franchit sans commiseration les bornes de son sein[3] ». Poussé par une jeune fille

1. « Ceux dont les esprits ne peuvent vivre en l'oysiveté des armes eurent permission d'aller chercher de l'exercice en Flandres ou en Hongrie. » (*Histoire de Henry IV*, par Pierre Mathieu, in-f°, livre II, p. 268.)

2. *Discours de la Perfidie d'Amour*, par Joseph de la Mothe, Lyon, Pierre le Phenix, 1594, in-12. Jean Prévost, sieur de Gontier, reprend à peu près le même sujet dans les *Amours de la belle Du Luc*, Paris, 1598, in-12 : mais il prend le parti de la demoiselle, tandis que les sympathies de La Mothe vont à la victime. L'histoire était véritable : la coupable avait été jugée et acquittée par le Parlement de Bordeaux.

3. *Le Lict d'honneur de Chariclee*, par Jean d'Intras, Paris, Robert Fouët, 1603, in-12. La scène, on ne sait pourquoi, est placée au Mexique,

qu'il aime, un gentilhomme empoisonne sa mère qui s'opposait à leur mariage : on les prend, on les juge (long combat de générosité où chacun d'eux veut prendre sur lui toute la faute), on les condamne et nous pouvons suivre, minute par minute, l'horrible détail de leur suppplice[1]. Un jeune seigneur gascon tue un médisant qui a calomnié sa maîtresse, tue un Président qu'on veut lui imposer pour mari, la blesse elle-même, sans le vouloir, du même coup et se suicide enfin pour se punir de sa maladresse[2]. Le roman du sieur de la Place, *La Chasteté violee*[3], n'est qu'une suite de crimes. Sublimont, fils de bonne maison, mais fils cadet et, par suite, manquant de bien, assassine son frère aîné pour hériter de lui et il peut ainsi épouser la belle Pamphile. Il se lasse vite de son chaste amour et s'éprend d'une femme mariée, Faustiane, qui ne le fait pas languir longtemps. Après maint rendez-vous furtif, ces deux amants, fous de passion, ne songent plus qu'à se rendre libres l'un et l'autre. Sublimont fait mourir sa femme, Faustiane supprime « son fascheux de mary » en l'étranglant avec une serviette; les deux coupables échappent à la justice humaine : mais la justice divine veille et les frappe, l'un après l'autre, bientôt après[4].

dans la ville de « Temistitan » : il n'y a rien dans le roman qui caractérise les mœurs de ce pays et tous les personnages sont donnés comme européens.

1. *Le Martyre de la Fidélité*, par Jean d'Intras, Paris, Robert Fouët, 1604, in-12. En tête du livre, pour attirer le lecteur, une gravure représente le supplice des deux amants.

2. *Les Tragiques amours du fidel' Yrion et de la belle Pasithee*, Paris, J. Canut, 1601, in-12.

3. Paris, Abraham Saugrain, 1604, in-12.

4. Il faut classer dans le même groupe *Les Destinees des Amans* (1603) de Ph. Tourniol, quoique l'action en soit portée en Orient : beaucoup de morts, le meurtre horrible d'un enfant y sont la conséquence d'un « amour lascif ».

Filandre[1] va plus loin encore dans le crime. Il a enlevé Marizée, jeune demoiselle du Comtat, il l'a emmenée en Écosse et, l'ayant épousée, il vit avec elle dans la misère. Cette existence lui devient bientôt insupportable, il revient en France sous prétexte « d'y chercher des moyens », il s'y remarie et oublie, avec sa première femme, les enfants qu'il lui a laissés. Les années passent. Marizée élève péniblement sa famille : quand l'aîné de ses fils est devenu assez grand pour entreprendre le voyage, elle l'envoie à la recherche de son père :

> Filandre le reçoit, non en pere, mais en estranger et le recognoissant fort bien, ne le veut point cognoistre. O cruauté barbare! Les bestes cherissent leur nourriture et ce cruel desadvoue la sienne!

Il lui donne « quelque piece d'argent » et le chasse. Marizée, en apprenant sa trahison, se tue avec ses enfants, n'épargnant que son aîné pour qu'il puisse porter à Filandre la nouvelle de sa mort. Filandre entre en fureur quand il voit revenir ce témoin importun : il entraîne son fils dans un bois, il lui met le poignard sur la gorge. Heureusement des chasseurs le surprennent et, devinant trop clairement son dessein, l'emmènent prisonnier à Grenoble. Il s'échappe en route; le Parlement le condamne par défaut et le fait exécuter en effigie ; sa seconde femme entre dans un monastère.

Ces histoires d'adultère, de meurtre, de bigamie ne relèvent guère de la littérature. Elles excluent toute

1. *Les Amours de Filandre et Marizee,* par de Nerveze, Marseille, Pierre Symonet, 1598, in-12. Une vingtaine d'années après, Gilbert Giboin en a porté le sujet au théâtre : sa tragi-comédie des *Amours de Philandre et de Marizée*, en 5 actes et en vers, a été imprimée à Lyon, J. Gautherin, 1619, in-8. [Déd. au Marquis d'Urfé.]

préoccupation artistique et ne visent qu'à ébranler fortement les nerfs par des moyens grossiers. Ces plats récits, où l'on ne retrouve rien de l'imagination et de la vivacité d'un Bandello, ne sont le plus souvent que des faits-divers délayés, très comparables en somme aux « relations veridiques », aux « discours pitoyables », ou « lamentables », ou « deplorables » d'aventures funestes et d'atrocités que les librairies populaires offraient depuis longtemps à la curiosité de la foule [1]. On en voit d'ailleurs diminuer le nombre à mesure que s'affirme le succès du roman sentimental [2]. Le genre ne renaîtra qu'un peu plus tard, comme une sorte de réaction contre l'abus des fades galanteries. De Rosset et quelques autres reprendront alors, avec un peu plus de talent que leurs prédecesseurs immédiats, la série des « Nouvelles tragiques ».

Il fallait être déjà un peu plus cultivé pour s'intéresser aux imitations des romans grecs que nous rencontrons encore, en petit nombre d'ailleurs, à cette époque. *Les Amours de Cleandre et Domiphille* (1597) [3], par Nicolas de Montreux, les *Advantureuses et fortunees amours de Pandion et d'Yonice* (1599) [4], de J. Herembert, l'*Histoire de Cleophas et de Sephora* (1601) [5], par Roussel, l'*Histoire*

1. Des collections assez complètes de ces relations figurent dans le tome III du Catalogue La Vallière (De Bure), sous le n° 4375, dans le Catalogue de L. Coste (1854), p. 379 et dans le Catalogue Rothschild (par M. E. Picot), t. I, p. 65 et suiv. On sait avec quel soin L'Estoile recueille dans son journal toutes ces horreurs. Voir, par exemple, t. IX (1607-1609), p. 250, l' « Histoire prodigieuse d'une jeune femme executee à Nice pour avoir pendu son pere ».

2. On peut s'en rendre compte par le Tableau II qui se trouve à la fin de ce volume.

3. Paris, V[ve] de Gabriel Buon, 1597, in-12.

4. *Tirees des anciens Autheurs grecs*, par J. Herembert, sieur de la Riviere, Rouen, Jean Osmont, 1599, in-12, 182 p.

5. Paris, J. et P. Mettayer, 1601, in-12.

des Amours de Poliphile et de Damis (1602)[1] sont des œuvres assez médiocres et c'est tout au plus si l'une d'elles[2] a eu les honneurs d'une seconde édition[3]. Nous ne pouvons toutefois les négliger parce qu'elles nous montrent déjà en quel sens va s'exercer en France l'influence du roman grec.

Les rares auteurs de ce temps qui s'inspirent des conteurs anciens leur empruntent d'abord, il fallait s'y attendre, ce fonds commun de circonstances extraordinaires qu'avaient imaginées les rhéteurs pour varier la matière de leurs discours : oracles, suppositions d'enfants, séductions, enlèvements, tempêtes, attaques de pirates, débarquements en pays barbares, accusations, jugements, supplices, fausses morts, résurrections et, pour couronner le tout, doubles ou triples reconnaissances[4]. On sait quel emploi feront de certaines de ces péripéties, particulièrement des substitutions d'enfants

1. *Histoire ionique des vertueuses et fideles amours de Poliphile Pyrenoise et de Damis Clazomenien*, de l'invention de S. D. L. G. C., Paris, Abel l'Angelier, 1602, in-12, 398 ff.

2. *Cleandre et Domiphille.*

3. On pourrait encore classer parmi les romans grecs, à cause de son cadre, le petit roman à dénouement tragique de Mlle de Gournay, paru sous ce titre : *Le Proumenoir de M. de Montaigne* par sa fille d'alliance, Paris, A. l'Angelier, 1594, in-12, 107 ff. Ce court récit est d'ailleurs assez pédant et sans grand intérêt. Le sujet en est tiré de Plutarque : Mlle de Gournay semble y avoir voulu mettre en pratique le conseil que donne Montaigne (II, xxxv) de prendre pour sujets les très belles histoires véritables qui se rencontrent dans les livres anciens plutôt que d'en inventer de nouvelles « pour donner plaisir au commun ». — Quoiqu'elle se passe au temps de la guerre de Troie, l'histoire écrite par J. Corbin des *Amours de la chaste nymphe Pegase*, Lyon, Th. Ancelin, 1600, in-12 (amours de Pâris avec Pégase [c'est Œnone], arrivée d'Hélène, mort de Pâris) a tous les caractères du roman mondain (dialogues, lettres et vers, métaphorisme extravagant).

4. Sorel, *Francion*, éd. Colombey, p. 463 : « Voyez dans tous les romans les belles reconnoissances qu'il y a. Chariclée croyoit être fille de prêtre, et l'on trouva qu'elle étoit fille d'un roi. Daphnis et Chloé pensoient être les enfans d'un pauvre pasteur, et ils trouvèrent que de riches seigneurs

et des reconnaissances finales, notre tragi-comédie[1] et notre roman héroïque. Mais, nous l'avons déjà indiqué, pour le moment la mode n'est pas au merveilleux, ni aux accidents compliqués.

Sur un autre point les romans grecs s'accordaient mieux avec les dispositions et les idées de la société nouvelle. Ces romans montraient des amours fidèles; Ch. Sorel dira d'eux plus tard : « Nous n'y trouvons rien de plus heroïque et de plus à estimer que la fidelité en amour[2] ». Ils avaient aussi la prétention de montrer des amours chastes[3] : *les loyales et pudiques amours de Theagenes Thessalien et Chariclea Æthiopienne*. Leurs imitateurs ont grand soin de laisser aux amants dont ils racontent les histoires ce double caractère de pureté et de constance.

Pour rendre plus manifeste la vertu de leurs héroïnes, ils ne manquent pas de les soumettre à ces épreuves de chasteté si fréquentes dans les anciens récits[4]. C'est ainsi

étoient leurs pères. » — L'auteur des *Amours de Poliphile et de Damis*, ne jugeant pas ces fables assez invraisemblables, ajoute encore l'intervention des fées à celle des dieux antiques.

1. Il faut noter que vers ce temps-là Hardy tire de l'*Histoire Ethiopique* la suite de huit poèmes dramatiques qui forme le tome Ier de son *Théâtre*.

2. *Bibl. Françoise* (1664), p. 163.

3. « Je n'ay jamais, dit Chariclée à Theagène, obtemperé à vostre vouloir, comme à un amant,... et jusques icy me suis maintenuë nette et impolluë, non seullement de l'effect, mais aussi du parler, en vous repoussant plusieurs fois que vous avez attenté de faire vostre plaisir de moy... » (*Hist. Æth.*, tr. par M. Jacques Amyot, nouvellement reveuë, P. Claude de Roddes, 1616, in-12, p. 34.) — « Souvienne vous du noble sang dont vous estes descenduë en honorant pudicité, laquelle seule est l'enseigne d'un cœur royal en une femme. » (*Ibid.*, p. 125.)

4. Le Lysis de Ch. Sorel (*Berger Extravagant*, livre IV, éd. de Rouen [1640], p. 225), quand il se croit changé en fille. se souvient des épreuves de chasteté qu'il a connues par l'*Histoire Ethiopique* (livre X, ch. XXVII) et par les *Amours de Clitophon et de Leucippe*. Notons, en passant, que Sorel connaissait bien les romans grecs pour les avoir imités (*L'Orphyse de Chrysante, Histoire Cyprienne*, Paris, T. du Bray,

que Séphora, accusée par des Egyptiens d'impudicité et protestant qu'elle est restée vierge, est transportée dans l'île de Pharos, consacrée à la déesse Diane et qui « a ce privilege que les serpents dont elle est pleine n'offeusent point celles qui tousjours ont vescu chastement[1] ». Les serpents s'enfuient tous devant elle : le peuple alors l'acclame et félicite Cléophas « de ce qu'ayant voyagé si long temps avec elle, il l'avoit maintenue ainsi chaste et entiere ». « C'est, répond-il, le loyer de la vertu. Combien vaut-il plus, ma Sephora, que pour une volupté bien legere et bien courte nous n'ayons perdu l'occasion de l'honneur que nous recevons aujourd'huy. »

En Domiphille « se remarque, comme le dit le titre du roman[2], la perfection de la vertu de chasteté ». L'auteur célèbre[3] « sa vertu tant de fois esprouvee dans la braise des miseres humaines, son honneur luisant au travers des infortunes mortelles, sa beauté si chaste et venerable, reservee impollue par la puissance des Dieux ».

Pour mériter d'être unis à de si vertueuses personnes, les amants doivent prouver, eux aussi, qu'ils sont capables de se défendre contre les tentations de la chair. L'épreuve à laquelle on les soumet à leur tour est toujours pareille : c'est celle qu'Héliodore avait imposée à Théagène quand il l'avait mis au pouvoir de la voluptueuse princesse Arsacé[4]. Ainsi Pandion[5] résiste bra-

1626, in-8°, écrite, dit-il (*Bibl. Fr.*, p. 354), « sur le modelle des histoires grecques ».

1. *Cleophas et Sephora* (1601), f° 129, *a*.

2. *Les Amours de Cleandre et Domiphille, par lesquelles se remarque la perfection de la vertu de Chasteté, livre non moins delectable, que profitable à tous vrais amateurs de Chasteté...*

3. F° 265, *b*.

4. *Hist. Eth.*, livre VII, ch. xx.

5. *Pandion et Yonice*.

vement aux entreprises d'une dame trop passionnée dont la fureur amoureuse s'exprime sans discrétion. De même Cléophas [1], poursuivi par la reine Arsinoé, oppose à ses brûlants aveux le langage de la froide raison. Dans une entrevue particulièrement intime, il a bien un moment de faiblesse : « Un seul chaud moite baiser qu'elle imprima d'arrivee à pleines levres sur sa bouche commençoit à fondre tous les glaçons de sa resolution [2] ». Mais il se ressaisit et, faisant revenir la princesse de son erreur, il la ramène à des sentiments plus modestes.

Cette curieuse histoire de *Cleophas et Sephora*, qui commence par une imitation de la *Jérusalem Délivrée* [3] et qui se continue par des imitations des romans grecs, de l'*Odyssée*, de Théocrite, est d'ailleurs tout imprégnée de platonisme [4]. Les deux amants pratiquent la doctrine des amours spirituelles, ils la prêchent, ils font des conversions, et la moins piquante n'est pas celle du Cyclope.

Jetés dans son île par une tempête, ils l'entendent gémir dans la forme consacrée sur les rigueurs de Galatée [5] : « O Galatee plus blanche que le fourmage

1. *Cleophas et Sephora.*
2. F° 118, *a*.
3. Les Français assiègent Jérusalem. Le gouverneur de la ville voudrait être renseigné sur leurs préparatifs. Cléophas se présente pour cette mission dangereuse, et avec lui un jeune guerrier qui est une femme : Séphora, sa maîtresse. Les deux éclaireurs sont découverts par les Français, poursuivis, grièvement blessés. Cléophas meurt aussitôt. Séphora est conduite dans la tente du général : on reconnaît son sexe, on s'empresse auprès d'elle, et elle profite de ce qui lui reste de vie pour raconter son histoire.
4. En tête du volume, un exposé du sujet est présenté sous ce titre : « Effects d'un sainct amour qui se rencontrent en ceste histoire, tels que Platon les a descrits, à peu près, au dialogue du Banquet ».
5. F° 64, *b*.

nouvellement caillé, plus douce que le tendre aigneau de laict, plus follette et mignarde que le petit veau soubs sa mere... ». Cléophas le console et s'engage à lui ramener la cruelle s'il promet d'adoucir ses mœurs et de ne plus manger de chair humaine. La nymphe consent en effet à se laisser aimer quand Cléophas lui a fait connaître que le véritable amour « ne considere pas les corps et les visages », fussent-ils « mal gracieux » comme celui du Cyclope : « Aussi le but auquel tu dois rapporter ton amour et ta beauté n'est pas l'œuvre de Venus ny le meslange des corps : ains un autre œuvre veritablement divin, à sçavoir d'induire au respect des dieux et à la bienveillance des hommes ce tien serviteur ». Galatée accepte cette tâche moralisatrice et on laisse le Cyclope repentant et amendé.

Nous verrons tout à l'heure combien a été générale alors dans la littérature romanesque cette tendance à purifier l'amour : il nous suffit, pour le moment, de noter qu'elle a pu être fortifiée dans une certaine mesure par l'influence du roman grec.

Signalons, en passant, quelques essais de romans mythologiques dont l'apparition coïncide avec la reprise des études classiques en partie interrompues par les guerres civiles : *La Monophile ou Orphee triomphant de l'Amour* (1597)[1], les *Amours de Paris et d'Œnone* (1602)[2], le *Jugement de Paris* (1608)[3]. Seul le premier de ces petits livres mérite quelque attention et comme il nous intéresse, non par le cadre qu'il emprunte, mais par les idées morales qu'il exprime, c'est

1. Lyon, B. Rigaud, 1597, in-16, 87 p.

2. Par M. Guy, de Tours, Tours, Molin, 1602, in-12; — *Id.*, Paris, 1611, in-12.

3. Paris, Guillemot, 1608, in-12.

un peu plus loin que nous aurons à lui faire sa place.

Faut-il enfin rappeler que le roman pastoral a été chez nous, avant l'*Astrée*, un genre à peu près sacrifié? L'*Arcadie* de Sannazar était mise en français depuis 1544[1], la *Diana* de Montemayor depuis 1578, les suites de Perez et de Gil Polo depuis 1582[2] : mais quoi qu'en eût dit en 1592 l'imprimeur de la traduction la plus complète de la *Diana*[3], la France n'avait guère « de quoy faire paroistre en ce sujet » qu'elle eût « de l'excellence comme ès autres ». *La Pyrenee* (1571) de Belleforest, déjà lointaine et vite oubliée, l'ennuyeuse suite des *Bergeries de Julliette* (1585-1598), de Nicolas de Montreux[4]; en 1593, la *Philocalie* du sieur du Crozet[5]; en 1595, la *Bergere Uranye* de Favre[6], quatre œuvres monotones, sans originalité, voilà ce qui représentait chez nous le roman pastoral. Une seule de ces œuvres, les *Bergeries de Julliette,* avait paru réussir; mais, trop longuement développée, elle avait lassé les lecteurs[7] et si, dans la suite, elle parut résister au temps[8], ce fut sans doute par ses dimensions et par son poids. — De 1598 jusqu'à 1607, qui est la date de la

1. Par Jehan Martin, Paris, Michel de Vascosan, 1544, in-8°. Cette charmante traduction n'avait pas été rééditée.

2. Trad. par G. Chappuys, Lyon, Loys Cloquemin, 1582, in-16.

3. Les Trois Parties, avec l'Épisode d'Abindarraez, Tours, Jamet Mettayer, 1592, in-8°. En 1603, nouvelle traduction des Sept livres de Montemayor, par S. G. Pavillon (éd. bilingue), Paris, A. du Breuil, in-12 (réimprimée seulement à partir de 1611).

4. Voir à la fin de ce volume la bibliographie des cinq livres.

5. Lyon, Th. Soubron, 1593, in-16; — *Id.*, sous le titre : *L'Amour de la Beauté*, Rouen, Raph. du Petit-Val, 1600, in-12.

6. *La Bergere Uranye ou la revivrance du vray amour*, Paris, J. Gesselin, 1595, in-12.

7. On peut voir par notre Bibliographie (*Tableau I*) que le premier livre eut six éditions; le deuxième, trois; les trois derniers, une.

8. Sorel la cite dans le V° livre du *Berger Extravagant* et Balzac, éd. de 1665, in-f°, t. II, p. 634, dit que les Provinciaux « en deçà de la Loire » l'ont préférée longtemps à l'*Astrée*.

première partie de l'*Astrée,* en neuf années d'une production cependant très féconde, l'on ne rencontre plus, sinon en quelques épisodes accessoires, d'histoire de bergers.

Cela peut, semble-t-il, s'expliquer par deux raisons. La première est que la bergerie a trouvé un autre cadre. Sous l'influence des Italiens : du Tasse, de Guarini, de Luigi Groto, d'Antonio Ongaro, de Bracciolini, elle a adopté la forme dramatique. Dès la fin du XVIe siècle, ce mouvement est nettement indiqué[1] et il ne s'interrompra pas de longtemps. — La seconde raison est la même que donnera plus tard Ch. Sorel dans sa *Bibliothèque Françoise* (p. 158) : « Plusieurs, dit-il en parlant du roman pastoral, plusieurs ont jugé qu'il y avoit là quelque chose d'incroyable, de faire parler et agir des bergers et des bergeres avec la plus grande politesse du monde et comme pourroient faire les courtisans les plus adroits, au lieu que les personnes champestres sont ordinairement grossieres et stupides. On vouloit des histoires feintes qui representassent les humeurs des personnes comme elles sont et qui fussent une naïve peinture de leur condition et de leur naturel ». Cette réflexion s'applique aux ouvrages qui ont suivi l'*Astrée,* mais elle paraît aussi juste de ceux qui l'ont précédée. Nous allons montrer bientôt que la société polie qui a commencé à se grouper sous le règne de Henri IV, si elle a aimé à voir représenter dans le roman une image embellie d'elle-même, a aimé aussi à se voir peindre dans son vrai milieu, dans le train normal de son exis-

1. Justement Nicolas de Montreux en a été un des premiers initiateurs. Voir dans le livre de M. Marsan, *La Pastorale Dramatique en France,* 1905, in-8° (*Bibliographie*, p. 505 et suiv.), la liste des comédies pastorales françaises à partir de 1590.

tence. Cette société, idéaliste par un certain côté, a aussi, très visiblement, des tendances réalistes. « Amours françois et non estrangers, dit déjà un auteur de 1594[1], veritables et non controuvez »; amours de dames et de gentilshommes, « nostre siecle n'ayant des yeux que pour admirer les effets des créatures bien nees[2] » : voilà la matière précise qui lui convient. Cette matière, le théâtre, qui est tout illusion et artifice, peut la déguiser et la transporter dans un monde irréel : le roman a alors la prétention d'être plus près de la nature. Sa psychologie, d'ailleurs, n'est pas encore assez savante pour qu'il éprouve le besoin d'isoler l'analyse sentimentale dans la forme abstraite du genre pastoral.

Le médiocre succès des autres genres rend plus significative encore la faveur dont jouit alors le roman sentimental.

Son développement avait été brusquement arrêté : il reprend avec une force singulière, après une interruption d'un demi-siècle, au lendemain même des guerres civiles.

On peut voir, par un des tableaux qui se trouvent à la fin de ce volume, qu'en dix-sept ans, de 1594 à 1610, il est représenté par une quarantaine d'ouvrages. Il est par là bien évident qu'il répondait tout à fait aux goûts de la société nouvelle et qu'il peut donc nous fournir sur l'esprit et les mœurs de cette société quelques indications utiles : pour cette seule raison il vaudrait la peine de l'étudier. — D'autre part, étant donnée l'importance qu'a eue l'*Astrée* dans notre histoire littéraire, il

1. *Amours de Lydamas et Myrtille*, Toulouse, A. Sève, 1594, in-12, f° 4, *a*.
2. *La Vivante Filonie*, par Faure, Paris, J. Gesselin, 1605, in-12, f° 1, *b*.

n'est pas sans intérêt de suivre avec quelque précision le mouvement dont l'œuvre d'Honoré d'Urfé semble avoir été l'aboutissement normal.

Nous avons donc à rechercher :

1° Quelles tendances de la classe aristocratique, au temps de Henri IV, se sont reflétées dans ces sortes de romans;

2° Comment et sous quelles formes les romans ont exprimé ces tendances.

CHAPITRE III

Tendances générales de la société à l'époque de Henri IV : comment elles se reflètent dans le roman. Progrès de la moralité dans la littérature romanesque. Influence du platonisme et des femmes.

La prédominance du genre sentimental est déjà une première preuve de l'influence des femmes : elles ramènent naturellement à l'étude de l'amour, qui est leur grande affaire.

Un autre effet de leur intervention, ç'a été le souci, de plus en plus visible, d'ennoblir et de purifier la passion.

Le roman nouveau écartera naturellement les images plaisantes ou brutalement réalistes auxquelles s'étaient complu les conteurs du xvi[e] siècle, français ou étrangers, de Rabelais à Bonaventure Despériers et à Straparole. Il ne s'opposera pas moins à l'esprit dans lequel la littérature chevaleresque du même siècle avait traité les épisodes amoureux.

Nous avons vu que dans le *Lancelot* de 1533 l'amour n'est guère qu'une aventure agréable et hardie, où le danger double le plaisir. Dans quelques courtes histoires de ce genre que l'on imprime vers le même temps, il n'est représenté que comme une fantaisie passagère, comme la rencontre de deux désirs : les dames s'offrent sans hésitation ni scrupule, ne demandant au

chevalier qu'elles admirent que la promesse d'être discret.

Quand Florimont a tué le monstre[1], la demoiselle lui dit : « Amy, j'ay de vous si grand pitié que par amours voulant que avec moy veniez je ferai tous vos vouloirs. Mais d'une chose vous veux prier, que de vostre part nostre amour soit cellee... Pourtant pensez faire vostre plaisir, puisque sommes seulets. »

Philandre[2] ayant vaincu le tyran de Pise, toute la cour du duc de Gênes fête sa grande prouesse :

La belle Camile, fille du Duc, ne se povoit saouler de le veoir, tant qu'elle en devint tres fort amoureuse. Dont pour satisfaire à telle son affection, la communiqua à une sienne familiere Damoyselle, par qui en fut adverty le beau Gentilhomme. Lequel estimant que cruaulté seroit de laisser plus languir tant noble et belle Dame, promit avant que la nuict fust passee, qu'il y satisferoit. La Damoyselle l'en prie de plus fort : puis (dict elle) que Madame Camile treuve mercy vers vostre bonté, je ne faudray à ce soir, au desceu de tout vivant, de vous conduire en sa chambre, et de vous mettre entre ses excellens et amoureux bras : lors, s'il ne tient à vous, vous congnoistrez de quelle parfaicte amour elle ayme. — Suffise vous, dict le Gentilhomme, vostre Dame sera servie à son besoing.

Dans les *Amadis* l'amour a évidemment un autre caractère. Je n'oublie pas que le premier des Amadis se recommande par une admirable constance, par une touchante soumission à sa maîtresse et qu'ayant fait preuve une fois au moins dans sa vie (Épisode du Beau Ténébreux) d'une sensibilité excessive, il a pu passer pour un des premiers modèles de nos « parfaits amants ». Je reconnais encore que, plus fortement peut-être que ne

1. *L'Histoire du noble et vaillant Roy Florimont, fils du noble Mataquas duc d'Albanie*, Paris, s. d., in-4°, goth.; — *Id.*, Lyon, 1522, et Rouen, s. d., in-4°.

2. *Le Premier livre de la belle et plaisante histoire de Philandre et de Passerose* [par Jean des Gouttes], Lyon, J. de Tournes, 1544, in-8°.

l'avait fait notre épopée courtoise, où cette tendance est pourtant si remarquable, Montalvo a représenté la passion amoureuse comme le principe le plus noble de nos actions, comme la source de toutes les vertus. Pour cet Amadis de Gaule, par exemple, c'est la vue ou le souvenir d'Oriane qui toujours soutient son courage : si, présente, elle détourne de lui ses regards ou si, absente, il suppose qu'elle a contre lui quelque colère, il « vaut moins qu'un homme mort [1] ». On pourrait dire de lui plus justement encore que de nos « valleureux paladins » que « toutes les ambitions du monde ne vallent pas tant que l'amour et la bienveillance d'une belle et honneste dame et maistresse [2] ».

Mais on sait comment se manifeste, même dans les *Amadis*, cette bienveillance des « honnestes dames » et quel est, comme dit encore Brantôme, « le guerdon de vaillantises que l'on desire d'elles ». Ce sont « des rendez-vous dans les forests, dans les bois, aupres des fontaines ou en quelques belles prairies », rendez-vous rapides entre deux dangers. C'est ainsi qu'Oriane, longtemps avant le mariage, récompense Amadis de l'avoir sauvée des mains d'Arcalaüs [3] ou que plus tard elle le console des rudes épreuves qu'il s'est imposées

1. Voir particulièrement dans l'*Amadis de Gaule* les premiers chapitres du livre II et surtout, éd. de 1577, in-16, II, f° 169, *b*, f° 171, *a* et *b*.

2. Brantôme, *Dames Galantes*, *Discours VI* : « Que les belles et honnestes dames aiment les vaillans hommes... ». Brantôme prétend démontrer dans ce *VIe Discours* que, dans la réalité comme dans la fiction, l'amour a toujours été le meilleur stimulant des beaux courages ; il cite ce mot de François Ier « que les dames rendoient aussi vaillans les gentilshommes de sa court que leurs espees ». — On retrouve la même idée dans le *Courtisan* de B. Castiglione (trad. de G. Chappuys, Paris, N. Bonfons, 1585, in-8°, p. 365 et 467) et dans la *Civile Conversation* de Guazzo (traduite par le même, Lyon, P. Cavellat, 1579, in-8, p. 261).

3. Livre I, ch. XXXV de Montalvo, XXXVI de la trad. de Des Essarts, éd. de 1575, in-16, f° 289, *b*.

sur la Roche Pauvre[1]. Esplandian naîtra d'une troisième rencontre aussi précipitée. D'ailleurs Amadis était né lui-même d'une aventure analogue : Elisène, ayant aperçu dans un festin Périon, roi de Gaule, s'était aussitôt tournée vers sa confidente Dariolette en lui disant : « Ma grand amye, quand viendra l'heure que je tiendray entre mes bras ce mien Seigneur? » et, vers le soir, tremblante, il est vrai, « comme la petite fueille sur le hault arbre », elle avait été le trouver dans sa chambre.

Que dire des aventures que rencontre sur tous les chemins l'inconstant Galaor? Dès qu'il a tiré une princesse de quelque péril, il sait bien aussitôt lui demander le prix de ce service et elle lui répond délibérément que si elle n'était pas autant sienne qu'il le souhaite, elle mériterait d' « estre mise au reng des plus ingrates Damoyselles du monde[2] ».

Ces épisodes scabreux, que le traducteur des Essarts a développés avec une visible complaisance, deviennent plus nombreux encore, semble-t-il, dans la suite des *Amadis*. Les fils et petits-fils du vaillant chevalier imitent de moins en moins sa fidélité : ils laissent rarement échapper les occasions favorables. Au VI[e] livre, son second fils Périon oublie tout à fait en compagnie de la duchesse d'Autriche sa dame Gricilerie; au VII[e] livre, Amadis de Grèce va de Lucile, princesse de Sicile, à Niquée, princesse de Thèbes; au VIII[e], la description de la nuit qu'il passe auprès de la reine Zahara est peut-être de toute la série le passage le plus voluptueux[3].

1. Éd. de 1577, in-16, t. II, f° 106.

2. Voir, par exemple, ses entrevues avec la princesse Aldène ou avec la belle Branduete. Voir aussi les avances que fait au roi Périon la fille du comte de Salandrie, dont l'audace est, il est vrai, exceptionnelle.

3. Voir encore au XI[e] livre, ch. LXXXII, avec quelle ardeur peu retenue s'exprime la passion d'Agésilan de Colchos pour Diane.

Tout cela nous explique trop bien le mot de Brantôme disant qu'il voudrait avoir autant de centaines d'écus qu'il y a eu de belles, tant du monde que religieuses, que la lecture de l'*Amadis* a perdues [1], ou encore la véhémente protestation de La Noue déclarant « les livres d'*Amadis* estre des instrumens fort propres pour la corruption des mœurs [2] ».

Le roman nouveau proscrira ces amours si peu spirituelles, ces aventures souvent sans lendemain et qui, même lorsqu'elles mènent à des « nopces publiques », sont cependant, comme dit encore La Noue, « des pollutions du saint mariage ».

Il s'opposera également à ce courant de passion sensuelle qui traverse la poésie de notre Renaissance et qu'on retrouve en quelques œuvres en prose du même temps composées sous l'inspiration directe de l'Italie : tableaux des joies réservées aux amants [3], appels au plaisir justifiés ou par la fragilité de la vie [4] ou par

1. *Dames galantes*, éd. Lalanne, t. IX, p. 573.

2. *Discours politiques et militaires*, Bâle, F. Forest, 1587, in-4° : *VIe Discours* (p. 133-147) : « Que la lecture des livres d'Amadis n'est moins pernicieuse aux jeunes gens que celle des livres de Machiavel aux vieux »; principalement § II : « Du second fruit, nommé poison de volupté ».

3. Dans les *Enthousiasmes* de Sapet (1556), *Eprise XVI*, un passage assez vif sur le baiser.

4. Voir, par exemple, dans le *Melicello* de Jean Maugin (1556), f° 19, *a*, l'appel pressant de Melicello à Caïa : « Oyez-vous pas le rossignol fredonnant au renouveau de cete primevere? et que, tout ainsi que les arbres et herbes reverdissent et refleurissent, aussi r'entre il en ses amours, recitant en son ramage la joye de son plaisir prochain? Outre doncq' ce que vous ay dit, la saison et l'age nous y poussent et menent : ce que passé, vieillirons, flétrirons et secherons, comme les herbes et fueilles en l'Autone, nous repentans pour neant avoir laissé couler et user le brief cours de nostre vie inutilement et en chagrin. Partant, chere amye, éjouïssons nous, et faisons que nostre esprit, qui penetre continuellement les cieux par sa subtilité, ne s'apesantisse et aneantisse en terre, avec moindre recreation que les bestes. »

l'invincible puissance de la beauté [1]. Il respectera la femme, il respectera l'amour, il s'appliquera à le dégager de la brutalité des instincts; il louera la chasteté comme la première vertu des belles âmes, il fera entrer dans la littérature le sentiment de la pudeur.

Quelles raisons ont déterminé cette révolution dans les goûts, sinon dans les mœurs?

On voit tout de suite qu'une des plus importantes a dû être le développement de la philosophie platonicienne.

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire du platonisme italien du *Quattrocento* ni de la diffusion en France de ses doctrines dans le cours du XVIe siècle. Cette histoire a d'ailleurs été écrite, au moins en partie [2]. Il nous suffira de rappeler que tandis que les traductions d'abord latines, puis françaises de Platon, les impressions des traités de Ficin ou de Landino [3] créent dans le petit groupe des érudits un curieux mouvement d'idées, les théories platoniciennes se développent parallèlement dans la société. Mêlées, on l'a déjà remarqué [4], d'un certain mysticisme alexandrin, elles agissent fortement sur un public curieux de nouveauté qui s'intéresse d'ailleurs beaucoup moins à leur fond métaphysique qu'aux applications qu'on en pourrait faire à la vie sentimentale. M. A. Lefranc a noté avec précision quelle avait été sur ce point l'importance du rôle de

1. *Comptes amoureux* de Madame Jeanne Flore, *passim*.

2. Pour l'Italie, on peut citer entre autres la vive et agréable étude de P. Monnier, *Le Quattrocento*, 2 v. in-8°, 1900; pour la France, Abel Lefranc, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, janvier 1896, et *Marguerite de Navarre et le Platonisme de la Renaissance*, 1899, in-8° (*Bibl. de l'École des Chartes*).

3. Ses *Disputationes Camaldulenses* sont imprimées à Paris, dès 1511, chez Jean Petit.

4. Abel Lefranc, *loc. cit.*

Marguerite de Navarre et comment, par sa conversation, par ses écrits, par les travaux qu'elle a inspirés ou encouragés, elle a converti les plus distingués de ses contemporains à un idéal plus noble et plus pur. On sait également comme les poètes, Antoine Heroet[1], Pierre Du Val[2], Maurice Scève[3], François Habert[4], Gilles Corrozet[5], pour ne citer que ceux-là[6], ont contribué, quelles que fussent parfois la froideur de leurs allégories ou l'obscurité de leur symbolisme, à répandre la doctrine de l'amour spirituel. Il n'est pas douteux, par exemple, que la polémique suscitée par la *Parfaicte Amye* a passionné un certain milieu et l'a accoutumé à voir dans l'amour autre chose qu'une matière à gaillardises ou à badinage. Il ne faut pas oublier non plus que telle fiction en prose, comme le *Songe* d'Hélisenne de Crenne[7], a pu servir la même cause. Rien de plus significatif que ce petit livre où, sous des formes qui rappellent le *Roman de la Rose*[8], se manifeste une tendance plus nettement accentuée que celle de l'ancien poème. Vénus y est bien séduisante, sous la « subtile

1. *La Parfaicte Amye* (1542).

2. *Le Puy du Souverain amour tenu par le deesse Pallas* (1543).

3. *Delie, object de plus haulte vertu* (1544).

4. *La Nouvelle Venus par laquelle est entendue pudique Amour* (1547); *Le Temple de Chasteté* (1549).

5. S'il est bien l'auteur du joli *Compte du Rossignol,* Paris, Gilles Corrozet, 2 avril 1546, in-8°, 24 ff.

6. Sur la Pléiade et le platonisme, le dernier travail paru est celui de W. A. R. Kerr dans *Modern Philology* (janvier 1908).

7. *Le Songe de Madame Helisenne composé par la dicte dame, la consideration duquel est apte à instiguer toutes personnes de s'allıener de vice et s'approcher de vertu,* Paris, Denys Janot, 1540, in-8°, fig. [Priv. du 18 oct. 1539.] — *Id.*, *Ibid.*, 1541, in-8°. Réédité dans les *Œuvres* de Mme Helisenne revues par Colet, en 1550, 1551, 1553, 1555, 1560.

8. Voir particulièrement dans la première partie du *Roman de la Rose* (qui, elle aussi, est le récit d'un songe) le sermon de Raison contre Amour (v. 2963-3110).

toille de pourpre » qui voile à peine « son admirable et deificque beaulté », avec ses « reluysans cheveulx » couronnés de roses blanches et vermeilles et ses « siderez yeulx rians et joyeulx qui la manifestent à toute lyesse disposee ». Mais la froide et sereine Pallas a bientôt fait de prendre sur elle l'avantage[1] : elle montre que ses « parolles attractives, suaves et doulces comme le chant des Serenes » endorment comme lui et conduisent les hommes « en naufraige et perdition », que « la mer de luxurieuse immundicité n'est pas seure » et qu'on ne peut échapper à ses dangers qu'en suivant « la doulceur de Philosophie[2] ». Elle donne enfin « telle castigation à la sensualité » que, réduite et convaincue, la « dame amoureuse », témoin de ce débat, la supplie « de ne plus differer de la monstrer et bailler à Chasteté ».

Dans le même temps, deux traités fort courts et d'une lecture facile, *La Diffinition et Perfection d'Amour* et *Le Sophologe d'Amour*[3], semblent avoir été aussi d'utiles instruments de propagande platonicienne. Le premier établit que la beauté, cette « reluisante splendeur tirant et ravissant à soy l'esprit humain[4] », se présente à nous sous trois formes : beauté de l'âme, de la voix et du corps, que de ces trois formes nous pouvons jouir « non seulement sans peché qu'ilz appellent mortel, ains sans umbre ou apparence de coulpe », que le reste n'est que « volunté desordonnee, perturbation bestialle ou servile,

1. *Le Songe*, f° *ii*.
2. A rapprocher de la *Controverse de Venus et Pallas appellant du jugement de Paris, par laquelle est entendu le conflict de vice et de vertu,* par François Habert, Paris, Denys Janot, 1542, in-8°.
3. *La Diffinition et Perfection d'Amour. — Le Sophologe d'Amour. Traictez plaisantz et delectables oultre l'utilité en iceulx contenue*, Paris, Gilles Corrozet, 1542, in-16, 60 ff. [Priv. du 7 sept. 1541.]
4. *La Diffinition...*, f° 9, *b*.

et non beaulté et moins amour [1]. » *Le Sophologe* a cela d'intéressant qu'il dégage le platonisme des spéculations abstraites pour lui demander une règle précise de conduite. L'Amour est tout puissant, puissant sur la terre et puissant dans les espaces, puisqu' « aucuns disent et tiennent que plusieurs estoilles sont au ciel mutuellement amoureuses l'une de l'autre [2] » : le devoir est d'employer cette force infinie au profit de la vertu : « Amour vertueuse cause expulsion de vices, par Amour croist l'homme en valeur. Par Amour vertu reçoit son guerdon et son office exerce courtoysie. Amour gentille de villenye nous garde [3]... » On trouve déjà là, sommairement indiquée, toute la théorie de ce qu'on appelait autrefois « la vie civile », fondée sur la conception d'un amour discipliné et moralisé.

Trois ans après, en 1545, Jean Martin publie sa traduction des *Azolains* de Bembo [4], dont les multiples réimpressions [5] font voir avec quelle rapidité s'élargit le cercle des lecteurs capables de suivre « sur la nature d'amour » des discussions assez subtiles. En 1551, la *Philosophie d'Amour* de Léon Hébreu est traduite, deux fois en une année [6]. En 1553, dans le second discours des *Champs faez* de C. de Taillemont, Eumathe explique longuement quelle différence il y a entre le « vray

1. *La Diffinition.*, f° 11, *b*.
2. *Sophologe*, f° 53, *b*.
3. *Id.*, f° 47, *b*.
4. *Les Azolains de Monseigneur Bembo, de la Nature d'Amour*, traduictz d'italien en françoys par Jan Martin, par le commandement de Monseigneur le duc d'Orleans, Paris, M. de Vascozan, 1545, in-8°.
5. 2e édit. (corrigée et amendée par le traducteur), 1547, in-8° ; — *Id.*, Paris, 1551, 1553, 1555, Lyon, 1560, Paris, 1571, 1572, etc.
6. Par le seigneur du Parc Champenois [Denys Sauvage], Lyon, Roville, 1551, in-8° (*id.* Lyon, 1559 ; Paris, 1577 et 1596 ; Lyon, 1595) ; — et par Pontus de Tyard (d'après Du Verdier), Lyon, J. de Tournes, 1551, 2 v. in-8°.

Amour » et le désir insatiable et importun qui ose en prendre le nom[1]. Mais l'ouvrage qui a peut-être le plus contribué à propager dans la classe aristocratique la doctrine platonicienne, c'est ce *Cortegiano* de Baldassare Castiglione dont l'influence a été chez nous si profonde[2], où les Français du XVIe siècle ont cherché à apprendre l'art raffiné de la politesse italienne et qui longtemps après, interprété par Faret et par quelques autres, a fourni ses traits essentiels au type classique de « l'honnête homme ».

On se souvient de la théorie de l'amour pur exposée au IIIe livre par le Seigneur Magnifique et reprise, avec un enthousiasme presque lyrique, dans le beau discours de Bembo qui termine le IVe livre. La société du XVIe siècle a pu trouver dans *Le Courtisan* tous les éléments du platonisme qu'elle était capable de s'assimiler ; les principes d'abord : « fuir toute laideur de vulgaire amour », mépriser les appétits des sens et le plaisir « necessairement faux et trompeur qui s'en ensuit[3] », considérer la beauté qui apparaît « ès corps et principalement ès visages humains » « comme une influxion de la bonté divine,... laquelle pare le sujet où elle reluit d'une grace et splendeur admirable, comme le rayon du Soleil qui frappe un beau vase d'or[4]... » ; — ensuite et surtout les applications à la vie pratique : la dame de cour, la

1. Voir particulièrement éd. de 1571, f° 169 *a*.

2. Le texte italien, imprimé pour la première fois par Alde en 1528, est traduit peu après par Jacques Colin d'Auxerre, Paris, J. Longis et V. Sertenas, s. d., in-8°, goth. Rééditions de Lyon, Le Long et De Harsy, s. d. [1537], in-8° ; — de Lyon, François Juste, 1538, in-8° (revue par Dolet et Mellin de Saint-Gelais) ; — de Paris, 1540, in-8°. — IIe trad. par Gabriel Chappuys, Lyon, Huguetan, 1585, in-8° ; Paris, N. Bonfons, 1585 ; Paris, Cl. Micard, 1585 ; Paris, l'Angelier, 1592.

3. Trad. de Gabriel Chappuys, Paris, N. Bonfons, 1585, in-16, p. 616, Cf. livre II, p. 346 et 347.

4. *Ibid.*, p. 615.

donna di palazzo, doit respecter en elle cette « beauté universelle » dont sa « beauté particuliere » n'est qu'un reflet[1], être retenue dans ses propos, chaste dans son maintien, prendre un air réservé quand la conversation devient trop légère[2]; elle ne cédera à l'amour que si, jeune fille ou veuve, elle peut espérer que son amant deviendra son époux; cet amant, elle ne l'accueillera qu'après l'avoir éprouvé par un long « service », et elle ne lui accordera jamais une faveur qui puisse la diminuer à ses yeux; quant à la femme mariée, elle n'a qu'un devoir, c'est d'aimer son mari; si pourtant il arrive que la haine ou les mauvais traitements de son époux détournent de lui son affection et qu'ayant rencontré sur sa route un gentilhomme plus digne d'elle, elle se sente portée vers lui par quelque irrésistible attrait, qu'elle se garde bien de lui laisser deviner son inclination, ses regrets et de lui donner ainsi des armes contre elle-même.

Et à ce propos, par la bouche du Seigneur César, Castiglione rapporte un très louable exemple de « pudicité » qu'il est bon de rappeler ici, car il semble avoir servi de modèle à plusieurs de nos histoires sentimentales :

Je dy donc que j'ay cogneu une belle et gentile demoiselle laquelle estant aymee d'un jeune gentilhomme bien complexionné se mit à l'aymer de tout son cœur et affection...

Ainsi donc aymant tres ardemment, autant que peut aymer un cœur tres amiable, elle persista deux ans en une si grande continence qu'elle ne monstra onques à ce jeune gentilhomme aucun signe d'amitié, sinon ceux qu'elle ne pouvoit cacher.... et ne voulut onques en si long temps luy complaire en autre chose que de le voir et quelquefois, quand il se trouvoit aux festes publiques, de danser avec luy comme avec les autres.

1. Trad. de Gabriel Chappuys, Paris, N. Bonfons, 1585, in-16, p. 639.
2. *Ibid.*, livre III, *passim*.

Mariée contre son gré « par son cruel pere » à un plus riche seigneur, elle garda son amour à celui qui l'avait d'abord gagné, mais elle « continua tousjours son obstinee volonté de continence, ne voulant accepter ambassades ni dons de celuy qu'elle adoroit au monde, ni mesmes aucuns siens regards... Vaincue d'un ennuy tres cruel..., elle se laissa mourir au bout de trois ans, aymant mieux rejetter les contentements et siens plaisirs tant desirés, voire mesme enfin sa propre vie que son honnesteté [1] ».

Aucun ouvrage n'explique mieux que le *Cortegiano* comment un progrès de la moralité s'est lié au progrès de la philosophie platonicienne [2]. Nous ne voulons parler, bien entendu, que du ton des conversations et de l'expression littéraire des sentiments. Au XVIe siècle les mœurs ne passent pas pour avoir été particulièrement pudiques. Nous savons par Brantôme et par quelques autres quelle liberté régnait à la Cour des Valois. Il en sera à peu près de même sous le règne de Henri IV : le roi tout le premier donnera l'exemple, sans que ses galanteries fassent le moindre tort à sa popularité, et ce sera le tour de L'Estoile d'enregistrer les preuves de la « dissolution » de la Cour et aussi de la bourgeoisie parisienne [3].

1. Trad. Gabriel Chappuy, etc., III, p. 444 et suiv.

2. Il ne faut pas, croyons-nous, accorder grande importance au *Monophile* d'Estienne Pasquier, Paris, J. Longis, 1554, in-8°. L'attestation de saine doctrine inscrite en tête du volume par le comte d'Alsinois (en hendécasyllabes phaleuces français) ne doit pas nous faire illusion. Dans ces deux dialogues, le mysticisme de Monophile est fortement tempéré par le scepticisme de Philopole, et ce qui semble bien en fin de compte triompher, c'est le bon sens bourgeois et le réalisme de Glaphire. Voir là-dessus Marsan, *Pastorale Dramatique*, p. 137 et 138.

3. Un exemple, entre cent, *Mémoires-Journaux* (éd. par Brunet, Champollion, etc.), t. VIII, p. 278 : « Les débauches, folies, ballets, paillardises, duels et autres vices et impietés estoient en ce temps plus en

Il est donc trop évident qu'en France, aussi bien qu'en Italie [1], la conception d'un amour spiritualisé a pu se concilier chez beaucoup de gens avec un goût fort déclaré pour les réalités. Mais il n'est pas moins clair que s'il n'a pas introduit dans la société plus de vertu réelle, le platonisme a apporté à cette société un idéal plus haut de vie sentimentale. Cet idéal, elle l'a aimé, si elle n'a pas été capable de le réaliser, et cela déjà était un progrès. Par respect pour lui, elle a été conduite à proscrire peu à peu les propos grossiers, les plaisanteries vulgaires dont les rapports d'un sexe à l'autre avaient été si souvent l'occasion. Elle a vu dans l'amour une matière plus noble et plus compliquée; elle y a exercé ses facultés d'analyse, elle a abordé des problèmes dont elle n'avait pas autrefois soupçonné la gravité ni la beauté. Enfin elle a imposé aux auteurs ses préférences et elle a voulu trouver dans leurs fictions l'image des vertus dont la réalité lui offrait rarement l'exemple.

Il n'est pas douteux que l'influence des femmes a singulièrement favorisé cette pénétration des théories platoniciennes sur l'amour, d'abord dans les rapports mondains, ensuite dans la littérature. C'est vraisemblablement grâce à elles que les progrès du platonisme n'ont pas été tout à fait interrompus pendant l'époque des guerres civiles, même au temps de la Ligue [2].

regne que jamais comme si par elles nous voulions provoquer Dieu à courroux, au lieu de l'apaiser. »

1. On sait que Bembo, le grand apôtre du platonisme, ne s'était guère soucié de mettre d'accord sa conduite et sa philosophie.

2. Sans parler de la condamnation des poètes lascifs par Du Bartas (début de l'*Uranie*, 1574), dont l'inspiration est différente, on constate, à partir de 1583, c'est-à-dire au moment où la lutte va devenir particulièrement violente, une reprise assez nette du mouvement platonicien : *Notable Discours en forme de Dialogue touchant la vraye et parfaicte amitié, duquel toutes personnes et principalement les Dames peuvent tirer instruction, et moyen qu'il faut tenir pour bien et honnestement se gou-*

Il faut en effet remarquer que pendant le cours du xvi[e] siècle leur autorité n'a cessé de s'accroître. Rien ne le prouve mieux que le nombre sans cesse grandissant des apologies du sexe féminin.

On sait combien sont lointaines les origines de cette querelle des femmes qui est presque devenue en France — comme en Italie — un genre littéraire. Nous n'avons pas à en suivre l'histoire [1], depuis le *Roman de la Rose*, dont les deux parties, sur ce point comme sur tant d'autres, s'opposent, depuis le livre de *Matheolus* ou depuis les *XV Joies de Mariage*. Rappelons que jusqu'aux environs de 1540 entre les deux partis dont l'un représente la tradition courtoise, l'autre le réalisme bourgeois, c'est le second qui paraît garder l'avantage : l'ouvrage qui semble clore cette période, c'est la copieuse et véhémente satire de Gratian du Pont, seigneur de Drusac, *Les Controverses des sexes masculin et femenin* [2].

Mais, à partir de 1542, quand la *Parfaicte Amye* d'Heroet, les réponses et les défenses qu'elle provoque ont fait naître une nouvelle querelle dont on a bien

verner en amour [Trad. de l'ital. de Piccolomini par Franç. d'Amboise], Lyon, B. Rigaud, 1583, in-16; — *Dialogue de l'Honneste Amour* de B. de Verville, daté du 1[er] novembre 1583, Paris, Th. Joüan, 1584, in-8° (à la suite des *Apprehensions Spirituelles*). — *Harangue* [en prose] *de la parfaite amitié*, par Martin Spifame, gentilh. franç. (à la suite de la 2[e] édit. de ses poésies, Paris, 1583, in-16; — Théorie de « la vraye amour selon Platon » dans le *Misaule ou Haineux de Court*, de Gabriel Chappuys, Paris, 1585, in-8°, f° 52 et suiv.; Discours *De la beauté* de Gabr. de Minut, Lyon, 1587, in-8° (où il est démontré « que ce qui est naturellement beau est aussi naturellement bon »).

1. Quelques chapitres de cette histoire ont été écrits. Voir la rapide étude de A. Campaux, *La Question des Femmes au XV[e] siècle*, 1865, in-8°, 41 p.; le substantiel travail de M. A. Lefranc : *Le Tiers Livre de Pantagruel et la Querelle des Femmes* (*Rev. des Études Rabelaisiennes*, 1904) et l'intelligent essai de M. G. Ascoli sur l'*Histoire des Idées féministes en France du XVI[e] siècle à la Révolution*, 1906, in-8°, 66 p.

2. Toulouse, J. Colomiez, 1534, in-folio, goth. Voir sur ce livre un article de M. Ch. Oulmont, *Rev. des Études Rabelaisiennes*, 1906.

montré[1] que le *Tiers Livre de Pantagruel* n'est qu'un épisode, il paraît tout de suite que la situation est changée.

Quels sont désormais les ouvrages où les détracteurs du sexe féminin peuvent trouver des arguments? En 1547, l'on traduit la *Deiphire* de L. B. Alberti[2], dont le succès est, il est vrai, assez considérable : mais cette petite œuvre ironique, où l'imitation d'Ovide est d'ailleurs manifeste[3], s'en prend au moins autant aux amoureux plaintifs qu'à leurs maîtresses. En 1565 paraissent les deux *Dialogues* de Jacques Tahureau : mais si le Democritic, avec une brutalité et par des raisons qui rappellent de très près le *Corbaccio* de Boccace, y prétend rabaisser les femmes à un rôle humiliant, la sympathie du Cosmophile atténue en une certaine mesure la violence de ce réquisitoire. Le *Corbaccio* ou *Labyrinthe d'Amour* est traduit lui-même en 1571[4] : mais le traducteur, François de Belleforest, prend toutes sortes de précautions pour faire accepter cette grossière invective; dans son Épître dédicatoire il a grand soin de dire que, s'il a « ravi ceste œuvre des tenebres obscures d'oubly », c'est « plus pour la diction que pour le sujet qui y est traicté », que du reste Boccace n'en veut point aux vertueuses, mais seulement aux malignes et aux hypocrites; il inscrit enfin à la dernière page du livre un sonnet « aux Dames », capable de désarmer les plus susceptibles.

1. Abel Lefranc, *loc. cit.*

2. Paris, M. de Roigny, in-16; rééditions en 1555, 1574, 1581, 1582, etc.

3. C'est le complément tout naturel de l'*Hecatomphile*, dont il a été parlé plus haut : les *Remedia Amoris* après l'*Ars amandi*.

4. *Le Laberinthe d'Amour de M. Jean Boccace, autrement Invective contre une mauvaise femme*, mis nouv. d'it. en fr. par Fr. de Belleforest, Paris, Jean Ruelle, 1571, in-16. Je ne connais qu'une réédition, *ibid.*, 1573, in-16. A noter que cette traduction avait été précédée d'une impression française du texte italien, Paris, F. Morel, 1569, in-8°.

A ces attaques qui n'ont rien de bien redoutable, dont deux viennent de l'étranger et n'ont pas le mérite d'être nouvelles, on peut opposer toute une littérature apologique.

Ce sont les femmes d'abord qui maintenant assez bien armées pour se défendre elles-mêmes, prenant conscience de leur force, aspirant à tenir leur place dans le monde, disent leur mérite et revendiquent leurs droits. C'est la reine Navarre démontrant dans l'*Heptaméron*, particulièrement par la bouche de Parlamente, que bien souvent les femmes surpassent les hommes en dignité et en délicatesse [1]. C'est plus tard Marie de Romieu rencontrant pour prouver « l'excellence » de son sexe tant d'exemples contemporains qu'elle se lasse de les énumérer [2].

Du côté masculin maints champions se dressent pour soutenir la cause des dames, les uns par libéralisme et esprit de justice, les autres par intérêt ou galanterie. En 1553, C. de Taillemont publie son *Discours des champs faez à l'honneur et exaltation de l'amour et des dames* [3] et Guillaume Postel ses *Tres merveilleuses victoires des femmes du nouveau monde* [4]; en 1555, François de Billon son *Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin* [5], où, sous l'appareil un peu ridicule de ses

1. Voir surtout la fin de la XXIe nouvelle : « Ha, Geburon! dit Parlamente, souvent sont differens les fardeaux de l'homme et la femme... » et la suite.

2. *Les premieres œuvres poetiques de madamoiselle Marie de Romieu, Vivaroise, contenant un brief discours que l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme, non moins recreatif que plein de beaux exemples*, Paris, Lucas Breyer, 1581, in-16.

3. Lyon, Michel du Bois, 1553, in-8°. Tout le premier discours (le plus long des deux) est rempli de l'éloge des femmes. On raconte quelques histoires où elles ont le beau rôle.

4. Paris, Jehan Gueullart ou Jehan Ruelle, 1553, in-16, 57 ff. Voir particulièrement le ch. VI : « Histoire des prudentes et sçavantes Femmes ».

5. Paris, Jan d'Allyer, 1555, in-4°.

opérations stratégiques, de ses bastions et de ses canonnades, il dispose des arguments solides. En 1564, François de la Borie répond dans son *Anti-Drusac*[1] à la diatribe, de trente ans antérieure, de Gratian du Pont[2].

Ce mouvement s'accentue après la Ligue, au moment de la reprise de la vie mondaine. En 1594, Yves Rouspeau, relève vertement dans ses *Stances de l'Honneste Amour*[3] une attaque, d'ailleurs peu sincère, de Desportes[4]. En 1596, Alexandre de Pontaimery distribue l'éloge sans mesure dans le traité plusieurs fois réédité, qu'il intitule, il est vrai, *Paradoxe*[5]. En 1599 paraît, sous le patronage de la duchesse de Montpensier, un copieux *Triomphe des Dames*, qui est d'ailleurs l'œuvre d'une femme[6]. Et là le débat s'arrête, faute de contradicteurs.

1. Toulouse, J. Colomiez, 1564, in-8°.

2. Il faut laisser entre les deux camps Jean de Marconville, qui, dans son *Traité de la bonté et mauvaistié des Femmes,* Paris, 1564, in-8° (réédit. en 1566 et 1571), s'applique à tenir la balance à peu près égale. De même dans la *Guerre des Masles contre les Femelles,* Paris, 1588, in-12, De Cholières se pose plutôt en juge impartial du débat, en laissant cependant paraître en faveur du féminisme une sympathie raisonnée et intelligente. Nous ne parlons pas des apologies publiées en Italie, comme celles de Lod. Domenichi (*La Nobilità delle Donne*, Venise, 1549) ou de L. Dardano (*La bella e dotta difesa delle Donne*, Venise, 1554); mais nous ne pouvons pas ne pas rappeler que l'ouvrage où les revendications féminines ont peut-être trouvé le plus fort appui est le traité latin de Corneille Agrippa de Nettesheim, *Declamatio de Nobilitate et praecellentia feminei sexus*, imprimé à Anvers en 1529, tant de fois réimprimé depuis, traduit en français dès 1530 (Anvers, Martin l'Empereur, in-8°, goth.) : *Declamation de la Noblesse et preexcellence du Sexe foeminin*, faict et composé par noble chevalier... Messire Henry Corneille Agrippa..., et imité dès 1541 (*Le Jardin de fælicité, avec la louenge et haultesse du sexe feminin, en ryme françoyse,* extr. de Henricus Corn. Agrippa, par le Banny de Liesse, in-8°).

3. Pons, Th. Portau, 1594, in-8°.

4. *Stances du Mariage*, éd. Michiels, 1858, p. 419-424.

5. *Paradoxe apologique où il est fidelement demonstré que la femme est beaucoup plus parfaite que l'homme en toute action de vertu*, Paris, A. l'Angelier, 1594, in-12. Rééd. en 1596, 1598, 1599.

6. Rouen, Osmont, 1599, in-12, 344 p. (Dédic. à Catherine-Henriette de Joyeuse, duchesse de Montpensier, signée : « vostre tres humble ser-

Sans doute cette querelle des femmes renaîtra plus tard, et plus d'une fois [1]. On pourra dans la suite ne leur pas ménager les critiques ou les malices, ou encore, sur la question du droit à la science, prétendre limiter leurs ambitions; mais, d'une façon générale, on peut dire qu'à la fin du XVIe siècle, aux yeux du public cultivé, elles ont déjà gagné leur cause.

Elles l'ont gagnée elles-mêmes. Les plaidoyers dont nous venons de parler ont pu sur quelques points éclairer l'opinion : mais ils sont surtout intéressants parce qu'ils permettent d'en suivre le courant. On y a cherché des arguments, ils ont aidé beaucoup de gens à se confirmer dans leur avis : ils n'ont peut-être converti personne. Ce qui a accru la dignité des femmes en ce temps, c'est l'influence de quelques-unes d'entre elles, c'est l'exemple donné par beaucoup : c'est l'influence d'une Marguerite de Navarre, d'une Marguerite de France, d'une Diane de Poitiers, d'une Catherine de Médicis; c'est l'exemple de ces nobles dames qu'énumèrent Marie de Romieu dans son *Brief Discours* (1581) ou d'Aubigné dans une lettre célèbre [2] et dont, après eux, le P. Hilarion de Coste fera plus exactement le compte [3] : étrangères comme Vittoria Colonna, Olimpia Morata, Isabella Manriquez, Elisabeth d'Angleterre, françaises comme la duchesse de Retz, « sœur des neuf sœurs et quatriesme Charite [4] », si

vante, P. D. B. — Privil. du 1er juin 1599]; — *Id.*, Rouen, F. Périer, 1600, in-12.

1. Par exemple en 1617, après la publication de l'*Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*, par Jacques Olivier, Paris, in-12 (Nombreuses rééditions).

2. « A mes filles touchant les femmes doctes de nostre siecle. » (*Œuvres*, éd. Réaume, t. I, p. 445 et suiv.)

3. *Les Eloges et les Vies des Reines et des Princesses et des Dames illustres en pieté, en courage et en doctrine qui ont fleuri de nostre temps et du temps de nos peres...*, Paris, 1630, 2 vol. in-4°.

4. *Brief Discours* de Marie de Romieu, p. 10.

accueillante aux érudits et aux poètes[1], « choyee et bien voulue de tous nos Roys, dit La Croix du Maine, qui prenoient un singulier plaisir en sa compagnie, pour les bons propos et les beaux discours dont elle les entretenoit », comme Mme de Lignerolles, membre, elle aussi, de l'Académie du Palais, la duchesse de Rohan[2], les trois filles de Jean Morel[3], la duchesse de Nevers, Mme de Villeroy[4], amie de Ronsard, de Jamyn, de Bertaut, de Desportes, comme ces demoiselles d'honneur de Catherine, Mlle de Surgères ou Mlle de Brissac[5], sans parler des femmes auteurs, d'Anne de Graville ou d'Hélisenne de Crenne à Louise Labé.

Leur mérite personnel, le prestige qu'elles devaient à leur haute naissance, la place qu'elles tenaient à la Cour, leur instruction qui les rendait, au point de vue intellectuel, très supérieures à la plupart des gentilshommes, c'est cela qui, plus que toutes les polémiques, a fortifié la situation des femmes dans le monde. Leur autorité, qui s'était accrue même pendant les périodes troublées et qui s'y était d'ailleurs exercée au profit des lettres et de la culture générale, s'est affirmée d'une façon plus indiscutable encore au lendemain de la pacification, quand la vie de société a repris d'une façon plus suivie. Elles sont ainsi devenues dans les relations mondaines les arbitres du bon ton et des convenances, et dans certains genres littéraires, ceux qui relevaient plus particulièrement de leur compétence, les arbitres du bon goût.

1. Voir, sur ce point, Fremy, *L'Académie des Derniers Valois*, p. 158 et suiv., et P. de Dampmartin, *Du Bonheur de la Cour*, 1592, f° 27 *a*.

2. Voir d'Aubigné, *Lettre à ses filles*, et Tallemant, éd. Monmerqué et P. Paris, t. III, p. 430.

3. Voir sur elles les témoignages cités par Fremy, *op. cit.*, p. 171.

4. Voir Ronsard, bibl. elz., t. V, p. 237, et Dampmartin, *op. cit.*, f° 27, *a*.

5. Voir Guy Lefebvre de la Boderie, *Meslanges poetiques*, cité par Fremy, p. 195.

Il ne faut donc pas s'étonner que, dans les questions qui les intéressaient et surtout dans celles du sentiment, auquel elles sont tentées de tout ramener, elles aient fait prévaloir, sans trop de résistance, les tendances qui devaient leur être les plus favorables[1]. Saint-Marc Girardin a autrefois très bien noté qu'elles se sont servies du platonisme « pour régner dans le monde lettré du xvi[e] siècle, comme elles s'étaient servies de la chevalerie pour régner dans le monde féodal du Moyen Age[2] ». Cette philosophie de l'amour a évidemment beaucoup perdu de sa profondeur et de sa beauté à devenir ainsi « une science de bonne compagnie »; mais il est certain que dans ce rôle un peu rabaissé elle a singulièrement hâté les progrès de la politesse. Elle a discipliné la passion[3], l'a contrainte à s'exprimer sous le

1. M[lle] de Gournay note bien, dans *Le Proumenoir de M. de Montaigne* (1594), que les hommes se sont réduits sans grande sincérité et par pure complaisance au rôle d'amoureux platoniques. Après avoir dit que pour elle les amants parfaits seraient ceux « qui borneroient du tout leurs appetits amoureux aux possessions et jouissances spirituelles sans les vouloir estendre plus avant », elle ajoute : « Or il se trouve maintefois de tels amants entre les femmes, par religion de pudeur ou par conscience : et entre les hommes, bien que rarement, par un jaloux et passionné respect des interests et volontez des Dames qu'ils servent. » — Nous voyons d'ailleurs se continuer alors sans interruption, en marge de la littérature mondaine, une littérature d'esprit nettement contraire, satirique et gaillarde, à l'usage des hommes.

2. *Cours de Litt. Dram.*, III, p. 3.

Il est à remarquer en effet que les femmes s'appuient sur le Platonisme pour réclamer l'égalité des sexes :

La femme est aussi bien comme l'homme capable
Du loyer de vertu dès sa nativité :
Car l'un et l'autre aspire à la Félicité,
Seule perfection de l'ame raisonnable.

(Pièce liminaire en tête du *Triomphe des Dames*, Rouen, 1599, in-12.)

3. Dans le *Cabinet de Minerve* (1596) de Béroalde de Verville (le même qui écrira plus tard *Le Moyen de Parvenir*), un gentilhomme explique ainsi à une dame ce que c'est que le nouvel amour : « Amour n'est point cette impetuosité convoiteuse qui trop insolente afflige ceux qui brûlent

déguisement d'une adoration spirituelle [1]. Désormais les dames n'admettront plus qu'on cherche uniquement en elles le plaisir qu'elles peuvent donner [2]. Elles prétendront ne céder qu'à des attaques qui auront été conduites dans les formes. Il sera convenu que, pour les mériter, il faudra les avoir dévotement révérées et patiemment servies.

Nous allons voir que le roman sentimental s'est efforcé de répondre à ces aspirations. Il a fait ses héroïnes chastes et fidèles, ses héros tendres et constants, réservés dans leur langage, assez délicats pour ménager les pudeurs les plus susceptibles et pour admirer généreusement la vertu qui les faisait si longtemps languir.

Il faut ajouter qu'une fois engagés dans cette voie, les auteurs y ont été soutenus par des souvenirs dont on ne peut nier l'importance : d'une part, les anciens romans espagnols, comme ceux de Diego de San Pedro, qui avaient déjà divinisé la femme et purifié l'amour et que les éditions bilingues ont fait lire, nous l'avons vu, jusqu'au commencement du XVII[e] siècle; la *Diana* de Montemayor, où cette même tendance persiste, où l'on

d'une maligne flâme... Amour est une douceur manifeste qui paroît par effets gracieux... » (F° 248, *a*.)

1. Il est assez piquant de voir Marguerite de Valois elle-même proposer aux poètes de sa petite Cour une apologie « de l'amour honneste contre l'amour vulgaire ». (*Les Poésies* de M. de Mailliet, Bordeaux, S. Millanges, 1616, in-8° [Privil. de 1611].) Il n'est pas moins curieux de voir comment elle associe le platonisme à une passion qui semble très ardente dans ses lettres à M. de Chanvalon (publiées par Guessard, à la suite des *Mémoires*, 1842, in-8°) et encore mieux dans la *Ruelle Mal Assortie* (*ibid*.).

2. Vanter leur chasteté est le meilleur compliment qu'on puisse leur faire. En 1600, le sieur du Souhait, qui deviendra un romancier à la mode, s'assure beaucoup de sympathies parmi les dames de la haute société en les faisant figurer dans ses *Pourtraicts des Chastes Dames*, Lyon, par les héritiers de B. Rigaud, 1600, 12°, 156 p. [Permis d'imp. du 19 janv. 1600].

n'admet même pas la possibilité de la passion coupable, où sont décrits, dit le traducteur de 1578, « les variables effects de l'honneste amour »; d'autre part le roman grec[1] et enfin la poésie pétrarquiste qui a eu dans la Renaissance française un développement limité sans doute[2], mais intéressant et dont les thèmes se sont si bien conciliés avec le platonisme mondain. Ces antécédents littéraires expliquent que les conteurs aient si vite, et avec si peu d'hésitation, fixé le type du roman sentimental à tendances vertueuses qui va se continuer sans variations sensibles pendant plus de quinze ans.

Ollenix du Mont-Sacré (Nicolas de Montreux) a été un des premiers à se conformer à l'idéal nouveau. Il publie dès 1594 ses *Chastes et delectables jardins d'amour*[3], en 1595 son *Œuvre de la Chasteté*[4], histoires longues et confuses, chargées d'incidents, coupées de discours, entremêlées de pièces de vers et qui tirent tout leur intérêt de la préoccupation morale qui y domine[5]. Les romans qui suivent s'honorent presque tous d'être chastes et pudiques :

Les Chastes Amours d'Helene de Marthe (1597)[6],

Les Chastes et infortunees Amours du baron de l'Espine... (1598)[7],

Les Chastes et heureuses Amours de Clarimond et Antonide (1601)[8],

1. Voir plus haut, p. 191 et suiv.
2. Cf. Laumonier, *Revue de la Renaissance*, 1903, p. 258-274.
3. Paris, 1594, in-12; — *Id.*, Paris, 1599, in-12.
4. Paris, G. des Rues, 1595, in-12; — *Id.*, Paris, Buon ou Saugrain, 1598, in-12, et Paris, Saugrain, 1601, in-12.
5. Nous avons relevé la même tendance dans ses *Amours de Cléandre et Domiphille* (1597), roman du genre grec dont il a été parlé plus haut.
6. Paris, M. Guillemot, 1597, in-12. [Déd. signée C. A. D. B.]
7. Par A. de Nervèze, Paris, du Brueil, 1598, in-12.
8. Par des Escuteaux, Paris, 1601, in-12.

Les Infortunees et chastes Amours de Filiris et Isolia (1601)[1],

Les Tragiques Amours du fidel' Yrion et de la belle Pasithee, où se voit combien peut une amour honorablement et sainctement poursuyvie et comme se termine celle qui a ses intentions impudiques (1601)[2],

Les Infortunees et chastes Amours de Filerophon et de la belle de Mantoue (1604)[3],

Les Pudiques Amours de Calistine (1605)[4], etc.

L'auteur des *Amours du brave Lydamas et de la belle Myrtille* (1594)[5] vante « la chasteté de cest œuvre qui invite les plus delicates et les plus chastes oreilles à ouyr ses beaux discours », « discours, ajoute-t-il, qui ne tiennent rien de l'impieté magicque d'Armide et des incestueuses et adulteres amours d'Isabelle, ny du poison de mil autres macquerellages Italiens et Espagnols[6] que la douceur du langage de nos François a malicieusement desguisez, pour corrompre et empoisonner la fleur de la pudicité de tant de belles ames et de simples esprits qui les lisent hardiment soubz pretexte d'un beau tiltre[7] ».

Les Amours de Charitene et Amandos (1597)[8] sont une exaltation de l'amour purifié : « Quand je mets la felicité de l'humaine vie en l'Amour, je n'entens parler du mauvais, ains de celuy lequel avecques le cœur, l'ame et la pensee conforte, esjouyst et vivifie les sens de l'homme

1. Par le même, Rouen, J. Osmont, 1601, in-12.
2. Paris, J. Canut et H. Mareschal, 1601, in-12.
3. Par H. C., Paris, M. Patisson, 1604, in-12.
4. « Composees par une jeune Damoiselle », Paris, J. Gesselin, 1605, in-12.
5. Anonyme, Toulouse, Antoine Seve, 1594, in-12, 72 ff.
6. Pour l'Espagne ce passage peut viser la *Célestine* dont Jacques de Lavardin avait donné en 1578 une seconde traduction.
7. F° 5.
8. Par Æ. de Veins S. D. C., Paris, A. du Brueil, 1597, in-12.

et luy faict au mespris du vice suyvre le chemin et les sentiers de la vertu immortelle. C'est des traits et des feux de ceste noble et genereuse perfection que je veux monstrer deux beaux Amans touchez jusques au fond du cœur...[1]. »

Dans les *Amours de Filiris et Isolia* (1601), Isolia, martyre de la chasteté, se tue pour échapper à la lubricité d'un prince, « appuyant sa belle poitrine, le plus mignon bastiment d'amour, sur la pointe d'une épée ».

Dans l'Histoire seconde de l'*Enfer d'Amour* (1603)[2] un débat de l'Amour et de la Chasteté est institué dans les formes. Pyrmestre presse Clirie qui lui a toujours refusé la faveur la plus légère; il essaie d'ébranler sa résolution d'abord par des raisons, puis par des exemples; elle lui répond nettement : « Je vous aime, je le confesse, mais c'est tromper vostre esperance que de vous promettre de mon amour des effects autres que pudiques[3] »; et elle ne veut même pas accorder un baiser.

Dans *Cleophas et Sephora* de Roussel[4], Séphora n'est pas moins scrupuleuse : « Mes baisers, dit-elle, ne sont pas à moy, ils sont à mon honneur qui l'empesche[5] ».

Dans le livre déjà cité des *Amours de Cleandre et de Domiphille*, Domiphille repoussait de même les entreprises de son amant qui, ayant baisé ses blanches mains,

1. *Sommaire*, p. IX. — Dans *Mélite et Statiphile* (anonyme, Paris, D. le Clerc, 1609, in-12), Diane condamnera sur un ton doctoral « l'amour engendré du désir, amour imparfaict, vitieux et fragille » : « Cessant ce desir ou appetition charnelle pour l'accomplissement et satieté d'iceluy, incontinent cesse totallement l'amour, pour ce que quand la cause qui est le desir cesse, l'effect qui est l'amour cesse et souventesfois se convertist en haine. » (F° 40, *a*.)

2. Par J.-B. du Pont, Lyon, Th. Ancelin, 1603, in-12.

3. F° 63, *b*.

4. Paris, J. et P. Mettayer, 1601, in-12.

5. F° 34, *a*.

voulait venir à la bouche et elle lui faisait ainsi la leçon : « Si tu m'aymes..., conserve moy ton amie et pour ce faire ne me donne subject d'estre autre ny de te haïr. Car quelle esperance pourray-je avoir de ta parfaicte amitié, si je voy que tu violes ta foy que tu m'as sainctement promise... : nul ne peut estre loyal amant qui n'est fidelle en sa promesse. Car le parfaict amour ne marche point sans le respect et la foy, d'autant qu'il est autrement deshonneste et furieux, partant dommageable, et non point, à ceste cause, amour, ains rage cruelle [1] ».

Les oreilles aussi sont devenues plus délicates. Dans la *Mariane du Filomene* (1596) [2], on nous introduit dans une société où des dames écoutent des histoires; on vient d'en terminer une, qui est à la vérité assez leste, puisque c'est celle de Joconde. Les dames, dit l'auteur, furent fâchées infiniment « pour les parolles un peu trop libres et licentieuses, dont elles demeurerent si confuses, que baissant la teste, teintes au visage d'un petit vermillon, elles furent quelque temps sans lever la veue, encore moins sans nous regarder en face ». « Le sieur François [le narrateur], dit l'une d'elles, me semble avoir d'autant plus manqué de son devoir que moins il a gardé ceste modestie et bienseance de parler, requise entre les dames [3] ».

Dans les *Travaux sans travail* (1599), de Pierre Davity, une demoiselle relève non moins vivement un propos un peu risqué :

« La damoiselle. — Ha! par ma foy, vous estes trop libre : si vous poursuivez, je m'en iray.

Le cavalier. — Pardonnez moy, je parle à la soldade et selon l'air de la guerre, où tout est permis.

1. P. 602.
2. Anonyme, Paris, C. de Montr'œil et J. Richer, 1596, in-12.
3. F° 108, *b*.

La damoiselle. — Monsieur, nous ne sommes pas dans un camp, ceste compagnie est si honorable qu'elle vous doit faire resoudre à changer de termes[1]. »

Quelques écrivains ne se contentent pas de nous représenter ainsi des mœurs plus pures et des façons plus décentes : c'est le platonisme lui-même qu'ils veulent faire entrer dans le roman, sous le voile du symbole ou de l'allégorie[2].

Dans les *Chastes Amours d'Eros et de Kalisti* (1596)[3], histoire dialoguée, Mme de Rivery représente Eros épris de Kalisti (la Beauté), fille de Sophie (la Sagesse) : il est d'abord poussé par le seul désir de la jouissance, mais la voyant « resolue en sa chasteté », il se décide à s'unir à elle par les liens du mariage.

L'auteur, malheureusement inconnu, de la *Monophile* (1597)[4] esquisse avec une grâce légère, teintée parfois de poésie, un joli conte mythologique, où il nous avertit qu'il faut chercher « sous l'escorce des paroles je ne sçay quel sens mystique qui passe bien plus avant que la lettre[5] ».

C'est l'histoire d'un Orphée et d'une Eurydice. Mais il ne s'agit pas ici d'Orphée « qui accompaigna les Argo-

1. Ed. de 1603, f° 118, *a*.

2. Déjà dans sa *Camille* (1573), qui d'ailleurs, est moins un roman que la description d'un rêve bizarre, Pierre Boton laissait entendre que sous le nom de Camille il avait pu « cacher la vertu, à laquelle devant que pouvoir parvenir, il nous faut endurer tant de traverses ».

Ce petit livre, où les vers se mêlent à la prose, est une de nos premières histoires parfaitement vertueuses : « Un amour chaste, dit l'auteur, y est tellement depeint que le vice rougiroit aupres de telle pudicité ».

3. *Dialogue des Chastes Amours d'Eros et de Kalistis*, par Marie Le Gendre, dame de Rivery, Paris, Jean le Blanc, 1596, in-12, 135 p.

4. *La Monophile ou Orphee triomphant de l'Amour*, Lyon, Benoist Rigaud, 1597, in-16, 87 p. (qu'il ne faut pas confondre avec *Le Monophile* d'Estienne Pasquier, dont il est parlé plus haut).

5. P. 17.

nautes en leur voyage et charma les Enfers pour le recouvrement de sa chere maistresse ». Celui-ci était natif, dit le conte, d'une bourgade nommé Musæe, assise sur le petit fleuve du Permesse, auprès du mont Hélicon, bienheureux séjour des Piérides. Le voisinage des Muses entretenait autour de ce village une atmosphère si pure que c'était le seul lieu du monde qui ne reconnût pas le pouvoir de l'Amour. L'enfant de Vénus avait fait maintes sollicitations devant l'assemblée générale des dieux pour obtenir « la possession de cette petite motte de terre ». Mais, par un arrêt « prononcé fort solemnellement en robes rouges toutes esclatantes du feu celeste », les habitants de ce canton privilégié avaient été déclarés à jamais exempts de l'amoureux servage.

Le second Orphée aurait donc pu vivre là heureux et tranquille si son zèle téméraire ne l'avait jeté en de trop grands desseins.

Mais cet adolescent à l'âme ardente brûle du désir de gagner l'immortalité. Il adore les chastes Muses, « engendrees de la plus pure semence du ciel » ; il souffre de voir une autre divinité détourner vers elle les hommages qui leur sont dus, et il entreprend d'aller combattre l'Amour pour affranchir le monde de ses lois.

En vain des présages l'avertissent ; il voit trembler les cimes de l'Hélicon, s'effeuiller « les poinctes des lauriers » ; pendant qu'il accomplit dans le temple des Muses le sacrifice propitiatoire, il entend gronder le tonnerre :

« Tonne, tonne, Jupiter, et par trois fois tonne, ce dict il, si ne m'estonneras tu pas, les Muses m'estant favorables. Vous, mes Deesses, en l'honneur desquelles j'entreprens cest hardy dessein, inspirez moy le courage de le poursuivre avec honneur : ou la mort rompra le filet de ma vie ou je rompray les forces de l'Amour...

Je ne vous demande point, ô filles du grand Jupiter, la foudre de vostre Père pour l'execution de ma courageuse entreprinse. La lyre de Apollon que l'on revere appendue à cest autel et son arc redoutable, le plus sainct honneur de vostre temple, me suffiront pour toutes armes [1]. »

En disant ces mots, il porte la main sur l'autel pour y prendre l'arc d'Apollon et la lyre divine :

Ceste lyre toute mystique, à neuf rangs de cordes en l'honneur des neuf Muses, pincee d'une main delicate, estoit capable de retenir les parties du monde par son harmonie, lors que Jupiter les eust voulu dissoudre. Et pour l'arc, inflexible aux forces corporelles, voire fut-ce d'un Hercule : mais fort ployable aux moindres efforts de l'esprit estoit cet arc, duquel Apollon terrassoit les monstres qui s'eslevoyent contre l'empire de la Raison [2].

Ainsi armé, il part : il quitte sa paisible vallée et s'avance sur le territoire ennemi.

Il commence par mettre en déroute « l'armee de mil et mil amoureaux que l'Amour faisoit ordinairement camper sur ceste frontiere ». Ils se refugient à la cour de Venus et se disposent à organiser la défense. L'un s'établit dans les cheveux crespelés d'une dame, un autre sur le bord d'une bouche vermeille, un autre « se niche dans le sein de ceste-cy et y dresse une embuscade ».

Tout estoit plein d'amours, et je ne sçache personne au monde, non pas mesmes aucun des dieux, qui ne se fust rendu à la moindre partie de ce grand appareil [3].

Pourtant tout ce petit monde ailé est en pleine épouvante quand approche l'arc redoutable, et Orphée sourit de voir si craintifs ces « vermisseaux aislez que la froideur

1. P. 31.
2. P. 33.
3. P. 37.

d'une pesante oysiveté a engendrez de la sale poussiere des affections humaines ».

Il sonne alors de la lyre « mystiquement accordee » et tous les habitants d'Eropolis sont vaincus par la douceur de cette harmonie :

Ils croyoyent les cieux s'estre abaissez pour leur donner le plaisir de leur musique.

Les autels de l'Amour sont désertés, les sacrifices interrompus. Eros tout éploré s'enfuit dans le giron de sa mère.

Vénus en ce danger appelle à son secours la Fausse Gloire, non pas cette déesse qui plane ordinairement dans les cieux, mais l'impur démon qui habite les nuées. Le monstre enivre Orphée d'orgueil et l'endort au son de sa propre musique : pendant son sommeil, il détend son arc et rompt l'accord de sa lyre.

Quand l'adolescent se réveille, plus d'harmonie divine : la lyre « ne sonne plus qu'humainement », « chatouillant bien les oreilles, mais ne perçant point jusques en l'intérieur pour esveiller les accords nombreux desquels nostre ame est composee ». Pour l'arc, il ne peut plus le rebander, tant sa vigueur est maintenant engourdie. « Semblable à un du reste des hommes, il demeure tout estonné de se voir seul dans une ville ennemie, despouillé de tous ses advantages passez[1]. »

Alors Vénus tient sa vengeance. Orphée n'est plus qu'un homme : il doit aimer. Il ne résiste pas aux doux regards d'une jeune fille qu'on met sur son chemin, il donne son cœur à Eurydice.

1. P. 45.

Euridice tourna par ce coup les yeux de tout Eropolis à soy, la gloire d'Orphee grossist la sienne. On la regarde de plus pres et on ne la juge pas indigne de ceste victoire, l'estimant heureuse si elle en sçavoit bien user.

Toute la ville l'accompagne de ses acclamations quand elle va au temple de Cupido donner la preuve manifeste de son triomphe. Une branche de myrte à la main, elle monte les degrés de l'autel pour « y appendre l'arc et la lyre d'Apollon ». Puis elle conduit le héros vaincu, le disciple infidèle des Muses, sacrifier au dieu ailé deux moineaux et deux tourterelles.

Le voilà maintenant « enroollé aux registres d'Amour », si bien dépouillé de sa force qu'il pourrait être « battu d'un foible amoureau » : plus de rêves d'ambition, plus d'orgueil. Mais il est heureux.

Et quel amant incomparable il est devenu!

Jugez quel devoit estre le doux entretien de cet esprit avec ses propres pensees, pensees beaucoup plus delicates et plus sublimes que celles des autres. L'Amour est bien capable de les rendre telles en un beau naturel : mais quand ce naturel se rencontre poly et façonné de la main des Muses, ô que ceste delicatesse en est bien plus gracieuse[1] !

Quand il se trouvait aux côtés de sa maîtresse et qu'elle l'éveillait de son doux ravissement, quel feu! quelle passion, quels agréables discours! Qu'il ressemblait peu à ces galants sans esprit qui, « manquant l'entretien de la langue, se jettent à celuy de la main » et dont on dirait « qu'ils ne sont amoureux que du bout des doigts ». « La pauvre Euridice lui respondoit seulement des yeux, tesmoignant en ce silence le contentement qui luy demeuroit d'estre cause de tant de belles paroles. »

1. P. 60.

Orphée n'a qu'un défaut : il est trop parfait, si parfait qu'Eurydice finit par se lasser de son service.

Quel changement est cestuy-cy ? et d'où ceste humeur changeante ou bizarre ? Seroit ce point ce fantasque degoutement des filles qui leur fait chercher souvent leur appetit parmy les cendres et la poussiere, quittans les viandes plus delicates.

Donc il sent peu à peu se détacher de lui ce cœur frivole, cette petite âme légère qui lui avait fait renier ses dieux. Il pleure d'abord, puis il s'indigne et, sous l'influence de la colère, sa volonté se tend dans un grand effort.

La vengence contre une fille eust esté trop basse pour luy. Il ne l'estime pas digne de la poincte de son courroux : mais ramassant tout ce qui estoit de brave et de courageux en son âme, il en faict par maniere de dire un gros, pour attaquer l'Amour[1].

En lui le dépit et la tendresse se combattent et se détruisent l'un l'autre, comme deux poisons violents qui se neutralisent, et tout d'un coup il se sent affranchi de son esclavage.

Alors il invoque Apollon. Le dieu clément lui rend sa force première et il court « dans un furieux enthousiasme » arracher de l'autel profane l'arc et la lyre sainte. Puis il s'élance à la poursuite de Cupido, qui s'enfuit épouvanté. Il le cherche par le vaste monde, dans les profondeurs de l'Océan, dans les espaces de l'air : il le découvre enfin caché dans l'endroit le plus sombre des Enfers. Il croit avoir « attrapé ce pauvre pitiot » : il bande l'arc, il décoche contre lui un des traits redoutables, il l'atteint, ou plutôt il croit l'atteindre : car l'enfant rusé a mis à sa place un

1. P. 77.

fantôme, une vaine image. Tandis qu'Orphée chante son illusoire triomphe, Eros, immortel, remonte dans les cieux.

Ce petit roman est tout à fait aimable; pour la forme, il ne ressemble à aucun autre du même temps : par la vivacité et l'aisance du tour, par le ton qui, sans être ironique, n'est pas tout à fait sérieux et laisse supposer que l'auteur ne croit qu'à moitié à son histoire, il fait songer parfois à la *Psyché* de La Fontaine. Mais ce qui nous intéresse en ce moment, c'est le fond. Il y a là une intention, qui n'est peut-être pas absolument originale [1], mais qui est significative, de représenter d'une façon symbolique l'effort de la raison luttant, avec le secours d'Apollon et des Muses, c'est-à-dire de la science et de l'art, pour secouer le joug de la passion.

La suite de l'histoire montre, il est vrai, la vanité d'une telle entreprise. Orphée est d'abord désarmé, parce qu'il n'a pu se détacher de toute faiblesse humaine; il est enfin déçu dans sa fausse victoire, et la conclusion semble bien être qu'on ne peut triompher de l'Amour, même avec les flèches d'Apollon.

Mais si le bon sens pratique de l'auteur n'ose promettre le succès à des idées qui, selon le mot d'Estienne Pasquier, « trop outrepassent l'humaine consideration », il n'est pas douteux qu'il reste pourtant sympathique à ces idées. Il fait entendre que c'est déjà s'être avancé beaucoup sur le chemin de la perfection que d'avoir

1. Pour le sujet et la conduite de l'action, *La Monophile* présente quelque analogie avec le poème de Gilles d'Aurigny, dit le Pamphile, *Le Tuteur d'Amour* (s. l. n. d., in-16; — *Id.*, Lyon, J. de Tournes, 1547, in-8°).

Le thème a aussi quelque rapport avec la pièce, *Le Triumphe des Muses contre l'Amour*, publiée à la suite des poésies de Pernette du Guillet dans l'édit. de 1546, Paris, Jeanne Marnef, in-16.

combattu en soi les instincts et les appétits. Son Orphée, vaincu par la beauté d'Eurydice, mais gardant de son doux commerce avec les Muses un « naturel plus poly et façonné », « des pensees plus delicates et plus sublimes », c'est bien l'idéal de l'amant rêvé par une société teintée de platonisme, mais qui, se faisant de cette doctrine une conception évidemment superficielle, lui demandait plutôt de purifier l'expression de l'amour que d'en spiritualiser le principe.

CHAPITRE IV

Conséquences du progrès de la moralité : le roman de la jeune fille ; la constance.

Une première conséquence du progrès de la moralité dans le roman, c'est que toute passion coupable en est sévèrement proscrite. On n'oserait plus représenter ces amours adultères qu'avaient jadis exaltées les histoires de Tristan et de Lancelot, et dont les suites plaisantes ou tragiques avaient été si longtemps pour les conteurs une inépuisable matière.

La femme mariée cesse donc d'être l'héroïne et c'est la jeune fille qui passe au premier plan. La naissance de l'amour dans une âme virginale, la lutte des inclinations contre les tyrannies sociales ou contre le sort et, comme terme de la chaste aventure, le plus souvent le mariage, quelquefois la mort : voilà le thème ordinaire de ces fictions. Par là encore le roman nouveau se rapproche des œuvres espagnoles dont nous avons parlé, particulièrement de celles de San Pedro. Nous avions déjà noté le changement dans l'*Amant ressuscité de la mort d'amour* : il s'impose maintenant comme une règle indiscutable[1].

1. Il faudra attendre longtemps, jusqu'à *La Princesse de Clèves*, pour retrouver un roman de femme mariée. En 1666, Furetière termine ainsi le Ier livre de son *Roman Bourgeois* : « S'ils vescurent bien ou mal

D'autre part, par le fait même qu'il s'affranchit de la tyrannie des sens, qu'il cesse d'être une force aveugle et instinctive, l'amour romanesque se subordonne à l'autorité de la raison : il se crée des devoirs, et le premier de tous, c'est la constance.

Le roman chevaleresque offrait quelques beaux exemples de fidélité. Mais pour un Amadis digne de passer, en l'Ile Ferme, sous l'arc des loyaux amants, que de chevaliers étaient incapables de tenter l'épreuve! Il semble que Galaor, pour avoir tant de fois cueilli « les savoureux fruictz de l'amoureux jardin », n'ait pas été moins sympathique aux lecteurs. De même plus tard, quand aura paru l'*Astrée*, Hylas aura ses partisans, aussi bien que Céladon. Pour le moment une invincible fidélité est le principe essentiel d'un bel amour. Le courant sceptique et libertin, si apparent dans la poésie de cette époque et qui conduit si souvent à la glorification de l'inconstance [1], pénètre à peine dans le roman. On n'en retrouverait guère l'influence que dans une imitation de l'*Histoire d'Eurialus et de Lucrèce* d'Æneas Sylvius, *Les Amants de Sienes* (1598) [2], où François de Louvencourt [3], reprenant un sujet abondamment traité par Brantôme [4], compare, avec l'assurance d'un homme qui en a fait

ensemble, vous le pourrez voir quelque jour, si la mode vient d'écrire la vie des femmes mariées. »

1. Dans les recueils de vers de ce temps, les éloges de l'inconstance ne manquent pas. On connaît les jolis vers de Motin :

> J'accuse, en accusant une fille infidelle,
> Les oyseaux de voller, le vent d'estre leger :
> Au vent d'estre leger, aux filles de changer,
> Aux oyseaux de voller, c'est chose naturelle...

2. Paris, Jean Gesselin, 1598, in-12.
3. Fr. de Louvencourt, seigneur de Vauchelles, est l'ami de Motin qui avait recommandé dans un sonnet ses *Amours et Premieres Œuvres poetiques*, Paris, Drobet, 1595, in-12.
4. *Dames Galantes*, IVe Discours.

l'essai, les façons d'aimer des femmes mariées, des veuves et des filles[1], — et encore dans *Le Pelerin d'Amour* (1609)[2], qui est, il est vrai, postérieur à la première partie de l'*Astrée* et dont le héros, promenant ses caprices en France, en Allemagne et en Italie, paraît avoir emprunté à Hylas[3] sa légèreté et son humeur vagabonde. Ces exceptions mises à part, on ne voit partout qu'attachements inébranlables, que liens éternels.

Les titres de ces petits livres nous montrent déjà en quel honneur est la vertu de constance :

Les Constantes et fidelles Amours de Dalchmion et de Deflore (1599)[4];

Les Amours de Philocaste, où par mille beaux et rares accidens il se voit que les variables hasards de la Fortune ne peuvent rien sur la constance de l'Amour (1601)[5];

Les Constantes et infortunees amours de Lintason (1601)[6];

La Constance d'Alisee et de Diane (1602)[7];

Le Miroir qui represente la fidelité sous les Amours du prince Polidon et de la belle Carite (1603)[8];

Le Triomphe de la Constance, où sont descriptes les Amours de Cloridon et de Melliflore (1605)[9], etc.

L'auteur de *La Monophile* (1597), qui est ou prétend être une femme, écrit, en tête de la gracieuse histoire

1. Des stances sur ce sujet dans les *Muses Ralliees* (éd. de 1599), p. 105 à 107. Même développement dans les *Secrettes Ruses d'Amour*, Paris, 1610, in-12 (f° 6 *b* à 31 *a*).

2. Bergerac, Gilbert Vernoy, 1609, 2 tomes in-12. [Dédic. à M. le Duc de Guyse signée O. D. L. T., G. G. (Gentilhomme Gascon).]

3. *Astrée*, I, VIII.

4. Par J. Philippes, Paris, P. Mettayer, 1599, in-12.

5. Par J. Corbin, Paris, Gesselin, 1601, in-12.

6. Par le Sr de la Regnerye, Paris, M. Guillemot, 1601, in-12.

7. Par E. C., Lyon, Cl. Morillon, 1602, in-12,

8. Par Favre, gentilhomme Auvergnat, Paris, Gesselin, 1603, in-12.

9. Par A. de Nervèze, Lyon, Th. Ancelin, 1605, in-12.

que nous rappelions tout à l'heure, un éloge de la fidélité. C'est aux filles qu'elle s'adresse et elle les met en garde contre les dangereuses leçons de l'*Hecatomphile* d'Alberti [1] dont on venait de rééditer, un an auparavant, la traduction [2] :

L'Hecatomphile, dit-elle, a donné de sages préceptes et des maximes fort assurées pour bien commencer une galanterie et la continuer avec contentement, « recuite en ces matieres autant que femme de son mestier, pour avoir servi l'Amour sous cent enseignes, comme son nom le tesmoigne... »

Le beau nom de Monophile duquel je suis honoree, nom bien plus honorable que celuy d'Hecatomphile, vous peut faire juger que me estant modestement contenue dans les bornes d'une seulle Amour, je ne dois pas sçavoir tant de ruses en ce mestier qu'elle qui a tousjours porté l'inconstance peincte sur le front.

Ce n'est pas pourtant que je ne sçache fort bien la façon de laquelle il se faut conduire pour mesnager prudemment les Amours, pourveu que ce soyent des Amours non volages, ains arrestees. Celles-cy estant de mon seul et propre gibier [3].

Elle établit que si les hommes maudissent l'Amour, c'est la faute des inconstantes : elles font donc grand tort à ce dieu qui pourtant « quittant le ciel, vient loger chez elles, dans leurs yeux, dans leur sein, pour les combler de toutes ses douceurs ». Et elle ajoute cette spirituelle remarque : « Aux estats de ce monde, les subjects portent la penitence des fautes de leur Prince : mais en celuy d'Amour, à ce que voy, le Prince porte la penitence des fautes de ses subjects [4]. »

1. On voit bien que les deux titres se répondent. Sur l'*Hecatomphile* voir plus haut, p. 52-54.
2. Édit. bilingue, Paris, M. Guillemot, 1596, in-12.
3. P. 5.
4. P. 9.

« O que si nous pouvions gaigner cet advantage sur nous, mes gentiles fillettes, de reformer en nous ceste inconstance, de quels plaisirs pensez vous que l'Amour nous combleroit? C'est icy la fontaine de tous nos maux, fontaine qui procede de nous mesmes. Toutes les allarmes que nous avons continuellement en l'amour, les vaines crainctes, les trompeuses esperances, les jalousies, les tristesses sortent toutes de ceste source[1]. »

En 1599, on publie une *Apologie de la Constance*[2], long plaidoyer assez déclamatoire qui se termine par cette péroraison véhémente :

Constance, fidelle gardienne de nos flammes et vraye Vestale d'Amour, qui ne permet jamais que son feu s'esteingne en nous qui sommes ses temples; Constance sans qui l'Amour n'est pas amour, mais une feincte, ou une ombre legere qui n'en porte que l'apparence pour nous decevoir. Bannissez, Mes Dames, loin des devotes assemblees où les flesches de Cupidon sont reverees tous ceux qui la bannissent de leur cœur. Ne les jugez pas seulement comme criminels, infidelles ou sacrileges, mais comme Athees en Amour, puis qu'en luy ostant la constance, ils luy veulent ravir son immortalité[3].

Dans les *Amours de l'Amant Converty* (vers 1599)[4], Jean Juliard montre l'un et l'autre sexe se disputant, à grand renfort d'exemples, la gloire d'être le plus fidèle.

Le Martyre d'Amour (1603)[5] de J. Corbin nous fait voir

1. P. 11.

2. *L'Apologie de la Constance, ou Fleau des Inconstans*, Paris, J. Gesselin, 1599, in-12, 75 ff. [Dédic. à Mme de Bellegarde signée N. R.].

3. F° 75, *a*.

4. *Les Amours de l'Amant Converty, en forme de Dialogue : auquel l'Amant redargue l'instabilité et varieté de la femme, en exaltant la constance et prudence de l'homme. Au contre, Diane respond, et monstre l'inconstance d'iceluy : et esleve la grand' conduite, dexterité et admirable fidelité de plusieurs femmes : le tout par exemples tirez des histoires tant Payennes, que Sainctes, comme aussi de celles du temps present : et specialement aux trois derniers livres*, composé par Jean Juliard, Docteur ès Droicts, Lyon, Jean Didier, 1604, in-12. [Ce n'est pas la première édition. Le *Au Lecteur* est daté du 24 janvier 1599 et le privilège du 30 mars 1599.]

5. Lyon, S. Rigaud, 1603, in-12.

à quel point la constance est devenue le dogme essentiel de la religion amoureuse. C'est une « lascheté » que de rechercher une autre maîtresse, même quand la première vous a rebuté après sept ans d'assidu service. La seconde demoiselle ne veut pas se rendre complice d'un tel crime, quoiqu'elle aime le coupable : « Pour un peu de delay que vous font les belles, vous voudriez, vous autres hommes, courir librement au changement![1] » Elle meurt plutôt que de se prêter à un procédé si indigne, elle meurt pour se punir « d'avoir mis ses affections en un lieu destiné pour une autre saincte ».

Dans les *Amours de Florimond et de Clytie* (1607)[2], Florimond se tue parce que les parents de Clytie l'ont promise à un autre : au lendemain de sa mort, Clytie renonce au monde, avec le consentement du nouveau fiancé, et va finir ses jours dans un ermitage, près du tombeau de son amant. « Ceux-là, dit l'auteur (qui confond sans doute Tristan et Tantale), ceux-là avoyent beu dans le Anap ensorcelé de Tantale, ce qui causa que nul accident ne peut desunir leur parfaicte amitié. »

La constance des hommes est un peu moins certaine que celle des femmes (le roman sentimental a trop besoin alors du suffrage des dames pour leur refuser cette supériorité) : il faut donc la mettre à l'épreuve et pour cela imposer aux amoureux des stages, généralement excessifs, où ils auront à donner la mesure de leur vertu et de leur patience. On sait que cette mode des longues cours fleurira encore dans la littérature précieuse et qu'elle passera même du roman dans la vie[3]. Les héroïnes de nos

1. F° 73, *a*.
2. Par Blaise de Saint-Germain, Lyon, Pierre Rigaud, 1607, in-12.
3. Elle y passe même avant. Tallemant (éd. Monmerqué et Paulin Paris, I, p. 507) raconte comment Adrien de Montluc « aima Mme Quelin plus de dix ans, devant et apres la mort d'Henry IV ».

histoires se décident peut-être un peu plus vite que ne feront Mandane ou Clélie ou Mlle de Rambouillet à « cet aveu qui fait tant peine » : mais elles veulent, comme elles, ne s'engager qu'à bon escient, et que leurs amants aient pu mesurer le prix de leurs faveurs par la durée de leur résistance.

Les prétendants se lassent quelquefois et protestent : « Plus je la priois, dit Cariphile de sa maîtresse Filie, et plus je la rendois inexorable. Tousjours je sacrifiois à sa cruauté, mais jamais je ne la pouvois appaiser. Semblable à ces oiseaux renfermez, qui plus ils chantent doucement, et plus soigneusement leur maistre les retient en leur cage. Sept ans je languis en ces chaisnes n'estant allaicté que d'esperances vaines et nourry de cruautez estranges [1]. »

Mais ceux-là sont de mauvais amants, des rebelles, que leur procédé irrégulier doit déconsidérer à jamais.

1. *Le Martyre d'Amour* (1603), de J. Corbin, f° 70, *a*.

CHAPITRE V

Caractère grave et douloureux de l'amour.

Un autre trait de l'amour romanesque à cette époque, c'est qu'il est souvent représenté comme grave et douloureux.

L'amour courtois avait déjà ce caractère. Encore au commencement du XVI[e] siècle, la poésie ne représentait qu' « angoysses d'amour », qu' « amoureux transis sans espoir », perdus dans « la forest de melencolie » :

> En ceste forest par rigueur
> Sept moys fuz et plus largement,
> Mon logeis estoit de langueur,
> Mon lict d'amoureux pensement
> Mon dormir estoit de tourment[1]...

En 1555, l'*Enfer de Cupido*[2] décrivait les « travaux, la peine amere,

> Qui sont d'Amour le vré gage et salere »,

et peignait, dans les demeures souterraines, les tristes amants plongés dans le Lac d'Amertume ou le Fleuve de Desespoir. L'*Epytre d'un de nouvel relevé du mal*

1. Élégie I des *Angoysses et remedes d'amours du Traverseur en son adolescence* [Jean Bouchet], Poitiers, au Pélican, 1536, in-4°.
2. Par le Seigneur des Coles, Lyon, Macé Bonhomme, 1555, in-8°.

d'amours à son amy[1] n'était qu'une suite de plaintes contre

> Venus impiteuse,
> A nous douloir vigilante et soygneuse.

On sait aussi que les poètes de la Pléiade n'ont pas négligé le fameux thème pétrarquiste :

> Quest'è colui che 'l mondo chiama Amore,
> Amaro, come vedi[2]....

Nous avons noté dans le roman étranger une disposition analogue : nous avons vu que la *Fiammette* n'était qu'une longue élégie, nous avons vu surtout par quelles lugubres images San Pedro, Juan de Flores ou Juan de Segura symbolisaient l'amoureux martyre. On retrouverait ce même ton désespéré dans un autre roman espagnol, un roman d'aventures, traduit en 1554[3], *Les Amours de Florisee et Clareo et de la peu fortunee Ysea*, où il n'est question que « de pleurs et regretz indicibles », où Ysea répète que du jour où elle a aimé « jamais son cueur n'a receu plaisir[4] ».

Même tendance dans les romans français que nous avons déjà rencontrés, dans les *Angoysses* d'Hélisenne de Crenne, dans *l'Amant ressuscité de la mort d'amour*[5].

1. Imprimée à la suite de l'*Enfer de Cupido.*
2. *Trionfo d'amore*, v. 76 et suiv.
3. Par Jacques Vincent, Paris, J. Kerver, 1554, in-8°. Le roman espagnol, *Historia de los amores de Clareo y Florisea*, de Alonso Nuñez de Reinoso, imité en partie du roman grec, *Leucippe et Clitophon*, avait été édité à Venise, deux ans auparavant (1552).
4. Voir particulièrement f° 9, *a* et f° 66, *a.*
5. « L'amour, depuis qu'elle est fort attachee à un jeune homme, ce luy est une perpetuelle afliction et travail d'esprit, luy faisant compagnye par tous lieux, en tous endroictz et en tous temps, en afaires et en oysiveté... Je ne croy pas que tempeste, grèle ne gellée soit plus dommageable cheant sur les biens de la terre, qu'est l'amour cheant sur une personne jeune... » (*Amant ressuscité* (1555), éd. de 1580, p. 291.)

Dans le *Printemps* de Jacques Yver (1572), un des interlocuteurs, « le sieur de Bel-Accueil », marquait bien cette gravité de la passion :

Il semble à vous ouir parler (Madamoyselle) qu'amours soient jeux de petits enfans, ou quelques marchez à plaisir, qui se facent et defacent à l'appetit des vollages affections : mais si vous sçaviez de quelles fortes et diamantines chaines sont pressez et estraints plus serré que d'un nœud Gordian ceux qui aiment (ainsi que tesmoigne mesme le ret Vulcanic), vous n'en parleriez si à vostre aise, ains plaindriez par pitié leur condition[1].

« O amour, s'écriait un autre personnage, que tu es une estrange chose et d'estrange nature qui pour ta viande plus delicieuse et savoureuse ne te repais que de peine et soucy : dont tant plus tu devores, et moins tu te saoules[2]. »

Plus récemment enfin les traductions de la *Diana* de Montemayor et de ses *Suites* avaient donné l'exemple de fictions profondément mélancoliques où, dans les intervalles d'une action très pauvre, des bergers inconsolables n'avaient d'autre occupation que de chanter leur misère, par les bois et par les coteaux, avec accompagnement de cornemuse.

C'était donc un thème traditionnel que celui des plaintes contre l'Amour, et c'est justement en exagérant l'amertume de la passion que la littérature sérieuse prétendait s'opposer à la littérature facétieuse ou satirique.

Il se peut que le grand ébranlement des guerres civiles ait fortifié dans les romans de la fin du xviᵉ siècle cette conception pessimiste de l'amour. L'éditeur du *Lancelot* de 1591 l'affirme du moins dans son *Avertissement au Lecteur* :

1. *Journée I*, tierce édit., Paris, 1574, f° 28, *a*.
2. *Ibid.*, f° 199, *a*. *Hist.* III.

Comme ainsi soit que noz offences et iniquitez nous ayent amenez à un temps, auquel nous ne pouvons ni devons parler de choses joyeuses ou recreatives, pour les miseres et calamitez si frequentes que nous avons, lesquelles nous devrions plustost accompagner de pleurs, larmes et gemissemens continuels....

L'auteur des *Amours de Lydamas et de Myrtille* (1594) dit que la passion de ces deux amants « conceue au temps de nos flammes civiles a participé à leur malheureuse et tragicque influence [1] ».

Dans la *Mariane du Filomene* (1596) des amis du gémissant Filomene s'avisent, pour le divertir de ses ennuis, de lui raconter des histoires dont il puisse tirer quelque consolation, « mais capables d'exciter plus de pitié et de pleur que de joye et allegresse » : « car il semble, déclarent-ils, n'estre gueres à propos de s'amuser maintenant, en cette saison si orageuse et turbulante, à rire et gausser [2] ».

Mais ce qui ferait plutôt croire que ce n'est là que la reprise d'une convention littéraire bien établie, c'est qu'après la pacification définitive, quand les esprits ont été tout à fait rassérénés, on n'en a pas représenté pour cela des amoureuses moins dolentes ou des amoureux moins plaintifs.

Nous ne rencontrons en effet, même après 1594, que « Desesperés contentements d'amour [3] », « Martyre d'amour [4] », « Enfer d'amour [5] », « Espines d'amour [6] »,

1. P. 4.
2. F° 67, *b*.
3. *Le Desesperé Contentement d'amour*, Paris, G. Robinot, 1599, in-12.
4. *Le Martyre d'amour*, par Jacques Corbin, Lyon, S. Rigaud, 1603, in-12.
5. *L'Enfer d'amour,* par J.-B. du Pont, Lyon, Th. Ancelin, 1603, in-12.
6. *Les Espines d'amour*, par Estienne Durand, Paris, G. Robinot, 1604, in-12.

« Tragiques et infortunez amours [1] », « Triomphe cruel de l'amour » et « Cercueil des amans [2] ».

« Qui n'a point esprouvé que c'est d'amour, dit l'auteur de *Cleophas et Sephora* (1601), n'en croiroit pas les flesches si poignantes. Et qui en a faict l'espreuve seroit en peine de raconter la passion que l'on y souffre [3]. »

Yrion et Pasithee (1601) commence par un vaste tableau des maux causés depuis l'antiquité la plus haute par cette « furieuse passion d'amour dont le mortel venin infecte les plus nobles et saines parties de nos ames » et qu'on trouve à l'origine de « la pluspart des histoires dont la catastrophe se trouve tragique ». « Voilà les effects de l'amour, s'écrie l'auteur des *Destinees des Amans* (1603), voilà les effects de l'amour qui, soubs je ne sçay quel plaisir, nous donne un tourment qui nous travaille et afflige incessamment : la conscience nous remord et la craincte nous emmene en un estrange desespoir, si bien que l'Amour n'est autre chose qu'un troublement d'esprit, une douleur et alienation de tout entendement. » (F° 46, *b*.)

On lit cette réflexion en tête de l'*Histoire Seconde* de l'*Enfer d'amour* (1603) :

Ce monde est un Theatre où se jouent des commedies pour rire, et des tragedies pour pleurer; mais pour un Acte Comicque qui s'y represente on void ceste Scene cent fois tragicquement baignee de sang et de larmes. L'amour en est le plus souvent l'Auteur et le principal personnage, qui jouë aux despens de ceux qui luy sont donnez par la main du malheur [4].

1. *Les Tragiques et infortunez amours d'Amphion et de Philomelie*, Paris, D. du Val, 1604, in-12.

2. *Le Cercueil des amans où est naïvement representé le Triomphe cruel de l'Amour*, par N. Piloust, Paris, Jean de Bordeaulx, 1611, in-12.

3. F° 19, *b*.

4. F° 36, *a*.

Un docteur en médecine prend tellement au sérieux ces plaintes et ces désespoirs que, sans intention ironique, il compose tout un livre sur l'art de se préserver des passions amoureuses et de les guérir[1].

1. *L'Antidote d'amour, avec un ample discours contenant la nature et les causes d'iceluy, ensemble les remedes les plus singuliers pour se preserver et guerir des passions amoureuses*, par Jean Aubery, docteur en médecine, Paris, Claude Chappelet, 1599, in-12. [L'indication des remèdes contre l'amour va du f° 110 au f° 140.]

Il faut en rapprocher ce traité postérieur : *De la Maladie d'amour ou melancolie erotique, Discours curieux qui enseigne à cognoistre l'essence, les causes, les signes et les remedes de ce mal fantastique*, par Jacques Ferrand, Agenois, docteur en la faculté de médecine, Paris, Denis Moreau, 1623, in-8°.

CHAPITRE VI

Progrès de l'analyse.

La tendance pessimiste, dont nous venons de parler, devait, semble-t-il, incliner le roman vers l'observation morale, s'il est vrai qu'on soit plus disposé à analyser sa souffrance que sa joie et que, comme l'a écrit Mme de Staël, « la tristesse fasse pénétrer bien plus avant dans le caractère de l'homme que toute autre disposition de l'âme [1] ». C'était encore une condition favorable que cette mode des longues cours imposées comme épreuves aux prétendants, que ces stages pendant lesquels ils pouvaient s'examiner à loisir et suivre le progrès des sentiments qu'ils faisaient naître.

D'autre part la société était déjà plus préparée qu'on ne serait tenté de le croire à saisir les nuances d'une analyse un peu délicate.

Sans prétendre noter ici toutes les influences qui avaient hâté le progrès de son éducation sentimentale, nous devons rappeler au moins celle des poètes qui au cours de ce siècle avaient exprimé tant de variétés d'amours, spirituels, voluptueux, frivoles, tendres ou mélancoliques, et non seulement des poètes français, mais aussi des poètes italiens, particulièrement de l'Arioste et

1. *De la Littérature*, 1re Partie, ch. XI.

du Tasse[1]. Il y faudrait joindre celle des comédies pastorales italiennes, de l'*Aminta*, du *Berger Fidèle*, de la *Diéromène*, de l'*Alcée* d'Ongaro, toutes traduites avant 1600. Il faudrait y joindre aussi celle des dissertations, si nombreuses dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, qui se proposaient généralement de discuter sur la nature de l'amour, mais passaient souvent de la théorie à la pratique, examinaient les formes diverses de la passion, montraient comment elle doit s'exprimer et se diriger suivant les circonstances et les personnes, et constituaient ainsi de bons manuels de science amoureuse[2].

1. Tant de fois traduits ou imités. Les romanciers ne se sont pas fait faute de puiser à cette source : *Les Amours d'Armide*, par P. Joulet (1597), *Hierusalem assiegee*, par De Nervèze (1599), *Les Amours d'Olimpe et de Birene*, par De Nervèze (1599), la *Jerusalem regnante*, par J. Corbin (1600), les *Amours de Genievre et d'Ariodant*, par d'Espinaud (1601), la *Bergere de la Palestine*, par de Bazire (1601), etc.

2. Nous ne pouvons citer tous ces traités; nous nous contentons d'en signaler quelques types intéressants, — italiens et français, — pris seulement dans la fin du XVI[e] siècle :

1576. *Poesies amoureuses reduites en forme d'un Discours de la Nature d'Amour* [Pièces de vers entremêlées de réflexions en prose d'une observation assez précise], par Filber Bretin, Bourgongnon Aussonois, Lyon, B. Rigaud, 1576, in-8°.

1584. *Les six livres de Mario Equicola d'Alveto*, *De la Nature d'Amour* (le texte ital. est de 1525), mis en franç. par G. Chappuys, Paris, J. Houzé, 1584, in-8° (réimpressions en 1589, 1597, 1598). [Ici la partie théorique domine : au début, un examen intéressant des doctrines des philosophes italiens sur l'amour.]

1588. *Traité de l'amour humain*, mis en franç. [de l'italien de Flam. Nobili], par Jacques de Lavardin, Paris, L. Breyer, 1588, in-8°.

1595. *La Sepmaine ou Sept journees du comte Hannibal Romei*, tr. par le S[r] du Pré, Paris, N. Bonfons, 1595, in-8°. [Trad. des *Discorsi*, dont l'édition complète est de 1586 : un dialogue de la beauté, un autre de l'amour humain.]

1599. *Les Esguillons d'Amour*, divisez en six Discours, par L. D. G. S[r] de Grivesne, Paris, A. du Brueil, 1599, in-12. [Il y a peut-être une édition antérieure, le privilège étant daté du 3 février 1597.] Petit livre agréable, plein de remarques assez fines. — Discours I : de la beauté; II : de l'amour; III : des moyens de se mettre en grâce; IV : des considérations d'amour (considérer à quelle fin on aime, la qualité de celle que l'on

Comme le Tasse le remarque dans son *Aminta*[1], de tels préceptes ont rarement, dans la vie, rendu les amants plus habiles ou plus sages; mais la société mondaine à laquelle ils étaient destinés pouvaient y prendre quelque goût de l'analyse.

Les amusements même des bonnes compagnies tendaient à fortifier ce goût. Toutes les fois que les femmes avaient pu imposer leurs préférences, elles n'avaient jamais manqué de diriger les conversations vers les menus problèmes du cœur, vers les questions de casuistique amoureuse qui les ont toujours charmées et où leurs qualités naturelles leur donnent évidemment l'avantage. Les intrigues, les incidents du jour leur fournissaient déjà pour ces entretiens une assez abondante matière et nous voyons par l'*Heptaméron* comme elles s'entendaient à tirer des histoires contemporaines des sujets de discussions sentimentales. Mais leur pénétration et leur finesse pouvaient s'exercer plus librement sur les situations fictives que l'on s'était amusé depuis des temps très anciens à varier, à compliquer, avec une ingéniosité vraiment surprenante. Il serait intéressant de retracer l'histoire de ces « Questions d'amour » qui, depuis les Jeux Partis du Moyen

aime, quelles précautions il faut prendre pour ne pas perdre son temps et ne pas se rendre ridicule); V : de la jalousie.

L'auteur ne croit guère à l'amour platonique : « Une bien estroite amitié ne peut gueres estre entre l'homme et la femme sans la jouissance du corps » (f° 19, *b*).

Dans ses conseils sur l'art de plaire, il reconnaît bien ce que cet art a de personnel : « Il y en a tel qui plaira pour faire une privauté, là où un autre desplaira le plus fort du monde » (f° 38, *b*).

1. « En quelle escole et de quel maistre s'apprend la longue et douteuse science d'aimer? Ce n'est pas aux escoles de philosophie ny de poesie que cela s'apprend, non pas quand Apollon mesme y serviroit de maistre... » (Chœur du II[e] acte, tr. de la Brosse, 1591, cité par Marsan, *Past. Dram.*, p. 46.)

Age jusqu'aux thèses de la société précieuse[1] et aux conversations galantes de Mlle de Scudéry[2], ont été l'occupation et le plaisir de tant de belles assemblées — de montrer comment le choix de ces questions, la façon de les poser, la détermination des circonstances qui les précisent, accusent d'une époque à l'autre les changements des mœurs et les variations du goût. Nous devons nous contenter ici de rappeler qu'au xvie siècle ce divertissement n'a rien perdu de son intérêt.

Rien ne le prouve mieux que le nombre des recueils de questions ou de cas litigieux qui se publient en ce temps. De 1525 à 1587, on réimprime au moins treize fois, six fois seuls[3], sept fois avec le commentaire latin de Benoît de Court[4], lourd badinage d'un juriste très érudit, ces *Arrêts d'Amour* de Martial d'Auvergne, nourris de détails curieux de la vie familière, où le contraste est si piquant entre la frivolité des causes appelées et la gravité de tout l'appareil judiciaire. En 1541, le roman espagnol la *Question de Amor*[5] est traduit en français sous un titre qui en indique assez le thème principal : *Le Debat des deux Gentilzhommes Espagnolz sur*

1. Voir, dans Sorel, *Berger Extravagant*, liv. IX, éd. de Rouen, 1640, t. II, p. 171, le programme des thèses d'amour que Lysis veut proposer dans son Université poétique. Voir encore *les Fâcheux*, II, sc. iv.

2. Voir particulièrement la *Clélie*, t. VIII, p. 1359, et les cent quarante exercices donnés par Bussy-Rabutin dans ses *Mémoires*.

3. Paris, Phil. le Noir, 1525, in-4°, goth.; 1528 [éd. citée par Du Verdier]; Paris, 1541, in-8°; 1545, in-8°; 1556, in-16; Lyon, 1581, in-16 (avec des titres différents).

4. La première édition avec le commentaire est celle de Lyon, Séb. Gryphe, 1533, in-4°; — *Id.*, Lyon, 1538, in-8°; Paris, 1544, in-8°; Lyon, 1546, in-8°; Paris, 1555, in-8°, et 1566, in-16; Rouen, 1587, in-16.

5. La plus ancienne édition datée de cet ouvrage d'auteur inconnu est celle du 17 avril 1512, s. l. Les allusions historiques y sont nombreuses et étaient restées longtemps obscures. B. Croce les a très heureusement élucidées : *Di un antico romanzo spagnuolo relativo alla storia di Napoli, La Question de Amor* (*Archivio Storico per le Provincie Napolitane*).

le faict d'amour : l'un, nommé Vasquiran, regrette sa mye que mort luy a tollue après l'avoir espousee, et l'autre nommé Flamyan voudroit mourir pour la sienne à la charge d'en jouir par espousee ou autrement[1]. Assez longtemps avant que le *Filocolo* de Boccace ne passe en entier dans notre langue[2], on en a détaché l'épisode du Ve livre où se trouvent débattues les *Treize Demandes d'amour*[3]. Vers le milieu du siècle, la « Question » commence à se présenter sous une autre forme, plus ingénieuse et plus vive, bien faite pour appeler la contradiction et provoquer des débats plus animés : le Paradoxe.

Les *Paradossi* qu'Ortensio Landi avait fait imprimer à Lyon, en 1543[4], pendant un séjour en France, sont en partie traduits, en partie imités par Charles Estienne, en 1553[5], et pendant une trentaine d'années on ne cesse de rééditer cette adaptation. C'est là le début d'une littérature « paradoxale » qui s'exerce sur toutes sortes de sujets et de sentiments, mais plus spécialement sur les passions amoureuses et dont les plus spirituels modèles seront peut-être les *Extravagances d'Amour*[6], qui sont de 1604,

1. Paris, Jehan Longis, 1541, in-8°, VIII et 80 ff.
2. Traduit par Adrian Sevin, Paris, Denys Janot, 1542, in-f.
3. Paris, Galliot du Pré, 1531, in-8°.
4. Landi en publia lui-même une réfutation (Venise, 1545, in-8°).
5. *Paradoxes, ce sont propos contre la commune opinion, debatuz en forme de declamations forenses*, Paris, Ch. Estienne, 1553, in-8°, 158 p.; Poitiers, 1553, in-8°; reveuz et corrigez pour la seconde fois, Paris, 1553, in-8° et 1554, in-8°; Lyon, 1554 et 1555, in-16; Paris, 1557, in-16; Lyon, 1559, in-16; Paris, 1561, in-16; Paris et Rouen, 1583, in-16.
6. *Extravagances d'amour*, Paris, M. Guillemot, 1604, in-12. [Priv. du 20 mars 1604. Dédic. signée A. T. à Mgr le Vidame du Mans, Senechal du Maine.]

Quelques paradoxes soutenus non sans bonne humeur ni sans finesse : « que l'absence en l'amour n'est point un mal » (2e *extravagance*); « que ce n'est point inconstance d'aymer deux femmes en un mesme temps;

et les *Paradoxes d'Amour* du sieur de la Valletrye[1].

Ces recueils ont fourni aux auteurs de romans des idées, des exemples de discussions bien conduites[2]; ils ont surtout contribué à entretenir dans un certain public le goût de conversations dont la portée sans doute était limitée, plus sérieuses cependant et d'un intérêt plus général que les menus commentaires sur les événements du jour ou les puérils caquetages[3]. Les esprits se sont « affilés » en ces discussions, les âmes se sont affinées et par là on s'est rendu plus capable d'apprécier dans la littérature romanesque

et que ce n'est point infidélité d'ayme la maistresse de son amy » (5e *extr.*).

Quelques argumentations *pro et contra* : « A. Que l'amour n'est que folie, que desreiglement et tout malheur. B. Que l'amour n'est que vertu, que sagesse et tout bonheur » (*extr.* 6 et 7). — « A. Que la souvenance cause toute felicité à celuy qui ayme. B. Que la souvenance en amour est une peine extreme; au contraire que l'oubly est un souverain contentement » (*extr.* 9 et 10), etc.

1. Je n'en connais qu'une édition, qui n'est sans doute pas la première, Paris, Thomas Estoc, 1610, in-12, à la suite des *Secrettes Ruses d'Amour*. Ce petit recueil est d'un tour vif et ingénieux; on y soutient entre autres thèses : « que ce n'est point inconstance d'aymer en plusieurs lieux »; que « l'esperance est plus agreable que la jouyssance »; « que, pour aymer une fille de bas lieu, ce n'est point faire preuve de lascheté de cœur »; « qu'en amour on peut manquer de foy sans se parjurer »..., etc.

2. Ils leur ont fourni aussi quelques épisodes : nous trouvons, par exemple, des débats de cette nature, très régulièrement institués, dans l'*Enfer d'amour* (1603) de J.-B. du Pont, dans *Lysimont et Clitye* (1608) de P. de Deimier, dans *Le Voyage des Princes Fortunez* (1610) de B. de Verville (p. 621 et suiv. : « Qui est le plus fidele en amour des dames ou des hommes? »)

3. L'auteur des *Esguillons d'Amour* (1599) se moque agréablement des vulgaires propos auxquels peuvent se plaire les personnes de médiocre culture : médisances (f° 85, *a*), ou questions de toilette : « L'un sera une demie heure à contester sur une esguillette de livree, l'autre à montrer ses aneaux, ou à oster un gand d'une fille, ou à parler de ses habits » (f° 83, *a*); ou commérages mondains : « S'il est question de faire une gentile entree en quelque beau devis, ce sera à dire ces nouvelles : Un tel est fiancé, Madame. Il a donné telles chaines et bagues à sa fiancee. Elle est bien jolie,... etc. » (f° 87, *a*). L'auteur est d'avis qu'il faut laisser ces sottises aux « esprits ineptes et mal nays », comme dit Montaigne.

ce qu'il pouvait y avoir d'observation un peu délicate.

Nous verrons tout à l'heure que, à quelques rares exceptions près, cette littérature n'a pas donné d'abord ce qu'on en pouvait attendre. Le développement sentimental n'y a été que trop abondant ; malheureusement, que la faute en soit à l'incapacité des auteurs ou à certaines conventions du genre, il a manqué en général d'originalité et de profondeur. Mais quand paraîtra l'*Astrée*, elle trouvera des lecteurs capables d'en goûter les fines analyses.

CHAPITRE VII

La politesse et la galanterie.

Il faut signaler encore un dernier caractère de la société nouvelle, qui a influencé plus qu'aucun autre le roman de cette époque et a peut-être contribué à le détourner d'une observation plus personnelle et plus pénétrante : c'est l'amour des formes courtoises et des belles façons de dire.

Il n'est pas douteux que la galanterie a refleuri en France aussitôt après la fin des guerres civiles. On connaît, avant les réunions de l'Hôtel de Rambouillet, l'art des attentions délicates et des jolies inventions amoureuses. *Le Jardin d'Amour* de Passerat, dédié à la marquise de Monceaux [1], annonce la *Guirlande de Julie*. La mode se répand d'offrir de petits cadenas qui ne se peuvent ouvrir ni fermer « que par quatre lettres, qui sont A, M, O, R, qui font *Amor*, lesquelles sont gravees avec plusieurs autres aux dits cadenas [2] ». On rappelle sans cesse aux jeunes gens qu'ils doivent perfectionner leur culture s'ils veulent être bien reçus dans le monde [3].

1. Dans le *Recueil des Œuvres poetiques* de Jean Passerat, lecteur et interprète du Roy, Paris, Claude Morel, 1606, in-8°, p. 26 et suiv.

2. *Mémoires-Journaux* de L'Estoile (sept. 1606).

3. Dans le *Parfaict Gentilhomme* de Du Souhait, Paris, Gilles Robinot, 1600, in-16 (ff. 32 et suiv.), dans *La Guide des Courtisans* de Nervèze (1606).

Dans la *Ruelle Mal Assortie*, Marguerite de Valois dit au cavalier dont elle entend faire un amant à sa fantaisie : « Il faut des bas entiers, une fraise, une espee, une plume, *et sçavoir parler*, si vous voulés ressembler à un homme[1] ».

Il est hors de doute que nos dames et nos gentilshommes ont beaucoup dû sur ce point à l'Italie et particulièrement à ses théoriciens de la politesse : on ne saurait assez répéter combien a été profonde chez nous l'influence du *Courtisan* de Baldassare Castiglione[2], ou de la *Civile Conversation* de Stefano Guazzo[3], ou du traité plus pratique de Giovanni della Casa, le *Galathée*[4].

D'autre part, les femmes ont toujours considéré le bon ton, la galanterie dans les manières et dans les discours comme le moindre des hommages qui leur étaient dus et il est naturel qu'elles en aient fait une règle essentielle, le jour où elles ont pu fixer à leur gré les usages de la vie mondaine.

1. *La Ruelle Mal Assortie,* publiée par Guessard à la suite des *Mémoires de la reine Marguerite* (*Mém. de l'Hist. de France*), p. 5. Marguerite ajoute, avec plus ou moins de sincérité : « Mon inclination ne tend qu'à ces petites voluptés qui proviennent des yeux et de la parole, qui sont, sans comparaison, d'un goust plus savoureux et de plus de douceur que cet autre plaisir que nous avons de commun avec les bestes. »

2. Voir plus haut, p. 208, note 2, la bibliographie des traductions : rappelons seulement que celle de Chappuys (1585) a eu trois éditions en une année.

3. Deux traductions en sont données en même temps, celle de Gabriel Chappuys, Lyon, J. Bernard, 1579, in-8°, et 1580, in-8°; *id.*, Lyon, B. Rigaud, 1592, in-16; — et celle de Belleforest, Paris, P. Cavellat, 1579, in-8°; *id.*, Genève, 1598, in-16.

4. Le *Galateo* avait d'abord paru en 1558, à Venise, dans un recueil de vers et de prose; la première édition séparée est celle de Milan, 1559, 8°. La première traduction française est de 1562 : *Le Galathee ou la maniere et fasson comme le gentilhomme se doit gouverner en compagnie*, tr. de l'it. en fr., par Jean du Peyrat, Paris, J. Kerver, in-8. Éditions bilingues (italien et français), Lyon, 1572, 1573 et 1584, in-16. Édition en quatre langues (italien, français, latin et espagnol), Lyon, J. de Tournes, 1598, in-16, 459 p. Édition en cinq langues (italien, français, latin, espagnol et allemand), Genève, J. de Tournes, 1609, in-16, 619 p.

Dans le premier *Dialogue* de Jacques Tahureau (1565) le Cosmophile faisait déjà cette remarque : « Encores qu'il soit vray que les hommes ne puissent rien apprendre par ce que leur respondent les femmes, cela n'empesche pas qu'ils ne s'etudient à bien parler pour leur complaire [1] ». Il a fallu, de plus en plus, pour gagner leurs bonnes grâces, apprendre le secret de dissimuler sous de jolis dehors la violence des passions ou la brutalité encore trop réelle des mœurs [2]. L'expérience et la pratique du monde étaient évidemment là les meilleures maîtresses; mais on s'est habitué de bonne heure à chercher dans les livres des leçons de civilité.

On les a demandées aux romans. L'*Amadis* a été un manuel de beau langage; pour faire leur cour, de vive voix ou par écrit, les jeunes seigneurs y ont trouvé des modèles; les dames y en ont trouvé d'autres, pour leur répondre : « Quant est des Courtisannes, lisons-nous encore dans le premier *Dialogue* de Tahureau (c'est le Democritic qui parle), quant est des Courtisannes [les demoiselles de la Cour], pour en cognoistre les responces affectueusement fardees, je t'envoirai à ces beaux livres desquels je t'ay parlé ici devant, et principalement au Seigneur des Essars, lequel je nommeray toutesfois avecques reverence et honneur... Or en ces autheurs là tu pourras cognoistre le peu d'erudition qui nous vient

1. Ed. F. Conscience, Paris, 1870, p. 29.

2. Dans le même *Dialogue*, le Democritic avoue que le courtisan « parle bien », « principalement devisant de cette sottise d'amour : entendu que de tous ses propos ne s'en trouve pas un qui ne tende à offrir son service : et tant s'est abastardi l'esprit de l'homme, que celuy qui le fera autrement, sera estimé incivil et mal appris... » (*Ibid.*, p. 32.)

Brantôme parle (*Dames Galantes*, *Discours VI*) de ces « vaillants qui, quand quelques honnestes dames leur font cest honneur de les aimer..., laissent dans le camp leurs furies et leurs rages, et dans les cours et dans les chambres s'accommodent aux douceurs et à toutes les honnestetez et courtoisies ».

par leurs mignardes et affectees responces ». — « Il est bien vrai, répond le Cosmophile, qu'une bonne part des Courtisannes derobent leurs responces en ces livres d'amour, et non pas toutes, car celles là qui ont l'esprit meilleur, ne veullent point estre veuës rien emprunter de l'autruy, ains de leur propre esprit s'en forgent de toutes nouvelles [1]. »

Les personnes qui avaient « l'esprit meilleur » devaient être en minorité sans doute : car nous voyons se multiplier ces *Thresors des livres d'Amadis* où l'on avait soigneusement rassemblé les discours, les lettres, les demandes et réponses, les complaintes, toutes les « choses excellentes » dont pouvaient faire leur profit des galants dans l'embarras. Un *Thresor des douze livres* paraît en 1559, trois ans après la traduction du XIIe livre [2]. Puis, à mesure que de nouveaux livres sont mis en français, le volume, de dimensions déjà respectables, s'étend et s'amplifie. Les *Discours des XIII livres d'Amadis de Gaule* [3] ont 600 pages. *Le Thresor de tous les livres d'Amadis de Gaule* [4] remplit deux volumes; on le rééditera encore, au moins deux fois [5], au commencement du XVIIe siècle.

1. Brantôme, *Dames galantes*, p. 27 et 28.

2. *Le Thresor des douze livres d'Amadis de Gaule, assavoir les harangues, concions, epistres, complaintes et autres choses plus excellentes*, Paris, Est. Groulleau, 1559, in-8°; *ibid.*, 1560, in-8°; Anvers, Jean Waesberghe, 1563, in-8°; Paris, 1564, in-8°; Lyon, B. Rigaud, 1571, in-16; Lyon, A l'Écu de Milan, 1572, in-16.

3. *Discours des XIII livres d'Amadis de Gaule..., servant pour l'instruction de la noblesse de France à bien harenguer et escrire lettres missives*, Paris, Olivier de Harsy, 1573, in-16. Avec la *Suite* (XIVe livre), Paris et Anvers, 1574, in-16.

4. Lyon, J. Huguetan, 1582, 2 vol. in-16, « tres utile, dit le titre, pour instruire la Noblesse Françoise à l'eloquence, grace, vertu et generosité ».

5. Lyon, Pierre Rigaud, 1605, in-16; Lyon, J.-A. Huguetan, 1606, 2 vol. in-16. On rappelle dans l'*Avis au Lecteur* que « le bon esprit trouvera

Le succès des *Histoires tragiques* racontées par Belleforest d'après Bandello fait naître un manuel de même nature, le *Thresor des Histoires tragiques*[1]. L'éditeur du *Lancelot* de 1591[2], pour attirer les lecteurs, les avertit qu'ils y trouveront « la maniere de bien converser les uns avec les autres », prétention d'ailleurs peu fondée, car dans cette histoire très resserrée il n'y a guère de place pour les discours.

L'art de la belle galanterie s'apprend aussi dans ces recueils de *Lettres Amoureuses* dont l'Italie avait donné le modèle. Tantôt les billets y sont classés méthodiquement suivant les sujets, tantôt ils sont disposés de manière à former une sorte de roman épistolaire dont les héros sont d'avance condamnés à traverser toutes les situations possibles et à ne jamais exprimer deux fois le même sentiment[3]. Le type du genre, c'est sans doute la collection des *Lettres Amoureuses* de Girolamo Parabosco qui n'ont pas eu moins de quatorze éditions italiennes en un demi-siècle, de 1546 à 1597, et qui ont été traduites, en partie, par Philippe Hubert de Villiers en 1556[4].

là le moyen et grace de parler et escrire de tous affaires qui s'offriront devant ses yeux, et pourra le tout proprement accommoder et adapter selon les occurrences de ce qui se presentera devant luy ».

1. Paris, Gervais Mallot, 1581, in-16.

2. Lyon, B. Rigaud, 1591, in-8°.

3. Deux exemples italiens de ce dernier cas : *Lettere amorose di Mad. Celia scritte al suo amante*, Venetia, Ant. degli Antonii, 1562, in-8°. — *Delle lettere amorose libri due ne quali leggendosi una historia continuata d'uno amore fervente di molti anni tra due nobilissimi amanti, si contien cio che puo in questa materia a qualunque persona avvenire*, Venetia, Fr. Rampazetto, 1563, in-8° (vol. publié par Francesco Sansovino).

4. Lyon, Charles Pesnot, 1556, in-4°; — *Id.* (avec quelques notes ajoutées à la fin), Anvers, Christ. Plantin, 1556, in-8°; — *Id.* (reveues et augmentees), Paris, Galiot Corrozet, s. d., in-8°. — Quelques sujets de lettres : « l'amy rend graces à l'amie de ce qu'elle luy a escrit; l'amy preuve par raisons que l'amour de l'homme est plus vehemente que celle de la femme; un amy promet à sa dame de luy garder son hon-

Quelques ouvrages du même genre avaient paru bien avant[1]. Mais les Épîtres de Parabosco ont fait oublier les autres et, à la fin du siècle, on en retrouve plus d'un souvenir dans les recueils galants qui, les guerres civiles à peine terminées, offrent en foule leurs modèles à la jeunesse ignorante des belles façons. Ce sont d'abord *Les Secrettes Flames ou Poullets d'amour* (1596)[2], *Le Thresor d'Amour*[3], *Les Diverses Amours de l'Amant parfaict* (1598)[4], *Les Fleurs du bien dire* (1598)[5], *Le Manuel*

neur; une dame confesse estre contrainte d'escrire par la force d'amour; un amant se plaint à sa dame qu'elle est cause de sa mort; une dame aimant son honneur donne response rigoureuse à un gentilhomme, etc... »

1. *Le Jardin amoureulx contenant toutes les reigles d'amours avecques plusieurs lettres missives tant de l'amant comme de l'amye*, faict et composé par maistre Christofle de Barrouso, Paris, A. Lotrian, s. d. [vers 1535], in-8°, goth. [Les modèles de lettres sont en prose et sont encadrés dans un semblant d'histoire (en vers).] — Deux recueils de Michel d'Amboise : *Les Epistres veneriennes de l'Esclave fortuné* (en vers, Paris, s. d., vers 1532) et des lettres en prose (suivies de huictains, dizains et ballades) où triomphent la rhétorique et la mythologie, mais sans trace de mauvais goût : *Le Secret d'amours où sont contenues plusieurs lettres tant en rithme qu'en prose fort recreatives à tous Amans*, Paris, l'Angelier, 1542, in-8°. — Est. Pasquier avait donné, à la suite de son *Monophile* (Paris, 1554), un livre de XXIV *Lettres Amoureuses*, ce qui, écrit-il plus tard (*Lettres*, IV, 3), « n'avoit encores esté attenté par nul des nostres ». (Il se trompe, on le voit.)

2. *Secrettes flames ou Poullets d'amour à la premiere beauté*, Paris, Nicolas et Pierre Bonfons, 1596, in-12. — En 1591, avaient paru des *Lettres Amoureuses tirees de l'italien de Bembo*, Lyon, Didier, in-16.

3. *Le Thresor d'Amour, où dans des lettres, variees selon tous ses divers effects, sont pourtraictes les douces furies que ses plus sainctes flames esmeuvent* [Dédic. à Mgr Henry, Prince de Lorraine, signée N. R.]. L'édition de Paris, M. Guillemot, 1597, in-12, la seule que j'aie rencontrée, n'est pas la première : elle est revue et augmentée de cinquante lettres par l'auteur. [1° Lettre pour offrir son service à une dame, signée : « L'Esclave de vos yeux » ; 2° Absent, l'amant « s'hazarde de descouvrir son amour, n'ayant point eu la hardiesse de le faire estant pres de sa dame », etc.]

4. *Les Diverses Amours de l'Amant parfaict, avec plusieurs lettres amoureuses, Dediees à sa maistresse* [anonyme], Paris, Vve de G. Buon, 1598, in-12.

5. *Fleurs du bien dire, recueillies ès cabinet des plus rares esprits de ce temps pour exprimer les passions amoureuses...., avec un amas des plus beaux traits dont on use en amour*, Langres, Pierre la Roche, 1598, in-12,

d'amour[1]. Après viennent *Le Breviaire des Amoureux* (1604)[2], *Le Jardin d'Amour*[3], *Les Marguerites françoises* de François des Rues, tant de fois rééditées et augmentées[4], *Le Printemps des lettres amoureuses* de

179 ff.; — *Id.*, Paris, Math. Guillemot, 1598, in-12 [Dédic. signée M. G. (Mathieu Guillemot)]; 3e édit. plus complète (333 ff.), Paris, M. Guillemot, 1600, in-12 [Dédic. signée A. D. M. B.]; *ibid.*, 1601, in-12; Langres et Paris, M. Guillemot, 1603, in-12; Troyes, s. d., in-12.

1. *Le Manuel d'amour mis en forme de lieux communs où sont deduites les plus belles parties de ses effects* [Dédic. à Mlle de la Fons, signée A. T.].

J'ai expliqué plus haut que ce petit traité, dont je n'ai vu que l'édition de 1614 (Paris, Anth. du Brueil, in-12), a certainement paru beaucoup plus tôt. Il est intéressant pour nous parce qu'il prétend rapporter des conversations réelles (Mlle de la Fons, à qui l'ouvrage est dédié, était une des « devisantes ») et qu'il nous montre par suite comment la société mettait en pratique les leçons des livres :

Dans le château de Saint-Germain-en-Laye, vers la fin des guerres, une compagnie a décidé de consacrer quelques heures de ses après-midis à des conversations. On choisit six interlocuteurs, on les divise en trois groupes d'un cavalier et d'une demoiselle qui devront se donner la réplique, et on leur impose un thème commun.

Le rôle des hommes sera de « rechercher par toutes sortes de debvoirs, d'honnestetez, de vœux et d'humilitez »; celui des filles (à qui l'on donne naturellement l'avantage) de « desdaigner les submissions, les discours et les affections de ceux qui s'offriroient à elles, sans leur accorder aucune chose pour ce jour-là ».

Trois dialogues où les hommes offrent leur service, trois où ils se plaignent d'être mal reçus, trois où ils demandent récompense. Peu de différence de ton entre ces trois séries dont la matière est d'ailleurs à peu près la même. Les amants rebutés plaident de leur mieux leur cause avec beaucoup de métaphores et par quelques mauvaises raisons. Fortes de leur vertu et de leur insensibilité, les femmes les plaisantent sur leurs exagérations et sur leur métaphorisme et mettent narquoisement les choses au point.

2. *Le Bréviaire des Amoureux ou Tableaux du Tombeau d'Amour* [par le Sr D., du pays de Rouergue, dit le privilège], Paris, T. du Bray, 1604, in-12; — *Id.*, Paris, 1608, in-12, et Rouen, 1625, in-12. [Suite de déclarations et de plaintes amoureuses; quelques vers.]

3. *Le Jardin d'Amour où il est enseigné la methode pour bien entretenir une maistresse, nouvellement corrigee et augmentee pour l'utilité de l'un et de l'autre sexe, avec un traité de la civilité françoise.* Paris, Jean Le Clerc, s. d., in-8°.

4. Ce répertoire est disposé d'une façon très pratique. Les matières sont classées par ordre alphabétique : *Absence*, *Adieux*, *Affections*, *Afflictions*, etc., et sous chaque titre l'on trouve, non des lettres ou des discours en forme, mais des phrases détachées ou de courts développe-

Pierre de Deimier[1], etc. C'est là que toute une génération de notre noblesse s'est instruite dans l'art de « bien aimer », c'est-à-dire d'aimer dans les formes et selon le code de l'usage[2]. Il n'était pas de situation qui n'y fût prévue : « deliberations d'aimer », « raisons de n'avoir point parlé »; propos pour « offrir et presenter service », pour se plaindre d'une « cruauté » ou de sa « captivité et servitude », pour s'excuser « de n'avoir pas pris congé »; « douleurs à cause d'une absence », « reproches d'inconstance », remerciements de faveurs reçues, modèles de reparties.... L'on trouvait tout dans ces « bréviaires », et enveloppé dans un style qui, par peur du réalisme brutal, tombait dans tous les excès de l'affectation et du métaphorisme.

Il est naturel qu'une société instruite à exprimer ses sentiments sous une forme aussi arrangée ait aimé à trouver dans les romans des amoureux non moins courtois et bien disants. Ces « bons propos », dont prenaient soin de se munir ceux qui voulaient se faire valoir dans le monde[3], nous les voyons en effet se développer sans mesure dans les histoires qui se succèdent de 1594 à 1610. Il n'en est pas une qui ne soit pleine de ces conversations interminables où l'amant dit son martyre, où la demoiselle l'encourage sans rien promettre, de ces

ments entre lesquels on peut faire un choix et qu'on peut grouper à sa fantaisie (34 paragraphes de plaintes ou de métaphores sur l'*Absence*, 22 sur les *Adieux*, dans l'édition de Rouen, Loys Loudet, s. d., in-12, que j'ai eue entre les mains).

1. Je n'ai pu en voir que les éditions de 1612, Paris, Gilles Sevestre, in-8°, et de 1615, Paris, Huby, in-12.

2. J'ai vu plus d'un exemplaire de ces livres, par exemple une édition de 1604 du *Bréviaire des Amoureux*, où le lecteur avait souligné d'une lourde main les passages dont il comptait faire son profit.

3. « Pour le jour d'huy, dit le sieur de Grivesne dans *Les Esguillons d'Amour* (1599), les Dames ne font cas que d'une personne qui les entretiendra de bons propos. » (*Disc. IV*, f° 81, *b.*)

scènes de reproches où l'un répète si souvent les mêmes griefs et l'autre les mêmes excuses qu'ils ont l'air tous les deux de ne parler que pour le plaisir de s'entendre, de ces lettres surtout, plus ornées encore que les discours, où « le beau style » sévit furieusement, lettres à « la chere beauté », à « l'ennemie du repos de ma vie », qu'on signe : « votre miserable et perpetuel esclave ».

Il arrive souvent que ces épîtres ou ces propos tiennent la moitié du volume. Dans un roman de Du Souhait, *Les Proprietez d'Amour* (1601)[1], le récit ne commence qu'aux dernières pages : le reste n'est qu'une suite d'entretiens entre Polymante et Filine, Polymante poussant sa pointe et Filine cédant lentement à cet amour qui lui agrée, avec la réserve qui convient. Quelquefois même, comme dans *Les Trophées d'Amour*[2], de Jacques Corbin, l'auteur, son histoire achevée, insère, à la fin du livre, toute la série des lettres adressées à son héroïne.

Cette accumulation de galanteries montre à quel point la société de ce temps était charmée de voir ainsi les sentiments se dépouiller de toute violence, s'exprimer en formules choisies. Elle laisse aussi supposer que les romans ont dû alors rendre les mêmes services que les recueils de *Lettres Amoureuses* et les *Manuels d'Amour*, et qu'on y a cherché, comme on l'avait fait cinquante ans plus tôt, des modèles de beau langage.

Dans le *Berger Extravagant*, Ch. Sorel fera dire plus tard à Philiris, défenseur des romans : « C'est là que l'on peut trouver du plaisir et du proffit tout ensemble et que les femmes mesmes apprennent de la civilité et de

1. Paris, Jean Houzé, 1601, in-12, 73 ff.
2. Paris, T. du Bray, 1604, in-12.

la courtoisie[1]. » Cela est aussi vrai des histoires antérieures à l'*Astrée* que de celles qui l'ont suivie. On avait « amadigaulisé[2] » : on parle maintenant « des Escuteaux » ou « de Nerveze[3] ».

Nous aurons plus tard à montrer combien a été fâcheuse l'influence que nos romans ont eue ainsi sur la langue et comment ils ont pu dans un certain milieu corrompre

1. III[e] Partie, livre XIII, éd. de 1628, p. 150. — Dans une Mazarinade de 1649, *Le Commerce des Nouvelles restably ou le Courrier arresté par la Gazette*, où l'on trouve une courte histoire du genre romanesque, on peut lire ceci (p. 4) : « Cet adroit courtisan [le roman] fit si bien par ses galanteries et complaisances estudiées qu'il attira bien du monde à son party ; et sur tout le beau sexe, qui se charme de vetilles, le trouvant fort propre pour l'instruire à faire l'amour et le rendre sçavant jusques aux dents en fait de compliments, fleurs de bien dire et cageolleries, le supporta si bien et si beau, qu'à sa faveur il debusqua l'Histoire et s'instala dans son domaine avec tant d'eclat et d'approbation qu'on ne parloit que par roman. » Ce passage concerne bien notre époque : il est question plus loin de Nervèze et de Des Escuteaux.

2. Nous avons déjà rencontré l'expression (dans les *Mille Imaginations de Cypille* [1609], f° 11, *a*). Elle est encore dans les *Bigarrures* du Seigneur des Accords (*Préface*) : « D'autres y a encores qui se plaisent par un long discours de faire ostentation de leur bien dire, et monstrer comme ils sçavent Amadigauliser, remplissant une page tout entiere de ce qui se pourroit escrire en deux lignes. »

3. Cette fois, c'est bien un personnage contemporain de nos auteurs que Ch. Sorel ridiculise ainsi dans *Francion* (éd. Colombey, p. 283) : « Notez que, quand il devoit aller en compagnie, il apprenoit par cœur quelque discours qu'il tiroit de quelque livre, et le recitoit, encore que l'on ne tombât aucunement sur ce sujet ; ce qui le rendoit fort ennuyeux. Je vous laisse à juger s'il avoit manqué de feuilleter tous les livres d'amour de la France pour y recueillir de belles fleurs oratoires, et si l'on ne connoissoit pas bien à ses discours qu'il avoit lu Nerveze. »

Cf. dans le même ouvrage, p. 441 : « Il me souvient qu'étant à Paris, j'avois un laquais, qui étoit fort amoureux d'une servante du quartier : ayant trouvé dans mon cabinet les *Amours* de Nerveze [*Les Amours Diverses*] et de Des Escuteaux que je gardois pour me faire rire, il en déchira les feuillets où il y avoit des compliments : il les apprenoit par cœur pour les dire à sa maîtresse, et les portoit toujours dans sa poche pour y étudier, de peur de les mettre en oubli. »

Tallemant des Réaux (*Hist.* XXII, éd. Monmerqué et P. Paris, I, p. 207) dit de Lisette, filleule de la Princesse de Conti : « Cette creature avoit le caquet bien emmanché, car jamais on n'a mieux débité le galimatias ny parlé si bien Nervese. »

le goût. Il suffit de noter ici que cet abus de propos galants et cette exagération de la politesse ne leur ont pas été moins funestes à eux-mêmes, puisqu'ils ont contribué à y rendre l'observation superficielle et qu'ils y ont étouffé en partie l'expression des sentiments vrais.

CHAPITRE VIII

Le roman de sentiment de 1594 à 1610. Les Auteurs. Les Personnages. Les Sujets.

Après avoir examiné les diverses tendances qui ont assuré, sous le règne de Henri IV, le succès du roman de sentiment ou qui en ont déterminé le caractère, il nous reste à étudier en elle-même cette abondante production et à rechercher ce qu'elle peut présenter pour nous d'intéressant.

Il faut d'abord dire un mot des auteurs.

Il est remarquable que la plupart d'entre eux ne sont pas des écrivains de profession. Beaucoup composent un roman, ou deux, et s'en tiennent là, satisfaits d'avoir donné cette preuve de leur savoir-faire.

Beaucoup encore ne signent pas leur livre, n'attachant pas sans doute grande importance à de tels essais ou bien jugeant que cet amusement ne convient guère à leurs fonctions ou à leur rang.

Parmi ceux qui font connaître leur nom et leur titre, quelques-uns sont avocats ou magistrats. La plupart sont gentilshommes : gentilshommes de toutes les provinces françaises : du Maine, comme Nicolas de Montreux; auvergnats, comme Favre; bourbonnais, comme Blaise de Saint-Germain; normands, comme le Sr de la Rivière; picards, comme Fr. de Menantel; champenois, comme Du

Souhait; bourguignons, comme le S[r] de la Regnerye; lyonnais, comme J.-B. du Pont; provençaux, comme Jacques de Vitelli; du pays de Rouergue, comme Vital d'Audiguier; gascons, comme Joseph de la Mothe ou Antoine du Périer, sieur de la Salargue, ou Jean d'Intras, de Bazas, ceux-ci trahissant bien leur origine par la désinvolture de leur style et la hardiesse de leur mauvais goût.

Certains déclarent qu'ils ne sont devenus auteurs que par occasion : l'un a écrit « pour tromper les ennuis d'une mauvaise fortune [1] », un autre pour tromper ceux d'une longue prison [2], plusieurs pour oublier une disgrâce amoureuse. Quelques officiers ont pris la plume pour occuper les loisirs que leur faisait la paix [3], et il y en a parmi eux dont l'inexpérience est touchante [4]. Quelques jeunes gens se sont donné ce divertissement au sortir des écoles, avant d'aller occuper une charge [5] ou avant d'entreprendre l'habituel voyage d'Italie [6].

A côté de tant d'auteurs qui écrivent pour leur plaisir, nous en rencontrons sans doute quelques autres qui

1. Roussel, *Histoire de Cleophas et de Sephora* (1601) : *Aux Lecteurs.*

2. Le S[r] de la Regnerye, *Les Amours de Lintason et de Pallinoé* (1601) : *Aux Dames.*

3. L'auteur de la *Perfidie d'Amour* (1594) rappelle dans sa préface ses prouesses militaires; celui d'*Yrion et Pasithee* (1601) s'excuse d'avoir traité son sujet sans beaucoup d'ornement, « la profession que je fais, dit-il, n'estant pas d'apporter beaucoup d'artifice en mes paroles ». L'auteur de *La Constance d'Amour*, parue un peu plus tard (1611), est aussi un officier. Un ami l'en félicite en des vers liminaires :

> Qui pourroit mieux que toy parler d'amour et d'armes,
> Amoureux et guerrier, chery de ces deux dieux?....

Il s'entend d'ailleurs à « parler phébus », au point d'en être souvent presque inintelligible.

4. Par exemple, le sieur de Vitelli, dont l'*Histoire de Philopiste et de Mizophile* (1603) est l'œuvre d'un illettré.

5. J. Herembert, S[r] de la Rivière, *Préface* de *Pandion et Yonice* (1599).

6. F. F. D. R., *Les Amours de Philinde* (1601).

écrivent pour le profit. Ce ne sont d'ailleurs pas ceux qui ont le plus de talent; mais comme ils ont accumulé les volumes, ils sont les seuls dont les noms soient passés, je ne dis pas à la postérité, mais du moins à la génération suivante. C'est Nicolas de Montreux [1], dont les dernières œuvres paraissent à la fin du XVI[e] siècle, et qui s'est essayé dans tous les genres, roman chevaleresque (*Le XVI[e] livre d'Amadis*), roman pastoral, tragédie, pastorale dramatique, roman d'aventures et roman sentimental. C'est le protégé de la reine Marguerite, Vital d'Audiguier, seigneur de la Menor, si glorieux de sa noblesse [2], qui composera longtemps encore après 1610 des histoires et des vers, mais dont le meilleur roman sera celui de sa vie aventureuse et tragique ; Du Souhait plus dépourvu de goût que d'idées [3]; des Escuteaux et de Nervèze, écrivains infatigables [4] dont les récits, isolés ou réunis en recueils,

1. Sur lui, voir Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, II, p. 421 et suiv.
2. On connaît ses vers de l'*Ode à Henri IV* :

> Que si je ne vole aussi haut
> Comme du Perron et Bertaut,
> Il faut pardonner à l'espee :
> Ma plume sent la qualité
> D'un homme qui porte au costé
> Le taillant dont elle est coupee.

3. Boileau le cite encore, avec Corbin, parmi les auteurs oubliés (*Art Poét.*, IV, v. 36).
4. Le plus fécond des deux est de Nervèze. Personnage à demi officiel (il fut secrétaire de la Chambre du roi Henri), ayant l'expérience de la Cour et du Monde (il le dit lui-même dans *La Guide des Courtisans*, Paris, 1606, in-12, f° 118, *b*), il a touché à tous les genres qui pouvaient plaire aux lecteurs ou lui assurer d'utiles appuis. Auteur d'une douzaine de romans, il a composé aussi des poésies galantes (*Essais Poëtiques*, Paris, A. du Brueil, 1605, in-12), des *Poëmes Spirituels* (Paris, T. du Bray, 1606, in-12), et des *Epistres morales* qui ont été publiées (Paris, T. du Bray, 1610, in-8°) avec une traduction espagnole en regard ; il s'est fait une spécialité des lettres de consolation, écrites au lendemain des trépas illustres : sur la mort du duc de Montpensier (1608), du roi (1611), du connétable de Montmorency (1614), de la duchesse de Nevers (1618). Sa *Guide des Courtisans* semble avoir été écrite sous l'inspiration

ont eu tant de vogue pendant vingt ans[1] et qui ont dû a ce succès d'être cités pendant un demi-siècle comme les plus parfaits modèles du style affecté[2].

Il n'en reste pas moins que les romanciers de cette époque sont surtout des amateurs, et rien n'est plus significatif que ce mouvement qui porte vers le roman tant de personnes d'origines si différentes. La Province suit Paris, les bourgeois suivent les gentilshommes. Un jeune cordelier, Baptiste Bugnet, publie, sans le signer, un « traicté d'amourettes » dont « le discours est fort joli[3] ». On voit un ancien tailleur, le sieur de Laffemas,

d'Henri IV : il y combat (ch. IV) la manie des duels, il y juge sévèrement (f° 52 et suiv.) l'oisiveté et l'ignorance des gentilshommes, « erreur dommageable à nostre noblesse » qui fait que « le service de l'Estat tombe ès mains des autres hommes » (Du Souhait avait développé la même idée dans son *Parfait Gentilhomme* [1600], f° 13); enfin, et cela est assez piquant, il condamne (f° 54, *b*) l'emploi que font les jeunes seigneurs de cet art « de bien parler et de bien escrire » dont il était alors un des maîtres les plus renommés : « Ces qualitez si propres aux Cavaliers..., un chacun les desire non tant pour les employer aux choses serieuses et honnestes qu'à ce qui touche l'amour, pour avoir par ces charmes le pouvoir sur d'autres charmes. C'est avec ceste douceur de langage qu'ils veulent destremper le venin de leurs desseins amoureux; mais c'est offencer l'honneur de ceste perfection de bien parler, de luy donner pour but une action vicieuse. »

1. D'Aubigné, dans ses *Lettres* (*Œuvres*, éd. Réaume, I, p. 453), met de Nervèze dans « la bande delicate » des poètes « à la teste desquels est Bertaud ». Maynard écrira assez longtemps après :

> Tout ce que j'ay d'auditeurs
> Est de ce temps où Nerveze
> Fut le roy des orateurs.

Dans la Mazarinade de 1649 citée plus haut, *Le Commerce des Nouvelles restably*, on lit (p. 4) : « Nerveze et Des Escuteaux raffinerent leur stile et commencerent à parler Phœbus; ils furent les mignons des Dames, et quelques-unes les portoient au lieu d'heures à l'Eglise; s'il se formoit entr'elles quelque different touchant un terme, on s'en rapportoit à Nerveze, et qui l'eust voulu contredire auroit esté chassé comme un peteur de la compagnie. »

2. On lit encore à la fin du *Parnasse Reformé* (1668) de Guéret, dans l'*Ordonnance d'Apollon* (Article V) : « Bannissons des terres de nostre obeissance le style vulgairement appellé de Nerveze et des Escuteaux. »

3. L'Estoile (février 1604).

se risquer à écrire des histoires[1]. Après avoir cité ses *Amours Tragiques* (1607), L'Estoile ajoute : « L'aucteur est le sieur de Laffemas, jadis tailleur..., auquel sa Majesté dit, un jour, comme il lui présentoit un livre qu'il avoit fait, qu'il entendoit, puisque les tailleurs comme lui faisoient les livres, que ses chanceliers doresnavant lui fissent ses chausses[2] ».

L'anecdote est amusante; mais le cas, naturellement, est exceptionnel. Les auteurs bourgeois même sont en minorité. Il semble bien que le plus grand nombre des romanciers ont appartenu à la société pour laquelle ils écrivaient[3]. S'ils ont manqué, en général, d'une culture littéraire qui les aurait préservés de quelques défauts, ils ont bien connu en revanche les dispositions et les goûts de leur public. C'est d'ailleurs un gentilhomme, et même un ancien capitaine, qui apportera un peu plus tard à ce public l'œuvre décisive où il rencontrera son idéal.

Le roman nouveau n'est pas fait pour les gens du

1. C'est Barthélemy de Laffemas, dit Beausemblant, attaché au service domestique de Henri IV, tapissier et tailleur de sa maison, économiste distingué d'ailleurs. Nous avons déjà parlé de son fils, Isaac de Laffemas.

2. Janvier 1607.

3. Quelques dames parmi eux : Mlle de Gournay (*Le Proumenoir de M. de Montaigne*, 1594), Marie Le Gendre, dame de Rivery (*Amours d'Eros et de Kalisti*, 1596), la Demoiselle H. D. B. (*Desdain de l'Amour*, 1603), Mlle de Beaulieu (*La Chiaramonte*, 1603). *Les Pudiques Amours de Calistine* (1605) sont « composees par une jeune Damoiselle ».

De plus grandes dames ne dédaignent pas de collaborer avec les romanciers de profession. En tête des *Infortunees et Chastes Amours de Filiris et Isolia* (Rouen, J. Osmont, 1601, in-12), des Escuteaux inscrit ce quatrain :

Si d'un front desdaigneux tesmoignant un mespris
Quelqu'un entreprenoit, mon Livre, de te lire,
Dis luy qu'Helisabeth, l'honneur des beaux esprits,
A dicté ces discours que je n'ay fait qu'escrire.

« Helisabeth », c'est Isabelle de Rochechouart, dame de Lesé, à qui l'ouvrage est dédié.

commun. Les écrivains affectent de mépriser « les esprits nourris au milieu des austeritez mechaniques » : « alaitez de courtoisie », ils ont « succé l'inimitié de ces ames barbares ». Ils n'entendent s'adresser qu'aux « belles ames » et aux « beaux courages[1] ». Leurs personnages sont donc pris exclusivement dans la classe aristocratique. On ne rencontrerait pas, je crois, à cette époque une seule histoire où s'annonce, si peu que ce soit, le roman bourgeois ou populaire : le *Lazarille de Tormes*, traduit depuis 1561 et plusieurs fois reproduit, le *Guzman d'Alfarache*, traduit en 1600, n'ont eu encore aucune influence. Il faudra attendre quelques années pour qu'un auteur ose écrire : « Je ne fais état des hommes qu'en tant qu'ils s'acquittent bien du personnage qui leur a été baillé[2] ». L'auteur de *La Vivante Filonie* (1605) exprime bien l'opinion unanime des lecteurs de son temps quand il écrit[3] : « Nostre siecle n'ayant des yeux que pour admirer les effets des creatures bien nees... » On ne veut pas, dit Timothée de Chillac, de « ces amours vulgaires qui ne se pratiquent qu'entre des ames de basse origine[4] ».

Tout se passera donc entre gens de condition[5]. Et ces

1. Avis « aux lecteurs » des *Œuvres* de Timothée de Chillac, Lyon, T. Ancelin, 1599, in-12.

2. Sorel ajoute : « Celui qui est paysan et qui vit fort bien en paysan me semble plus louable que celui qui est né gentilhomme et n'en fait pas les actions, tellement que, ne prisant chacun que pour ce qu'il est et non pour ce qu'il a, j'estime également ceux qui ont la charge des plus grandes affaires et ceux qui n'ont qu'une charge de cotrets sur le dos, si la vertu n'y met de la difference. » (*Francion*, éd. Colombey, p. 452).

3. F° 1, *b*.

4. *Œuvres* (1599), f° 1, *b*.

5. Les princes et les princesses n'apparaissent que très rarement. Des membres des familles royales de Suède, de Danemark et de Pologne dans *Les Amours de Poliphile et de Mellonimphe*, de Du Souhait, et dans la suite : *Les Amours de Palemon* (1599). Deux petites princesses exoti-

gentilshommes et ces demoiselles, la mode ne s'est pas encore établie de les revêtir du déguisement pastoral; on les représente dans leurs ordinaires façons, dans le train normal de leur existence, dans le décor opulent de leur vie oisive. Le seul travestissement admis est celui des noms, qui ne sont pas encore les noms romains, ou persans, ou mauresques, dont la mode viendra plus tard, mais plutôt des « noms à la grecque », comme dit Sorel[1], qui sonnent « je ne sçay quoy d'amoureux et de doux[2] » : Lydamas, Lirisis, Filomène, Filandre, Poliphile, Yrion, Patrocle ou Philotimore, Myrtille, Palmélie, Yonice, Mellonimphe, Melliflore ou Pallinoé.

Le choix des sujets donne lieu à des remarques plus intéressantes.

Le premier fait qui nous frappe, c'est que la littérature romanesque tend déjà à devenir nationale, à s'affranchir des influences antiques et à s'opposer aux modèles italiens ou espagnols.

« Amours françois et non estrangers », annonce l'auteur de *Lydamas et Myrtille* (1594), et il condamne, nous l'avons vu[3], les passions « incestueuses et adulteres » de l'Arioste. Déjà Jacques Yver avait protesté contre cette opinion offensante que les Français ne vivent que d'emprunts, « couvans les œufs pondus par les autres et se contentans bien d'aller mendier la mercerie d'autruy pour la rapetasser et en faire apres quelque monstre à leur Nation, comme si affamez nous

ques vivant à la Cour de Portugal, la fille du roi de Cochin et la fille du roi de Cananor, dans *Les Pudiques amours de Calistine* (1605).

1. *Remarques sur le Berger Extravagant.*

2. *Berger Extrav.*, livre I. — Dans le livre IV (éd. de Rouen, 1640, p. 273), Lysis, se souvenant de *Don Quichotte*, dit à son valet Carmelin qu'il doit prendre un beau nom et qu'il l'appellera Carmelinthe ou Carmelindor : « Ces mots, ajoute-t-il, sentent leur roman à pleine bouche ».

3. Voir plus haut, p. 221.

amassions les miettes qui tombent sous la sumptueuse table de ces magnifiques pour nous faire bonne bouche ».

Et il ajoutait : « Le syncere zele que j'ay à l'honneur de ma patrie (lequel je voy aucunement violé) m'a donné envie et hardiesse d'essayer à monstrer que nous ne sommes point plus steriles en belles inventions que les estrangers, et qu'avons bien de quoy recreer et soulager l'ennuy qu'apporte l'oisiveté par des discours nez en France et habillez à la Françoise[1] ».

L'auteur de *La Constance d'Alisee et de Diane* (1602) s'élève contre la concurrence que font au roman français les traductions d'œuvres étrangères :

Belles ames, que la France a nourries et eslevees dans son sein, pourquoy allez-vous mendiant parmy les estrangers les ruynes d'amour, pour en faire parade, laissant en depost à l'oubliance les plus remarquables tragedies de ce tyran, advenues entre les François? Vous n'en rapporterez, croyez moy, que la perte du temps et l'advancement de vos jours : car ces forains habillez à la Françoise sont aussi tost recognus au maintien et au dialecte de leur pays (qu'on ne peut changer que difficilement). Vous leur faites tort à la vérité, leur faisant perdre leur lustre naturel,... outre qu'ils nous donnent moins de contentement, pour ce que nous y avons moins de creance qu'aux nostres[2].

Un sonnet, qui recommande le livre aux « beaux esprits », se termine par un appel au sentiment national :

Et puis il est François aussi bien comme vous.

L'on proteste avec la même vivacité contre l'admiration superstitieuse de l'antiquité et l'on repousse les sujets

1. *Le Printemps d'Yver*, *Préface*. Dans un autre passage (éd. de 1574, f° 321, *a*), J. Yver blâmait « la folle opinion que la pluspart ont des estrangers et principalement de l'Italie, n'estimant point un homme bien desniaisé s'il n'a sorti du nid de France pour faire un voyage delà les monts ».

2. *Préface*, p. 7.

empruntés de l'histoire ou de la légende grecque ou romaine :

Qu'est il besoing, s'écrie Du Souhait, de mendier chez les anciens le tesmoignage des effects de l'Amour, puisque nostre siecle les faict naistre. Ne croirons nous plustost à nos yeux qu'à nos oreilles? Qui sont ceux tant amis de l'antiquité et ennemis de leur aage qui donnent vie à des histoires rapportees de nos peres, pour ensevelir celles qui naissent avec nous[1]?

« Hélas! » lit-on de même en tête des *Amours de Melite et de Statiphile* (1609),

Helas! qu'est il besoing recourir aux masures de l'antiquité, remembrer les siecles passés, escheler les Cieux comme nouveaux Promethees, pour y desrober quelque science d'Amour, et au moyen d'icelle descouvrir sa puissance tyrannique, pour ne tenir compte des estranges accidens qu'ordinairement nous produit l'exces d'une passion amoureuse, en nos contrees, en l'enclos de nos villes et de nos maisons[2].

« On ne verra pas dans mon livre, ajoute l'auteur, des evenemens tragiques, des fictions de Psyché avec son Cupidon, ny les regrets de Pœneloppe, ny les ruses d'une Medee : mais bien la verité de ma passion, le progrez de mes amoureuses recherches et fascheux accidens d'icelles, la fidelité d'un serviteur payé d'inconstance[3]. »

Le temps n'est plus où les « devisantes » de l'*Amant Ressuscité* s'attendrissaient au souvenir des tristes amours de Didon. En 1610, Pierre de Deimier avertira les romanciers qui seraient tentés de traiter des sujets antiques qu'ils devront prendre soin de les travestir à la

1. *Poliphile et Mellonimphe* (1599), f° 1, *a*.
2. *Melite et Statiphile*, f° 1, *b*.
3. F° 2, *a*.

moderne et, pour donner un exemple de cette « libre imitation » des anciens dont l'Arioste, dit-il, a offert aux Français le modèle, il choisira justement le IV[e] livre de l'*Enéide*[1].

Dans l'*Avertissement* et dans la *Préface* des *Amours de Lintason et de Pallinoé*, le sieur de la Regnerye expose tout un programme de la nouvelle école romanesque où se marque très nettement la même tendance. Pourquoi emprunter des sujets chez autrui? Est-ce qu'ils manquent chez nous? « Ordinairement nous adjoustons plus de foy et donnons plus d'auctorité à quelque histoire estrangere ou fabuleuse, vuide de toute utilité qu'à celles de nostre pays : bien qu'il n'y aye aujourd'huy nation au monde de laquelle le François en doive mandier, pour les rares evenemens qui naissent tous les jours parmy nous, tant des effects de la fortune que de l'Amour. » Il

1. *L'Academie de l'Art Poëtique*, Paris, Jean de Bordeaulx, 1610, in-8°, p. 253 et 254 : « Ainsi donc, si je voulois imiter en ceste façon la fortune et les Amours d'Enee et de Didon, en la personne d'un Prince que je nommeray Lisimont, je diray que ce Prince estant en Mer avec une armee de cent Galeres, pour aller guerroyer et conquerir quelque Royaume sur la coste de Barbarie, seroit contrainct par les vents qui s'oposeroyent à son voyage de prendre autre route et d'aller mouiller l'ancre en un bord de qui le Païs seroit commandé sous le regne d'une Princesse encore fille et laquelle ayant receu Lysimont en sa principale ville maritime et en estant devenuë esprise d'amour, comme luy aussi d'elle, l'auroit espousé. Que quelque temps apres, Lysimont par les charmes d'un faux rapport reputant sa femme infidelle se r'embarqueroit au desceu d'elle, et luy envoyeroit pour tout adieu et confort une lettre, en laquelle il la taxeroit cruellement de luy avoir esté desloyale, et luy attesteroit qu'il ne reviendroit jamais vers elle. Lors cette Princesse entrant au desespoir et au dueil extreme par ceste fausse accusation et pour l'absence de son mary feroit briser un Diamant qu'elle auroit eu de luy pour la foy de leur mariage, et le beuvant avec du vin, elle s'en empoisonneroit ainsi, dont il s'en ensuivroit sa mort, apres plusieurs plainctes qu'elle auroit faictes contre la rigueur et legere inconstance et opinion de son mary. »

Remarquons, en passant, que, dans cette transposition de la légende, c'est une raison humaine (un faux rapport) qui se substitue à cette forme de la fatalité qu'est l'inflexible volonté des dieux.

suffit donc de regarder autour de soi : « Ce n'est pas que nous n'ayons des yeux, mais peu s'en servent. »

La suite de ce développement nous conduit à une seconde idée, non moins importante.

Il ne suffit pas que les sujets soient français et modernes : il faut encore qu'ils aient, sinon un fondement réel, au moins les apparences de la vérité. Le goût est passé des invraisemblances et du merveilleux excessif des fictions chevaleresques. Le sieur de la Regnerye déclare donc qu'il a voulu raconter « une histoire tres veritable, et si recente qu'elle sera cogneue d'un chacun[1] », et cette histoire, il s'est fait un devoir de la dire aussi simplement, aussi « naïvement » qu'il l'a pu. S'il l'avait jugé à propos, il aurait bien été capable de « faire voir sa Pallinoé eschaufaudee sur un theatre, habillee à la Grecque ou à la Romaine ». Il a préféré « representer sa malice d'un style bas et germain de la verité » ; car il sait « qu'un langage affecté oste beaucoup de foy d'une histoire ».

Il y a là évidemment une intéressante préoccupation de réalisme. Bien peu des écrivains du temps ont profité de cette dernière leçon : on n'en trouve guère qui se soient avisés de donner de la vraisemblance à leurs récits par la simplicité et le naturel du style. Mais presque tous ont eu le même souci de ne raconter que des histoires contemporaines et la même prétention de les faire passer pour véritables.

« Histoire autant veritable et advenue qu'agreable à lire », dit Rezé du *Desesperé Contentement d'amour* (1599) ; « histoire, non seulement veritable, mais presque sceue de tout le monde », dit Du Souhait des *Amours de*

1. F° 3, *a*.

Poliphile et Mellonimphe (1599); *Les Proprietez d'Amour* (1601), du même, s'annoncent comme une « Hystoire veritable » ainsi que l'*Erocaligenesie ou la Naissance d'un bel amour* (1602). « Ce n'est point un compte fait à plaisir, dit l'auteur d'*Yrion et Pasithee* (1601), et despourveu de vérité : aussi j'ose me promettre que la seule certitude vous le rendra assez recevable. »

En tête de *La Vivante Filonie* (1605), Faure assure qu'il n'a pas usé « de la liberté d'une invention fabuleuse », mais que sa narration est fondée « sur une verité que ses yeux et son ouye peuvent tesmoigner ». Il est certain, en effet, que le principal personnage de ce roman, Florixlaux, « seigneur de la plus illustre maison des Comtes de l'Allemaigne », n'est autre que le comte de Furstenberg, protecteur de l'écrivain : « c'est lui, dit-il, qui m'a mis la plume en main pour lui representer ses flames ».

Beaucoup d'autres déclarent pareillement qu'ils ont été les témoins des incidents qu'ils rapportent et qu'ils ont dû changer les noms de leurs héros « pour reprimer aucunement la trop grande curiosité[1] ». Beaucoup encore citent leurs sources. Tel récit est « authorisé de plus de dix personnes ». La victime de *La Perfidie d'Amour* (1594) est, nous apprend Joseph de la Mothe, M. de l'Espinasse, « gendarme de la compagnie du Sieur de Castelnau, mon frère, et natif de Bazas »; il nous donne la date exacte de sa fin tragique[2], dont il a été si bien le témoin que son habit a été teint « du sang valeureux du mort[3] ». Quelques-uns même laissent

1. *Les Amours de Lydamas et de Myrtille* (1594); *Le duel de Tithamante* (1603).

2. « Evenement tres veritable survenu à la ville de Marmande le vingtiesme du moys de may mil cinq cens quatre vingts treze. »

3. P. 160.

entendre qu'ils ont mis en roman leur propre aventure.

Pour bien marquer l'authenticité de leurs histoires, les auteurs ont grand soin de les localiser avec précision : ils ne manquent pas de nous dire de quel pays, de quelle ville leurs personnages sont originaires et il les font se mouvoir en des milieux très déterminés.

Un petit nombre situent leur intrigue amoureuse dans une cité italienne, principalement à Venise : dans ce cas, ils ont visité le pays [1] et sont capables d'établir exactement le décor. Nous avons ainsi, dans *Le Martyre d'Amour* (1603) et dans l'Histoire première de *L'Enfer d'Amour*, une description assez colorée de Venise, de « la place de Realto », du Grand Canal sillonné de gondoles, des tournois, des mascarades, des « mille desbauches » du Carnaval, qu' « autorise une coutume vieille de plusieurs siecles », des défilés que font dans les petites rues, montées sur des genets d'Espagne et suivies d'estafiers à leur livrée, les dames en bonnet de velours, en camisole de satin et en gregues à la matelotte brodées d'argent et de perles [2].

Dans la très grande majorité des romans le cadre est bien français. Les événements sont représentés, souvent dans les lieux mêmes où ils se sont réellement produits, toujours au moins dans des coins de France parfaitement connus des auteurs, où ils ont pu guider leurs personnages avec une sûreté qui donne confiance.

La principale histoire de *La Mariane du Filomene* (1596) se passe dans une rue de Paris et dans une

1. « En France, dit J. Corbin dans *Le Martyre d'Amour*, on faict beaucoup d'estat des gentilshommes qui ont veu l'Italie et autres païs où l'on perfectionne son esprit et ses mœurs. »

2. *L'Enfer d'Amour* (1603). — L'action de *Patrocle et Philomele* (1602) et celle de *La Chiaramonte* (1603) se passent également à Venise.

petite île de la Seine « revestue d'arbres hauts et toufus et toute jonchee de plusieurs belles fleurs ».

C'est à Tours que commence l'amour d'Alisee et de Diane[1], d'abord au bal du gouverneur, puis « en la Forest d'Amour qui est une place proche d'une Eglise appellee sainct Martin, laquelle est remplie d'arbres, où tous les Gentilshommes et Damoiselles se vont promener apres le souper en Esté ». Des Escuteaux place la première partie des *Amours de Lydiam et de Floriande* (1605) dans le château des parents de Floriande « sis en un petit enclave entre l'Anjou, la Touraine et le Maine ». *La Chasteté violee* (1604), du sieur de la Place, nous transporte dans la « province de Poictou, non moins recommandable pour sa fertilité que fameuse par sa noblesse », et dans quelques riches demeures dont on déguise le nom « pour le respect du rang » de leurs propriétaires. Philopiste et Mizophile sont « tous deux de la belle Avignon[2] ». Les parents de Marilinde et ceux de Clidamant[3] ont leur hôtel à Arles et la jeune fille est enlevée sur la grande promenade qui est « le long du Rosne », où il y a toujours « une infinité de noblesse ».

C'est dans Toulouse, sa ville natale, que Cloridon, revenant de la Cour, voit la charmante Melliflore et le récit de leurs premières rencontres est mêlé de quelques intéressants détails sur la vie mondaine en province. C'est dans le couvent des Feuillantines de Toulouse que Melliflore veut s'enfermer quand elle croit avoir perdu son amant[4].

1. *La Constance d'Alisee et de Diane*, par E. C. Lyon, Cl. Morillon, 1602, in-12.

2. *Les Genereuses Amours de Philopiste et de Mizophile, tous deux de la belle Avignon*, 1603, in-12.

3. *Les Veritables et heureuses Amours de Clidamant et de Marilinde*, par des Escuteaux, 1603, in-12.

4. *Le Triomphe de la Constance*, par de Nerveze, 1605, in-12.

Lisbye est bordelaise, et l'entretien qui décide de sa destinée a lieu dans l'église métropolitaine de Saint-André, « à la faveur d'un baptesme, dans les longueurs de ceste spacieuse et large Nef[1] ». L'action du *Duel de Tithamante, Histoire Gascone*[2], se passe à Bazas et l'on y vante la capacité des chirurgiens de cette ville et particulièrement celle d'un médecin, le sieur Bertran. Marmande a été témoin de la *Perfidie d'Amour*[3].

Non seulement ces romans se prétendent véritables et se présentent en effet avec certaines garanties d'authenticité, mais encore ils se piquent d'être très actuels, de ne relater que des faits de date très récente.

« Histoire advenue, il n'y a pas long temps, en ceste ville de Paris », nous dit-on de *La Mariane du Filomene* (1596) ; « histoire que nostre siecle a veu naistre », dit J. Corbin de son *Martyre d'Amour* (1603), etc.[4].

Des œuvres qui se piquaient ainsi de s'inspirer de la réalité contemporaine devaient nécessairement porter l'empreinte du grand mouvement qui avait, pendant la seconde moitié du xvie siècle, si profondément modifié en France toute les conditions de la vie. Il n'en est guère en effet qui ne rappelle quelque souvenir des guerres religieuses. Par là ces romans sentimentaux prennent quelque valeur historique. Quelques-uns même se sont élevés à une certaine originalité pour avoir parlé avec émotion des souffrances subies ou exprimé avec sincérité des passions mal éteintes. Il convient donc d'insister un peu sur ce point.

1. *Le Portraict de la vraye amante*, par Jean d'Intras, 1604, in-12.
2. Par Jean d'Intras, 1603, in-12.
3. *La Perfidie d'Amour*, par J. de la Mothe, 1594, in-12.
4. Le titre de *La Destinee des Amans*, de Ph. Tourniol, annonce : « plusieurs notables histoires de ce temps », quoique l'action, qui se passe en Orient, soit, nous dit la dédicace, toute « tiree de l'invention » de l'auteur.

CHAPITRE IX

Les souvenirs des guerres civiles. La question religieuse.

La plupart de nos auteurs se contentent d'allusions assez rapides : ils indiquent, pour dater leur histoire, à quel moment des guerres religieuses il faut la placer, ou si elle est postérieure à la pacification.

Nous apprenons, par exemple, qu'Alisée a connu Diane [1], le jour où les rois de France et de Navarre se réunirent à Tours pour préparer le siège de Paris; que Filomène, officier de la couronne et soupçonné comme tel d'être « Politique », c'est-à-dire « pire qu'heretique », a couru de grands dangers quand, « après la mort des deux freres » [les Guise], le peuple de Paris, « animé à l'encontre de son Roy, a secoué le joug de son obeissance [2] »; que Lintason a été arraché à ses études et jeté dans les aventures par la dernière reprise des troubles « qui ont tant agité tous les coins de nostre pauvre France » et ont fait « cesser en tous endroicts l'exercice des bonnes lettres [3] ». *Le Triomphe de la Constance* (1605), de Nerveze, commence au moment où « la France prend haleine

1. *La Constance d'Alisee et de Diane* (1602).
2. *La Mariane du Philomene* (1596), f° 56, *a*.
3. *Amours de Lintason et de Pallinoé* (1601), f° 4, *b*.

sous le relasche des armes » et où « le grand Roy qui y preside a accordé la paix à ses voisins pour la procurer à son peuple ».

Il arrive du reste assez souvent que ces indications, si brèves qu'elles soient, nous renseignent sur les sentiments des écrivains, et il est curieux de constater avec quelle rapidité ils passent dans le camp du vainqueur. En 1594, Joseph de la Mothe, sieur de Lerm, peut encore parler avec respect de la « Saincte Ligue » et montrer les Huguenots et les Politiques « exerçant leur rage et leur fureur » contre la ville de Marmande, « asseuré rempart du païs, dit-il, et vray bouclier de nostre party[1] ». Henri IV, une fois maître de sa capitale, on n'écrit plus sur ce ton. Les ligueurs ne sont plus que des rebelles que l'on se réjouit de voir écrasés par « ce venerable et tousjours victorieux mareschal de Matignon, l'asyle des serviteurs du Roy oppressez[2] ». On maudit ce « feu de la guerre civile qui sembla menacer la nation d'une generalle subversion et ruine[3] ». On suit avec admiration Henri IV, « tousjours auguste et victorieux[4] », à Dieppe, à Rouen, sous les murs de Paris[5]; on le montre travaillant à « la reduction de tout son Royaume », pour « y planter l'olive[6] »; on l'appelle « ce grand Prince de l'Europe, le fils aisné de l'Eglise[7] ». On évoque l'image de la France célébrant avec transports la paix heureuse et bien venue :

1. *La Perfidie d'Amour* (1594).
2. *Le Portraict de la vraye amante* (1604).
3. *La Mariane du Filomene* (1596), f° 67, *a*. — Cf. les premières pages des *Amours d'Æsionne*, de B. de Verville (1597); d'*Yrion et Pasithee* (1601); de *La Chiaramonte* (1603); et *La Chasteté violee* (1604), f° 33, *b*.
4. *La Chasteté violee*, f° 34, *a*.
5. *Le Portraict de la vraye amante*, fin.
6. *Lintason et Pallinoé* (1601), f° 5, *b*.
7. *Le duel de Tithamante* (1603), p. 18.

Un invincible monarque venoit de faire une heureuse metamorphose d'un siecle de fer en un aage d'or. Les harnois ne servoient plus qu'à parer le coin d'une sale. Le son des trompettes et le bruit des tambours n'estoient ouïs qu'alors que la Noblesse entreprenoit quelque tournois ou que les citadins estoient occupez à eriger des trophees à leur liberateur[1].

Tous benissoient ce siecle pacifique, excepté le pauvre soldat qui ne peut gagner sa vie que par la perte de son sang et qui n'a d'autre industrie que son courage et son espee... La chaste Diane rassembloit ses filles forestieres[2].

Après le second mariage du roi et la naissance du Dauphin, une transparente allégorie représente la France prosternée aux pieds de ses souverains dans une attitude d'adoration et de prière.

Arrivé « en Nycosie », Lydamant[3] s'arrête devant une merveilleuse peinture qui orne le mur d'un palais. Au milieu est « ce grand astre qui de la lumiere de sa gloire efface l'honneur de tous les guerriers passez et l'esperance de tous les presens »; à côté, cette princesse, « qui, pour n'avoir rien au monde de semblable, ne peut etre comparee qu'à elle-méme ». « Elle étoit doucement moderee en la composition de toutes ses parties, horsmis en sa beauté qui étoit extréme. Aussi n'eut-on sceu juger qui étoit plus admirable, ou l'amour qu'il avoit pour elle ou l'authorité qu'elle avoit sur luy. Tout aupres étoit un Prince encores enfant, qui avoit les yeux de l'un, et le cœur de l'autre. A ses piedz gisoit un grand Empire abatu qui luy tendoit humblement les mains et sembloit qu'il le supliat de le relever. »

Il faut évidemment faire en tout cela la part de la

1. *L'Enfer d'Amour* (1603), f° 36, *a*.
2. *Le Triomphe de la Constance* (1605), f° 131, *a*.
3. *Les Douces Affections de Lydamant et Calliante* (1607), f° 90, *a*.

flatterie : il n'est pas douteux toutefois que ces hommages aient été le plus souvent sincères, et leur unanimité prouve une fois de plus combien a été rapide et complète la réconciliation du roi avec la partie la plus distinguée de la nation.

Quelques romans vont plus loin. Leurs auteurs ont vu quel parti l'on pouvait tirer des luttes qui venaient de prendre fin ; ils ont compris que la religion, selon l'expression de l'un d'entre eux, était « un puissant et passionné subject[1] » et ils ont posé cette situation vraiment dramatique d'un amour contrarié par l'opposition des intérêts politiques et des croyances.

Le Desesperé Contentement d'Amour (1599) est autant un roman historique qu'un roman sentimental. Il rapporte un épisode des guerres civiles qu'il prétend véritable, qui l'est sans doute et qu'il interprète visiblement du point de vue catholique.

Nous trouvons au début les généralités ordinaires sur la violence des dissensions intestines où « chacun, pensant avoir la raison et la verité de son party, ne recevoit point de limite à sa fureur » :

Il y a trente ans ou plus, sans remonter plus hault, que nostre miserable France est le theatre où se representent les plus sanglans et tragiques spectacles qui se soyent jamais veus, et où soubs la fueille de pieté les plus signalees impietez se sont commises, les loix de l'humanité les plus confondues, et celles de la Nature les plus violees et perverties[1]...

Puis l'action s'engage.

Les deux frères de Grandlieu, élevés dans la religion nouvelle, ont pris les armes « pour ce party là en

1. *Le Desesperé Contentement d'Amour*, p. 5.
2. P. 6.

l'an 1567 ». Tous deux deviennent amoureux de la demoiselle de Beauval qui est catholique. Jaloux l'un de l'autre, ils en arrivent bientôt à se haïr mortellement, les inimitiés étant « plus irreconciliables entre personnes nourries d'un mesme sang ».

Les préférences de la jeune fille vont au plus jeune, mais sa mère favorise l'aîné à qui est revenue toute la fortune de sa maison. Pour assurer son avantage, cet aîné songe à se convertir. Mme de Beauval l'y pousse de toutes ses forces, lui répétant « que la contrarieté de la religion est un plus grand obstacle que nul autre ». Un cousin achève de le décider en lui faisant longuement le procès de la religion réformée, en énumérant ses erreurs et les maux qu'elle a causés[1].

Là-dessus les hostilités recommencent. Les deux frères se trouvent maintenant en deux camps opposés, l'aîné suivant l'armée du roi, le plus jeune celle du Prince de Condé. Nous les voyons tour à tour s'illustrer par leur valeur au cours d'opérations militaires assez compliquées; enfin un hasard les jette en face l'un de l'autre. La jalousie, la passion religieuse leur mettent le fer aux mains : le plus jeune l'emporte, il épargne la vie de son frère, mais il le fait prisonnier et l'envoie humilié à sa maîtresse pour qu'elle décide de son sort.

La paix aussitôt conclue[2], il court au château des dames de Beauval pour recevoir le prix de sa victoire et de sa galanterie; mais il y apprend avec désespoir que son aîné a pris sa revanche. Mme de Beauval, de plus en plus sensible aux considérations de fortune et de religion, a contraint la volonté de sa fille dans une scène violente où elle l'a fait tomber évanouie à ses pieds.

1. P. 20 et suiv.
2. Sans doute la paix de Longjumeau (1568).

Elle a hâté les fiançailles, le mariage va être célébré.

Le jeune de Grandlieu s'enfuit éperdu : il quitte la France, gagne Venise et s'embarque pour le Levant. Dans l'Archipel, son vaisseau fait naufrage : il est recueilli par un navire espagnol qui ramène d'Asie quelques missionnaires espagnols et portugais. Ces dévots personnages entreprennent de le convertir. « A force de bonnes et sainctes admonitions », ils le retirent de sa funeste erreur. Il rentre en France catholique. Le Ciel ne lui fait pas attendre sa récompense. Son frère est mort, quelques jours avant le mariage : il hérite de sa fortune et il épouse sa fiancée.

L'histoire, contée par des Escuteaux, des *Amours de Clidamant et de Marilinde* [1] se passe à peu près à la même époque; mais, cette fois, l'auteur est évidemment favorable à la cause protestante.

Dans la ville d'Arles vivent, voisines l'une de l'autre, deux très anciennes familles, celle de M. de Chasteaugéran et celle du marquis de Carillan. Le marquis de Carillan a un fils, Clidamant, comte d'Arion; M. de Chasteaugéran a une fille, Marilinde. Ces jeunes gens s'aiment et ils se sont avoué leurs sentiments à la suite d'un long commerce de galanteries, dont aucun détail ne nous a été épargné.

Clidamant est huguenot. Marilinde est catholique ou plutôt on la croit telle, car dans le fond de son cœur elle cache une vive inclination pour la religion réformée que sa mère lui a fait connaître.

Le père de Clidamant, informé des véritables sentiments de la demoiselle, serait content de la voir épouser son fils. Mais M. de Chasteaugéran ne veut pas d'un gendre

1. Paris, 1603, in-12.

« infecté de l'heresie » : « il estoit si affectionné à sa religion qu'il eust creu estre damné si quelqu'un de contraire creance eust entré en son alliance ». Toutefois, comme Clidamant est riche, « cedant au desir du bien », il agrée provisoirement sa recherche, avec l'espoir que l'amour le décidera à « faire une autre profession ».

Cependant « la furie qui sembloit avoir sommeillé au cœur des François plus long temps que l'inconstance de leur humeur ne leur permettoit, les esveilla au meurtre et carnage, si que le sang commençoit d'ondoyer de toutes parts en plusieurs endroits de ce miserable Royaume ».

Les protestants sont peu nombreux dans la ville d'Arles et le séjour leur en devient dangereux. Le marquis de Carillan est obligé de se retirer dans un château très fort qu'il a à trois lieues de là. Quant à Clidamant, il n'hésite pas longtemps entre l'amour qui le retient et le devoir qui l'appelle : sa maîtresse elle-même est trop sympathique à sa cause pour ne pas comprendre qu'il doit la servir en ce pressant besoin. De ses belles mains, « merveille des plus beaux miracles de la nature », elle lui a brodé une casaque de velours blanc où en fils d'or et de soie elle a entrelacé leurs chiffres. Les deux amants se disent tristement et courageusement adieu, ils se promettent d'opposer la fermeté de leur constance à tant d'obstacles qui les séparent.

Clidamant « passe en France ». Il rejoint l'armée du prince de Condé dix ou douze jours avant la bataille de Saint-Denis [1]. Il prend part au combat et s'y fait remarquer par sa bravoure, puis il suit le prince dans sa retraite. Courte apparence de paix pendant le siège de Chartres. Mais « les assassinats se resveillans de toutes

1. Où Louis de Bourbon, premier prince de Condé, fut vaincu par Montmorency (1567).

parts contre ceux de la Religion obligent Monsieur le Prince à la reprinse des armes ». Rencontre malheureuse de Bassac[1], où « l'honneur de tous les valeureux et l'astre des plus braves guerriers du monde » est misérablement assassiné. Clidamant, grièvement blessé, est fait prisonnier. Son vainqueur, adversaire courtois, l'établit à Saint-Jean-d'Angely, jusqu'à ce qu'il ait payé rançon.

A Arles, on le croit mort, et un jeune seigneur catholique s'empresse autour de Marilinde; il obtient de M. de Chasteaugéran l'autorisation de faire sa cour. Marilinde, soutenue par sa mère, résiste de son mieux à la volonté paternelle; en de longs entretiens, où jamais son énergie ne se dément, elle essaie de décourager à force de froideur le prétendant qu'on lui impose. Elle serait vaincue sans doute dans cette lutte inégale si Climant délivré ne revenait fort à propos.

La rencontre des deux amants est touchante. Une seule ressource leur reste : l'enlèvement. Marilinde accepte cette idée sans trop de répugnance. La mère, avertie, ne refuse pas son consentement. Il est seulement convenu que cet enlèvement se fera en plein jour, devant des témoins, que la jeune fille criera, se débattra, qu'on aura l'air de la violenter : sa réputation sera ainsi préservée. Clidamant s'engage solennellement à respecter la vertu de celle qu'il considère dès maintenant comme sa fiancée.

M. de Chasteaugéran avait déjà fixé la date du mariage de sa fille avec le prétendant de son choix. Quelques jours avant la cérémonie, tandis que Marilinde se promène sur les bords du Rhône en un endroit très

1. C'est Jarnac : Condé y fut assassiné par le capitaine des gardes, Montesquiou (1569). Des Escuteaux fait là un éloge enthousiaste du Prince, et non moins amphigourique.

fréquenté par la bonne compagnie, Clidamant, accompagné d'une quinzaine d'hommes masqués, s'élance de la cabane d'un marinier où il avait caché sa troupe. A la vue de ces gens en armes les dames s'enfuient « craignant quelque entreprinse sur leur ville », les cavaliers même font « une retraite honorable ». Marilinde crie inutilement à l'aide, elle est entraînée avec sa suivante vers une barque qu'on avait tenue prête : « tout le rivage resonne des cris que font ces Damoiselles ravies ».

Le roman ne se termine pas là : il se continue par des aventures assez curieuses sur lesquelles nous aurons tout à l'heure à revenir. Disons seulement que les deux amants ayant gagné la mer et étant montés à bord d'un grand navire, un naufrage les jette dans une île déserte où ils attendent de longs mois quelque secours.

Et certes ce malheur leur estoit une faveur du Ciel qui les avoit voulu escarter de la sorte, afin qu'ils ne fussent enveloppez ès assassinats cruels qui s'executoient en ce temps par toute la France : où pour lors servoit d'entretien l'effet lamentable qui s'estoit passé, la funestement malheureuse journee de S. Barthelemy.

Des marchands de Marseille les aperçoivent enfin sur leur rocher et les ramènent sur les côtes de Provence. M. de Chasteaugéran est mort : « la capitulation faite devant la Rochelle semblant donner la tranquillité à cest estat », rien ne s'oppose plus au mariage et Clidamant « obtient en espousant sa Maistresse le bien tant passionnément attendu ».

L'affectation et le mauvais goût de Des Escuteaux rendent cette histoire assez difficile à lire. On peut supposer aussi que l'auteur n'a pas eu grand'peine à l'imaginer et qu'il en a trouvé dans la réalité les

données principales. Mais on ne peut lui refuser le mérite d'avoir choisi un beau sujet. La question religieuse, abordée avec une rare franchise, les obstacles qu'elle oppose à une inclination mutuelle, les divisions qu'elle sème entre des familles unies, plus encore, dans une même famille, la tyrannie paternelle mise au service d'une foi intolérante, et par-dessus tout cela ces souvenirs toujours brûlants des guerres, des cloches de la Saint-Barthélemy, ne sont-ce pas là les éléments d'un drame assez émouvant[1]?

1. Ces éléments, le théâtre ne tarde d'ailleurs pas à les reprendre. Voir, par exemple, la *Philis* de Chevalier, tr. en 3 actes, en vers, Paris, Jean Jannon, 1609, in-12.

CHAPITRE X

Questions sociales. Les abus de l'autorité paternelle : mariages forcés et vocations forcées.

Après la question religieuse, les questions sociales. Nos romans n'en ont abordé que deux, celle des mariages forcés et celle des vocations forcées. Ce dernier sujet n'est d'ailleurs traité avec quelque développement que dans un seul ouvrage, tandis qu'on en compte plus de vingt où une fille se voit imposer par ses parents une union qui lui déplaît.

On comprend sans peine que cet abus de l'autorité paternelle soit ainsi devenu un thème presque traditionnel. L'usage s'étant répandu de ne représenter dans les romans que des amours merveilleusement fidèles, les obstacles susceptibles de contrarier les affections devaient nécessairement venir de l'extérieur, et il n'en était pas de plus indiqué que l'opposition qu'ont toujours faite les calculs des pères aux inclinations de la jeunesse.

Il n'est pas d'époque où les moralistes n'aient condamné cette coutume de sacrifier des sentiments sincères à des considérations de naissance, de bien ou de crédit. On sait aussi avec quelle persistance le roman et la comédie ont repris ce sujet qu'on peut dire éternel. Mais il semble que la « question d'argent » a rarement été

plus pressante que sous le règne de Henri IV, au moment où, au lendemain des guerres, tant de grandes maisons avaient à rétablir leur ſortune ébranlée. D'autre part la législation se souciant bien plus alors « de maintenir l'autorité du chef de famille que d'assurer la liberté des unions », cette autorité se manifestait souvent dans la réalité d'une façon « exorbitante [1] ». Il est donc naturel que le roman, qui justement se piquait de se tenir très près de la vie, ait tiré grand parti des troubles que pouvaient jeter dans les familles ces conflits de sentiments et d'intérêts.

Dans *Lydamant et Calliante* (1607), d'Audiguier définit très nettement le thème :

Les filles sont esclaves de leur condition, miserables en cela qu'elles n'ont point de volonté en la chose du monde la plus volontaire. Et nous sommes encore plus malheureux de nous asservir à elles, et attacher noz volontez à des personnes qui n'en ont point [2].

Un des premiers romans de cette époque, *Les Amours de Lydamas et de Myrtille* [3], nous fera assez bien voir comment ce thème est ordinairement développé.

Après une longue cour, Lydamas a réussi à faire agréer ses services : la famille de Myrtille consent au mariage. Mais le frère de la jeune fille meurt subitement. La voilà devenue unique et riche héritière. Ses parents ont dès lors plus d'ambition pour elle et ils se promettent de « la loger en plus grande maison ». Parmi beaucoup de seigneurs qui maintenant la recherchent ils choisissent Cléophon, quoiqu'il soit moins favorisé des dons de l'intelligence que des biens de la fortune.

1. D'Avenel, *La Noblesse française sous Richelieu*, p. 119-121.
2. F° 5, *b*.
3. Anonyme, Toulouse, A. Seve, 1594, in-12.

Lydamas se voit donc interdire la demeure de sa maîtresse. Les amants peuvent échanger quelques lettres, mais ils n'ont plus que de rares et courtes entrevues. Myrtille fait de grands serments d'être fidèle : « Je vous jure aussi solemnellement qu'il se peut faire que contre la rigueur de la Fortune, les traverses du destin et les commandemens de mon pere je ne seray jamais à un autre qu'à vous [1] ». Mais l'on prévoit bien qu'elle ne pourra pas continuer longtemps sa résistance. On annonce déjà son mariage avec Cléophon.

Ce Cléophon surprend un dernier rendez-vous ; il tire son épée, Lydamas tire la sienne. L'endroit est solitaire, perdu au fond des bois : un duel furieux s'engage et, sous les yeux de Myrtille, les deux adversaires tombent, frappés tous deux mortellement.

Quelques semaines après, Myrtille meurt de chagrin. Ses parents restent seuls au monde. Ils font vœu de consacrer leurs dernières années aux pauvres et aux affligés : ils essaieront ainsi d'oublier les remords qu'ils ont « de s'estre laissez commander par l'avarice ». « Exemple, ajoute l'auteur, qui doibt servir aux peres de ce temps, qui prisent plus le bien que la vertu [2]. »

C'est quelquefois à l'ambition des parents que les filles sont sacrifiées. Glorian a obtenu la main d'Ismène [3], il ne reste plus qu'à fixer le jour des noces. Par malheur, Ismène est remarquée dans un banquet par le gouverneur de la ville : il est vieux, mais son crédit est immense. La jeune fille a beau pleurer et protester, il faut qu'elle consente à cette union mal assortie.

1. F° 54, *a*.
2. F° 72, *a*.
3. *Les Amours de Glorian et Ismene*, par Du Souhait, 1600, in-12.

La mère d'Antonide enlève sa fille à Clarimond, qu'elle aime, pour la donner à un personnage de naissance illustre, le prince d'Ascrie, dont la mort survient fort à propos pour rendre aux amants l'espérance [1].

Polymante aime Filine et est payé de retour [2]. Mais un grand seigneur, gouverneur de la province, se prend pour elle d'un caprice et promet le mariage. Les parents, qui sont pourtant de bonne noblesse, sont à ce point enivrés d'une telle fortune qu'ils jettent eux-mêmes leur fille entre les bras du prince. Mais celui-ci est bientôt lassé d'une si facile conquête. Il se dérobe, en invoquant des raisons d'Etat, et propose à Polymante de lui donner la demoiselle et, avec elle, une charge de lieutenant-général. Polymante a trop d'honneur pour consentir à ce marché : il s'éloigne et va faire la guerre en Hongrie, ce qui est alors la ressource ordinaire des amants trop malheureux. Quant à Filine, « desesperee de ces deux pertes, elle se rend religieuse ».

Ces cas sont exceptionnels. Neuf fois sur dix, la cupidité, plutôt que la vanité, de leurs parents fait le malheur de ces pauvres filles « qui ne reçoivent leur mary que par la reverence des loix paternelles [3] ». Et il est à remarquer que cette « extreme avarice » des pères — et quelquefois des mères — s'exprime avec une franchise presque cynique, de même que leur autorité s'exerce sans discrétion ni ménagement : « Ma fille, dit Algée au riche Thrasso [4], ma fille faict la retive et combien que sa

1. *Les Chastes et heureuses Amours de Clarimond et Antonide*, par des Escuteaux, 1601, in-12.

2. *Les Proprietez d'Amour et les Proprietez des Amans, contenant une Hystoire véritable des Amours de Filine et de Polymante*, par Du Souhait, 1601, in-12.

3. *Lydamant et Calliante*, f° 5, *b*.

4. *Le Martyre d'Amour*, f° 75, *a*.

volonté deust despendre de la mienne, elle ne veut toutefois assouplir son ame à la force de mon commandement. Gaignez la donc vous mesme et en faictes à vostre volonté, car je vous la donne, et la mettray entre vos mains ou par gré ou par force. »

Rien n'est plus significatif que ce parti pris de rendre antipathique tout ce qui représente des intérêts contraires à ceux du sentiment. Belleforest pouvait, quelque vingt ans auparavant, dans le tome Ier des *Histoires Tragiques*[1], condamner au nom de la loi et de la morale les jeunes filles rebelles. Le point de vue a changé. Par là encore le progrès de l'influence féminine se fait sentir dans le roman et l'incline à défendre contre les tyrannies domestiques les droits du cœur et la liberté individuelle.

Dans l'assujettissement où elles étaient alors réduites que pouvaient faire les filles pour échapper à une union forcée? L'héroïne de roman court quelquefois s'enfermer dans un cloître[2] (c'est un moyen auquel, dans la réalité même, on avait assez fréquemment recours[3]); le plus souvent elle se fait enlever.

L'enlèvement qui est aujourd'hui un événement assez rare dans la vie et qui passe même dans la littérature pour un procédé par trop romanesque, c'était alors une extrémité à laquelle les demoiselles de la meilleure noblesse se résignaient sans trop de peine[4] et l'on peut

1. *Nouv.* XVIII (1568).

2. *Les Amours du Baron de l'Espine et de Lucrece de la Prade* (1598); *La Constance d'Alisee et de Diane* (1602); *Le Bouquet de la Feintise* (1610).

3. Un exemple entre beaucoup : « Le mariage de M. de Vendosme avec Mlle de Mercœur, que le Roy veut absolument voir s'accomplir, est accroché par le refus de la fiancee qui decide plustost de se retirer aux Capuchines que de donner son consentement ». (L'Estoile, t. XI [1607-1609], p. 81).

4. Le Journal de l'Estoile le prouve amplement. Voir aussi d'Avenel, *La Noblesse sous Richelieu*, p. 121 et suiv.

dire que l'autorité despotique des parents trouvait là son contrepoids naturel. Le roman n'avait donc pas de raisons de se priver d'un dénouement commode, point du tout extraordinaire et que les âmes sensibles, « les belles ames » de ce temps, devaient considérer comme une revanche légitime. La seule précaution à laquelle les auteurs étaient tenus était de préserver jalousement dans cette situation délicate la vertu de leur héroïne : ils n'y manquent pas, en général. Avant de quitter la maison paternelle, les demoiselles ont grand soin de prendre sur ce point toutes leur assurances : elles font jurer à leurs amants qu'ils n'abuseront pas des avantages qu'elles leur donnent et ceux-ci sont trop bien disciplinés pour oser risquer la moindre entreprise[1].

Dans l'île déserte où nous avons vu que la tempête avait jeté Clidamant et Marilinde[2], Clidamant respecte pendant de longs mois la pudeur de sa maîtresse. Lorsqu'enfin, aucun secours n'arrivant, il est en droit de conclure qu'ils sont tous deux condamnés à finir leur vie dans cette solitude, il lui laisse timidement entendre, avec beaucoup de circonlocutions galantes, l'appelant : « beau soleil de mon bien » ou : « bel astre de mes jours », qu'elle aurait peut-être le droit de « contenter sa flamme ». Mais la chasteté de Marilinde ne se rend pas encore et demande d'autres délais : « Je vous supplie, dit-elle, de m'accorder autant de temps comme il y a que nous sommes en ce solitaire désert, au bout duquel

1. Il faut signaler comme une exception les héros du *Martyre d'Amour* (1603), Cariphile et Marphise, qui, après un enlèvement, « s'oubliant en leurs privautez, consomment leur mariage juré ». Mais ils ont l'excuse d'avoir mangé sur une terre lointaine des fruits inconnus « dont la proprieté est d'enivrer comme le vin ».

2. *Les Veritables et heureuses Amours de Clidamant et de Marilinde* (1603), par des Escuteaux. Voir plus haut, p. 286.

si nous n'avons d'autre espoir d'une meilleure fortune, je vous promets que, ceux qui sont icy avecques nous et le Ciel estant tesmoins de nostre mariage, vous aurez de moy avec toute liberté ce que vous ne me pouvez plus demander sans troubler violemment mon contentement ». Elle est heureusement délivrée avant le terme qu'elle avait fixé et, après quatre années d'absence, Clidamant la rend à sa mère aussi parfaitement pure qu'il l'avait reçue de ses mains.

Les autres amants fugitifs, que le Destin n'a pas ainsi séparés du reste des hommes, rachètent leur audace par des scrupules non moins délicats. Ils n'ont jamais l'idée de recourir à ces mariages clandestins dont l'usage était pourtant si répandu et que les tribunaux ne se lassaient pas de condamner sans réussir à en diminuer la fréquence[1] : ils attendent patiemment que les parents intraitables se soient adoucis ou qu'une mort opportune vienne lever l'obstacle qui retardait leur union.

Quand la vie claustrale lui paraît insupportable, quand, pour une raison ou pour une autre, l'enlèvement est impossible, l'héroïne de roman dont on veut forcer l'inclination n'a plus qu'à se résigner ou à mourir.

Elle meurt, le plus souvent. Beaucoup d'auteurs pourraient s'écrier comme Jacques Corbin dans son *Martyre d'Amour* : « Voyez icy fumer les torches mortuaires qu'une cruauté paternelle a trop miserablement allumees ». — Quand elle se résigne, elle accepte tristement et silencieusement l'époux qu'on lui impose : elle est trop vertueuse pour concevoir seulement l'idée qu'elle a à sa disposition une vengeance toute prête[2].

1. Voir les considérants de certains de leurs jugements cités par D'Avenel, *loc. cit.*, p. 122.

2. Je ne vois que l'auteur des *Amours de Glorian et Ismene* (1600) qui

Elle ne songe même pas pour l'avenir au « démariage », c'est-à-dire à l'annulation que l'autorité ecclésiastique accordait alors si facilement[1]. Une seule d'entre ces victimes ose protester contre l'indissolubilité de ces durs liens[2] :

On sçait, dit-elle, et j'ay appris que les loix disent que le seul consentement fait le mariage, qui ne peut naistre que d'une libre et franche volonté, exempte de toute contrainte et de toute force... Il n'y a personne qui aye participé aux affaires de nostre maison, voire qui l'aye frequentee, qui ne sçache de quels artifices, de quelle puissance, de quelle authorité, de quelles menaces et mauvais traictemens mon pere... et ceux de qui je despendois ont usé sur moy pour me faire condescendre au mariage du sieur Pompee et de moy : la force... eut le pouvoir de me rendre sa concubine, ma volonté y contredisant, pour m'estre auparavant promise à Hypolite.

Et enfin c'est le droit au divorce qui s'affirme ici nettement :

Puis que les loix permettent à ceux qui entrent en religion par force, qui font et jurent l'obligation des vœux accoustumez, de s'en pouvoir dispenser et licentier : pourquoy la mesme raison n'aura elle pouvoir au mariage : duquel les promesses ne peuvent

laisse prévoir, très discrètement d'ailleurs, cette suite possible de son histoire.

1. Voir d'Avenel, *loc. cit.*, p. 125. — Un peu plus tard Jean de Lannel s'élèvera avec vivacité contre cet abus des « desmariages » :

« Et quoy, dit Ennemidor, se peut-on desmarier si aisément que cela? Mon nepveu, respondit Argentuarre, l'abus est aujourd'huy si grand en Galatie, qu'on ne void rien de plus commun que les desmariages : de sorte que j'estime qu'avec le temps on n'espousera plus les femmes, on les loüera seulement comme on fait des servantes, jusques à ce qu'on en soit las. Dites plustost, repliqua Archipercas, que les femmes loueront les hommes comme des valets, jusques à ce que leur fantaisie les pousse à les changer pour en avoir d'autres, car vous sçavez bien que ce sont tousjours elles qui se plaignent. » (*Le Roman Satyrique*, Paris, T. du Bray, 1624, in-8°, p. 973.)

2. *Les Amours d'Hypolite et d'Isabelle*, par Meslier, Rouen, R. du Petit-Val, 1597, in-12, p. 203 et 204.

pas obliger plus estroitement ceux qui les font aux hommes, que les vœux de religion ceux qui les jurent à Dieu [1] ?

Un autre abus de la puissance paternelle fait le sujet d'un roman de Nervèze, *Les Religieuses Amours de Florigene et de Meleagre* [2].

Dans l'ancienne France les familles nobles sont généralement nombreuses : il convient qu'elles le soient pour que la race ne soit pas exposée à disparaître. Ces fils et ces filles sont pour les parents une lourde charge : « Quand on a trop d'enfants pour les établir avantageusement sans faire tort à l'aîné, on donne à l'Église ce supplément de famille [3] ». De là tant de cadets, abbés sans vocation [4], tant de filles enfermées contre leur gré dans une abbaye ou dans un monastère.

De tout temps, prédicateurs ou moralistes [5] ont protesté contre une telle coutume [6] : « L'établissement de

1. P. 204. — Dans la seconde édition du *Passetemps* de François le Poulchre, publiée la même année (Paris, Jean le Blanc, 1597, in-12), on retrouve la même idée : « Je ne pense point qu'il y ait au monde gesne si cruelle, chaisne ny attache si dure et forte, brief tourment si sensible que deux conjoincts par mariage ne s'aymans pas estre neantmoins contraincts d'user leurs jours ensemble.... Le libelle de repudiation et divorce des Romains seroit bien plus tollerable à l'un et l'autre sexe. » (F° 53, *a* et *b*).

Montaigne avait d'ailleurs exprimé une opinion analogue au Livre II des *Essais*, ch. xv.

2. On peut le dater de 1600 ou de 1601. L'éd. de Paris, A. du Brueil, 1602, in-12, est qualifiée de « derniere edition ». C'est la VI° Hist. des *Amours Diverses* (1606).

3. E. Bertin, *Les Mariages dans l'Ancienne Société Française*, 1879, p. 140.

4. On disait, on le sait, « une vocation de cadet ».

5. Par exemple, La Bruyère, *De Quelques Usages* : « La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son père ».

6. Cette coutume s'était d'ailleurs répandue même dans la petite bourgeoisie, comme on peut en juger par ce passage des *Caquets de l'Accouchée* (1623), 1re Journée (p. 13 de l'éd. de la Bibl. Elzév.). L'accouchée vient d'avoir son septième enfant : « Par Saint Jean, dit sa mère, ce sont biens de Dieu, mais ce ne sont pas des meilleurs, mainte-

cette fille coûteroit; sans autre motif, c'est assez pour la dévouer à la religion. Mais elle n'est pas appelée à ce genre de vie; il faut bien qu'elle le soit, puisqu'il n'y a point d'autre parti à prendre pour elle... Mais elle n'a nulle marque de vocation; c'en est une assez grande que la conjoncture présente des affaires et la nécessité... Cependant on conduit cette victime dans le temple, les pieds et les mains liés, je veux dire dans la disposition d'une volonté contrainte, la bouche muette par la crainte et le respect d'un père qu'elle a toujours honoré. »

C'est Bourdaloue qui parle ainsi dans son *Sermon sur les devoirs des pères par rapport à la vocation des enfants*, et c'est justement le thème que de Nervèze, plus d'un demi-siècle avant, a développé dans son histoire.

Il commence, en manière de précaution, par faire l'éloge du cloître, « escole celeste où la vertu s'apprend et la vanité s'oublie,... jardin où les fleurs de pieté, de zele et de charité eslevent heureusement leurs racines et dont l'odeur sert d'agreable encens à Dieu ». Il s'élève plus loin contre les calculs intéressés des pères qui font « respandre tant de larmes en la terre » :

Le nombre des enfans pousse un pere de faire des retranchemens de son sang pour maintenir sa maison, il fait du bien aux uns aux despens des autres.... Il cherche les deplorables remedes pour contenter l'avarice, et luy donne hypocritement un masque de devotion, comme si Dieu ne voyoit point au delà des apparences[1].

Il en vient enfin à son récit.

« Non loin de l'embouchure d'un fleuve qui se jette

nant que l'on a tant de peine à marier les filles et pourvoir les garçons; il faudra à la fin, bon gré mal gré qu'ils en ayent, qu'ils soyent moynes et religieuses, car les offices et les mariages sont trop chers. »

1. F° 326, *a*, de l'édit. des *Amours Diverses* de 1606.

dans l'Ocean » s'élève un monastère de religieuses. C'est là que fut conduite Florigène, vers l'âge de dix ans. Ses parents l'avaient « secrettement vouee à Dieu », en lui laissant croire qu'ils la rappelleraient au bout de quatre ou cinq années.

Florigène se laisse « orner la teste du voile blanc, plustost par bienseance que par degré de profession religieuse » :

On lui jetta trompeusement en l'ame l'opinion que ce voile n'engageoit pas et que sans autre dispense que sa volonté on la feroit sortir au temps qu'on lui avoit promis.

Elle avait aimé dans son enfance un jeune cousin nommé Méléagre et, bien qu'il fût séparé d'elle, Méléagre ne l'avait pas oubliée. Il allait souvent s'informer d'elle dans la maison de ses parents et, parlant à son père, il « luy disoit d'une gentille hardiesse que ceste fille et luy s'estoyent promis mariage, qu'il estoit desormais temps de la rappeller du Couvent. Le père prenant ce discours en risee comme d'un jeune homme, et luy parlant selon ses meurs desseins, luy respondoit qu'il avoit desja disposé de sa fille en faveur de l'Eglise, et qu'il luy en restoit d'autres, desquelles il lui bailleroit le choix. »

Ainsi repoussé, Méléagre se décide à pénétrer dans le couvent. Sa qualité de cousin lui fait ouvrir la porte du parloir ; il voit Florigène au travers d'une grille et il peut avoir avec elle une conversation assez brève. Il lui assure qu'il se souvient toujours des jeux et de la douce intimité de leur première jeunesse ; il ajoute qu'il l'aime toujours et il lui laisse en même temps deviner qu'il ne l'aime plus de la même manière. Florigène lui fait, non sans trouble, un pareil aveu.

Leur entretien est vite interrompu, mais ils ont imaginé divers moyens de correspondre secrètement et, suivant l'usage courant, l'auteur ne manque pas de mettre sous nos yeux le texte de leurs lettres. Il se rend bien compte que le tableau de ces « amours religieuses » ne manque pas de hardiesse et il se justifie ainsi dans une apostrophe à sa plume :

Le monde murmurera contre vous (ma plume) de publier que ces ardeurs amoureuses vivent et languissent sous un voile et que ces puissantes furies attaquent les sacrees puissances d'un cloistre... Mais je vous veux defendre, et dire que ce seront quelques ignorans qui s'en scandalizeront, pour ne sçavoir que l'amour n'a point d'Empire limité, que les cieux, les eaux, et la terre contribuent à sa domination, que là où sont les ames, là est son throsne : que tout s'ouvre pour faire place à sa grandeur[1].

Avec ses lettres, Méléagre envoie des vers, des vers d'ailleurs détestables où l'on retrouve les métaphores, les jeux de mots et la forme particulière de mauvais goût des strambottistes italiens, d'un Tebaldeo ou d'un Serafino Ciminelli[2].

Mise au courant de tout ce manège, la gouvernante de Florigène finit par s'inquiéter : elle avertit le père et lui suggère un artifice pour brouiller les amoureux. Deux fausses lettres envoyées à Méléagre et à son amie, des messages interceptés et restant par suite sans réponse :

1. *Amours diverses*, édit. de 1606, f° 332, *a*.
2. Ceux-ci, par exemple (*ibid.*, f° 333, *a*) :

Mes vœux vont costoyant les rives de la mort ·
Sur la mer de mes pleurs, tes yeux servans d'estoilles :
Et pour pousser ma nef à ce tenebreux port,
Mon dueil fournit les vents, et ton voile les voiles.

Si en vivant tu meurs, je veux vivre en mourant,
Et ne voir qu'en tes yeux qui m'ont l'ame ravie,
Afin qu'en ces souspirs je n'aille respirant
Qu'une vivante mort, qu'une mourante vie.

il n'en faut pas plus pour amener une rupture, qui semble définitive.

Pour essayer d'oublier son chagrin, Méléagre prend du service et va « porter son espee au party de son Prince, de ce grand Roy, la merveille de la terre, l'Alexandre de l'Europe et le Cesar de la France, lequel en ce temps couroit aux perilleux marchez d'honneur, pour achepter quelque heureux siecle à son peuple, et contestoit peniblement avec ses sujects l'heritage de ses peres ». Il se signale pendant le siège de Paris.

Pendant ce temps, la triste Florigène s'épuise à pleurer au fond de sa cellule. Son père, qui la voit ainsi brisée, incapable de résistance, la presse « d'asseurer son vœu ». Elle va y consentir, quand Méléagre, averti par miracle et détrompé, accourt à franc étrier et enlève sa maîtresse.

Tous les deux se rendent d'abord à Rome, « pour avoir les dispenses du mariage », et de là ils vont attendre à Séville que le père de Florigène veuille bien se résigner à approuver leur union.

Pour peu qu'on connaisse la manière d'Antoine de Nervèze, on peut bien deviner qu'il n'a guère su mettre en valeur cette histoire et qu'il n'a guère dégagé les éléments d'intérêt qu'elle comportait : c'était quelque chose pourtant que d'avoir trouvé et d'avoir, à cette époque, osé traiter un sujet qui rappelle — de très loin assurément — le sujet de *La Religieuse*.

CHAPITRE XI

Le fond sentimental.

Parmi les romans que nous classons dans le genre sentimental, il en est sans doute qui ont des dénouements d' « histoires tragiques [1] » ou qui sont coupés d'incidents relevant plutôt du roman d'aventures [2]; on trouve en quelques autres la plupart des moyens dramatiques dont Cervantes va bientôt user dans ses nouvelles sérieuses [3] et il est curieux de noter en passant que la conclusion du *Triomphe de la Constance* [4] (retour inespéré d'un captif au moment où sa maîtresse va prendre le voile) est exactement celle de l'*Espagnole-Anglaise.* D'autres enfin, comme nous venons de le voir, font une certaine place à des événements politiques de date récente ou à des ques-

1. Au moment d'être heureux, un amant est assassiné par son rival (*Les Espines d'Amour*, 1604). Une demoiselle repoussée par le père de son amoureux s'empoisonne sous ses fenêtres (*Histoire de la Chiaramonte*, 1603). Un gentilhomme est brûlé par le père de sa maîtresse et celle-ci, pour donner une belle preuve de sa constance, se jette aussi dans le brasier (*Le Martyre d'Amour*, 1603).

2. Le baron de l'Espine est pris par les Turcs et meurt en Alger (*Les Amours du Baron de l'Espine et de Lucrece de la Prade*, 1598). Un voyage de plaisance commencé au Havre se termine par une longue captivité à Constantinople (*Les Amours de Filerophon et de la belle de Mantoue*, 1604).

3. Les *Novelas exemplares* n'ont paru qu'en 1613. Le privilège donné à Madrid est du 8 août 1612.

4. *Le Triomphe de la Constance, où sont descriptes les Amours de Cloridon et de Melliflore*, par A. de Nerveze, Lyon, Thibaud Ancelin, 1605, in-12.

tions d'ordre social. Mais là où ces éléments se rencontrent on sent bien qu'ils sont accessoires, et très grand est le nombre des auteurs qui s'en privent tout à fait.

D'une façon générale, le roman sentimental de cette époque est d'une simplicité de composition tout à fait remarquable : un amour, un obstacle, et, quand l'issue est heureuse, un mariage. Quatre personnages au plus : l'amant, la maîtresse, le père ou la mère de la demoiselle ou toute autre personne ayant autorité sur elle ; quelquefois un autre prétendant à sa main.

Antonide a agréé l'amour de Clarimond. Sa mère fait choix pour elle d'un fiancé de meilleure maison : ce fiancé meurt d'une pleurésie. Clarimond épouse Antonide[1].

Florixlaux aime Filonie : leurs parents les séparent. Florixlaux va se consoler et oublier « à Bruxelles en Brabant[2] ».

Lintason a été présenté à une grande dame qui lui demande de venir souvent chez elle pour tenir compagnie à son fils et lui « rafreschir la mémoire de ses estudes » : il s'éprend de sa nièce Pallinoé et demande sa main. La grande dame paraît d'abord disposée à la lui accorder, mais, en fin de compte, elle la lui refuse. Lintason exprime en vers et en prose son dépit, puis « il se rend maistre de ses passions[3] ! »

Cælidor a gagné le cœur de la belle Æmée : il est tué à Bruxelles où l'a appelé le service du roi. Sa maîtresse se retire dans un cloître et meurt de chagrin[4].

1. *Les Chastes et heureuses Amours de Clarimond et Antonide*, par des Escuteaux, Paris, 1601, in-12.

2. *La Vivante Filonie*, par Faure, Paris, J. Gesslin, 1605, in-12.

3. *Les Constantes et infortunees Amours de Lintason avec l'infidele Pallinoé*, par de la Regnerye, Paris, M. Guillemot, 1601, in-12.

4. *Les Chastes et pudiques amours du Marquis de Cœlidor et de la belle Æmee*, par Fr. de Menantel, sieur de S. Denis, gentilhomme Picard. Ce

Par ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, on voit combien est mince la matière de ces histoires, combien les événements y sont communs, voisins du train ordinaire de la vie. Ainsi se manifeste dans le choix et dans le développement des sujets une tendance très nettement naturaliste, tandis que dans le domaine des sentiments l'idéalisme non moins nettement triomphe.

Cette absence de péripéties laisse le champ très libre à l'analyse. Mais il ne faut pas s'attendre à ce que cette analyse soit neuve et bien pénétrante.

La faute en est d'abord aux auteurs, médiocrement cultivés, en général, peu capables de composer un caractère dans sa complexité naturelle et de dégager dans un individu les particularités de son être moral. Mais il faut reconnaître aussi que les lois imposées à ce genre par le goût contemporain limitaient singulièrement le champ de leur observation.

D'une part, nous l'avons vu, l'on demandait au roman d'être en quelque sorte une école de vie mondaine. Il ne convenait donc pas que Clidamant se distinguât trop de Florimond, ou Filonie de Myrtille, parce que les uns et les autres devaient être l'expression d'un même idéal que l'accord de toute une société voulait faire prévaloir. Il fallait qu'ils fussent représentés, non dans des états d'âme exceptionnels, mais au contraire dans les situations les plus courantes, pour qu'on pût dans les étapes normales ou dans les crises ordinaires d'une cour suivie s'inspirer de leurs gestes, de leur attitude, de leurs propos [1].

roman est un peu postérieur, il est de 1612, Paris, René Brelet, in-12, 90 ff. [Privil. du 17 fév. 1612.]

1. Cela explique peut-être que « les grands sentiments », les idées de renoncement et de sacrifice, étant hors de l'ordre commun, aient si peu de place dans ces histoires. Je ne les rencontre que dans un passage,

D'autre part la conception dominante d'un amour purifié écartait toute représentation d'un attachement coupable et, par exemple, les troubles, les remords, les complications sentimentales de l'adultère. — La tradition établie de l'amour loyal et fidèle, excluant en général les revirements, les caprices, les manèges même de la coquetterie, rendait par là même impossible toute pein-

assez beau d'ailleurs, des *Amours de Florimond et de Clytie* (1607), par Blaise de Saint-Germain.

Le père et la mère de Clytie, très flattés de la recherche d'un grand seigneur, Eurymédon, vont lui donner leur fille. Florimond, qui apprend des parents même cette nouvelle, leur demande la faveur de dire à sa maîtresse un dernier adieu. Elle vient « dans la salle », s'assied sur un petit lit qu'il y avait et il se met à genoux devant elle, « demeurant assez longuement sans pouvoir parler, arrousant ses belles mains de ses larmes, elle non moins saisie de douleur que luy ».

Il lui reproche d'abord son inconstance : « Sont-ce là les effets de vos sermens? Sont-ce là vos belles promesses? » Je vous assure, lui répond-elle, « que le bel esprit de Eurymedon, ses biens, ses grandeurs, l'honneur qu'il me fait de me vouloir espouser, n'ont de quoy me faire varier l'affection que je vous ay vouee. Ce que je vous tesmoignerois si ma fortune n'avoit asservi ma liberté sous la domination d'un pere... Vous pouvez donc voir si je ne seray la plus cruellement punie, me voyant engagee sous une servitude contraire à mon dessein... Mais si l'interdiction en est au corps, elle ne le peut estre à l'ame qui, comme divine, ne peut recevoir alteration des accidens. Elle a esté acquise par la force de vostre meritte, rien ne la vous peut oster : asseurez vous de mon cœur, et qu'il n'y a aucune espece de peril, où je ne m'azarde pour vous preserver mon amour... » Et Florimond répond : « Je vous demande pardon, Madame, si par mes parolles j'ay offencé vostre divinité : mais mon mal me rend si furieux que je suis privé de raison et de jugement... Je ne vous supplie point de desobeir à Monsieur vostre pere. Car le faisant vous offenseriez vostre honneur, ni moins de vous resouvenir de mes peines, ne voulant de vos incommodités recevoir mon allegement ».

« Je vous adjure, ajoute-t-il, par la saincte affection dont je vous ay adoree de vouloir vivre heureuse et contente avec le bien heureux Amant à qui le Ciel vous a donnee et d'esteindre le souvenir de ma fidelle passion, dont la memoire ne vous peut arriver sans douleur. » (P. 153 et sq.)

Le morceau est à coup sûr intéressant et la noblesse des sentiments exprimés y a soutenu le style de l'auteur. Il est probable que le roman de Blaise de Saint-Germain (qui ne porte malheureusement pas d'Achevé d'imprimer) a paru avant la Première partie de l'*Astrée*, qui est aussi de 1607, mais de la fin de l'année, et où l'on peut trouver dans l'histoire de Celion et de Bellinde (livre X) une situation et un développement à peu près pareils.

ture de la passion la plus variée et la plus émouvante, la jalousie.

Enfin il était admis que si l'amour de l'homme est subit et presque fatal, celui de la femme doit naître lentement, fleurir timidement dans la tiède atmosphère des hommages discrets et des conversations courtoises : il n'est pas un don spontané du cœur, mais le prix presque assuré d'une laborieuse conquête. Par cette convention, aussi bien que par la simplicité voulue du sujet qui réduit le plus possible le nombre des personnages, se trouvent éliminés ces jeux d'amours irrésistibles et contrariées, ces « estranges brouilleries » (Selvagia aimant Alanio, qui aime Ysmenia, qui aime Montano, qui aime Selvagia [1]) et tous les conflits qui en résultent, riche matière pour qui voulait étudier le mécanisme des sentiments, que Montemayor avait déjà exploitée, dont d'Urfé va bientôt faire son profit et que plus tard Racine ne dédaignera pas.

Un fait prouve bien que ce sont surtout ces règles convenues qui ont condamné le roman à une observation assez pauvre et assez banale : les seuls ouvrages où l'on rencontre quelques essais de psychologie intéressante sont ceux qui s'en sont délibérément affranchis. En 1596, l'auteur de *La Mariane du Filomene* [2] ose encore mettre en scène une maîtresse infidèle, et c'est pour lui une occasion de représenter avec un grand air de vérité les variations d'une fille sensuelle et assez perverse qui, son caprice satisfait, se détache peu à peu de son amant, le quitte, le reprend, invente d'ingénieux mensonges pour se débarrasser de sa poursuite et le berne enfin de mille façons avant que ce galant trop ingénu comprenne qu'il a cessé de plaire.

1. *La Diana*, liv. I, éd. d'Anvers, Pedro Bellero, 1575, f. 28, *b*.
2. Paris, Claude de Montr'œil et Jean Richer, 1596, in-12, 243 ff.

Dans la première histoire de *L'Enfer d'Amour*[1], J.-B. du Pont introduit, contre toutes les convenances, une demoiselle trop ardente qui se donne à son amoureux avant le mariage et un gentilhomme inconstant qui « se saoule en trois mois des embrassements de cette belle » : de cette infraction au bel usage résultent une situation tout à fait tragique et une étude de passion jalouse qui ne peut pas ne pas faire penser à Hermione.

Zanobio a conduit à Venise Victoria, sa trop facile conquête ; bientôt il l'abandonne pour se mêler au brillant cortège d'adorateurs que promène par la ville la belle courtisane Pompea. Froideur, reproches, coquetterie, supplications, humbles caresses, il n'est pas de moyens que Victoria n'emploie pour le ramener. Il affecte d'autant plus de la fuir. Il la repousse avec rudesse. Un soir que, masquée, elle l'a attiré par surprise dans une gondole, l'ayant reconnue il saute dans le canal pour lui échapper et gagne le bord à la nage. Elle est prise enfin d'un désir furieux de vengeance : « Je t'osteray bien, s'écrie-t-elle, le moyen de jouïr de tes impudicques amours. »

Elle fait venir chez elle un jeune Vénitien qui depuis longtemps brûle pour elle sans espoir :

Philocalle, lui dit-elle, je ne vous entretiendray pas du discours ny de mes malheurs ny de l'injustice que Zanobio me faict : l'un et l'autre vous est assez cogneu.... Il faut, cher Philocalle, il faut que ce traistre meure. Je ne puis vivre sans estre vengee. Je verray bien maintenant si vous avez autant d'amour au cœur que sur la langue. Mais non, ne changez point de couleur : dictes-moy tout à faict que vous n'en voulez rien faire. Je vous quitte de vostre

1. *L'Enfer d'Amour, où par trois histoires est monstré à combien de malheurs les amants sont subjectz*, par J.-B. Du Pont, Lyonnois, Lyon, Th. Ancelin, 1603, in-12, 117 ff. — Trois éditions.

parole : la recompense que je promets à celuy qui me fera ce service, ne me laissera pas sans vengeance[1].

Philocalle, d'abord troublé, se reprend et fait le brave : « Vous me faictes tort, Madame, de douter de ma bonne volonté... Je vous promets de vous apporter la teste de vostre ennemy avant que le Soleil ait faict deux courses. » — « Tout beau, Philocalle, vous avez à faire à plus forte partie que vous ne pensez pas. J'ay bien peur que vous ne puissiez pas observer vos promesses. »

Philocalle s'élance, il court vers la place Saint-Marc où il sait qu'il rencontrera son rival. La jeune femme reste seule, ne sachant déjà plus si elle doit souhaiter ou redouter sa victoire, épouvantée de ce qu'elle a fait. Un messager accourt : Zanobio est mort, Philocalle est mourant. Victoria se désespère :

Bon Dieu! qu'ay-je faict! avoir consenty à ce meurtre!... Je ne me suis pas seulement rendue coulpable de ta mort, ô cher Zanobio! mais aussi de la ruine de tout ce que le ciel et la nature firent jamais de plus beau.

Sortez, sortez, vengeresses furies! armez vos foüets de nouvelles courroyes, et vos testes d'une chevelure des plus horribles serpents que vostre Averne produise...

O maudicte Jalousie! C'est toy qui m'as faict resoudre à commettre ce crime.... Je veux faire penitence de mon erreur. Je te veux suivre, cher Zanobio! la mort ne peut rien sur l'Amour...

La parolle me faut et mes yeux se troublent...

Adieu, mes amis, faictes je vous prie que le corps de Zanobio et le mien n'ayent qu'une tumbe[2].

Dans sa seconde histoire, l'auteur du même recueil, rompant aussi hardiment avec la tradition, a osé peindre un amour adultère. Clirie, « mariee à un des

1. F° 32, *b*.
2. F° 34.

principaux de la Toscane » et venue à Paris pour assister aux noces d'un parent, rencontre dans la maison du banquier florentin où elle reçoit l'hospitalité le très jeune et charmant Pyrmestre que son père y a mis en pension pour qu'il puisse « se façonner aux affaires ». Il s'éprend d'elle dès le premier jour; elle, de son côté, se sent délicieusement troublée, mais elle a de l'honneur et de la vertu, elle se promet de rester chaste. Et aussitôt s'établit une lutte intéressante : des cas de conscience se posent et l'auteur, si médiocre que soit son talent, est soutenu par tout ce qu'il y a de dramatique dans un tel conflit.

La juvénile passion de Pyrmestre est surexcitée (autre manquement aux conventions romanesques) par une très vive ardeur sensuelle qu'il dissimule dans les entretiens sous des formes suffisamment respectueuses et fleuries, mais qui s'exprime très librement dans la solitude. Son imagination lui représente le détail des beautés de Clirie, de celles qu'il a vues : « le teinct meslé esgallement de blanc et de vermeil, la bouche de corail, les dents qui font deux rangs de perles toutes sœurs, la gorge semblable à une neige freschement tombee du ciel », de celles aussi qu'il devine. N'ayant rien d'un amoureux platonique, il en arrive très vite à demander quelque soulagement à ses peines; mais Clirie refuse même les premières faveurs, par peur d'accorder malgré elle davantage? Pyrmestre ne peut s'empêcher d'admirer sa vertueuse résistance, « il cherit sa chasteté, bien qu'elle soit la principale cause de son malheur », mais il n'en redouble pas moins ses instances.

Désespérant de la convaincre, il essaie de prendre par surprise quelques avantages. Elle a toujours

« refusé les baisers, sans considérer combien ils sont communs en nostre France » : une fois, « l'obscurité, la solitude et l'amour lui fournissent de la hardiesse pour l'attaquer; il s'approche d'elle et l'ayant embrassee, il cueille sur ses belles levres cette fleur tant désiree [1] ».

Ce premier succès lui donne plus d'assurance. Une nuit, s'allant coucher, il s'aperçoit que Clirie a oublié sur la porte la clef de sa chambre. Il s'arrête, le cœur lui bat; il se demande s'il va profiter de cette occasion inespérée. Il redoute les justes reproches de son amie, il croit déjà les entendre; mais le désir le pousse et aussi un certain amour-propre masculin : « Où fuis-tu, coüard? Qu'attens-tu plus? Que ta Clirie se leve de sa couche et te vienne trouver? » Enfin il entre. Clirie se défend désespérément, en silence : car ses demoiselles dorment près de son lit et elle veut éviter le scandale; elle supplie d'une voix éteinte. Son effroi, sa douleur touchent son amant : il s'éloigne, mais à peine est-il rentré chez lui qu'il regrette déjà sa générosité : « Qu'as-tu faict, Pyrmestre! Que dira ta Clirie de ta coüardise? Ne sçais-tu pas que les femmes veulent estre forcees [2]? » L'entreprise n'en est pas moins manquée.

Quelques incidents surviennent : une absence de Pyrmestre, première épreuve qui accroît encore l'amour de Clirie sans ébranler cependant sa chaste résolution. Puis une jalousie « conçue sur de fausses apparences », épreuve beaucoup plus cruelle pour tous les deux. Quand ils se sont rendus très malheureux, Pyrmestre s'enfuit, à bout de forces; il va cacher dans un désert sa passion sans espoir. Lui parti, Clirie se reproche amèrement d'avoir si bien gardé la foi conjugale;

1. *Enfer d'Amour*, f° 66, *a*.
2. F° 72, *a*.

souvent elle va pleurer « dans la galerie où elle avoit receu de Pyrmestre le premier baiser » : elle dépérit lentement, elle meurt de regret.

Il est fâcheux que pour rester fidèle à ses traditions et à son rôle le roman ait dû se priver, à l'ordinaire, de semblables sujets. L'étroitesse des limites qui lui étaient imposées le condamnait à s'enfermer dans l'étude d'un très petit nombre de sentiments et de situations, dont la succession même était presque déterminée d'avance : émotion des premières confidences, chagrin des séparations, protestations, véhémentes d'un côté, plus retenues de l'autre, contre la persécution des pères ou contre la rigueur du destin, et enfin, suivant que l'issue est heureuse ou malheureuse, les débordements de joie ou l'interminable série des plaintes. Voilà la pauvre matière sur laquelle les trois quarts de nos auteurs ont dû s'exercer. Faut-il s'étonner qu'ils se soient tant répétés?

Le caractère de l'amant est si bien fixé qu'on peut le dire immuable; dès la première rencontre, une affection parfaitement noble et pure envahit son âme, si vive qu'elle ne pourra plus s'accroître, si constante qu'elle ne pourra jamais diminuer. Chez les parents non plus aucune lutte intérieure : ils sont insensibles aux souffrances qu'ils causent et ils déclarent, une fois pour toutes, leur volonté inflexible. Fort de leur appui, le prétendant qu'ils favorisent s'impose sans délicatesse et n'essaie même pas de se faire aimer. Le seul caractère un peu mobile et un peu complexe est celui de la jeune fille. Les romanciers se sont visiblement appliqués à noter dans son cœur timide et rebelle le progrès insensible de l'amour, la résistance de la fierté et de la pudeur, la douceur et l'humiliation de l'aveu. Mais pour varier

l'analyse il eût fallu différencier ces figures de jeunes amantes : c'est ce qu'ils n'ont pas su, ou n'ont pas voulu. Ils s'en sont tenus à un type consacré. Inévitablement belle et gracieuse, mais d'une beauté et d'une grâce qu'aucun détail ne précise[1], toujours leur demoiselle idéale suit par les mêmes étapes le même chemin.

Ajoutons encore que ces caractères artificiels sont représentés, non en action, mais dans la passivité de l'état sentimental. Les épreuves que traversent les amoureux ne mettent en jeu que leur sensibilité. Il est vrai qu'elle s'exalte au delà de toute mesure. La moindre contrariété se traduit en angoisses, en regrets indicibles. Séphora ayant refusé un baiser à Cléophas, « ce pauvre jeune homme eut tant de regret de ce refus qu'il esvanouït[2] ». Les dédains de sa Mariane entretiennent Filomène dans un état perpétuel de lamentation[3] : le jour et la nuit, « les larmes lui ruissellent des yeux ». Au sortir de ses entrevues avec l'insensible Pasithée, « ne pouvant souffrir les violens assauts de sa douleur », Yrion « est contraint de se mettre dans le lict[4] ». On devine en quel abattement peuvent jeter des peines plus sérieuses. Quand il apprend que son amie est promise à un autre, « le brave Lydamant tombe du coup de céte nouvelle comme un homme touché du foudre, avec aussi peu de mouvement que s'il fut soudainement expiré d'une apoplexie[5] ».

De tels amants ne sont guère capables de réagir. Au

1. Par exception, un essai de portrait, assez banal d'ailleurs et détestablement orné, dans *L'Enfer d'Amour*, f° 3, *b*; — et une description de costume dans *La Mariane de Filomene*, f° 227, *a*.
2. *Cleophas et Sephora* (1601), f° 34, *a*.
3. *La Mariane du Filomene* (1596).
4. *Yrion et Pasithee* (1601), p. 32. Cf. *ibid.*, p. 12.
5. *Lydamant et Calliante* (1607), f° 7, *b*.

moment critique, quelques-uns se décident bien à enlever leurs maîtresses, qui les suivent assez hardiment; mais cette grave résolution est presque toujours improvisée et l'on peut voir là plutôt un expédient commode dont use l'auteur pour bien finir son histoire que l'effort conscient de deux volontés révoltées contre le sort.

Le roman grec était dominé par l'idée de la fatalité [1]. Nos auteurs pensent eux aussi que « la sincérité d'une veritable affection » peut moins « que la fatalité inevitable laquelle rend à un chacun selon l'heur ou le malheur de son infaillible destin [2] ». C'est pourquoi leurs héros jetés par le hasard dans une intrigue amoureuse se fient encore à lui pour la dénouer et se contentent de courir leur chance.

Ils rappellent par leur inertie les bergers de Montemayor qui sur les bords du fleuve Ezla chantent éternellement leurs peines sans rien faire pour les guérir. Ce sera le grand mérite d'Honoré d'Urfé d'introduire des personnages plus près de la vie, moins simplifiés d'abord, partagés entre des intérêts opposés ou des sentiments contraires, capables d'autre part d'armer leur volonté et de tendre leur énergie contre les obstacles du dehors : il inclinera ainsi vers le drame un genre qui se contentait jusque-là de développer — sans poésie — des thèmes lyriques.

1. Voir p. ex. l'*Hist. Ethiopique* d'Heliodore, tr. par Amyot : « Chariclea de là en avant cogneut bien que les destinees la conduisoient comme par la main... » (Éd. de 1616, f° 283, *a*). — « ... Ainsi ne sceut il eviter ce qui luy avoit esté prefix par les fatales destinees » (f° 218, *a*). etc.
2. *Yrion et Pasithee* (1601), p. 29.

CHAPITRE XII

Les conversations, les lettres et les vers.

L'action si peu vivante de ces histoires est encore retardée par les longues conversations qui en faisaient peut-être, aux yeux des lecteurs contemporains, le principal attrait. Les discours des amoureux y remplissent souvent plus de la moitié du volume; dans les romans à succès, ils s'allongent d'une édition à l'autre [1].

Nous avons noté plus haut le goût de la société du temps pour le langage orné et les propos courtois. Cet art du « bien dire », qu'on n'avait jamais tout à fait oublié en France, était devenu depuis la reprise de la vie mondaine le grand moyen de plaire. Aimer était plus que jamais la grande affaire, mais il fallait savoir aimer, c'est-à-dire connaître les attitudes et les formules du bon ton pour toutes les circonstances et pour tous les moments d'une cour suivie. Qui ignorait ces secrets, aimait bassement. Cette galanterie avait ses codes : *Thrésors*, *Manuels* ou *Bréviaires*. Nous avons montré comment les romanciers avaient été conduits à en mettre

1. Nous pouvons prendre pour exemple *Les Amours de Poliphile et de Mellonimphe* de Du Souhait (Lyon, Th. Ancelin, 1599, in-12), où il n'y a guère que des conversations. En 1600, une 2e édit. (Paris, G. Robinot, in-12), où ces conversations sont encore plus développées; en 1605, une 3e (Lyon, Th. Ancelin, in-12), revue, corrigée et *augmentée de nouveau* par l'auteur; une 4e en 1610.

en exemples les préceptes. Ils entreprirent de vulgariser la politesse et ce fut probablement là leur principal rôle. On ne pourrait pas expliquer autrement tant de discours inutiles qu'ils prêtent à leurs héros et surtout la longueur de ces préliminaires dont le thème est toujours pareil, le cavalier enguirlandant de mille fleurs sa déclaration, la demoiselle se défendant de tous ces compliments et refusant de s'engager si vite.

Veut-on avoir une idée de ces modèles d'entretiens qui sont, pour plus de commodité, disposés sous forme de dialogues?

Mellonimphe. — C'est vostre courtoisie qui me preste les faveurs que le Ciel et la nature m'avoient deniees.

Poliphile. — Les souffreteux ne doivent rien prester aux riches.

Mellonimphe. — Aussi mendie-je les richesses de vostre esprit pour revestir la nudité du mien.

Poliphile. — J'ay apris à me cognoistre, je ne puis mescognoistre mes imperfections..., etc. [1].

Reprenons dix feuillets plus loin; la conversation en est au même point :

Poliphile. — Ma chere Princesse, c'est la coustume des malades de courre à leur remede et aux amans de demander guerison à celles qui ont causé leur blesseure.

Mellonimphe. — Ceux qui n'ont point de mal, n'ont pas besoing de guerison.

Poliphile. — Vostre beauté est ceste hache d'Achille qui, causant ma playe, porte ma medecine.

Mellonimphe. — Vostre remede m'est incogneu aussi bien que vostre blesseure.

Poliphile. — Vous estes comme ces mauvaises meres, vous reniez ce que vous faictes naistre [2]....

1. *Les Amours de Poliphile et de Mellonimphe* (1599), de Du Souhait, f° 3, *b*.

2. *Ibid.*, f° 12, *a*.

Presque partout, du commencement jusqu'à la fin de ces petits livres, la mince intrigne est sans cesse interrompue par de semblables propos où se trahissent, avec une inexpérience et une gaucherie non moins touchantes, la même recherche de l'esprit, le même effort vers la légèreté et la bonne grâce.

Lorsque, las de parler, on se sépare, c'est pour mettre la main à la plume et recommencer par correspondance ces assauts de galanterie. De belles lettres sont un merveilleux assaisonnement pour un commerce amoureux. Cette singulière Mme Pilou, qui dès son mariage, c'est-à-dire depuis 1595, tint une place à part dans la société parisienne, disait, un jour, à quelques-unes de ses amies qui ne se gouvernaient pas bien : « Au moins, n'escrivez-point. — Voire! respondoient-elles, ne point escrire, c'est faire l'amour en chambriere [1] ». Le roman, là encore, fournit de beaux exemples ; naturellement les lettres d'amour dominent, mais il y en a d'autres, appropriées à toutes les occasions : lettres d'une demoiselle pour repousser une recherche importune [2], d'un prétendant que les parents font trop languir, lettres des parents pour le calmer, lettres de rupture, lettres de réconciliation, lettres d'adieu.

Quand les amants ont des loisirs, il les emploient à mettre en vers ce qu'ils avaient écrit en prose. Lintason ne quitte jamais Pallinoé sans lui glisser dans la main un sonnet [3]. Chanter en s'accompagnant d'un luth est aussi un bon moyen d'attendrir une « belle ame » [4]. La poésie offre enfin aux amoureux disgraciés une consola-

1. Tallemant, *Historiettes*, éd. Monmerqué et P. Paris, IV, p. 353.
2. *Poliphile et Mellonimphe*, f° 90, *b*, et *Martyre d'Amour*, f° 76, *b*.
3. *Les Amours de Lintason et de Pallinoé* (1601).
4. *Le Triomphe de la Constance* (1605).

tion salutaire. Cléandre songe à se tuer en apprenant le mariage de sa maîtresse[1]; mais il a recours à la Muse, et son désespoir se calme quand il l'a exprimé en trente-huit sonnets.

On a plus d'une fois l'impression que les auteurs n'ont emprunté le cadre du roman et ébauché une vague histoire que pour y insérer des vers qui leur avaient servi dans la réalité et où ils avaient parlé pour leur compte : le sieur de la Regnerye nous laisse entendre qu'il en a usé ainsi[2]. Le ton de ces poésies est d'ailleurs si peu personnel que l'on peut sans inconvénient les faire passer d'un roman dans un autre. Du Souhait, dans l'Avertissement de *Poliphile et Mellonimphe*, s'excuse d'avoir ainsi dépouillé un de ses ouvrages antérieurs. Béroalde de Verville avait de même introduit dans les cinq parties des *Aventures de Floride* (1593-1601) plusieurs pièces qui avaient déjà paru, en 1583, dans ses *Souspirs Amoureux*. Le procédé est admis et s'emploiera encore[3].

Tous ces embellissements, dialogues, lettres et vers, nous paraissent aujourd'hui insupportables. Ils ont d'ailleurs assez vite passé de mode : en 1627, Charles Sorel assure, dans son *Berger Extravagant*[4], que « tous les lecteurs passent dessus quand ils les rencontrent ». A ce moment la société mondaine a dejà fait son apprentissage.

1. *Cleandre et Domiphille* (1597).
2. Dans les *Amours de Lintason et de Pallinoe*.
3. Sorel le signale, dans le Xe livre du *Berger Extravagant* : « Maintenant, dit Lysis (quand il songe à faire écrire son histoire), il faut que je te die que par cy par là, lors que tu me feras tenir en un lieu fort solitaire, il sera tres bon de mettre que je m'amusois à composer des vers... Toutefois il te sera permis d'en faire toy mesme pour embellir ta narration, ou bien d'en mettre de tes vieux afin qu'ils ne soient point perdus. C'est ainsi que plusieurs ont composé un roman tout expres pour trouver place à leur vieille poësie. » (Éd. de Rouen, 1640, t. II, p. 278.)
4. Éd. de Rouen, 1640, t. I, p. 200.

Il y a encore des conversations dans les romans : mais la matière s'en est singulièrement élargie, elle s'élargira encore dans l'*Artamène* et dans la *Clélie*. S'il est vrai que la galanterie reste le sujet préféré, on ne consentirait plus à en recevoir des leçons si directes et, disons le mot, si puériles.

CHAPITRE XIII

Le style précieux.

Le fait que ces romans ont été ainsi des manuels de civilité et de beau langage donne une certaine importance à la question de la forme. Par eux on peut voir quelle sorte de style était alors en faveur dans la société polie. Il est manifeste que les auteurs ont apporté à cette société les modèles qu'elle souhaitait : ils se sont visiblement appliqués à dépouiller leur expression de ce qu'elle pouvait avoir de personnel pour atteindre un certain idéal convenu et, à quelques exceptions près, on peut dire qu'ils ont tous parlé la même langue.

Le premier défaut de cette langue est donc la banalité. On chercherait vainement ici des accents de passion sincère comme nous en avons noté dans les *Angoysses Douloureuses* ou dans l'*Amant ressuscité*. Même lorsque les romanciers rapportent — cela arrive, nous l'avons vu — leur propre aventure, ils se font scrupule de rien laisser paraître qui trahisse leur souffrance intime, car une émotion vraie ne pourrait se soumettre à l'étiquette si bien réglée du cérémonial de la galanterie.

Cette langue se conforme encore au préjugé mondain en se dégageant de l'archaïsme et, d'une façon générale, de tout ce qui sent l'érudition. Dans la bonne compagnie on juge déjà fort ridicules les femmes qui

« pensent que c'est bien parler et pindariser que d'escorcher la langue latine [1] ». On ne se moque pas moins de ceux qui essaient de se singulariser dans les conversations, « amenans des mots ou si antiques ou si nouveaux que peu de gens les cognoissent [2] ». « Il est requis qu'on use de termes usitez et communs [3]. » Les auteurs évitent donc tout ce qui pourrait donner à leur style une apparence érudite : termes de sciences [4], mots et tours latins, allusions à la vie des Grecs et des Romains [5], à leur histoire ou à leur mythologie [6]. Cela paraîtrait maintenant le fait d' « un pedant evanté [7] ». Dans la forme, aussi bien que dans le choix des sujets, prévaut cet air de modernité qui a toujours plu aux gens du

1. *Les Esguillons d'Amour*, par L. D. G., Sr de Grivesne, Paris, A. du Brueil, 1599, in-12, *Discours IV*, f° 53, *a*.

2. *Ibid.*, f° 43, *b*.

3. *Ibid.*, f° 43, *b*.

4. C'est tout à fait une exception que Myrtille parlant des « estoilles erratiques, des planettes et de la Sphere » (f° 8, *a*) : *Les Amours de Lydamas et de Myrtille* sont de 1594, et l'œuvre d'un provincial.

5. L'auteur des *Amours de Palemon* appelle, une fois, le couvent : « le cloistre des vestales » (f° 5, *a*); mais ces façons de parler sont devenues très rares.

6. Il faut, bien entendu, mettre à part les deux ou trois romans dont le cadre, légendaire ou mythologique, est pris de l'antiquité. Il faut encore faire une réserve pour une des premières œuvres de cette période, *La Mariane du Filomene* (1596), où l'on trouve, par exemple (f° 43, *b*), cette poétique invocation au « luisant flambeau de la nuict » : « O blanche claire Diane! o belle fille de Latone, combien est grand cet avantage que tu as sur toutes les puissances celestes d'estre seule exempte du joug fascheux de ce cruel enfant de Venus, à qui tous les autres Dieux et Deesses de l'Olimpe fleschissent le genoil et rendent obeissance... Là où tu t'esgayes à ton plaisir en la troupe de tes Nymphes, plus gentilles parmi les bois et forests, eux se tourmentent et travaillent apres leurs folles amours, leurs passions et jalousies, avec mille inquietudes, mille peines et langueurs. »

7. L'expression est de Pierre de Deimier dans son *Academie de l'Art Poëtique* (1610), p. 281. Il ajoute : « Ceste façon d'escrire ainsi, avec telle abondance d'allegation de fables, avoit faict haïr aux Seigneurs et aux Dames de la Cour les Poësies qui portoyent les noms et les discours de ces Deïtez antiques. »

monde et particulièrement aux assemblées féminines.

Mais pour parler à la moderne, les héros et les héroïnes de nos histoires n'en parlent pas plus simplement. Ce langage « usité et commun », au moins dans les matières de galanterie, manque singulièrement de naturel. Ce n'est pas la seule fois que l'exagération de la politesse ait conduit à l'affectation. Mais il est curieux de trouver dès la fin du XVIe siècle l'exemple d'une société qui ayant aristocratisé, raffiné pour son usage le sentiment si ordinaire qu'est l'amour, a cru encore l'ennoblir en en compliquant l'expression.

L'affectation du style n'est évidemment pas pareille chez tous les romanciers : mais je ne vois que l'auteur de ce charmant petit roman allégorique, *La Monophile*, qui y échappe tout à fait. Certains l'exagèrent à plaisir : ce sont principalement des provinciaux[1] qui, pour bien faire voir qu'ils n'ignorent rien du bel usage, atteignent aux dernières limites du mauvais goût. Mais les plus modérés, ceux qui racontent avec une relative simplicité les incidents de leurs courtes histoires, ceux-là mêmes ont leurs pages ridicules, et ce sont toujours celles où ils reproduisent les lettres et les conversations de leurs amants[2]. C'est là qu'il faut surtout se faire valoir, se distinguer à tout prix du parler vulgaire, dépasser en ingéniosité ses prédécesseurs ou ses rivaux. On arrive ainsi tout droit à la préciosité.

Des tendances à la préciosité, on en peut rencontrer bien avant cette époque. La métaphore prolongée, par

1. Spécialement les auteurs gascons, les de la Mothe, les du Périer, les d'Intras, etc.

2. On pourrait donner comme exemple *La Constance d'Alisee et de Diane* (1602), où le ton du récit est assez naturel et où les conversations (p. 24 et suiv.) sont du plus fâcheux galimatias. Même remarque pour *Le Bouquet de la Feintise* (1610), de Bernard Astier.

exemple, n'est pas absente du *Roman de la Rose*, ni même des poèmes antérieurs; elle fleurit, comme on sait, à la fin du XIIIe siècle et au XIVe; on la trouve en plus d'un passage des *Illustrations des Gaules*. Au XVIe siècle on n'aurait pas de peine à relever des exemples de style maniéré ou figuré[1]. Mais jamais ces défauts ne s'étaient répandus auparavant d'une façon si générale ni si continue. Ils étaient jusque-là plutôt exceptionnels, tandis que nous voyons, sous le règne de Henri IV, toute la littérature mondaine envahie presque subitement par le mauvais goût.

Ce défaut nous est-il venu, comme on l'a dit si longtemps, de l'Italie ou de l'Espagne? En vérité rien ne le prouve. A la date où nous sommes on ne peut faire intervenir l'influence, d'ailleurs si exagérée, de Marino et de Góngora. Marino n'est venu en France qu'en 1615. Góngora n'a été connu, même en Espagne, qu'en 1605, lorsqu'on a pu lire quelques-uns de ses vers dans les *Flores de poetas ilustres* d'Espinosa. D'ailleurs à ce moment sa poésie était encore claire, vive et facile, d'un tour familier et naturel. Vers 1600, en Espagne, l'école du *culteranismo* n'existe pas encore. L'Italie a peut-être agi

1. Pour ne citer que des fictions en prose et des plus voisines de notre époque, la *Camille*, de Pierre Boton (Paris, J. Ruelle, 1573, in-16) est un modèle de style emphatique, précieux et contourné. — Dans le tome Ier des *Histoires Tragiques* (1568, nouv. XVIIIe), Belleforest appelle les sourcils d'une dame : « ceste belle voute de deux arcs distinguez egalement et teints d'une couleur d'ebene »; il écrit un peu plus loin : « Ceste-cy defermant quelquefois le serrail de ses levres decouvroit deux rangs de perles si finement blanches que l'Orient deviendroit honteux... » — Dans *Le Printemps* d'Yver (1572), où d'ailleurs ces traits-là sont rares, on trouve déjà quelque chose qui ressemble à « l'effronté qui ne rougit pas » : « ... vous faire entendre mon angoisse par lettres, qui ne rougissent point, comme j'eusse peu faire » (f° 346, *a*); on lit un peu après (f° 347, *a*) : « Durant ces propos, Amour, qui s'estoit mis en embuscade, plongeoit ses aisles aux larmes de l'amant et les dessechoit en la bruslante poictrine de la Damoyselle ».

davantage : les galanteries compliquées et les *concetti* des pétrarquistes du xv[e] siècle et de leurs successeurs avaient pénétré chez nous et par nos poètes et par la cour à demi italienne des Valois et l'on sait combien, justement à la fin du xvi[e] siècle, un Desportes ou un Bertaut et, avec eux, les versificateurs des *Muses Ralliees* ou de l'*Academie des modernes poëtes françois*, Sponde, Porchères ou Motin, ont donné dans ces grâces affectées[1]. Il est possible que par là et peut-être aussi par certains recueils de *Lettere Amorose* la contagion italienne nous ait quelque peu atteints.

Mais cette corruption du goût peut s'expliquer autrement que par une influence étrangère. L'absence d'idées et de grands sentiments, la limitation étroite des sujets, la banalité des thèmes imposés, le désir impatient d'assurer le triomphe de l'esprit de politesse, l'importance démesurée attribuée ainsi à la forme, tout cela devait conduire presque fatalement à la préciosité des auteurs et des gens du monde, médiocrement cultivés d'ailleurs, épris de modernisme, affranchis de toute

1. Dans les vers amoureux qui abondent dans nos romans on rencontre un assez grand nombre de développements qui semblent calqués sur ceux des strambottistes italiens; nous en avons déjà cité un (p. 299); en voici deux autres que nous trouvons dans *Les Amours de Poliphile et Mellonimphe* (1599), de Du Souhait :

F° 69, *b*, ce début d'un sonnet :

> Mes vers, enfans d'humeur, humeur de mon esprit,
> Allez baiser la bouche et le sein de ma dame,
> Baisez lui ces beaux yeux, dont la flamme m'apprit
> La froideur de sa glace et l'ardeur de ma flamme.
>
> Baisez lui ces cheveux où l'amour me surprit,
> Lui laissant en ostage et mon cœur et mon ame...

F° 89, *b*, ce fragment de stances :

> Vous estes tout de feu, et je suis tout de glace,
> Comme glace je fonds aux raions de vos yeux :
> Mais vous avez ainsi que le soleil des cieux
> La glace dans le cœur, et les feux à la face.

admiration à l'égard des grandes œuvres antiques ou étrangères[1] et que rien par conséquent ne préservait des excès et des maladresses.

Tous les procédés ordinaires du style précieux se retrouvent dans les romans de cette époque, aussi bien que dans ces manuels de conversation et ces recueils de lettres qui ont, avec les romans, fourni les modèles du « bien dire » :

Les alliances de mots : « une façon farouchement douce[2] », « une douce rudesse[3] », « une main audacieusement craintive[4] », « un deplaisant contentement », « faiblement fort », « agreablement fascheux[5] ».

Des termes retournés, pour le plaisir de produire un vain cliquetis de mots : « l'un la merveille des beautez, l'autre la beauté des merveilles »; « ses beautez font naistre autant de flames que de desirs, et de desirs que de flames »; « ils naissent en mourant et meurent en leur naissance[6] »; « elle est l'honneur de l'Orient, l'Orient de l'honneur; elle est le Soleil de la beauté, la beauté du Soleil[7] »; « adieu, soleil du monde, ou plustost monde de soleils[8] ».

Les pointes et le bel esprit : « Pour ne brusler mon papier à tant de diverses flammes, je tairay les siennes[9] ».

1. Voir plus haut, p. 269 et suiv.
2. *Martyre d'Amour* (1603), f° 24, *a*.
3. *Ibid.*, f° 99, *b*.
4. *Ibid.*, f° 72, *a*.
5. *Clarimond et Antonide* (1601), par des Escuteaux, p. 10.
6. *Amours de Lauriphile* (1599), f° 74 *b*, et 75 *a*.
7. *Amours de Pegase* (1600), f° 4, *a*.
8. *Travaux sans travail* (1599), de Davity, éd. de 1603, f° 94, *a*.
9. *Hierusalem assiegee* (1599), par A. de Nervèze, dans les *Amours Diverses* (1606), f° 67, *b*.

« Le luysant soleil de vertu roulloit en ses yeux, dis-je en ces cieux jumeaux, car la couleur en estoit bleüe[1]. »

« PHILIDON. — Vos beaux yeux sont de la nature du feu, qui convertit en sa qualité tout ce qui en aproche. PANCARIS. — C'est pourquoy je vous prie de vous retirer, car je craindrois d'estre consommee par la violence de vos flammes, et je ne suis point criminelle, je ne veux point finir par le feu[2]. »

Obligé de partir à la guerre, Alisée donne en souvenir à Diane une croix en rubis; elle la reçoit en disant : « Vous me laissez ceste croix pour accompagner celle que vostre absence fera porter à mon cœur[3]. »

Dans *La Vivante Filonie* (1605)[4], ces vers dignes de Mascarille :

Vos feux sont differens aux feux de l'eau de vie,
Qui bruslant nous fait voir une flame accomplie :
Sans consommer pourtant, vous consommez les cœurs.

Dans *Le Triomphe de la Constance* (1605), Cloridon revient au moment où sa maîtresse allait se faire religieuse[5] : « Les vents de ceste fortune esperee et inesperee emporterent loin de sa teste le voile qu'elle alloit prendre et d'une mesme violence jetterent au port ses amours à demy submergees ».

Dans un titre de roman qui vaut la peine d'être cité Bernard Astier, « advocat du païs d'Auvergne[6] », joue le plus galamment du monde sur le nom de ses person-

1. *L'Erocaligenesie* (1602), f° 14.
2. *Manuel d'Amour*, p. 24.
3. *La Constance d'Alisee et de Diane* (1602), p. 47.
4. F° 44, *a*.
5. Dans les *Amours Diverses* de Nervèze (1606), f° 198, *b*.
6. « Que s'il ne parle bon français, dit-il dans son *Epistre*, il ne faut point qu'on s'en estonne, puis qu'il est Auvergnat. »

nages : *Le Bouquet de la Feintise, lié d'une soye desliee par la constance et que l'Amour a faict d'un lis et d'une rose sans espine où sont ensemblement pliees les Amours fleuries du Baron de Bellerose et de la Marquise de Beaulis*[1].

Les périphrases ne sont pas encore très répandues : ce n'est que plus tard que le divertissement mondain de l'énigme contribuera à les mettre à la mode. On en rencontre pourtant quelques assez beaux exemples : les oiseaux sont « des Syrenes emplumees[2] »; un amant novice est « un escolier de Cupidon » ou « un jeune bachelier aux Amours, qui se veut enregistrer au Greffe de Cupidon[3] ».

Les comparaisons abondent dans les romans des dernières années du XVIe siècle, comparaisons souvent poétiques et parfois dans le goût ancien :

Dans *le Printemps* d'Yver (1572) : « Comme on voit un pavot aggravé de pluie baisser tristement la teste contre terre, ainsi ceste désolee damoiselle, après avoir noié son tendre sein de larmes, coucha son chef en son giron[4] ».

Dans *La Mariane du Filomene* (1596) : « Comme celuy qui dès sa premiere navigation a couru sur le doz courbé de la bleuë Tetis quelque perilleuse fortune[5]... »

« Ny plus ne moins que le bois, plus il a esté difficile à allumer, plus en apres il rend de braise et de chaleur[6]... »

1. Lyon, Pierre Rigaud, 1610, in-12.
2. *Portraict de la vraye amante* (1604), p. 114.
3. *Bouquet de la Feintise* (1610), p. 60 et 64.
4. F° 358, *a*.
5. *La Mariane du Filomene*, f° 16, *b*.
6. *Ibid.*, f° 18, *a*.

« Ne plus ne moins que le vaisseau agité de deux contraires vents... ». — « Comme le son de la lyre est trouvé beaucoup plus doux et harmonieux... »; — « Comme celuy qui agité du haut mal, après s'estre quelque temps debatu et tourmenté... »; — « Comme le cerf qui porte en son flanc la flesche du veneur... »; — « Comme le rossignol...[1] »

Dans *Cleandre et Domiphille* (1597) : « Comme les aisles d'un moulin à vent tournent de toutes parts au desir du souffle des vents... » (f° 330, *a*); au f° 351, *a*, comparaison de la vertu des filles à un mur dont la première pierre est la seule qu'il soit difficile d'arracher.

Dans *Les Amours d'Armide* (1597), imités du Tasse par P. Joulet, sieur de Chastillon, on rencontre (p. 11 et suiv.) toutes les comparaisons galantes qui servaient depuis longtemps à illustrer la beauté de la femme et qui serviront longtemps encore, jusqu'au jour où les moqueries de Sorel[2] jetteront sur elles quelque discrédit : le teint comparé à des lis et à des roses « bien meslees et appariees », les yeux à des soleils, les dents à deux rangs de perles, les seins à « deux petits monts de neige », etc.

Mais bientôt la comparaison se concentre[3], ses deux

1. *La Mariane de Filomene*, f° 54, *a*; 68, *a*; 183, *b*; 203, *b*; 204, *a*.

2. *Berger Extravagant*, liv. I, éd. de 1633, p. 77 et, au livre II, « le petit tour de malice ingenieux d'Anselme » et le « portraict fait par metaphore ».

3. Après 1600, les comparaisons en forme semblent passer de mode. Nous en rencontrons encore une (la vie et la navigation) dans *L'Erocaligenesie* (1602), mais c'est plutôt une manière de développement, car elle tient douze pages. Plus tard, *Le Pelerin d'Amour* (1609) est rempli de comparaisons. Mais l'auteur est un bel esprit qui s'amuse; il exagère le procédé dans une intention visiblement plaisante. [Tome I : comparaisons « de l'Amour aux petits oyseaux » (p. 57), aux forgerons (p. 58), à la poudre (p. 266); — des hérissons aux jeunes âmes amoureuses (p. 63); — d'un beau front à une table d'ivoire, à une mer calme (p. 182);

termes se confondent et nous avons la métaphore, figure brillante, mais dangereuse, dont l'abus est un des traits les plus caractéristiques du style précieux.

La métaphore devient l'ornement indispensable des lettres, des entretiens, elle triomphe, elle s'étale, elle supplée par son inépuisable variété à la pauvreté des idées. Aucun scrupule de goût ne gêne cette fertilité d'invention dont s'enorgueillissent les auteurs de romans et de manuels. Ils renchérissent les uns sur les autres, et leurs lecteurs transportent dans les conversations mondaines ce langage figuré qu'on appelle alors « l'éloquence » et auquel les dames ne résistent pas [1].

Si l'on voulait relever toutes les métaphores répandues dans nos romans de 1600 à 1610, la liste en remplirait un volume et il en faudrait deux si l'on voulait y joindre, comme il conviendrait, celles des poètes galants de la même époque. Nous ne pouvons donner ici que quelques exemples :

Chaines, prison. — *Olympe et Birene* (1599), f° 84, *b* : les regards de l'amant d'Olympe la font « entrer en

— des sourcils à deux arcs-boutants, « à un fil d'hebene », « à la courbure du croissant qu'on voit errer parmy le Ciel aux nuicts les plus seraines », à l'arc-en-ciel, à deux arcs d'amour toujours tendus (p. 183). — Tome II : comparaisons des filles aux oiseaux, au bois vert, des veuves à des roses à demi sèches, à une terre laissée en friche, à des coings, à des enclumes, etc. (p. 588 et suiv.)]

1. Dans *Le Martyre d'Amour* (1603), f° 63, *a*, Jacques Corbin donne ce conseil à son héros Cariphile : « Recherche maintenant parmy les plus douces fleurs du Bien-dire des roses qui charment ses yeux de leur beauté et son cœur de leurs graces. Ne crains point d'enrichir le vray d'un recherché langage... L'eloquence gaigne les ames et les meine où bon luy semble, spécialement les Dames qui se laissent vaincre par les oreilles. » — On peut voir par les lettres de Pierre Davity insérées dans ses *Travaux sans travail*, quel abus il fait de la métaphore même dans sa correspondance familière. Je ne parle pas de la lettre adressée à « Mlle Rudesse » (éd. de 1603, f° 87, *b*), qui est visiblement un amusement et une gageure.

des fers d'où elle ne sortira que par les portes de la honte ».

Clarimond et Antonide (1601), p. 21 : « L'amour a filé les liens de ma liberté, afin que pris dans ces aggreables chainons je ne souspirasse que la gloire d'une si belle servitude. »

Alisee et Diane (1602), p. 32 : « J'ay jetté la clef de ma liberté dans l'abisme de l'oubly, pour ne sortir jamais de vostre belle prison. »

Métaphores tirées du feu. — *Manuel d'Amour*, p. 7 : « Les cendres de la discretion ne sont suffisantes pour esteindre les vives flammes de la perfection : car la renommee en faict tousjours voler les estincelles dans les cœurs les plus refroidis. »

Martyre d'Amour (1603), f° 1, *b* : « Ces deux amants firent naistre du choquement de leurs œillades les flammes qui consumerent leurs ames. »

Ibid., f° 5, *a* : « Ces premieres braises d'amour qui avoient esté cachees en sa poitrine sous la cendre du mespris, vinrent soudain à s'enflammer... »

Ibid., f° 70, *a* : « Me plaindre si doucement, ce n'estoit que mettre de l'huile dans le feu de ses rigueurs. »

Secrettes Ruses d'Amour[1], f° 10, *a* : « Il est necessaire d'allumer les flammes du desir pour y apporter l'eau du contentement. »

Navigation. — *Genievre et Ariodant* (1601), *Au lecteur* : « Son envie servant de voile et ses beaux desirs de gouvernail..., ses souspirs furent les vents qui la conduisirent jusqu'à Marseille. »

1. *Les Secrettes Ruses d'Amour, où est monstré le vray moyen de faire les approches et entrer aux plus fortes places de son empire*, par le S. D. M. A. P., Paris, Th. Estoc, in-12, 39 ff. Trois rééditions, 1610, 1611, 1618.

Alisee et Diane (1602), p. 32 : « Vous estes le Phare qui doit conduire ma fortune dans le port de son bien. »

Martyre d'Amour (1603), f° 98, *b* : « Voilà nos amants qui voguent maintenant en deux mers differentes dont l'une est salee et l'autre est douce : ils voguent sur la mer Adriatique et dans la mer de leur aise. »

Enfer d'Amour (1603), f° 40, *a* : « Pouvoy-je faire naufrage de ma liberté dans de plus belles ondes que celles de ses tresses dorees? »

Lict d'honneur de Chariclee (1603), *Epistre liminaire* : « Elle flotte sur la mer de la persecution de son Prince, qui la veut livrer au naufrage de sa concupiscence. »

Ibid., f° 89, *a* : « Pensois-tu aborder le rivage de mon amitié en esloignant du havre de mon object celuy qui y estoit à l'anchre? »

Art militaire. — *Poliphile et Mellonimphe* (1599), f° 6, *b* : « Poliphile fait un escadron de soupirs... »

Amours de Pegase (1600), f° 78, *b* : « Daphné s'arme de l'acier de sa rigueur contre les pointes de ses parolles. »

Enfer d'Amour (1603), f° 38, *a* : « Il ne void pas l'Amour en embuscade dans les yeux de Clirie. »

Ibid., f° 61, *b* : « Rien ne luy reste pour opposer au choc du malheur qu'un bouclier de patience. »

Bouquet de la Feintise (1610), p. 61 : « Une artillerie d'œillades. »

Art du batiment. — *Portraict de la vraye amante* (1604), p. 48 : « Vous ne pouviez mieux travailler pour vostre amoureuse fortune qu'en vous aydant des pierres de ma bonne volonté pour bien jetter les fondemens de son asseurance. »

Lict d'honneur de Chariclee (1603), f° 91, *a* : « Vous monterez à la conservation de la reputation par les

degrez de vostre charité, qui sera, s'il vous plaist, l'arboutan de sa gloire. »

Secrettes Ruses d'Amour, f° 15, *b* : « Les fondements dont ce palais d'amour a besoin d'estre estayé, sont des bonnes et fortes colones du secret et de la discretion : des pierres angulaires pour l'enceindre, la candeur : et du ciment qui le tout lie, de la fidelité. »

Travail du fer. — *La Bergere de la Palestine* (1601), f° 48, *a* : « La jalousie avec un marteau de desespoir plantoit mille cloux en l'ame de Phylide. »

Portraict de la vraye amante (1604), p. 78 : « Ses prieres eurent à faire à un fer qui résistoit entierement au marteau de ses impressions. »

Bouquet de la Feintise (1610), p. 64 : Les charmes des dames sont « les cruels marteaux dont elles sçavent si bien battre le clair acier de nos affections ».

Instruments de l'écriture et du dessin. — *Enfer d'Amour* (1603), f° 23, *a* : « Il efface le nom de Victoria de sa memoire pour y graver avec le burin de son infidelité celuy de ceste nouvelle maistresse. »

Espines d'Amour (1604), p. 98 : « Il prit une plume pour crayonner sur l'innocence du papier la cruauté de son ame. »

Breviaire des Amoureux (1604), f° 71, *a* : « Je m'en vay plus mal que jamais et vous envoye un pourtraict de ma mort peincte au vif des plus pitoyables couleurs de mon sang. »

Chirurgie. — *Amours de Lauriphile* (1599), f° 80, *a* : « Ses cruautez sont le cauthere qui augmente la playe pour la faire plustost guerir. »

Amours de Pegase (1600), f° 10, *a* : « Comme il se voit escarté de ces Soleils [les yeux de son amie], il recognoit mieux sa blessure et sent plus vivement la douleur de

ses playes au second appareil qu'en recevant le coup. »

Métaphores de diverses sources : *Poliphile et Mellonimphe* (1599), f° 2, *b* : « Mellonimphe voile sa flamme d'un crespe de discretion. »

Desesperé Contentement d'Amour (1599), p. 131 : « Exprimez par la force de la prudence quelque suc de raison du marc de vostre passion. »

Amours de Pegase (1600), f° 31, *a* : « Il entre dans le cabinet de son ame par la porte de son amitié. »

Ibid., f° 77, *b* : « Les assurances du mariage sont les filles de chambre qui la despouillent de ses resistances. »

Clidamant et Marilinde (1603)[1] : « Elle tire de ses belles lumieres tant de pleurs qu'il semble qu'elle veuille submerger l'Orient de ses beautez en un desolé Ocean de larmes ».

Enfer d'Amour (1603), f° 33, *b* : « Ses beaux yeux ou, pour mieux dire, ses beaux Soleils se cachent sous la nue de ses mourantes paupieres… »

Ibid., f° 64, *a* : « Semblable au saffran, plus il est foulé des pieds de la rigueur, plus il esleve les fueilles de son amour. »

Trophee de l'Amour (1604), p. 2 : « L'Amour qui est le doux laict des desirs et la ruche à miel des esprits delicats. »

Bouquet de la Feintise (1610), p. 85 : Les amoureux patients « tiennent en lesse leurs passions attachees au collier de leur attente ».

Ibid., p. 181 : Un amant qui se détache : « Mon amour a aujourd'huy le bonnet en main pour prendre congé de vous. »

1. Dans les *Amours Diverses* de Des Escuteaux, p. 497.

L'on voit assez souvent se succéder dans le mouvement du dialogue des métaphores qui ne s'accordent guère; l'on en voit de tout à fait contradictoires associées dans un même développement[1]. Mais le défaut contraire est beaucoup plus répandu. Dès cette époque, l'art de prolonger la métaphore semble avoir été le plus beau secret du style galant :

Thresor d'Amour (1597), f° 4 :

Madame, depuis l'heure que mon ame esclave de vos beautez fut contraincte par les plus agreables forces d'Amour de s'embarquer à la mercy des flots naissans de mes larmes, pour servir de joûet au vent de mes souspirs, tousjours incertain j'ai vogué dans ceste impiteuse mer, sans avoir l'heur d'estre eclairé d'une estoile qui me promette enfin un port asseuré. Vos yeux ont bien esté le seul astre que j'ay eu pour guide..., mais jamais vous n'avez daigné d'un favorable esclair rompre tant soit peu le nuage de la juste deffiance que j'ay que mes vœux ne s'esvanouissent en l'air avec mes souspirs....

Poliphile et Mellonimphe (1599), f° 5, *a*.

Mes souhaits n'ont point treuvé de parrains à leur baptesme, l'esperance les mesprise et la prudence les delaisse : ils ont ma passion pour nourrice, et ma seulle volonté pour marraine[2].

1. Par exemple, dans *Poliphile et Mellonimphe*, 1599, f° 26, *b* : « Entrez en ce dedal d'amour avec les filets de prevoyance, voguez sur ceste mer souz la conduite de la raison... Je vois l'entree d'amour si facile et tant d'obstacles à la poursuivre que je crains que ce sucre ne produise de l'absinthe. »

2. Cf. l'avis *Aux Lecteurs* du même ouvrage; Du Souhait veut dire qu'il y a introduit quelques passages d'un autre de ses romans déjà publié :

« Je lui ay donné quelques vestemens de son frere, ils avoient esté faits pour luy, mais il n'estoit pas en aage de les porter. Ne m'en accusez pas, je suis de ces meres mesnageres qui font servir les habits de leurs premiers enfans à tous les autres. Je ne l'ay pas mis en chemise [mon premier ouvrage], je ne l'ay desgarny que de quelques pieces, que j'ay jugé propres à cestuy-cy. »

Manuel d'Amour, p. 160 :

C'est par la source qu'on peut adoucir une fontaine; c'est pourquoy mon desir qui procede de vous, retourne par ce mesme cercle en vous mesme, et cherche dans ce grand reservoir de graces quelque goutte de bienveillance pour rafraischir son ardeur.

Martyre d'Amour (1603), f° 62, *b* :

Courage, Cariphile, la tempeste qui bouleversoit la mer de tes desirs se commence à calmer et les orages ruineux de ton repos veulent baisser les aisles. Les alcyons commencent à paraistre et le sintelme [feu Saint-Elme] de bonne esperance perce le nuage de tes douleurs.

Breviaire des Amoureux (1604), f° 75, *b* :

Je trouvay ce propos fort meur pour un homme verd, mais extremement corrosif à mon goust et difficile à ma digestion.

Portraict de la vraye amante (1604), p. 131 (pour dire : Calaris ne tient pas compte de ces remontrances) :

Ces remonstrances, à qui nostre Calaris avoit seulement baillé permission de passer par les terres de son ouye, mais non d'y loger, ne font point d'hostelerie en ses champs....

Bouquet de la Feintise (1610), p. 44 :

... Le combat de Cupidon, de qui l'artillerie chargée de la douce plombée d'une heureuse nuisance et tirée de la main d'une belle Damoiselle faict dans nos cœurs de si agreables ouvertures qu'il semble que fuir les coups de cette batterie, ce soit affoler la garnison de nos plaisirs...

Ibid., p. 278 :

Les greffes de nos desirs entées jadis en l'arbre de nos amours de qui les branches portoient les beaux bouquets de nos esperances....

Les infructueux surgeons qui surcroissent à present de mes douleurs et vont prendre pied jusques à la racine de mon infortune.

Il ne faudrait pas croire que tous nos romans soient écrits de ce style et que même les plus mauvais nous offrent du commencement à la fin des passages aussi détestables. C'est l'inconvénient de ces listes d'exemples qu'on est naturellement tenté de choisir les plus frappants et qu'elles risquent par suite de donner une idée inexacte de la valeur moyenne d'une production littéraire. Mais il faut répéter que, pendant la période dont nous nous occupons, dans cette grande vogue du roman mondain, il n'est presque pas un auteur qui ait échappé tout à fait à la contagion de la préciosité. Il faut même ajouter que cette préciosité du commencement du siècle est très inférieure pour la qualité à celle qui triomphera quarante ans plus tard. Non seulement elle est plus gauche, plus lourde, plus appliquée, mais les fautes de goût en sont incomparablement plus grossières et l'on ne peut imaginer à quel degré du ridicule peut arriver alors tel romancier improvisé qui veut faire valoir la gentillesse de son esprit. Personne, dans la suite, n'oserait sans doute écrire, comme le sieur de la Place [1] :

Sublimont qui par le cataplasme de l'absence avoit consolidé l'ulcere qu'il avoit autresfois receu....

ou, comme Antoine du Perier [2] :

Elle estoit si parfaitement belle que ses yeux servans d'alumetes à son cœur, il fut incontinent tout de flammes....

1. *La Chasteté Violée* (1604), f° 27, *a*.
2. *Amours de Pistion* (1601), p. 14.

ou, comme d'Audiguier[1] :

A le voir pleurer, on eust dit qu'il estoit tout d'eau, et par ses souspirs il temoignoit n'estre rien que vent.

ou, comme Davity[2] :

Les premieres lettres d'Erippe estoient violentes, c'est-à-dire subjectes à ne durer point. Il y avoit trop de morts au papier pour laisser de la vie aux desirs. L'amour estoit presque tout coulé par le tuyau d'une plume. Et sur ceste plume il vola au Ciel, pour se rafraischir.

ou, comme un amant du *Bréviaire des Amoureux* (1604), adresser à son papier cette apostrophe :

Papier, afin que les restes de vostre blanc ne rougissent de ma honte, souffrez que je les noircisse de ma douleur[3].

Notons encore les exclamations : « Belle homicide de mon repos[4] ! » « Monstre, Scythe inhumain[5] ! » « Aux armes, mon ame, aux armes, ton ennemy te force[6] ! » — les appels des auteurs à leurs personnages : « Que fais-tu, vierge simplette[7] ? » « Attendez un peu,

1. *Lydamant et Calliante* (1607), f° 15, *b*.
2. *Travaux sans travail*, éd. de 1603, f° 35, *a*.
3. F° 46, *b*.
Ibid., 58, *b* : « Si vous craignez que mon cœur massacré de vos cruautez... et s'escriant d'angoisse sur le tranchant de tant de razouërs qui repassent ses plus sensibles parties... »
Dans *Le Portraict de la vraye amante*, qui est de la même année, p. 42 : « Au bruit de cet air chanté comme par une Serene celeste, toute la rue sortit aux fenestres pour aller au devant de ceste melodie, mesme les pierres pour n'estre pas sans courtoisie envers un si doux et angelique accord quitterent leur surdité pour avoir des oreilles à luy offrir. »
4. *Breviaire des Amoureux* (1604), f° 29, *a*.
5. *La Chasteté Violee* (1604), f° 60, *b*.
6. *L'Erocaligenesie* (1602), f° 117, *a*.
7. *Le Proumenoir de M. de Montaigne* (1594), dans *L'Ombre de la Damoiselle de Gournay*, p. 682.

belle Victoria, ne vous enflez pas si tost du vent de ce bonheur[1]! » « Courage, Cariphile[2]! » « Courage, Faustiane, le ciel embrasse vostre bonheur! » « Où allés vous, Faustiane, ne voyez vous pas que vous courez à vostre ruine[3]? » — la véhémence de certaines invectives qui contraste avec la politesse exagérée des discours. Tout cela ajoute au style de ce temps un caractère d'enflure et de vulgarité qui le date.

L'on reconnaîtra, sans qu'il soit besoin d'insister, que l'on a apporté plus tard dans la préciosité plus d'esprit et plus d'élégance. Mais il importait de constater que les précieux et les précieuses de la grande époque n'ont fait que reprendre, avec plus d'aisance et un souci nouveau de la pureté et de la délicatesse, le langage figuré en faveur au commencement du siècle, et que le mouvement dont Somaize s'est fait l'historien plus ou moins fidèle n'a été qu'une continuation.

Ce premier accès n'a pas été très long. Son début a coïncidé avec la reprise de la vie mondaine et a donc suivi de très près la pacification de Henri IV. C'est bien à peu près cette date qu'indique Roussel, le seul romancier qui ait protesté contre l'afféterie à la mode, quand il inscrivait en tête de *Cleophas et Sephora*, en 1601, la déclaration que voici :

« N'attendez pas de moi d'autre langage que de mon cru, simple et non fardé, pour lequel deguiser je n'ay point voulu tyranniser mon ame ny m'embarasser en des clauses et periodes soigneusement recherchees, qui souvent par trop d'affectation deviennent si estranges et obscures que nous avons maintesfois de la peine à les

1. *Enfer d'Amour* (1603), f° 23, *a*.
2. *Martyre d'Amour* (1603), f° 62, *b*.
3. *La Chasteté Violee* (1604), f° 7, *a*, et 17, *b*.

entendre, et l'autheur mesme auroit assez affaire à en trouver l'intelligence. Que si vous trouvez mon stile bas et humble, au moins en rapporterez vous ce contentement que vous ne travaillerez point à en comprendre le sens : et si j'espere que ceux qui voudront juger sans passion avoueront *qu'il n'y a pas encore dix ans*, *lors que la pureté de nostre langue estoit en sa vogue*, que l'on escrivoit ainsi.... »

Aux environs de 1610, nous trouvons encore plus d'un ouvrage où s'étale le plus impertinent jargon, des dissertations amoureuses comme *La Liberté assiegee par l'Amour*[1], des romans comme *Le Bouquet de la Feintise* (1610), de Bernard Astier, ou *Les Amours de Cælidor et de la belle Æmee* (1612), de F. de Menantel, essais trop bien intentionnés de provinciaux qui retardent[2]. Des Escuteaux ne cesse pas d'écrire[3] et n'écrit pas d'un autre style. Le langage « le plus galimatias » continue encore à se parler dans certains cercles mondains[4] : on en peut juger par les conversations que Francion dit avoir entendues chez la demoiselle Luce[5]. Ainsi l'on peut dire qu'il n'y a pas d'interruption absolue dans le courant précieux. Mais il n'est pas douteux qu'un mouvement de réaction se soit produit vers la fin du règne de Henri IV.

Les procédés trop visibles, le zèle maladroit des maîtres du beau style appelaient en quelque sorte cette réac-

1. Par Gérauld Roux, Paris, Pierre Rezé, 1609, in-12.

2. Astier est auvergnat, Menantel picard.

3. *Clidion et Armirie* (1612), *Ipsilis et Alixee* (1613), *Le Ravissement de Clarinde* (1617).

4. Par exemple dans celui de la reine Marguerite (morte seulement en 1615) : « Elle parloit Phebus, dit Tallemant, selon la mode de ce temps-là. » (Éd. P. Paris, 1854, I, 147.)

5. *Histoire comique de Francion*, Paris, 1623, in-8°. Éd. Colombey, p. 225 et 226.

tion. Dans le monde même des auteurs, certains s'étaient déjà amusés à les tourner en ridicule. Dès 1605, Marcellin Allard, dans sa *Gazzette Françoise*[1], se moquait à la fois de la politesse affectée des manières[2], des « douces charmantes paroles des langues courtisanesques[3] » et des excès du métaphorisme[4].

Quoique Malherbe soit arrivé à la Cour en 1605, son autorité ne s'est fait sentir que bien plus tard. Mais il est probable que les prosateurs du genre sérieux ont contribué par leurs œuvres à purifier le goût. L'éloquence, qui, après 1594, avait paru entraînée quelque peu vers la préciosité[5], et justement par l'exemple, de la littérature mondaine[6], a été en somme préservée, par la

1. Paris, P. Chevallier, 1605, in-8°, 370 ff. [Priv. du 28 nov. 1604]. C'est une parodie burlesque du roman militaire.

2. Par exemple au ch. XL (f° 307 et suiv.), où il fait le portrait « d'une jeune vefve mignonne, doucette, sucree..., qui bien sçait faire l'affettee, la delicate, la desgoutee..., qui par forme d'honnesteté mange les lantilles avec la fourchette et fait de sa bouche mignardelette d'une cerise deux morceaux... »

3. F° 308, *a*.

4. Particulièrement au f° 359 et dans les pages qui suivent. Il accumule là pour représenter les beautés des dames toutes sortes de métaphores volontairement extravagantes : « leur front : la sale du bal des graces..., leurs yeux : fenestres de l'ame, trompettes du cœur et arsenals d'amour..., leurs joues : floureux parterres de Cipris..., leur bouche : le magasin des beaux discours, rondelette, petite, sucree, riante, flateresse, baiseresse..., leur langue : neud gordien des cœurs..., leur parler : la Circé des volontez..., leurs dents : baricades du doux baiser..., leur menton : l'amphiteatre des avant-jeux d'Amour blondoyant..., leur poitrine : l'Æole des Zephirs d'amour »..., etc.

5. On trouve sur ce point un témoignage intéressant dans Du Vair, *De l'Eloquence françoise*, éd. Radouant, 1907, p. 164.

6. Dans un passage très significatif de sa IV[e] Remontrance, prononcée en 1598, Ranchin condamne ces avocats « trop effeminez, trop piaffeux, trop luxurieux », qui s'amusent à recueillir « quelques petites fleurs à faire des chapelets et des guirlandes », dont « le langage par trop affetté sent plus le parfum des amoureux que la lampe de Demosthene » : « Nous jugeons à les ouyr parler qu'ils font tout leur estude aux mots et aux dictions, qu'ils recerchent curieusement dans quelques livres de plaisir composez depuis n'agueres qui ont bruit d'estre tissus d'un stile

solidité de son fond, de la contagion régnante; des orateurs comme du Perron, comme du Vair, comme Coeffeteau ont pu exercer une influence salutaire : c'est du moins l'avis de Pierre de Deimier dans son *Academie de l'Art poëtique* (1610)[1]. Il est presque sûr que l'*Astrée*, dont la première partie a paru en 1607, la seconde en 1610, n'a pas été, sur ce point, moins utile. Plus tard, dans sa *Bibliothèque Françoise*[2], après avoir parlé des romanciers du commencement du siècle, de « Nerveze et quelques autres qui entremesloient dans leurs Histoires des Dialogues si embarassez et si peu intelligibles qu'il faloit que ceux qui prenoient plaisir à les lire les estimassent excellens parce qu'ils ne les entendoient pas », Charles Sorel ajoute : « On se garentissoit de cette barbarie en s'arrestant aux agreables inventions de l'*Astree* et à ses beaux et sçavants Discours, qu'on aymoit d'avantage et qui depuis peu avoient acquis du credit ».

mignard, d'une phrase coulante, riche et figuree. » (Dans *Harangues et actions publiques des plus rares esprits de nostre temps*, Paris, 1609, in-8°, p. 490 à 493). Cela est dit des avocats de Montpellier, mais a dû être vrai de tous : quelques pages de Canaye (en 1595, même Recueil, p. 336-338) nous le font supposer. Ces textes sont cités dans l'excellente étude de M. Radouant sur le *Traité de l'Éloquence Françoise*, de Du Vair, 1907, p. 28-29.

1. P. 276 : « L'on voit qu'aujourd'huy les plus celebres escrivains pour la prose ont un stile clair, doux et majestatif et du tout vuide de figures estranges, de poinctes affectees et de paroles hors de propos hautaines et inconnuës, comme autrefois ceste vaine façon d'escrire estoit et se treuve encore affectueusement pratiquee par quelques-uns. — Or on peut connoistre clairement que M. le Cardinal du Perron, les R. P. Richeomme, Cotton et Coëffeteau, M. le President du Vair, le Marquis d'Urfé et M. Renouard ont leurs œuvres toutes remplies de ceste parfaicte façon d'escrire. Car on voit que leur stile est tres-dous et intelligible, et que l'Eloquence y parle naïvement suivant les subjects qui luy sont en main. »

Venant à parler des grands ennemis du « phebus », Peiresc cite aussi, avec Malherbe, Du Perron et Du Vair : voir sa lettre de 1624 à M. Guillemin. (*Lettres* de Peiresc, éd. Tamizey de Larroque, t. V, p. 30.)

2. *Des Romans vraysemblables et des Nouvelles*, p. 159.

Il est enfin permis de supposer que ces autorités et ces exemples n'ont produit tous leurs effets que parce que la société aristocratique commençait à se lasser de ce qui l'avait quelque temps amusée. La mode changeait. Le progrès de la politesse faisait mieux sentir le ridicule de certaines fautes de goût. D'ailleurs après l'assassinat de Henri IV une longue période d'agitation politique allait tirer cette société de son repos, changer le cours de ses idées et l'entraîner de nouveau vers la vie active.

CHAPITRE XIV

Conclusion.

On a pu voir que, pendant la période où nous avons essayé d'en suivre le développement, le roman sentimental a eu une destinée assez singulière.

Quand, ayant rencontré dans la société des circonstances favorables, il a réussi à se détacher du roman d'aventures ; quand, sous l'influence et sur le modèle de certaines œuvres étrangères, il a commencé à se manifester par quelques essais intéressants, les guerres de religion sont venues interrompre pour longtemps ses progrès.

Le jour où dans le royaume pacifié la vie mondaine a pu se réorganiser avec des garanties de durée et dans un grand sentiment de sécurité, il a reparu aussitôt, il s'est accommodé aux dispositions de ce milieu nouveau et il s'est appliqué à lui représenter de son mieux l'idéal auquel il aspirait. Il a gagné à cela de jouir alors d'une faveur particulière et d'éclipser les autres genres ; mais l'on peut trouver qu'il a payé chèrement son succès puisqu'il a été contraint par là de limiter son observation à quelques sentiments arrangés et convenus. L'obligation de montrer dans des situations à peu près invariables des âmes toujours très nobles et très parfaites l'a condamné en quelque sorte à l'immobilité, lui a

interdit presque généralement toute étude directe de la nature, a exclu toute expression d'une passion véhémente ou d'une souffrance vraie. D'autre part, tant pour compenser la médiocrité de son fond que pour satisfaire le goût de ses lecteurs, il a été conduit à attribuer une importance exagérée au cérémonial de la galanterie et pour avoir raffiné là-dessus avec un zèle indiscret il est souvent tombé dans de graves erreurs de goût. Et ainsi donc quand il a eu enfin un public, il en a été, si l'on peut dire, le prisonnier.

Il faut donc conclure que jusqu'à l'époque de l'*Astrée* le roman sentimental n'a trouvé que des conditions peu propices à son libre développement, — et le pire malheur est qu'il ne s'est rencontré pour l'affranchir et le tirer des sentiers rebattus aucun écrivain de grand talent.

Sous la forme artificielle qu'il s'est laissé imposer et dans les bornes étroites où il a été maintenu, il n'en révèle pas moins quelques tendances intéressantes. Il peut fournir des indications utiles soit pour l'histoire de la société mondaine, soit pour l'histoire d'une période de notre littérature encore assez mal connue.

Tout d'abord son existence même et son incontestable succès confirment ce que nous savons par ailleurs — et nous ne savons malheureusement que fort peu de chose — sur le progrès de l'esprit de société pendant le règne de Henri IV. Ils nous montrent que l'heureuse tentative de la marquise de Rambouillet n'a pas eu ce caractère exceptionnel qu'on lui a longtemps prêté, qu'il y a eu avant les célèbres assemblées de la Chambre Bleue d'autres réunions où les femmes ont exercé déjà leur empire et où, au lendemain des agitations de la guerre civile, la classe noble s'est appliquée à réapprendre l'art

à demi perdu de la politesse avec une ardeur qui presque tout de suite a dépassé le but.

Nous devinons par les petits livres où se reflètent si évidemment les goûts de ces premiers mondains sur quels sujets roulaient leurs conversations et, en tenant compte de la différence qu'il y a entre la fiction et la réalité, quel en était le ton. Nous voyons que l'amour a été leur grande occupation et qu'en voulant trop le spiritualiser et le discipliner ils ont fini par le confondre avec la galanterie. A l'Hôtel de Rambouillet, l'instruction sera certainement plus étendue, la matière des entretiens incomparablement plus riche; une femme supérieure y donnera le ton et l'on y recontrera d'autres auteurs que les des Escuteaux et les Nervèze. Mais ce sera toujours le même souci de distinction, le même dédain de toute vulgarité et de toute violence, le même effroi de ce qu'il y a d'instinctif et d'individuel dans la passion : tout en s'élevant sensiblement au-dessus de la génération précédente, on n'aura pas tout répudié de son héritage.

D'un autre côté, au point de vue littéraire, les romans de la fin du xvie et du commencement du xviie siècle ont eu sans doute quelque influence sur notre théâtre : peut-être sur la pastorale dramatique qui emploie souvent les mêmes moyens (pères cupides repoussant les amoureux sans fortune, enlèvements, etc.) et développe assez fréquemment les mêmes thèmes (plaintes, prières, dissertations sur l'amour, combats de l'amour et de la chasteté, etc.), en tout cas, sur la tragi-comédie qui leur a pris un bon nombre d'incidents et même de sujets [1]. Mais ils

1. Cf. Les *Amours de Pistion* (1601), roman de Du Périer et *Acoubar* (1603), trag. de Du Hamel; les *Amours de Dalchmion et de Deflore* (1599), roman de J. Philippes et les *Amours de Dalcméon et de Flore*, trag. de Est. Bellone (1600); les *Amours de Filandre et de Marizee* (1598), roman

présentent surtout pour nous cet intérêt qu'on y peut voir en quelque sorte une préparation à l'*Astrée*.

L'*Astrée* a été visiblement écrite sous l'influence de la *Diana*. D'Urfé, qui avait commencé dès 1596 à imiter Montemayor[1], lui a emprunté non seulement le cadre et le déguisement pastoral, mais encore plus d'une situation et plus d'un épisode : les deux dernières parties elles-mêmes ne se détachent pas complètement de ce modèle[2]. Mais il ne faut pas oublier que, rentré en grâce auprès du roi, d'Urfé a fait, à partir de 1605, plusieurs séjours à la Cour et qu'il a très probablement entrepris sa grande œuvre sous l'inspiration de la même société polie dont les idées et les tendances s'étaient déjà manifestées dans les romans antérieurs[3]. Il est donc naturel qu'il ait été conduit à continuer sur plus d'un point une tradition établie. Son mérite est, non pas d'avoir imposé à son public des conceptions nouvelles, mais d'avoir donné une expression plus savante et plus complète à ce qui s'était traduit jusque-là sans expérience et sans art.

Nous avons montré le roman mondain secouant le joug de l'antiquité, s'opposant aux œuvres étrangères, choisissant des sujets français et des sujets modernes, situant

de Nervèze et les *Amours de Philandre et de Marizee*, trag. com. de Giboin (Lyon, 1619, in-8°); les romans sur la question religieuse et la *Philis* de Chevalier (Paris, 1609, in-12), etc.

1. Dans son poème de *Sireine*, écrit du 24 novembre 1596 au 1er juillet 1599 (ces dates sont données par le manuscrit autographe de la Bibl. Nationale).

2. Voir, par exemple, IV, IX et V, IV, une histoire d'amours contrariées, souvenir de la *Diana*, I, éd. d'Anvers, 1575, f° 28 et suiv.

3. Mlle de Gournay note bien que l'*Astrée*, « cet opulent et plaisant tissu de nobles histoires » qui « sert de breviaire aux Dames et aux galands de la Cour », a pour auteur un courtisan, la qualité de M. d'Urfé « l'ayant rendu longtemps fort visible aupres de nos Roys ». (*L'Ombre de la Damoiselle de Gournay*, Paris, J. Libert, 1626, in-8°, p. 593.)

enfin ses aventures dans des régions de nos provinces qu'il décrit, sinon avec un vif sentiment du pittoresque, du moins avec une certaine exactitude topographique. D'Urfé racontera de même des aventures bien françaises et, quoique pour plus de commodité il les recule jusqu'au ve siècle et dans une Gaule légendaire, le plus souvent contemporaines, il leur donnera comme cadres des sites de lui bien connus, « l'agreable rivage » du Lignon, les paysages de son cher Forez, le Bugey, la Provence, les villes qui bordent le Rhône, ou les plaines de Calais.

Comme beaucoup des récits de nos romanciers, la plupart des histoires de l'*Astrée* pourraient s'intituler des histoires véritables. Il est à peu près certain que l'auteur y a représenté, sous des voiles d'ailleurs assez discrets, la grande passion de sa jeunesse et bien d'autres circonstances de sa vie ou de la vie des siens, qu'il y a fait entrer aussi beaucoup d'amours illustres de son temps et même des amours royales. Nous n'avons pas à discuter ici la question des clefs de l'*Astrée* : mais personne, croyons-nous, ne se refuse à reconnaître qu'elle renferme mainte allusion à des événements du temps et que ces allusions n'ont pas nui à son succès.

Comme plusieurs de ses devanciers, comme l'auteur du *Desesperé Contentement d'Amour*, par exemple, ou celui de *Clidamant et Marilinde*, d'Urfé mêle volontiers aux narrations sentimentales des tableaux de sièges ou de batailles, des souvenirs déguisés des dernières guerres.

Il ne dédaigne pas non plus le thème si rebattu des épreuves imposées aux amants par l'avarice ou l'ambition des pères [1].

Enfin il laisse à l'amour sa place prépondérante.

1. Voir, par exemple, l'histoire de Celion et de Bellinde (I, x), la dureté des parents de Diane (V, vi).

Dans l'*Astrée* comme dans les romans antérieurs chacun aime, chacun parle d'amour et se persuade que l'amour est l'unique affaire de la vie. Et presque tous aiment selon le rite, c'est-à-dire d'un cœur épuré, délicatement, gravement, avec des formes cérémonieuses. Ce livre, comme le dit le titre, est bien écrit en l'honneur de « l'honneste amitié ». Les deux personnages principaux de l'histoire centrale, Céladon et Astrée, et beaucoup de couples du second plan ne font que réaliser d'une façon supérieure l'idéal tant de fois ébauché du parfait amant, respectueux, tendre, plaintif et obstinément fidèle, de la demoiselle fière, ombrageuse et rebelle, dont la pudeur résiste à tout mouvement de tendresse, qui sait son prix et veut qu'on l'ait méritée longtemps.

Il est donc permis de dire que l'*Astrée* se rattache nettement aux nouvelles sentimentales qui l'avaient précédée. Cette constatation du reste n'en diminue pas la valeur, et c'est au contraire en la rapprochant des œuvres nées sous des influences analogues et dans un même milieu qu'on peut mieux mesurer sa véritable originalité.

D'abord elle n'a pas seulement recueilli l'héritage de la nouvelle amoureuse, mais dans son ample contexture elle a pu réunir tous les éléments possibles d'intérêt, elle a associé tout les genres que nous avons vus se développer parallèlement au genre sentimental et qu'il n'avait jamais complètement éclipsés. Elle a ainsi fait entrer dans le cadre élargi de la pastorale le roman chevaleresque resserré (*Histoire de Galathée*, *de Lindamor et de Polémas, Histoire de Damon et de Madonte*, *Histoire de Rosanire*, *Celiodante et Rosiléon*, etc.), — le roman d'aventures (*Histoire de Sylvie et de Ligdamon*, *Histoire de Lydias et de Mélandre*), — « les histoires tragiques »,

(*Histoire de Célidée*, *Thamyre et Calydon*, *Histoire de Doris et de Palémon*, *Histoire d'Azaïde*), — et même (*Histoire de Silvanire*) les histoires mélodramatiques.

Quant au fond sentimental lui-même, il est singulièrement enrichi. D'Urfé a été le premier à composer réellement des caractères. Il excelle à différencier les unes des autres toutes ses figures d'amoureux ; en chacune d'elles il indique vigoureusement le trait qui lui constitue une physionomie originale. Il note les mille nuances de la passion. Derrière les types par trop idéalisés qu'il met sur le devant de la scène, il en fait mouvoir une infinité d'autres qui sont plus vivants, des hommes violents comme Damon, légers comme Lycidas, généreux comme Ergaste, des femmes oublieuses comme Galathée, coquettes comme Stella, gaies et spirituelles comme Phylis ; il crée le personnage du moqueur, de l'infidèle Hylas, incarnation nouvelle du Galaor de l'*Amadis*, qui s'oppose aux exagérations des dévots d'amour et des héros de la constance, grand seigneur sans délicatesse, mais non sans grâce, qui avait assurément dans la réalité plus d'un modèle et qui devait plaire aux partisans de l'amour réaliste que le platonisme n'avait pas convertis. — Les infidélités font naître les jalousies, et c'est là une matière très riche et pathétique que le roman sentimental avait dû jusque-là s'interdire. — De plus d'Urfé complique le jeu des passions en faisant entrer un plus grand nombre d'acteurs dans les intrigues de ses petits drames. Nous ne rencontrons qu'exceptionnellement chez lui les couples isolés d'amoureux réglant entre eux leurs affaires de cœur. Il nous représente, par exemple, un cavalier entre deux maîtresses ou une jeune fille hésitant entre deux amants : le commencement de l'histoire de Tircis, Cléon et Laonice (I, vii) montre à quel point l'intervention

d'un troisième personnage peut introduire de variété dans la mécanique des sentiments. Quelquefois il va plus loin encore : ce sont quatre ou cinq intérêts opposés qu'il met aux prises : *Histoire d'Hylas, Circène, Florice, Parthenopé et Dorinde* (II, iv), *Histoire d'Alcandre, Amilcar, Circène, Florice et Palinice* (IV, ix).

Moraliste expérimenté qui a connu la vie, il a pu donner à cette psychologie une base solide. Familier avec la philosophie antique (son recueil d'*Epistres Morales* en est tout pénétré), il en a peut-être emprunté ces grands sentiments de devoir et de sacrifice qui commencent à se faire jour dans l'*Astrée* et qui annoncent, de très loin, sans doute, l'héroïsme cornélien.

Homme d'action qui au cours d'une existence agitée a eu de graves résolutions à prendre, il a su enfin représenter les passions, non plus dans l'état purement sentimental, mais comme principes d'énergie et tendant à l'acte. Chez lui l'amour est le plus souvent encore fatal dans son principe[1], mais dans plus d'un cas des âmes partagées se débattent, des volontés se tendent pour résister au destin, et ainsi se trouve introduit dans le roman un mouvement qui vient, non du dehors, mais du cœur même des personnages, qui est par là essentiellement dramatique.

Le style de l'*Astrée* ne marque pas un moins grand progrès sur le roman antérieur ou contemporain. Le lecteur moderne peut trouver que la langue y manque encore de précision dans les analyses, que les conversations y sont parfois traînantes, qu'elles ne sont pas toujours exemptes des défauts alors à la mode, redon-

1. « Voyez comme le Ciel dispose de nous sans notre consentement. Dès l'heure que je le vis, je l'aimay, et dès l'heure qu'il vid Cleon, il l'aima... » Ainsi parle Léonice (I, vii) et beaucoup disent de même.

dance et affectation. Mais les lecteurs de 1607, qui pouvaient juger par comparaison, s'enchantèrent des phrases claires et bien ordonnées de ces bergers, « les plus discrets et les plus civils qu'on eust jamais pratiqués ». C'était là le style d'un gentilhomme, où rien ne sentait l'érudition ni le pédantisme, et c'était aussi le style d'un homme formé par les bons modèles, que sa culture préservait des erreurs de goût. Sorel oppose aux ouvrages du même temps, où l'on « introduisoit des Seigneurs et des Dames dont les entretiens n'estoient pas fort subtils », « les beaux et sçavans Discours » de l'*Astrée*[1]. Ce fut là, à n'en pas douter, une des grandes raisons de son succès.

A un autre point de vue, les Douze premiers livres de l'*Astrée*, auxquels devaient bientôt s'ajouter (en 1610) les Douze livres de la Deuxième partie, constituaient déjà un monument imposant et solide que les trois autres suites (1619-1627) allaient encore accroître. Dans la Première partie seule, douze histoires différentes, si nous comptons bien, commençaient à se développer parallèlement à celles d'Astrée et de Céladon, de Diane et de Sylvandre. L'on était loin de la simplicité ingénue des Du Souhait, des Corbin ou des De la Regnerye étendant pour remplir leurs minces volumes les maigres péripéties d'une seule aventure.

Leurs petits in-douze pouvaient suffire à un public qui n'avait pas encore le goût des lectures suivies et les auteurs auraient été sans doute bien en peine de remplir un cadre plus vaste. On remarque cependant un peu avant l'*Astrée* une tendance à réunir en de plus gros

1. *Bibl. Franç.*, p. 159. — Chapelain écrit à Gruterus (déc. 1667) que « l'*Astree* de M^r d'Urfé a esté le premier roman... propre à estre leu mesme par les sçavans. » (*Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, II, p. 542.)

recueils ces brèves histoires. De 1594 à 1603, *La Mariane du Filomene* (1596), où sont juxtaposées deux actions centrales sur lesquelles viennent se greffer des récits secondaires, est un exemple unique. En 1603, *L'Enfer d'Amour* comprend trois nouvelles de ton différent. En 1606, de Nervèze assemble en ses *Amours Diverses* sept histoires qui avaient déjà paru séparément. L'année suivante, des Escuteaux publie à son tour des *Amours Diverses divisees en quatre histoires*.

Mais rien n'annonçait dans ces essais de groupement l'art déjà très sûr qui a distribué dans l'*Astrée* une matière incomparablement plus abondante, associant heureusement les épisodes, les faisant s'appeler les uns les autres de la façon la plus naturelle, les quittant et les reprenant sans confusion, évitant la monotonie, variant les sujets et changeant de ton à propos [1]. On peut dire que par là d'Urfé est tout à fait supérieur. Il a donné dès l'abord à sa construction une assise tellement solide et si bien disposée que les autres parties de l'œuvre y sont venues naturellement prendre leur place. Sans parler de la qualité de la matière, ce robuste assemblage devait opposer au temps une autre résistance que les frêles essais de ses devanciers.

L'année 1610, à laquelle nous arrêtons notre étude, marque un déclin du genre sentimental. Sans doute l'*Astrée* le représente avec éclat, et l'œuvre se prolonge jusqu'en 1627, où Baro publie l'authentique IVe partie et la Ve arrangée par lui d'après les papiers de l'auteur et les confidences qu'il avait reçues de lui. Mais, nous

1. Sur cette heureuse disposition des matières dans l'*Astrée*, voir l'excellent travail de M. Marsan sur la *Pastorale dramatique française*, 1905, p. 279.

l'avons vu, l'*Astrée* enferme tous les genres et on a justement remarqué que les derniers volumes font plus de place que les précédents aux éléments chevaleresque et tragique.

Déjà, dans les dernières années du règne de Henri IV, les jeunes gentilshommes commençaient à se lasser de la monotonie de la vie mondaine et souhaitaient la fin d'une trop longue paix. Dès 1606, dans *La Guide des Courtisans*[1], de Nervèze constatait cette impatience et leur conseillait d'employer dans les fonctions civiles l'activité qui ne pouvait plus s'exercer dans les combats. En 1608, il dédiait au marquis de Rosny, fils de Sully, *Les Aventures guerrieres et amoureuses de Leandre*[2] pour le consoler du déplaisir « d'estre venu trop tard pour se trouver dans les armees ». Deux ans après, ses *Aventures de Lidior*[3] offraient un nouvel aliment à cette ardeur belliqueuse de la noblesse.

Après la mort du roi, l'agitation qui se répand dans tout le pays, les révoltes de grands seigneurs qui se succèdent jusqu'à la réunion des États, qui reprennent dès le lendemain et où les dames même jouent leur rôle, peu après, la guerre civile, tout cela entretient dans les esprits une fièvre de mouvement qui ne peut évidemment pas se satisfaire dans des histoires d'amour et de galanterie. On revient donc aux romans de grandes aventures (*La Constance d'amour* du sieur de Favoral[4],

1. Paris, A. du Brueil, 1606, in-12.

2. Paris, A. du Brueil, 1608, 2 vol. in-12; — *Id.*, Lyon, T. Ancelin, 1612, 2 vol. in-12.

3. *Les Aventures de Lidior où sont representés ses faits d'armes et ses amours*, Lyon, T. Ancelin, 1610, in-12; — *Id.*, *ibid.*, 1612, in-12.

4. *La Constance d'Amour representee au sujet des Amours et grandes aventures de Philadin et de Claristee*, Paris, F. Huby, 1611, in-12, 165 ff. [Priv. du 27 fév. 1611.]

Lysandre et Caliste, de d'Audiguier [1], *Les Amours et les Combats de Polinice*, du sieur de la Fage [2], *Les Fortunes d'Almintes*, de Des Escuteaux [3], etc.). Le roman chevaleresque a un retour de faveur : en 1615, on ajoute un 22e, un 23e et un 24e livres à la série longtemps interrompue des *Amadis* [4]; l'on traduit, de 1617 à 1626, en huit volumes, *L'Admirable Histoire du Chevalier du Soleil* [5], le seul roman de chevalerie imprimé en Espagne depuis *Don Quichotte*. L'on réédite (1618 et 1619) l'*Histoire de Palmerin d'Olive* et celle de *Primaleon de Grece*. Du Verdier publie, en 1616, ses *Amans Jaloux* [6] et commence, en 1626, *Le Romant des Romans* [7], dernière conclusion des *Amadis*, où l'on ne parle que d'assauts, escarmouches, surprises, batailles et autres diversités non moins agréables [8].

L'on revient aussi aux émouvantes péripéties et au merveilleux des romans grecs : l'*Histoire Ethiopique* reparaît dans la traduction d'Amyot, arrangée par d'Audiguier (1609, 1614, 1616), et dans la traduction nouvelle de Jehan de Montlyard (1623); *Les Amours de Clitophon et de Leucippe* dans la traduction de J. Baudoin.

Les histoires tragiques ont plus de vogue que jamais (en 1613, *Les Agreables Diversités d'Amour contenant cinq histoires tragiques de ce temps*, par

1. *Histoire trage-comique de nostre temps sous les noms de Lysandre et de Caliste*, Paris, Du Bray, 1615, in-12. Nombreuses rééditions.
2. Paris, 1617, in-8°.
3. Saumur, 1623, in-12.
4. Paris, Gilles Robinot et Oliv. de Varennes, 1615, 3 vol. in-8°.
5. Paris, Jean Fouët, 8 vol. in-8°.
6. Paris, Anth. de Sommaville, 1616, in-8°, 637 pages.
7. Paris, T. du Bray, 1626-1629, 7 vol. in-8°.
8. *Au Lecteur* de la IIIe Partie, *Amadis de Trebisonde*.

N. le Moulinet, sieur du Parc[1]; en 1614, les quinze *Histoires Tragiques* de Fr. de Rosset[2]).

Toutefois ces genres violents n'étouffent pas les autres genres. Peu de générations ont été plus éprises de romanesque que celle-là et, comme le nombre des lecteurs s'accroît, toutes les variétés peuvent se développer côte à côte sans se faire de tort.

Les romans à clefs se multiplient : *Histoire des amants volages de ce temps* de Rosset[3], *Le Cleandre d'Amour et de Mars*[4], la *Carithee* de Gomberville[5], le *Roman Satyrique* de Jean de Lannel[6], l'*Endimion* de Gombauld[7], etc.

Le grand réveil du sentiment chrétien qui se manifeste si nettement au commencement du XVIIe siècle (œuvres charitables et œuvres de propagande, couvents qui se rouvrent, congrégations nouvelles, etc.) a donné naissance à une nouvelle sorte de roman : le roman pieux. Il s'annonçait par l'allégorie mystique de P. Joulet, *Les Amours Spirituels de Psiché* (1600), qui n'est guère qu'un recueil d'élévations et d'hymnes ferventes[8], et aussi par la conclusion dévote de cer-

1. Paris, Jean Millot, 1613, in-12. [Priv. du 11 mai 1612.]
2. Cambray, J. de la Rivière, 1614, in-12. [Approbat. du 27 août 1614.] Rééd. en 1619, 1621, etc.
3. *Histoire des amans volages de ce temps, où sous des noms empruntez sont contenus les amours de plusieurs princes, seigneurs et gentilshommes*, par Fr. de Rosset, Paris, 1617, in-8°. Plusieurs rééditions.
4. *Où soubz le nom d'un Prince de Loriane sont deduictes les adventures amoureuses d'un Prince François*, par de Peberac de Montpezat, Bordeaux, Millanges, in-12.
5. *Contenant sous des temps, des provinces et des noms supposez plusieurs rares et veritables histoires de nostre temps*, Paris, 1621, in-8°.
6. Paris, T. du Bray, 1624, in-8°.
7. Paris, N. Buon, 1624, in-8°.
8. Paris, A. l'Angelier, 1600, in-12, 108 ff. [Priv. du 19 mai 1600]. Rééd. en 1606 et 1608.

taines nouvelles[1]. *La Conversion d'Athis et de Cloride*[2] en est un des premiers exemples : on y voit Athis se détacher de l'amour mondain, non pas sous le coup d'une déception, mais par un simple retour sur lui-même; après avoir condamné cet amour en une longue invective, il va s'enfermer à la Chartreuse de Grenoble, tandis que sa maîtresse, revenue comme lui de son erreur, se fait recevoir dans un monastère. En 1608, de Nervèze publie *La Victoire de l'Amour Divin soubs les Amours de Polidore et de Virgine*[3]. Puis c'est *L'Histoire de Thays ou l'Exil de la volupté* (1611), par Gabriel Ranquet[4], le *Tableau des Deserts Enchantez* (1614), de N. Piloust[5], *Les Triomphes d'Angelique*

1. Le roman de *Floriane* (*Floriane, son Amour, sa Penitence et sa Mort*, par F. I. D. R., Paris, Matthieu Guillemot, 1601, in-12) est l'histoire d'une fille violée par son père, puis devenant volontairement sa maîtresse, menant ensuite dans son palais de Naples l'existence luxueuse des grandes courtisanes, gagnée enfin par le repentir et, après une dure pénitence, mourant saintement.

A la fin des *Amours de Lintason et de Pallinoé* (1601), par de la Regnerye, Lintason, désabusé des affections terrestres, « se rend maistre de ses passions, faisant une retraite honorable du tenebreux labyrinthe de vanitez où l'amour l'avoit reduict » et se condamne à une austère solitude.

De même l'amant rebuté de Mélite (*Les Amours de Melite et de Statiphile*, Paris, David le Clerc, 1609, in-12) se décide à dire adieu au monde dont « les delices ne sont que fascheries » et où l'on n'a que « vent et fumee » pour prix de ses « longues servitudes ».

2. Elle paraît sous forme d'édition bilingue, avec une traduction espagnole de N. Baudouin. Je n'en ai vu que la seconde édition, où le texte espagnol est revu par C. Oudin, Paris, Jean Gesselin, 1608, in-12, 46 ff.

3. Lyon, T. Ancelin, 1608, in-12, 142 ff. [Dédic. « à Mon Ange d'Alliance ». — Priv. du 19 mai 1608].

4. *L'Exil de la volupté ou l'Histoire de Thays Egyptienne convertie par Pafnuce. Avec l'Image du pecheur penitent*, par Gabriel Ranquet, du Puy en Vellay, Lyon, Cl. Morillon, 1611, in-12. [Déd. à Claude de Tournon, vicomtesse de Polignac]. (La prédication tient là beaucoup de place. La promenade de Pafnuce dans les somptueux appartements de Thaïs est d'une naïveté assez amusante.)

5. *Le Tableau des Deserts Enchantez, où l'amour mondain est naifvement representé de ses vives couleurs, divisé en cinq histoires, le tout à*

(1615)[1]. *Le Bannissement des folles amours*, de Davity[2], suite de déclamations contre la liberté des mœurs et la vanité des préoccupations mondaines, *La Courtisane Solitaire*, de J. Bourdelot[3], attestent encore la force de ce mouvement qui aboutit au roman chrétien de Jean-Pierre Camus[4].

D'autre part, toutes les variétés de romans étrangers pénètrent à ce moment en France. De l'Italie viennent les Contes facétieux; de l'Espagne : le roman historique de Perez de Hita, *L'Histoire des Guerres civiles de Grenade*, traduite dès 1608, de laquelle naîtra bientôt tout un genre littéraire; des histoires pastorales[5]; des types originaux de nouvelles qui auront chez nous une grande influence (*Panfile et Nise*[6], les *Nouvelles* de Cervantes, traduites en 1614 par de Rosset et d'Audiguier, celles de Diego de Agreda, traduites en 1621, etc.); des nouvelles picaresques (nouvelle traduction de *Laza-*

l'exaltation de l'amour divin, par N. Piloust, Paris, David Gilles, 1614, in-12 [Priv. du 13 août 1614. — Dédic. au duc de Longueville]. (Beaucoup de merveilleux : enchantements et métamorphoses, dans ces cinq histoires « aussi pitoyables que veritables ».)

1. *Les Triomphes d'Angelique et le Temple d'Amour et de Beauté, où par l'Amour et la Beauté des Creatures on parvient à l'Amour et la Beauté du Createur*, Paris, C. Rigaud, 1615, in-8°, 155 p. [Dédic. datée de février 1615. — On voit par le Privilège que l'auteur était avocat au Parlement de Paris.]

2. Lyon, B. Vincent, 1618, in-8°, 106 p. [Ach. d'imp. du 15 mars 1618].

3. *La Courtisane Solitaire*, de M. J. Bourdelot, Dijonnois, *où sont exprimees les diverses passions, evenemens et catastrophes de l'amour, les triomphes du vray et parfaict Amour, les combats, roses et espines de la solitude...*, Lyon, V. de Ceursilly, 1622.

4. *Le Catalogue des livres imprimez de Mgr l'Evesque de Belley*, en tête de l'édit. de 1641 de *La Pieuse Julie*, indique sur 130 ouvrages 42 récits moraux.

5. *La Constante Amarilis*, de Figueroa, traduite en 1614, le *Persiles et Sigismonde*, de Cervantes, traduit deux fois en 1618, l'*Arcadie*, de Lope de Vega, tr. en 1624.

6. Nouvelle tirée du *Pèlerin en son pays*, de Lope de Vega, et trad. en 1614 par d'Audiguier.

rille de Tormes, par P. Baudouin, en 1615; *Marcos Obregon*, traduit en 1618; nouvelle traduction de *Guzman d'Alfarache*, par Chapelain, imprimée en 1619-1620, etc.); le *Don Quichotte* dont la Ire Partie est traduite, en 1614, par César Oudin, la IIe, en 1618, par F. de Rosset.

De l'Angleterre arrivent l'*Histoire tragique de Pandoste*, de Robert Greene, mise en français, en 1615, par L. Regnault, et *L'Arcadie* de Philippe Sidney, traduite (1624-1625) par J. Baudoin[1].

Au milieu de cet afflux de romans de toute nature et de toute provenance, et dans ces temps agités, la nouvelle sentimentale ne pouvait conserver son ancienne suprématie : elle se continue cependant et garde ses fidèles. On réédite en 1611, en 1615, en 1621 les *Amours diverses* de Nervèze, en 1617, celles de des Escuteaux. Ce dernier ne se lasse pas de dévider ses longues galanteries, de raconter encore des dédains, des amours chastes et infortunées[2]. On voit de nouveau paraître des tableaux de la constance[3], auxquels se mêlent maintenant de nombreux exemples d'infidélités[4], des histoires tristes et même funèbres[5], des *Morts de*

1. L'*Argenis* de Barclay, dont la première édit. latine est de 1621, est traduite en 1625, par Pierre de Marcassus.

2. *Le ravissement de Clarinde*, Poitiers, Mesnier, 1618, in-12; *Les Malheureuses Amours de Philandre, gentilhomme Bourguignon, et de Chrisilde, Damoiselle Grecque*, Paris, F. Huby, 1621, in-12, 128 ff.; *Les Jalous Desdains de Chrysis*, Poitiers, J. Thoreau, 1628, in-12, 253 p.

3. *L'Amour Parfaict souz les chastes amours de Polidon et de Darinde*, par F. Aubusson, sieur de l'Espinay, Paris, A. Bourriquant, 1621, in-12 (il y a aussi là des aventures, des combats de générosité). — *La Palme de Fidelité* (1620), par Lancelot.

4. *Les Amours d'Amisidore et de Chrysolite, histoire veritable où est descrite l'inconstance des amoureux de ce temps*, par du Bail, Paris, Boutonné, 1623, in-8°. — *L'Inconstance de Clitie*, par le sieur P. D. (1624); *Les Amours infideles*, par le sieur de Claireville (1625), *Les Larmes de Floride*, par de Mouse (1627), *Le Romant de l'infidele Lucrine* (1634), par Gougenot. *L'Empire de l'Inconstance*, par de Ville (1635), etc.

5. *Les Myrthes funestes d'Iphis*, Grenoble, Pierre Charvys, 1624, in-8°

l'Amour[1], des *Sentiers d'Amour*[2], des *Triomphes de l'Amour*[3], des *Semaines Amoureuses*[4], des *Solitudes Amoureuses* (1631, par de Beaulieu), des *Exils Amoureux* (1632, par d'Hervé).

En général, les incidents de ces histoires sont un peu moins monotones que dans les récits du commencement du siècle : il y a un peu plus de mouvement, parce qu'il y a un peu plus d'aventures[5]; mais il ne paraît pas que les auteurs aient beaucoup profité de l'exemple de l'*Astrée* et que leur analyse soit devenue plus subtile. Pour la forme non plus, le progrès n'est guère sensible : il semble que le roman d'amour se soit dégagé plus lentement que les autres genres romanesques de la tradition du style affecté[6] que continuent encore à main-

[Dédic. signée D. M.]. (Suite de désespoirs en prose et en vers. Iphis voudrait « avoir quatre vies pour mourir autant de fois ». Son ombre apparaît et parle à sa maîtresse.)

1. *La Mort de l'Amour, où se list la veritable et nouvelle histoire des Amours de Calianthe et Florifile*, par Prudent Gauthier, Paris, N. Alexandre, 1616, in-12, 345 p. (Histoire véritable dont pourront reconnaître les héros « ceux qui auront demeuré environ l'an 1610 jusques à 1615 à Montpellier ».

2. *Le Sentier d'Amour ou Histoire amoureuse et tragique de Pollidame et Deiphile*, par Du Bail, Paris, Nicolas de la Vigne, 1622, in-12, 324 p., in-12 [Priv. du 26 mai 1622]. (De beaux exemples de chasteté et de constance. Condamnation des « appetits desordonnez de la sensualité ».)

3. Par Bertin, Paris, 1626, in-12.

4. *La Semaine Amoureuse* de François de Moliere, S^r d'Essertines, *où par les Amours d'Alcide et d'Hermize sont representez les divers changemens de la Fortune* (*1re Journee*), Paris, T. du Bray, 1620, in-8°, 365 ff. [Dédic. à la Reine. Priv. du 26 fév. 1620].

5. *Le Sentier d'Amour* (1622), par exemple, tient le milieu entre le roman de sentiment et le roman d'aventures (péril sur mer, victoire remportée sur des corsaires, fuite à Séville, empoisonnement).

6. On y relèverait encore bien des traces de préciosité et de mauvais goût : voir, par exemple, dans *Le Sentier d'Amour* (1622), p. 258 : « Les brasiers de Vincentia (nés au sujet de l'amour de Deiphile) couverts sous les cendres muettes de son silence... »; p. 261 : « Vostre beauté est la fournaise d'où procedent mes feux »; — dans *Les Myrthes funestes d'Iphis* (1624), p. 127 (réponse de Livie à Iphis) : « Ne m'escrivez plus, car si vous l'entreprenez, l'on vous fera voir la response en lettre rouge avec

tenir des manuels de belles conversations et des recueils de lettres galantes[1].

La nouvelle sentimentale se maintient donc à peu près pareille à elle-même, jusqu'au moment où les grands romans galants et héroïques, se développant dans un cadre sans cesse élargi[2], viennent recueillir le meilleur de son héritage et, pour quelque temps du moins, l'absorber.

une plume de fer qui sçait marquer jusques au cœur des temeraires les caracteres d'un juste ressentiment. »

1. Par exemple : *La Plume Doree de Chrysantor et de la belle Angeline, où en la suitte de leurs Amours on se peut instruire à coucher toutes sortes de Lettres Amoureuses*, par J. Condential, Foresien, Paris, Adrian Tiffaine, 1618, in-12, 454 p. [Déd. au Marquis de Villeroy. Priv. du 10 juillet 1618]. (L'histoire n'est imaginée que pour amener et encadrer les lettres). — *L'Archerot Amoureux, ou les plus belles Flesches que l'Amour tire de son Carquois pour blesser le cœur des Amans*, Paris, Pierre le Mur, 1625, in-12, 274 p. [Déd. au Comte d'Ave. Priv. du 13 déc. 1624]. (69 « dards » de « l'Archerot » : ce sont des « cajolleries » et des « traicts passionnez de divers suject ».)

2. *L'Ariane* (1632) a deux volumes; *Le Polexandre* (1629-1632-1637) en a cinq; *La Cassandre* (1642-1650), dix; *La Cleopâtre* (1647-1658), douze.

BIBLIOGRAPHIE

DU ROMAN SENTIMENTAL

au XVIe siècle et dans les premières années du XVIIe siècle (jusqu'en 1610)[1].

1509

Les Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye... Avec les deux epistres de L'Amant vert, composees par Jan le Maire de Belges, Lyon, Estienne Baland, 1509, in-4°; *Le second livre...*, Lyon, Estienne Baland, 12 nov. 1512, in-4°; *Le tiers livre...*, Paris, pour Geoffroy de Marnef, juillet 1513, in-4°, fig. (Pour les autres parties et les éditions postérieures voir le *Manuel du Libraire.*)

1518

L'Hystoyre et plaisante cronicque du petit Jehan de Saintré, de la jeune dame des belles cousines sans autre nom nommer, avecques deux autres hystoires de messire Floridan et la belle Ellinde, et l'extraict des cronicques de flandres, Paris, Michel le Noir, 15 mars 1517 [1518, nouveau style], in-f°, goth. (Pour les autres édit. voir le *Manuel du Libraire.*)

1526

* *La Prison d'amours* [*La Carcel de Amor*, de Diego de San Pedro], *laquelle traicte de l'amour de Leriano et Laureole, faict en Espaignol, puis translaté en Tusquan et nagueres en langaige*

1. Nous inscrivons dans cette liste, en petits caractères, un certain nombre d'ouvrages qui n'appartiennent pas au genre sentimental, mais qui nous paraissent intéresser l'histoire de ce genre.

Nous avons marqué d'un astérisque les traductions des romans anciens ou étrangers.

Françoys. Ensemble plusieurs choses singulieres à la louenge des dames, Paris, Galliot du Pré, 1526, in-8°, 87 ff., goth., fig. [Priv. du 8 mai 1525. — Ach. d'imp. du 6 mars 1526]. — *Id.*, s. l., 1527, in-8°, goth., 60 ff., fig.; *id.* Lyon, Olivier Arnoullet, 1528, in-4°, goth., 32 ff., fig.; *id.* Paris, à l'Enseigne Sainct-Nicolas, 1533, in-8°, 84 ff., lett. rondes. — Voir 1552.

1527

* *Dialogue tres elegant intitulé le Peregrin traictant de l'honneste et pudique amour concilié par pure et sincere vertu, trad. de vulgaire italien en langue françoyse* par maistre Françoys Dassy, conterouleur des briz de la maryne en Bretagne, secretaire du roy de Navarre, Paris, Galliot du Pré, 1527, in-4°, goth. — *Id.*, Lyon, Claude Nourry, 1528, in-4°, goth. [Ach. d'imp. du 20 avril 1528]. — *Id.*, *ibid.*, 1529, f°, goth., 148 ff., fig. [Ach. d'imp. du 20 oct. 1529]. — *Id.*, *ibid.*, 1533, in-4°, goth.

Id. reveu et corrigé par Jehan Martin, Paris, Galliot du Pré, 1528, 4°, et Jean Sainct Denys, 1529, 4°, goth., sans figures [Ach. d'imp. du 14 avril 1529]; — *id.*, Paris, Alain Lotrian, 1531, in-4°, goth.; Paris, Jehan André, 1535, in-8°; Paris, Nic. Gilles ou l'Angelier, 1540, in-8°, goth.

1530

* *Le Jugement d'amour auquel est racomptee l'hystoire de Ysabel, fille du roy d'Escoce, translatee de Espaignol* [sur la version italienne de Lelio Aletiphilo] *en Françoys*, s. l., 1530, in-8°, lett. rondes, 41 ff. — *Id.* Lyon, O. Arnoullet, 1532 (du 2 déc), in-8°. — *Id.* Paris, Anth. Bonnemere, s. d., in-8°, 72 ff. — *Id.* Paris, à l'enseigne Sainct-Nicolas, 1533, in-8°. — *Id. Histoire d'Aurelio et d'Isabelle, fille du roy d'Escoce, en laquelle est disputé qui baille plus d'occasion d'aimer, l'homme à la femme ou la femme à l'homme, mise d'esp. en fr. et mieux reveuë* [par Gilles Corrozet ?], Paris, Corrozet, 1546, in-16°; Paris, Michel de Roigny ou Arnoul l'Angelier, s. d. [vers 1547], in-16.

Editions bilingues, avec l'italien de Lelio Aletiphilo; Lyon, E. Barricat 1552, in-16°; Paris, G. Corrozet, 1553, in-16; Lyon, Roville, 1555, in-16; Lyon, B. Rigaud, 1560, in-16; *ibid.*; 1574, in-16; Paris, N. Bonfons, 1581, in-16; Rouen, Mallard, 1581, in- 16; — Lyon, B. Rigaud, 1582, in-16.

Editions bilingues, avec le texte espagnol : Anvers, J. Richart, 1560, in-24; Bruxelles, R. Velpius, 1596, in-8.

Editions en quatre langues (italien, esp., fr. et anglais) : Anvers, Jehan Withaye, 1556, in-8°; Bruxelles, Jean Mommart et Jean Reyns (tr. nouv.), 1608, in-8°.

1531

* Traduction partielle du Ve livre du *Filocolo* de Boccace :

Treize elegantes demandes d'amours, premierement composees par le tres faconde poete Jehan Bocace et depuis translatees en Francoys : lesquelles sont tres bien debatues, jugees et diffinies ainsi que le lecteur pourra veoir par ce que s'ensuyt, Paris, Galliot du Pré, au premier pillier de la grant salle du palais, in-8°, goth., 72 ff. Précédée d'un *Prologue* adressé par Le Serviteur « a celle qui merite tiltre de seulle parfaicte. » [Priv. du 19 février 1529; Ach. d'imp. du 21 février 1530, ancien style : donc 1530 et 1531.] — *Id.* Paris, au premier pillier..., s. d., goth., 80 ff.; — *Id.*, Paris, Denys Janot, 1541, in-8°, 72 ff. (réédit. assez inexacte et peu correcte). — Voir 1542.

1532

* *Complaincte tres piteuse de Flamette a son amy Pamphile, translatee d'Italien en vulgaire Francoys*, Paris, Jehan Longis, 1532, 8°, lettres rondes, 95 ff.

Flammette, Complainte des tristes amours de Flammette a son amy Pamphile, Translatee d'italien en vulgaire francoys, Lyon, Claude Nourry, dict le Prince, 1532, in-8°, goth., 96 ff., fig.; — *id.*, Lyon, Fr. Juste, 1532, pet. in-8° allongé, goth., 124 ff., fig.

Id. Complaincte tres piteuse..., le tout reveu et corrigé, Paris, Denys Janot, 1541, 16°, lett. rondes, 135 ff., fig. — Voir 1585.

1535

* *La Déplourable fin de Flamecte, elegante invention de Jehan de Flores espaignol, traduicte en langue françoyse* [par Maurice Scève], SOUFFRIR SE OUFFRIR, Lyon, Fr., Juste, 1535, in-8°, goth., 71 ff. — *Id.* Paris, Denys Janot, 1536, in-8°, lett. rondes, 64 ff.

1538

Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours contenant troys parties composees par dame Helisenne de Crenne laquelle exhorte toutes personnes à ne suyvre folle amour, Paris, Denys Janot, 212 ff., fig. [Priv. du 11 sept. 1538]. — *Id.* s. l. n. d., in-8°; *id.* Paris, Pierre Sergent ou P. Hermis, 1541, in-8°, fig.; *id.* Lyon, à la marque d'Icarus, s. d., in-8°, 177 ff.

Id. dans les *Œuvres de Ma Dame Helisenne qu'elle a puis nagueres recogneues et mises en leur entier,* Paris, Ch. l'Angelier, 1541 et 1543, in-16, sans gravures. Rééditions des *Œuvres* (*le tout reveu et corrigé de nouveau par elle* [et par C. Colet]) : Paris, Est. Groulleau, 1550, in-16, fig.; *id.* Paris, Ch. l'Angelier, 1551, in-16, non chiff., fig.; *id.* Paris, Est. Groulleau, 1553, in-16, fig.; *id.*, *ibid.*, 1555, in-16, et 1560, in-16, fig.

1539

* *L'Amant mal traicté de s'amye* [*Tractado de amores de Arnalte e Lucenda*, de Diego de San Pedro], tr. p. Nicolas de Herberay, seigneur des Essars, Paris, 1539, in-16. — *Id. Petit traité de Arnalte et Lucenda,* tr. par N. des Essars, Paris, Jean Longis, et Toulouse, 1546, in-16. — *Id.* Lyon, Jean de Tournes, 1547, in-16, fig. — *Id.* Paris, Est. Groulleau, 1548, in-16; — *Id.* Lyon, Barricat, 1550, in-16.

Id. (avec la trad. italienne de B. Maraffi), Lyon, Barricat, 1553, in-16; *ibid.* 1555, in-16; Paris, 1556, in- 16; Gand, 1556, in-16; Paris, 1561, in-16; Lyon, Vve de G. Cotier, 1570 et 1578, in-16; Paris, 1580 et 1581, in-16; Lyon, B. Rigaud, 1582 et 1583, in-16.

1540 (avant)

Comptes amoureux par Madame Jeanne Flore, touchant la punition que faict Venus de ceulx qui contemnent et mesprisent le vray Amour, Lyon, à la marque d'Icarus, s. d., in-8°, 84 ff., fig. [Du Verdier parle d'une éd. de Paris, Poncet le Preux,

1532, in-8°, que l'on n'a pu retrouver]. — Une éd. incomplète sous ce titre : *La Punition de l'Amour contempné, extraict de l'Amour fatal de madame Jeanne Flore*, Denys Janot, 1541, in-16, n. chiff., fig. — Edit. complètes : *Comptes amoureux*... Paris, Jehan Real, 1543, in-8°. *Id.* Paris, 1555, in-8°, et Lyon, B. Rigaud, 1574, in-16°, 301 pp. — Reproduction de l'éd. de 1574 par le Bibliophile Jacob, Turin, J. Gay, 1870, in-16.

1540

* *Les quatres premiers livres d'Amadis de Gaule, mis en françoys* par le Seigneur des Essars, Nicolas de Herberay, Paris, D. Janot et V. Sertenas, 1540, in-f°. (Pour la suite des *Amadis*, v. la *Bibliographie* de M. Vaganay, Florence, 1906, in-8°.)

1541

* *Le Debat des deux Gentilzhommes Espagnolz sur le faict d'amour* [Traduction du roman espagnol *La Question de Amor*], Paris, Jehan Longis, 1541, in-8°, VIII et 70 ff., lettres rondes.

1542

* *Le Philocope de messire Jehan Boccace, florentin, contenant l'histoire de Fleury et Blanchefleur, divisé en sept livres traduictz d'italien en françoys* par Adrian Sevin, Paris, Denys Janot (ou Jehan André), in-f°, lett. rondes, fig. [Priv. du 23 janvier 1541 (ancien style) = 1542.] *Id.* Paris, Jehan Longis (ou C. l'Angelier, ou Gilles Corrozet, ou Magdaleine Boursette), 1555, in-8°. — *Id.* Paris, Michel Gadoulleau (ou A. l'Angelier, ou V. Norment, ou Gilles Robinot), 1575, in-16°.

1545

* *Le Decameron* de Messire Jehan Boccace, Florentin, nouv. tr. d'it. en françoys par Maistre Anthoine Le Maçon, Paris, Estienne Roffet, dict la Faulcheur, 1545, in-f°, fig. [2e traduct., rééditée en 1548, 1551 (Lyon et Paris), 1552, 1554, 1556 (deux fois), 1558, 1559, 1560, etc.]

* *Les devis amoureux, trad. nagueres du grec* [*Clitophon et Leucippe* d'Achilles Tatios] *et depuis de latin en fr.* par l'Amoureux de Vertu [Claude Colet], Paris, Gilles Corrozet, 1545, in-8°. [Traduct. du fragment imp. à Lyon en 1544 (les quatre derniers livres, tr. en latin par Annibal della Croce).] Voir 1556.

1547

* *L'Histoire aethiopique de Heliodorus, contenant dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Theagenes Thessalien et Chariclea Æthiopienne*, nouv. tr. de gr. en fr. [par Jacques Amyot], Paris, V. Sertenas ou J. Longis, 1547, in-f°. — La troisième éd. est « reveue et corrigee », Paris, Groulleau, 1559, in-f°. Pour les rééditions voir le *Manuel du libraire*. — Une 2e tr. en 1559.

1552

* *La Prison d'amour* (2e traduction), Paris 1552, in-16. — *Id.* en deux langages, espaignol et fr. pour ceux qui vouldront apprendre l'un par l'autre, Anvers, J. Richart, 1556, in-16; *ibid.*, 1560, in-16; Paris, Corrozet, 1567, in-16; Paris, R. le Mangnier, 1581, in-16; Lyon, B. Rigaud, 1583, in-16; Paris, N. Bonfons, 1594, in-12; Paris, Galiot Corrozet, 1595, in-12; Lyon, Rigaud, 1604, in-12; Paris, Bessin, 1616, in-12.

1554

* *Histoire amoureuse de Flores et Blanchefleur, s'amye*, avec la *Complainte que fait un Amant contre Amour et sa Dame* [*Quexa y aviso contra Amor*, de Juan de Segura], mis d'esp. en fr. par Jaques Vincent, Paris, Michel Fezandat, 1554, in-8°, 95 ff., lett. ital. (51 ff. pour *Flores et Blanchefleur*) [Ach. d'imp. du 15 avr. 1554]; *id.* Anvers, Jean Waesberghe, 1561, in-4°; *id.* Lyon, B. Rigaud, 1570, in-16, 282 pp.; *id.* Rouen, R. du Petit Val, 1597, in-12; *id.* Rouen, 1606, in-12.

* *La Plaisante histoire des Amours de Florisee et Clareo et de la peu fortunee Ysea*, tr. nouvellement de Castillan [de Alonso Nuñez de Reinoso, *Historia de los amores de Clareo y Florisea*, Venise, 1552] en Françoys par feu M. Jacques Vincent de Crest Arnault, en Dauphiné. Paris, Jaques Kerver, 1554, in-8°, 108 ff., lett. ital.

1555

Histoire de l'amant resuscité de la mort d'amour, comprise en cinq livres, par Theodose Valentinian, françoys, — *Assez tost si assez bien.* — Lyon, M. Roy et Loys Pesnot, 1555, in-

4°, 4 ff. et 292 p.; *id.*, *ibid.*, 1557 et 1558, in-4°; *id.* Paris, Claude Micard, 1572, in-16, 555 p., et 1580, in-16; *id.* sous ce titre : *Les Angoisses d'Amour*, Lyon, Travers, 1626, in-8°.

* *Les Affections de divers Amans*, **faictes et rassemblees par Parthenius de Nicee, nouv. mises en fr. [par J. Fornier], Paris, G. Robinot, 1555, in-8°, 52 ff. [Priv. du 13 mai 1555].**

1556

* *Melicello discourant au recit de ses amours mal fortunees, la Fidelité abusee de l'Ingratitude*, fait françoys par Jan Maugin, Angevin. Paris, Estienne Groulleau, 1556, in-8°, 132 ff. [Priv. du 30 avril 1556; — Ach. d'imp. du 5 déc. 1556; — Dédic. au Seigneur Nicolas Doucet, gentilhomme Laonnois]. (Développement, plutôt que traduction, d'une courte histoire italienne que l'auteur dit avoir eue en manuscrit et qui ne nous est pas connue.)

* *Les quatre derniers livres des propos amoureux contenant les discours des amours du seigneur Clitophont et de damoiselle Leucippe*, **tr. en fr. par Jacques de Roquemaure, Lyon, Cl. Marchant, 1556, in-16. [Ce sont les livres déjà traduits en 1545. — Voir 1568.]**

1558

Histoire des amans fortunez, dédiée à l'illustre princesse madame Marguerite de Bourbon, duchesse de Nivernois [par Pierre Boaistuau, surnommé Launay], Paris, Gilles Robinot, 1558, in-4°, 184 ff. [Edition de l'*Heptaméron* incomplète (67 nouvelles), non divisée en journées et peu exacte]. [Privil. du 31 août 1558]. — Voir 1559.

1559

L'Heptameron des nouvelles de tres illustre et tres excellente princesse Marguerite de Valois, royne de Navarre, remis en son vray ordre, confus auparavant en sa premiere impression : dedié à Jeanne de Foix, royne de Navarre, par Claude Gruget, Paris, Vincent Sertenas ou Jean Cavallier, 1559, in-4°.

Id. Paris, V. Sertenas ou Gilles Robinot, 1560, in-4°; *id.*

1560, in-16; *id.* Lyon, Roville 1561, in-16, *id.* Paris, 1561, in-16; *id.* Paris, 1567; in-16; *id.* Lyon, 1572, in-16; *id.* Paris, 1574, in-16; *id.* Lyon, 1578 et 1581, in-16; *id.* Paris, 1581, in-16; *id.* Rouen, 1598, in-12, etc.

* *L'Histoire Ethiopique d'Heliodore, partie en dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Theagenes Thessalien et Chariclea Ethiopienne* [Nouv. tr. par Claude Colet], Lyon, Catherin Fontanel, 1559, in-16.

* *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, escriptes premierement en grec par Longus et puis tr. en fr. [par Jacques Amyot], Paris, V. Sertenas, 1559, in-8°, 84 ff. (Pour les rééditions voir le *Manuel du libraire*).

* *Les Amours d'Ismenius*, traduictz du grec d'Eustathius en fr. p. Jehan Louveau, Lyon, G. Roville, 1559, in8°. — Une 2e tr. en 1582.

* *Histoires tragiques extraictes des œuvres italiennes de Bandel* et mises en nostre langue françoise par Pierre Boaistuau, surnommé Launay, natif de Bretaigne, Paris, Vincent Sertenas ou B. Prevost, 1559, in-8°. [Trad. des VI premières nouvelles de Bandello; voir 1568].

1568

* *Les Amours de Clitophon et de Leucippe*, escrits en grec par Achilles Statius [Tatios], Alexandrin, et depuis mis en latin par L. Annibal [della Croce], Italien, et nouv, tr. en langue françoise par B. [Belleforest], Comingeois, Paris, 1568, in-8°. [C'est la première trad. complète.]

Id. Paris, J. Borel, 1575, in-8°.

* *Histoires tragiques extraictes des œuvres italiennes de Bandel et mises en langue fr.*, les six premières par Pierre Boaistuau... et les suyvantes par Fr. de Belleforest, Comingeois, Paris, J. Macé, 1568, 8°.

Il est impossible de donner une bibliographie complète des VII volumes réimprimés séparément chez des libraires différents et sans aucun ordre. A signaler seulement : pour le tome I (Boaistuau) l'éd. déjà citée de 1559, celle de Paris, G. Robinot, 1561, in-8°, et de Lyon, Jean Martin, 1564, in-16; — les éditions : de Paris, Jacques Massé, 1568, in-8° (t. I, II, III); — de Turin, César Farine, 1569-1583, in-8° (t. I à VI); — de Lyon, Pierre Rollet, 1575 à 1578, in-16 (t. I à VII); — de Lyon, Benoist Rigaud et Pierre Rigaud, 1581 à 1596, in-16 (t. I à VII); — de Rouen, Pierres Calles et l'Oyselet, 1603 à 1604, in-16 (t. I à VII); — et les éditions de volumes détachés : de Paris, R. le Mangnier, 1566; de Paris, G. Buon, 1568, 1580, 1582; de Paris, J. Hulpeau, 1570, 1572; de Paris,

J. de Bourdeaux, 1580, 1582; de Paris, G. Mallot, 1582 et E. Richard, 1583...

A quoi il faut encore ajouter un VIIIe tome, *Le Dernier volume des Nouvelles de Bandel* (28 nouvelles découvertes après sa mort « dans son estude »), trad. par De Tournes, suivant Du Verdier et imp. à Lyon, A. Marsilij, 1574, in-16; — *id.*, *ibid.*, 1577, in-16; 1578, in-16.

1571

La Pyrenee et Pastorale amoureuse contenant divers accidens amoureux, descriptions de païsages, histoires, fables..., par François de Belleforest, Comingeois, Paris, Gervais Mallot, 1571, in-8° [Priv. du 27 nov. 1570. Déd. à Jean de Villevault du 20 fév. 1571].

1572

Le Printemps d'Iver contenant cinq Histoires, discourues par cinq journees, en une noble compagnie, au chasteau du Printemps, par Jaques Yver, seigneur de Plaisance et de la Bigotterie, gentilhomme Poictevin. Paris, Abel l'Angelier ou Jean Ruelle, 1572, in-16° [Priv. du 11 août 1571].

Id. Anvers, Guill. Silvius, 1572, in-16; *id.* Paris, Jean Ruelle, 1574, in-16; *id.* Paris, 1575, in-16; *id.* Paris, Borel, 1578, in-8°; *id.* Paris N. Bonfons, 1580, in-16; *id.* Lyon, Rigaud, 1582, in-16; *id.* Paris, N. Bonfons, 1584, in-16; *id.* Paris, Moreau, 1588, in-16; *id.* Lyon, Rigaud, 1588, in-16; *id.* Niort, Thomas Portau, 1598, in-16; *id.* Rouen, 1599, in-12; *id.* Lyon, chez les héritiers de Benoist Rigaud, 1600, in-12; *id.* Rouen, N. Angot, 1618, in-12. — Réimpr. par le bibliophile Jacob dans *Les Vieux Conteurs français*, Paris, 1841, 8°.

1578

* *Les Sept livres de la Diane de George de Montemaior, esquels par plusieurs plaisantes histoires... sont decritz les variables et estranges effects de l'honneste amour*, tr. de l'esp. en fr. par Nicole Collin, Rheims, Jean de Foigny, 1578, in-8°; *id.*, *ibid.*, 1579, in-8°; *id.* (avec les deux *Suites* de Perez et de Gil Polo, trad. en 1582 par Gabriel Chappuys), Paris, N. Bonfons, 1587, in-8°; *id.* (avec les deux *Suites*), revue et augmentée [de l'épisode d'Abindarraez], Tours, Jamet Mettayer, 1592, in-8°. — Voir 1603.

1582

* *Les Amours d'Ismene et de la chaste Ismine*, tr. du grec d'Eustathe en vulgaire toscan par Lelio Carani et depuis fait françois par Hierosme d'Avost, de Laval, Paris, N. Bonfons, 1582, in-16.

1583

L'Esté de Benigne Poissenot, licencié aux loix, *contenant trois Journees où sont deduites plusieurs Histoires et propos recreatifs tenus par trois Escoliers...*, Paris. Claude Micard, 1583, in-16 [Déd. à M. de Boissy, du 15 août 1583. — Priv. du 14 oct. 1583].

1584

Les Facetieuses Journees, contenant cent certaines et agreables Nouvelles : la plus part advenues de nostre temps, les autres recueillies et choisies de tous les plus excellents autheurs estrangers qui ont escrit. Par G. C. D. T. [Gabriel Chappuys de Tours]. Paris, Jean Houzé, 1584, 8°, 714 p.

1585

Le premier livre des Bergeries de Julliette... de l'invention d'Ollenix du Mont Sacré [Nicolas de Montreux], Paris, Gilles Beys, 1585, in-8° [Priv. du 14 juin 1585. — Dédic. à François de Bourbon]. — *Id.* Paris, G. Beys, 1587, in-8°; *id.* Paris, G. Beys, 1588, in-8°; *id.* Tours, Jamet Mettayer, 1592, in-12; *id.* Lyon, J. Veyrat, 1593, in-8°.

* *La Fiammette amoureuse de M. Jean Boccace... contenant d'une invention gentile toutes les plainctes et passions d'amour, faite fr. et ital.* par G. C. D. T. [Gabriel Chappuys de Tours], Paris, A. l'Angelier, 1585, in-16; — *Id.* Paris, M. Guillemot, 1609, in-12; *id.* Paris, 1622, in-12 [Deuxième traduction, la première complète].

1587

Le Second livre des Bergeries de Julliette... de l'invention d'Ollenix du Mont Sacré [Nicolas de Montreux]. Paris, Gilles Beys, 1587, in-12 [Dédic. au duc d'Espernon, 6 juin 1587]. — *Id.* Tours, J. Mettayer, 1592, in-12.

1593

Les Aventures de Floride, l'Infante determinee et le Cabinet de Minerve où on peut voir les differens evenemens d'amour, de fortune et d'honneur, et combien sont agreables les fruits de la vertu, par Beroalde de Verville, Tours, Mettayer et Drobet, et Rouen, T. Mallard et R. du Petit Val, 1593-1601, cinq parties in-12.

La Philocalie du sieur du Croset, Foresien, *divisee en quatre livres où sont introduits six Bergers maistrisez de l'Amour de six pucelles, lesquels apres plusieurs Discours... recitent quatre Histoires convenables à ce temps; plus une eclogue qui exprime naïfvement les miseres de la guerre et la force de l'Amour.* Lyon, Th. Soubron, 1593, in-16. — *Id.* sous le titre : *L'Amour de la Beauté.* Rouen, Raph. du Petit Val, 1600, in-12 [Ier livre dédié au Chevalier d'Urfé ; le IIe à Diane de Chasteaumorand].

1594

Le troisiesme livre des Bergeries de Julliette... de l'invention d'Ollenix du Mont Sacré [Nicolas de Montreux]. Tours, Jamet Mettayer, 1594, in-12 [Priv. du 30 oct. 1593].

Les Chastes et delectables Jardins d'Amour semez de divers discours et histoires amoureuses par Ollenix du Mont Sacré, gentilhomme du Maine [Nicolas de Montreux]. Paris, 1594, in-12. — *Id.* Paris, Adrian Perier, 1599, in-12.

Discours de la Perfidie d'Amour. Composé par Joseph de la Mothe, sieur de Lerm, Gentilhomme Bazadois. Lyon, Pierre Le Phénix, 1594, in-12.

Les Hazards amoureux de Palmelie et de Lirisis, par le sieur de Nerveze. Paris, 1594, in-12. — *Id.* Paris, du Breuil, 1600, in-12; *id.* Lyon, T. Ancelin. 1603, in-12. — Hist. IVe des *Amours Diverses* par le sieur de Nerveze. Paris, T. du Bray, 1606, in-12.

Le Proumenoir de M. de Montaigne par sa fille d'alliance [Mlle de Gournay], Paris, Abel l'Angelier 1594, in-12, 107 ff. [Priv. du 2 mai 1594]; *id.* Paris, 1595, in-12; *id.* Chambéry, 1598, in-12.

Les Tragiques Amours du brave Lydamas et de la belle Myrtille. Toulouse, Antoine Sève, 1594, in-12, 72 ff. [Dédic. du libraire à M. de Plevres, Conseiller du Roy].

1595

La Bergere Uranye ou la revivrance du vray amour, par Favre, Paris, J. Gesselin, 1595, in-12.

Œuvre de la Chasteté, qui se remarque par les diverses fortunes, adventures et fidelles Amours de Criniton et de Lydie. Ensemble la tragedie de Cleopatre, le tout de l'invention d'Ollenix du Mont Sacré [Nicolas de Montreux]. Paris, Guillaume des Rües, 1595, in-12, 611 p. (et 116 pour la tragédie). — *Id.* Paris, Saugrain ou Buon, 1598, in-12; *id.* Paris, Saugrain, 1601, in-12 (sous le titre : *Les Amours de Criniton et de Lydie*).

Le Quatriesme livre des Bergeries de Julliette, de l'invention d'Ollenix du Mont Sacré [Nicolas de Montreux]. Paris, A. Saugrain ou Guillaume des Rües, 1595, in-12 [Priv. du 18 déc. 1594].

1596

Les Amours d'Armide, par P. Joulet, sieur de Chastillon, Paris, l'Angelier, 1596, in-12; — *id.* Langres, P. de la Roche, 1597, in-12°; Rouen, 1597, in-12; Paris, l'Angelier, 1598, in-12, et 1600, in-12; Rouen, 1605, in-12; Lyon, 1606, in-12; Rouen, 1614, in-12.

Dialogue des Chastes amours d'Eros et de Kalisti, par Marie Le Gendre, Dame de Rivery. Paris, Jean le Blanc, 1596, in-12, 135 p.

La Mariane du Filomene, eontenant cinq livres : es quels sont descrits leurs amours, puis l'infidelité de l'un, et les travaux de l'autre, avec plusieurs belles histoires de l'inconstance et legereté des femmes. Paris, Claude de Montr'œil et Jean Richer, 1596, in-12, 243 ff. [Privil. du 23 sept. 1595].

1597

Les Amours d'Æsionne et le Restablissement de Troye où se voyent les hazards des armes, les jalousies, desespoirs, esperances, changemens et passions, que les succez balancent par la vertu, de l'invention de Beroalde de Verville. Paris, Mathieu Guillemot, 1597, in-12 [Priv. du 14 sept. 1597]; — *id.* Tours, Molin, 1597, in-12; — *id.* Paris, M. Guillemot, 1598, in-12, 475 p.

Les Amours de Charitene et Amandos, par Æ. de Veins, S. D. C. Paris, Anth. du Brueil, 1597, in-12, 200 p. [Dédic. à Madame le Mareschale de Lavardin].

Les Amours de Cleandre et Domiphille. Par lesquelles se remarque la perfection de la vertu de Chasteté. Livre non moins delectable que profitable à tous vrais amateurs de Chasteté. Le tout de l'invention d'Ollenix du Mont Sacré [Nicolas de Montreux], Gentilhomme du Mayne. Paris, chez la veufve de Gabriel Buon, 1597, in-12 [Dédic. à Philippe Emmanuel de Lorraine, Duc de Mercœur, Gouverneur de Bretagne, datée de Nantes, « en vostre maison », ce 1er janvier 1597]. — *Id.*, *ibid.*, 1598, in-12, 371 ff. [Privil. du 14 avril 1598].

Les Chastes amours d'Helene de Marthe recherchee de plusieurs amans, entre lesquels Valentin du Soleil tient le principal et plus illustre rang... Paris, Mathieu Guillemot, 1597, in-12 [Dédic. signée C. A. D. B.]

La Folie fainte de l'amant loyal, par N. C. I. R. Lyon, André Papillon, 1597, in-12.

Histoire veritable des Infortunees et tragiques amours d'Hypolite et d'Isabelle, Neapolitains, par Meslier. Suyvant le prototype exemplaire de l'Autheur. Rouen, Raph. du Petit Val, 1597, in-12. — *Id.* Niort, 1597, in-16; — *Id.* Paris, 1610, 12°.

La Monophile ou Orphee triomphant de l'Amour. Lyon, B. Rigaud, 1597, in-16, 87 p.

1598

Les Amants de Sienes, où l'on prouve que les Femmes font mieux l'amour que les Vefves et les Filles, par François de Louvencourt, Seigneur de Vauchelles. *Aux Amants de la France.* Paris, Jean Gosselin, 1598, in-12. — *Id.* Leyde, 1706, in-12.

Les Amours de Filandre et Marizee, par de Nerveze. Marseille, Pierre Symonet, 1598, in-12, 94 p. — *Id.* Paris, du Brueil, 1599, in-12; *id.* Lyon, 1603, in-12. — Hist. VIIe des *Amours Diverses* (1606).

Les Amours de la belle Du Luc où est demonstree la vengeance de l'Amour envers ceux qui medisent de l'honneur des Dames, par Jean Prévost, Sr de Gontier. Paris, dernière édition, 1598, in-12. — *Id.* Rouen, Th. Daré,

s. d. [vers 1609], in-12, 84 ff.; *id.* Rouen, 1613, in-12; *id.* Lyon, Huguetan, in-12.

Le Cinquiesme et dernier livre des Bergeries de Julliette, de l'invention d'Ollenix du Mont Sacré [Nicolas de Montreux]. Paris, A. Saugrain, 1598, in-12 [Ach. d'imp. du 5 mars 1598].

Les Chastes et infortunees Amours du Baron de l'Espine et de Lucrece de la Prade, du Pays de Gascogne, par A. de Nerveze, Paris, du Brueil, 1598, in-12. — *Id.* Langres, Pierre Pinay, 1598, in-12; *id.* Rouen, 1610, in-12. — Histoire Ve des *Amours diverses* par de Nerveze, Paris, T. du Bray, 1606, in-12.

1599

Les Adventureuses et fortunees amours de Pandion et d'Yonice, Tirees des anciens Autheurs Grecz, par J. Herembert, Sr de la Riviere. Rouen, Jean Osmont, 1599, in-12, 182 p. [Priv. du 1er juin 1599].

Les Amours de Lauriphile, par Timothee de Chillac, dans les *Œuvres*, Lyon, Th. Ancelin, 1599, in-12 [Priv. du 9 juillet 1599].

Les Amours de Lozie, faictes par Antoine Duperier, sieur de Lasalargue, Gentilhomme Bourdelois. Paris, J. Gesselin, 1599, in-12 [Priv. du 17 déc. 1599. Dédic. à Son Altesse de Savoie]; — *id.* Lyon, Chervet, 1619, in-12.

Les Amours d'Olympe et de Birene, faits à l'imitation de l'Arioste, par le sieur de Nerveze. Paris, 1599, in-12; — *id.* Lyon, 1605, in-12. — Histoire seconde des *Amours Diverses*, par le sieur de Nerveze Paris, Toussaincts du Bray, 1606, in-12.

Les Amours de Poliphile et de Mellonimphe par le Sieur du Souhait. Lyon, Thibaud Ancelin, 1599, in-12 [Priv. du 9 juillet 1599]. — *Id.* Paris, G. Robinot, 1600, in-12, 95 ff.; *id.* Reveues, corrigees et augmentees de nouveau par l'Autheur. Lyon, Thibaud Ancelin, 1605, in-12; *id.* Lyon, Th. Ancelin, 1610, in-12.

Les Amours de Palemon, suitte de Poliphile et Mellonimphe, par le Sieur du Souhait. Lyon, Thibaud Ancelin, 1599, in-12,

69 ff. [Dédic. à Catherine, Princesse de Lorraine, — Privil. du 9 juillet 1599]. — *id.* Lyon, Thibaud Ancelin, 1605, in-12.

Le Desesperé Contentement d'amour, Histoire autant veritable et advenuë qu'agreable à lire, avec *Plusieurs lettres d'Amour.* Paris, Gilles Robinot, 1599, in-12, 278 p. [Dédic. signée Rezé (est-ce le libraire Jacques Rezé?). — Priv. du 30 déc. 1598. Ach. d'imp. du 20 janvier 1599].

Hierusalem assiegee où est descrite la delivrance de Sophronie et d'Olinde, de Clorinde et de Tancrede, par A. de Nerveze. Paris, du Brueil, 1599, in-12. — *Id.* Paris, 1601, in-12; Lyon, 1603, in-12.

Histoire tragique des constantes et fidelles amours de Dalchmion et de Deflore, par J. Philippes. Paris, P. Mettayer, 1599, in-12.

Les Travaux sans travail de Pierre Davity, de Tournon en Vivaroys. Lyon, 1599, in-12; — *id.* Paris, 1599, in-12; Paris, 1602, in-12; *reveu et corrigé de nouveau,* Lyon, Th. Ancelin, 1603, in-12; Rouen, l'Oyselet, 1609, in-12.

1600

Les Amours de la Chaste Nymphe Pegase et de Lisandre et Paris, par Jacques Corbin. Lyon, Th. Ancelin, 1600, in-12, 160 ff. [Déd. à Mlle Clapisson. — Priv. du 24 mars 1600].

Les Amours de Glorian et Ismene, par le Sieur du Souhait. Paris, chez la veufve Nicolas de Louvain, 1600, in-12, 95 ff.

La Haine et l'Amour d'Arnoul et de Clairemonde, par P. B. S. D. P. (le sieur du Périer), A. du Brueil, 1600, in-12; — *id.* Paris, A. du Brueil, 1609, in-12; *id.* Paris, 1627, in-8°.

Les legitimes amours et fortunes guerrieres de Doris, par F. F. D. R. Paris, Buon, 1600, in-12. [Dédic, à M. de Bellegarde, Grand Escuyer de France]. — *Id. Les Amours infortunees de Doris,* par F. F. D. R., éd. seconde, reveue et augmentee, Paris, Mat. Guillemot, 1601, in-12, 350 p.; *id.* Rouen, l'Oyselet, 1603, in-12.

1601

Les Amours de Genievre et d'Ariodant, A l'imitation de l'Arioste, par J. d'Espinaud. Lyon, Thibaud Ancelin, 1601, in-12, 99 ff. [Déd. à la baronne de Castellane]; — *id.* Rouen, Jean Osmont, 1601, in-12, 146 p.

Les Amours de Philocaste ou par mille beaux et rares accidens il se voit que les variables hasards de la Fortune ne peuvent rien sur la constance de l'Amour, par Jacques Corbin, Paris, Gesselin, 1601, in-12, 144 ff. — *Id.* Paris, 1615, in-12, sous ce titre : *La Perfidie d'Amour ou les Amours de Philocaste.*

Les Amours de Philinde par F. F. D. R. Paris, Guillemot, 1601, in-12.

Les Amours de Pistion, par Ant. du Perier, sieur de la Salargue, Gentilhomme Bourdelois. Paris, Thomas de la Ruelle, 1601, in-12, 381 p. [Dédic. à la Reine Marguerite. — Priv. du 20 oct. 1601]. — *Id.* Paris, 1602 et 1606, in-12.

La Bergere de la Palestine, par G. de Bazyre d'Amblainville. Paris, A. du Brueil, 1601, in-12, 164 ff. [Dédic. à Claude de Lorraine. — Priv. du 10 avril 1601].

Les Chastes et heureuses amours de Clarimond et Antonide, par le Sieur des Escuteaus. Paris (Saumur, Th. Portau), 1601, in-12. — *Id.* Rouen, Pierre Calles, 1602, in-12, 312 p. [Dédic. à Mlle Lucresse de Bouillé]. — Histoire seconde des *Amours Diverses*. Rouen, Jean du Bosc. 1613, in-12.

Les Constantes et infortunees amours de Lintason avec l'infidele Pallinoé, par le Sr de la Regnerye, natif de Selongey en Bourgoigne, Dediees à Monseigneur le Duc de Nemours. Paris, Matthieu Guillemot, 1601, in-12. [Priv. du 30 déc. 1600].

Fantaisies amoureuses ou sont descrits les Amours d'Alerio et Mariane, Rouen, R. de Beauvais ou Jean Osmont, 1601, in-12, 471 p.

Floriane, son Amour, sa Pénitence et sa Mort, par F. I. D. R. Paris, Matthieu Guillemot, 1601, in-12.

Histoire de Cleophas et Sephora, les adventures diverses de leur amitié et leur fin glorieuse, Paris, J. et P. Mettayer, 1601, in-12 [Dédic. à M[me] de la Guesle, signée M. Roussel].

Les infortunees et chastes amours de Filiris et Isolia, par le S[r] des Escuteaux, Gentilhomme Loudunois. Rouen, Jean Osmont, 1601, in-12, 325 p. [Dédic. à Dame Isabel de Rochechouart, dame de Lesé]. — Hist. Première des *Amours diverses* du S[r] Des Escuteaux, Rouen, J. du Bosc, 1613, in-12.

Les Proprietez d'Amour et les Propretez des Amans, contenant une Histoire véritable des Amours de Filine et de Polymante, par le sieur du Souhait, Secretaire ordinaire de son Altesse de Lorraine. Paris, Jean Houzé, 1601, in-12, 73 ff.

Les religieuses Amours de Florigene et de Meleagre, par A. de Nerveze, 1601 (?), in-12. — *Id.* Paris, A. du Brueil, 1602, in-12, « derniere edition ». — Hist. VI[e] des *Amours diverses,* Paris, T. du Bray, 1606, in-12.

Les tragiques amours du fidel' Yrion et de la belle Pasithee, où se voit combien peut un' amour honorablement et sainctement poursuyvie : et comme se termine celle qui a ses intentions impudiques. Paris, Jean Canut et Helie Mareschal, 1601, in-12° [Dédic. au duc d'Espernon, par les libraires, datée de « Tolose, ce 2 de nov. 1600 »].

1602

Les Adventureuses fortunes d'Ipsilis et d'Alixee par le S[r] des Escuteaus. Poitiers, Fr. Lucas, 1602, in-12 [Déd. à Renée de Cossé, dame d'Amville]. — Hist. Quatrième des *Amours diverses*, Rouen, Jean du Bosc, 1613, in-12.

Les Amours de Paris et d'Œnone, par M. Guy de Tours. Tours, Molin, 1602, in-12. — *Id.* Paris, 1611, in-12 [Blanchemain, qui n'a connu que cette seconde édition, se fonde sur sa date pour faire vivre l'auteur jusqu'à 1611 (Voir son édit. des *Souspirs Amoureux* et du *Paradis d'Amour*, du même auteur, Willem, 1879, 2 v. in-8°).

La Constance d'Alisee et de Diane, dediee à Mgr. Jean Bap-

tiste Dornano, coronel des Corses, par E. C. Lyon, Cl. Morillon, 1602, in-12, 180 p. [Priv. du 26 nov. 1601].

L'Erocaligenesie ou la Naissance d'un bel amour sous les noms de Patrocle et Philomelle, histoire veritable et advenuë. Paris, Gilles Robinot, 1602, in-12. [Priv. du 18 sept. 1602. — Dédic. signée I. I. D. M. P., Parisien].

L'Ostracisme d'amour ou le Bannissement de l'amant fidelle, par F. D. C. Paris, Jean Gesselin, 1602, in-12, 60 ff.

Histoire Ionique des vertueuses et fideles amours de Poliphile Pyrenoise et de Damis Clazomenien, de l'invention de S. D. L. G. C. Paris, A. l'Angelier, 1602, in-12, 398 ff. [Dédic. à Marguerite de Lorraine. — Priv. du 12 avril 1602].

1603

Les Destinees des Amans tirees des Amours de Philotimore où sont contenues plusieurs notables Histoires de ce tems, par Philippes Tourniol, Gueretois, Paris, C. de la Tour, 1603, in-12, 95 ff. [Dédic. à Denys Amelot. — Priv. du 28 mai 1603].

Les Divers effects d'amour advenus à la belle Fulvia, Venitienne, par I. D. R. Paris, Abel l'Angelier, 1603, in-12, 94 ff. [Priv. du 9 fév. 1603].

Le Duel de Tithamante, histoire gascone, par Jean d'Intras de Bazas, 1603, in-12. — *Id.* Paris, Robert Foüet, 1609, in-12, 197 p.

L'Enfer d'Amour où par trois histoires est monstré à combien de malheurs les amants sont subjectz, par I. B. du Pont, Lyonnois, Lyon, Thibaud Ancelin, 1603, in-12; 117 ff. [Privil. du 4 déc. 1602]. — *Id.* Lyon, 1604, in-12; *id.* Paris, 1619, in-12.

Les Genereuses amours de Philopiste et de Mizophile, tous deux de la belle Avignon, Dediees au Serenissime prince d'Orange par le sieur Jacques de Vitelli, Escuyer de la Ville d'Avignon. Langres, Jehan de Preyz, 1603, in-12.

L'Histoire de la Chiaramonte, par une Demoiselle françoise. Paris, Jean Richer, 1603, in-12, 221 ff. [Dédic. à la Reine Marguerite. — Stances à la même, où l'auteur fait connaître son nom : M[lle] de Beaulieu. — Priv. du 26 nov. 1603].

Le Lict d'honneur de Chariclee, où sont introduites les infortunees et tragiques amours du Comte de Melisse, par Jean d'Intras de Bazas. Paris, Robert Fouët, 1603, in-12. [Déd. à M. de Castelnau]; — *id.* Paris, R. Fouët, 1609, in-12.

Le Martyre d'Amour, où par la funeste fin de Cariphile et de son Amante, tous deux martyrisez, est tesmoigné le miserable evenement d'un amour clandestin, par Jacques Corbin, Advocat. Lyon, Sim. Rigaud, 1603, in-12 [Dédic. au baron de la Tour Maubourg. — Privil. du 22 nov. 1602].

Le Miroir qui represente la fidelité sous les Amours du prince Polidon et de la belle Carite, par Favre, Gentilhomme Auvergnat. Paris, J. Gesselin, 1603, in-12.

Les Veritables et heureuses amours de Clidamant et de Marilinde, par le S^r des Escuteaus. Paris, 1603, in-12. — Hist. IIIe des *Amours diverses*. Paris, 1613, in-12.

* *Les Sept livres de la Diane* de George de Montemayor, *où sous le nom de bergers et de bergeres sont compris les amours des plus signalez d'Espagne*, tr. p. S. G. Pavillon, Paris, A. du Breuil, 1603, in-12. Seconde traduction. Edit. bilingue. [Priv. du 4 juin 1603], — *Id.* reveus et corr. par le Sr J. D. Bertranet, Paris, 1611, in-8°; *id.* Paris, Th. de la Ruelle, 1612, in-8°; *id.* Paris, Th. Estoc, 1613, in-8° (Editions bilingues).

1604

La Chasteté violee ou la cruauté d'une Damoiselle envers son mary et d'un gentilhomme envers sa femme, et la juste punition de tous deux, par le sieur de la Place, Gentilhomme Poictevin. Paris, Abraham Saugrain, 1604, in-12, 84 ff. [Dédic. à Mme de la Guesle. — Privil. du 23 mars 1604].

Les Espines d'Amour, où sont traitees les Infortunees Amours de Philadon et de Caulisee, par Estienne Durand, Paris, Gilles Robinot, 1604, in-12, 163 p. [Dédic. à Mlle de Fourcy l'Aisnee]. — *Id.* Rouen, l'Oyselet, 1608, in-12.

Les Infortunees et chastes amours de Filerophon et de la

belle de Mantouë, par H. C., Chastelleraudois. Paris, Mamert Patisson, 1604, in-12.

Le Martyre de la Fidelité, par Jean d'Intras, de Bazas. Paris, Rob. Fouët, 1604, in-12, 75 p. [Priv. du 10 juin 1604]. — *Id.* Paris, Rob. Fouët, 1609, in-12.

Le Portraict de la vraye amante contenant les Estranges avantures de Calaris et la Parfaicte Constance de Lisbye, par Jean d'Intras, de Bazas, 1604 (?), in-12. [Privil. du 10 juin 1604. Dédic. à Finette de Pontac, femme de Lancelot de la Lane, Président en la Cour du Parlement de Bordeaux]. — *Id.* Paris, R. Fouët, 1609, in-12, 307 p.

Les Tragiques et infortunez amours d'Amphion et de Philomelie. Paris, Denis du Val, 1604, in-12.

Les Trophees de l'Amour, par Jacques Corbin, advocat en la Cour, Dediez à M. Myron, Conseiller d'Estat et Lieutenant Civil. Paris, Toussaincts du Bray, 1604, in-12 [Priv. du 15 mai 1604].

1605

Les Alarmes d'Amour où les efforts plus violans se voyent heureusement surmontez par la fidelité de Philismond et Pandionne, Lyon, Thibaud Ancelin, 1605, in-12. [Dédic. à M. de Maussac, Cons. du Roy en sa cour de Parlement à Tholoze, signée Estival]. — *Id.* Lyon, Jean de Gabiano, 1615, in-12. — *La Suite des Alarmes d'Amour representee sur le Theatre de Mars*, Lyon, Thibaud Ancelin, 1607, in-12 [Dédic. à Mgr. de Themines].

Les Amours de Lydiam et de Floriande, par le sieur des Escuteaux. Paris, Du Bray, 1605, in-12, 205 ff. [Dédic. à la comtesse douairière de Caravas. — Privil. du 1er juin 1605].

La Gazzette Françoise, par Marcellin Allard, Foresien. Paris, P. Chevallier, 1605, in-8°, 370 ff. [Priv. du 28 nov. 1604].

Les Pudiques Amours de Calistine avec ses disgraces et *celles d'Angelie*, composees par une jeune Damoiselle. Paris, Jean Gesselin, 1605, in-12, 137 ff. [Priv. du 18 janv. 1605].

Le Triomphe de la Constance, où sont descriptes les Amours de Cloridon et de Melliflore, Dediees à la Royne, par A. de

Nerveze. Lyon, Th. Ancelin, 1605, in-12. — Hist. IIIe des *Amours diverses*, par le Sieur de Nerveze, Paris, Toussaincts du Bray, 1606, in-12.

La Vivante Filonie, par M. Faure. Paris, Jean Gesselin, 1605, in-12, 109 ff. [Priv. du 18 janvier 1605].

1606

Amours Diverses du Sr de Nerveze *divisees en sept histoires*. Paris, T. du Bray, 1606, in-12 (*Hierusalem assiegee*, *les Amours d'Olimpe et de Birene*, *le Triomphe de la Constance* [*Amours de Cloridon et de Melliflore*], *les Hazards amoureux de Palmelie et de Lirisis*, *les Amours du baron de l'Espine et de Lucrece de Prade*, *du Pays de Gascogne*, *les Religieuses Amours de Florigene et de Meleagre*, *les Amours de Filandre et de Marizee*). — *Amours diverses divisees en dix histoires*. Paris, T. du Bray, 1611, 3 part. in-12 (En plus : *La Victoire de l'Amour Divin sous les noms de Polidore et de Virgine*, *les Aventures de Lidior*, *les Aventures guerrieres et amoureuses de Leandre*); *id.* Paris, 1621, in-12. — *Id.* (Sept Histoires). Lyon. Barth. Ancelin, 1615, in-12.

La Flavie de la Menor. Paris, Toussaincts du Bray, 1606, in-12, 174 p. [Privil du 8 juin 1605. — Dédic. au Roi signée Daudiguier].

1607

Amours Diverses divisees en quatre histoires par le Sieur des Escuteaus. Rouen, Jean Osmont, 1607, in-12. (I. *Les Amours de Filiris et Isolia*. — II. *Les Amours de Clarimond et Antonide*. — III. *Histoire de Clidamant et de Marilinde*. — IV. *Les Adventureuses fortunes d'Ipsilis et Alixee*). — *Id.* Rouen, Jean du Bosc, 1613, in-12; *id.* Paris, 1617, in-12.

Amours tragiques par le Sr de Laffemas, Paris, 1607, in-12.

Les Douze livres de l'Astree de Messire Honoré d'Urfé... *où par plusieurs histoires, et sous personnes de Bergers et d'autres,*

sont deduits les divers effects de l'honneste Amitié. Paris, Toussaincts du Bray, 1607, in-8°, 8 ff. non. ch. et 508 ff. ch. [Priv. du 18 août 1607].

La Conversion d'Athis et de Cloride, avec la traduction espagnole de N. Baudouin, 1607 (?), in-12. — *Id.* avec la tr. reveue et corrigee par Cesar Oudin. Paris, Jean Gesselin, 1608, in-12, 46 ff. [Dedic. de Cesar Oudin à la « Reyna Margarita »].

Les Douces affections de Lydamant et Calliante par Vital Daudiguier, sieur de la Menor au pays de Rouargue. Paris, Toussaincts du Bray, 1607, in-12, 144 ff. [Priv. du 12 oct. 1606]. [L'Estoile a reçu ce « petit livret », le 17 mars 1607, des mains du libraire. « Il est bien joli, dit-il, et digne d'estre leu. »]

Histoire tragicque des amours du brave Florimond et de la belle Clytie, par M. Blaise de S. Germain, de Billy en Bourbonnois. Lyon, Pierre Rigaud, 1607, in-12, 176 p.

1608

Les Aventures guerrieres et amoureuses de Leandre, par le sieur de Nerveze. Paris, du Brueil, 1608, 2 v. in-12 [Dédic. au Marquis de Rosny]; *id.* Lyon, T. Ancelin, 1612, 2 v. in-12.

Histoire des amoureuses destinees de Lysimont et de Clitye, par Pierre de Deimier. Paris, Jean Millot, 1608, in-12, 476 p. [Privil. du 22 août 1608. — Dédic. à la princesse de Croy].

Le Jugement de Paris. Paris, Guillemot, 1608, in-12.

La Victoire de l'Amour Divin soubs les Amours de Polidore et de Virgine, Divisee en sept Journees, par le Sieur de Nerveze. Lyon, Thibaud Ancelin, 1608, in-12, 142 ff. [Dédic. « à Mon Ange d'Alliance ». — Privil. du 19 mai 1608]. — *Id.* Paris, du Brueil, s. d., in-12.

1609

Les Amours de Melite et de Statiphile. Paris, David le Clerc, 1609, in-12, 112 ff. [Priv. du 12 nov. 1608].

Les Chastes Destinees de Cloris ou le Roman des histoires de ce temps, par le sieur du Souhait, Paris, F. Huby, 1609, in-12, 158 ff.

L'Olympe d'amour, histoire non feinte ny puisee ès fabuleux escrits; ains veritable et digne d'estre leue des beaux esprits, par H. du Lisdam. Lyon, Cl. Morillon, 1609, in-12.

Le Pelerin d'Amour divisé en quatre journees, Dédié à Monsieur le Duc de Guyse, par O. D. L. T., G. G. [Gentilhomme Gascon]. Bergerac, Gilbert Vernoy, 1609, 2 v. in-12.

1610

Deuxième Partie de l'*Astree*. Paris, Toussaincts du Bray, 1610, in-8°.

Les Aventures de Lidior ou sont representés ses faits d'armes et ses amours, par le sieur de Nerveze. Lyon, T. Ancelin, 1610, in-12; — *id.*, *ibid.*, 1612, in-12.

Le Bouquet de la Feintise, lié d'une soye desliee par la constance, et que l'Amour a faict d'un lis et d'une rose sans espine, où sont ensemblement pliees les Amours fleuries du Baron de Bellerose et de la marquise Debeaulis, descriptes par Bernard Astier, Advocat du païs d'Auvergne. Lyon, Pierre Rigaud, 1610, in-12 [Dédic. à Mme de la Chaux].

L'Histoire Veritable ou le Voyage des Princes Fortunez, par Beroalde de Verville, *qui est un œuvre steganografique contenant sous le plaisant voile des discours d'Amour tout ce qu'il y a de plus exquis ès secrets recherchez par les curieux des bonnes sciences.* Paris, Pierre Chevalier, 1610, in-12.

Theatre d'Histoire, où avec les grandes prouesses et aventures estranges du noble et vertueux chevalier Polimantes, prince d'Arfine, se representent au vrai plusieurs occurrences fort rares et merveilleuses, tant de paix que de guerre..., par Philippe de Belleville. Bruxelles, Rutger Velpius, 1610, in-4°, 592 p., fig.; *id.*, *ibid.*, 1613, in-4°.

J'inscris ici quelques titres d'ouvrages qui sont probablement des romans, mais que je n'ai pu retrouver :

Les Amours d'Amynthio et de la belle Odylie, par G. de Bazyre,

Paris, 1601, in-12. [Catal. Monmerqué, Méon]. (La Bibliothèque Nationale ne possède que les premières pages de ce livre : dédicace et pièces liminaires).

Les Amours de Coralin et Palmerine, par le Sr de Méré, Angevin, Paris, 1607, in-12.

L'Amour Aveugle représenté de ses plus vives couleurs aux divers effects dont il a traversé les Amours de Fidamant et de Ferriane (imp. à Poitiers), Paris, Millot. s. d., in-12, titre gravé [Catal. Longuemare, n° 1330].

Le Paradis d'amour ou la Chaste Matinee du fidelle Amant, par P. D. L., Rouen, Cl. le Villain, 1610, in-12.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

des romans publiés de 1593 à 1610, classés par genres.

DATES	ROMAN CHEVALERESQUE ET ROMAN D'AVENTURES	HISTOIRES TRAGIQUES	ROMAN SENTIMENTAL (mondain, pastoral, mythologique, religieux).
1593	*Les Aventures de Floride* (B. de Verville), 1593-1601.		*La Philocalie* (du Croset).
1594	*Palmelie et Lirisis* (de Nervèze).	*La Perfidie d'Amour* (de La Mothe).	*Amours de Lydamas et de Myrtille.* *Bergeries de Julliette* (N. de Montreux), III[e] livre. *Chastes et delectables jardins d'Amour* (Nicolas de Montreux).
1595	*Œuvre de la Chasteté* (Nicolas de Montreux).		*La Bergere Uranye* (Favre). *Bergeries de Julliette* (N. de Montreux), IV[e] livre.
1596	*Amours d'Armide* (P. Joulet).		*Chastes Amours d'Eros et de Kalisti* (M[me] de Rivery). *La Mariane du Filomene.*
1597	*Amours d'Æsionne* (B. de Verville). *Chastes Amours d'Helene de Marthe* (C. A. D. B.). *Cleandre et Domiphille* (Nicolas de Montreux).	*Hypolite et Isabelle* (Meslier).	*Les Amours de Charitene et Amandos* (Æ. de Veins). *La folie fainte de l'Amant loyal.* *La Monophile ou Orphee triomphant de l'Amour.*

DATES	ROMAN CHEVALERESQUE ET ROMAN D'AVENTURES	HISTOIRES TRAGIQUES	ROMAN SENTIMENTAL (mondain, pastoral, mythologique, religieux).
1598		*Filandre et Marizee* (de Nervèze). *La belle du Luc* (Prévost).	*Les Amants de Siencs* (Fr. de Louvencourt). *Les Amours du Baron de l'Espine et de Lucrece de la Prade* (de Nervèze). *Bergeries de Julliette* (N. de Montreux), Ve livre.
1599	*Amours de Lozie* (Du Périer). *Amours d'Olympe et de Birene* (de Nervèze). *Hierusalem assiegee* (de Nervèze). *Pandion et Yonice* (Hérembert).		*Amours de Dalchmion et de Deflore* (J. Philippes). *Amours de Lauriphile* (Thimothée de Chillac). *Amours de Palemon* (Du Souhait). *Amours de Poliphile et de Mellonimphe* (Du Souhait). *Le Desesperé Contentement d'Amour.*
1600	*Amours et fortunes guerrieres de Doris* (F. F. D. R.). *La Haine et l'Amour d'Arnoul et de Clairemonde* (Du Périer).		*Amours de Glorian et Ismene* (Du Souhait). *Amours de la chaste nymphe Pegase* (J. Corbin).
1601	*Amours d'Alerio et de Mariane.* *Amours de Genievre et d'Ariodant* (d'Espinaud). *Amours de Philocaste* (J. Corbin). *Amours de Pistion* (Du Périer). *La Bergere de la Palestine* (de Bazyre). *Cleophas et Sephora* (Roussel).	*Yrion et la belle Pasithee.*	*Amours de Clarimond et d'Antonide* (des Escuteaux). *Amours de Philinde* (F. F. D. R.). *Les Constantes et Infortunees Amours de Lintason avec l'infidele Pallinoé* (de la Regnerye). *Floriane, son Amour, sa Penitence et sa Mort* (F. I. D. R.). *Les Infortunees et Chastes*

DATES	ROMAN CHEVALERESQUE ET ROMAN D'AVENTURES	HISTOIRES TRAGIQUES	ROMAN SENTIMENTAL (mondain, pastoral, mythologique, religieux).
			Amours de Filiris et Isolia (des Escuteaux). *Les Propretez d'Amour et les Proprietez des Amants* (Du Souhait). *Les Religieuses Amours de Florigene et de Meleagre*, 1601 (?), (de Nervèze).
1602	*Amours de Poliphile et de Damis* (S. D. L. G.). *Ipsilis et Alixee* (des Escuteaux).		*Amours de Paris et d'Œnone* (Guy). *La Constance d'Alisee et de Diane* (E. C.). *L'Erocaligenesie ou la Naissance d'un bel amour* (I. I. D. M. P.). *L'Ostracisme d'amour ou le bannissement de l'amaut fidele* (F. D. C.).
1603	*Les Divers effects d'amour advenus à la belle Fulvia* (I. D. R.). *Philopiste et Mizophile* (de Vitelli).	*Amours de Philotimore* (Tourniol). *Duel de Tithamanthe* (d'Intras). *Lict d'honneur de Chariclee* (d'Intras).	*Les Amours de Clidamant et de Marilinde* (des Escuteaux). *L'Enfer d'Amour* (J. B. du Pont). *Histoire de la Chiaramonte* (Mlle de Beaulieu). *Le Martyre d'amour* (J. Corbin). *Le Miroir qui represente la Fidelité sous les amours du prince Polidon et de la belle Carite* (Favre).
1604	*Le Portraict de la vraye Amante* (J. d'Intras).	*Chasteté violee* (de la Place). *Martyre de la Fidelité* (d'Intras).	*Amours d'Amphion et de Philomelie.* *Amours de Filerophon et de la belle de Mantoue* (H. C.).

DATES	ROMAN CHEVALERESQUE ET ROMAN D'AVENTURES	HISTOIRES TRAGIQUES	ROMAN SENTIMENTAL (mondain, pastoral, mythologique, religieux).
1604			*Les Espines d'Amour* (E. Durand). *Les Trophees de l'Amour* (J. Corbin).
1605	*Les Alarmes d'Amour* (Estival). *Lydiam et Floriande* (des Escuteaux).		*Les Pudiques Amours de Calistine.* *Le Triomphe de la Constance où sont descrites les Amours de Cloridon et de Melliflore* (de Nervèze). *La Vivante Filonie* (Faure).
1606	*La Flavie de la Menor* (d'Audiguier).		Publication des *Amours Diverses* (de Nervèze) *divisees en sept histoires.*
1607	*Douces affections de Lydamant et de Calliante* (d'Audiguier).		*Amours diverses* (des Escuteaux). *Les Amours du brave Florimond et de la belle Clytie* (Blaise de Saint-Germain). *Les Amours tragiques* (de Laffemas). *La Conversion d'Athis et de Cloride.* *Les Douze Livres de l'Astree* (d'Urfé), Ire partie.
1608	*Lysimont et Clitye* (P. de Deimier). *Aventures guerrieres et amoureuses de Leandre* (de Nervèze).		*Le Jugement de Paris.* *La Victoire de l'Amour divin sous les Amours de Polidore et de Virgine* (de Nervèze).

DATES	ROMAN CHEVALERESQUE ET ROMAN D'AVENTURES	HISTOIRES TRAGIQUES	ROMAN SENTIMENTAL (mondain, pastoral, mythologique, religieux).
1609	*Les Chastes Destinees de Cloris* (Du Souhait). *Le Pelerin d'Amour* (O. D. L. T.).		*Amours de Mélite et de Statiphile.* *L'Olympe d'Amour* (H. du Lisdam).
1610	*Aventures de Lidior* (de Nervèze). *Theatre d'histoire* (Ph. de Belleville).		Deuxième partie de l'*Astree* (d'Urfé). *Le Bouquet de la Feintise* (B. Astier).

INDEX

B

C

D

E

F

I

J

L

M

N

Q

R

S

T

U

V

W

Y

TABLE DES MATIÈRES

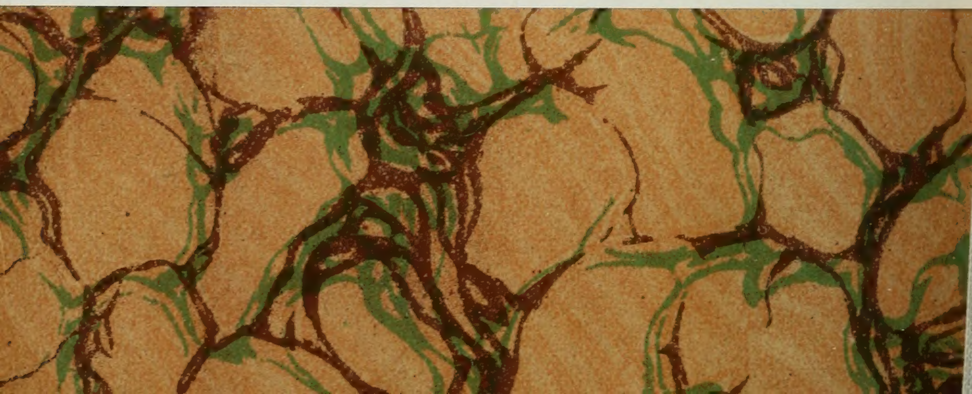
PREMIÈRE PARTIE

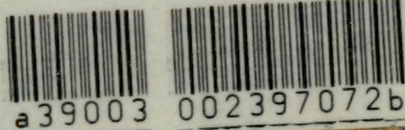
Les Origines.

DEUXIÈME PARTIE

Le roman sentimental à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, jusqu'à l'*Astrée*.

314-08. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 9-08.




a39003 002397072b

